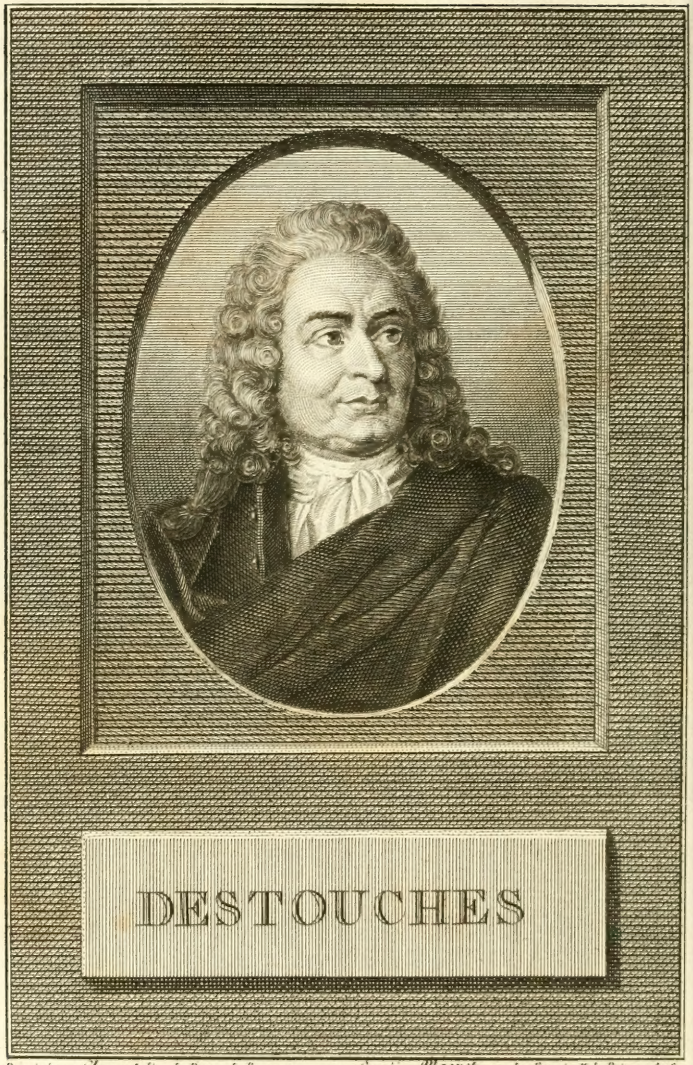
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01148627 1

(20)
1990

ŒUVRES
DE
N. DESTOUCHES.
TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.



Dessiné par Choquet d'ap. le Buste de Berruer. Gravé par Macret, rue des Fossés M. le Prince, n.° 18.

L.F
D 4766.B

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE N. DESTOUCHES,

NOUVELLE ÉDITION,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET AUTEUR.

TOME PREMIER.

453701
13.11.46

A PARIS,

CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE.

RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 1.

M. DCCC. XX.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE DESTOUCHES.

La célébrité, qui s'attache aux productions des hommes de lettres les plus distingués, ne suffit pas toujours pour déchirer le voile qui couvre leur vie privée, et particulièrement les détails de leur jeunesse. Le talent, pour éclore et se développer, a besoin de calme, de méditation et de solitude. La littérature est d'ailleurs parmi nous un état distinct et séparé, et ceux qui la cultivent avec le plus de succès, se partagent rarement entre les soins de l'ambition et les charmes de l'étude. Toutefois, on a vu quelques écrivains aussi bien placés à la tête d'une négociation, que dans le fond de leur cabinet, et non moins heureux dans leurs travaux politiques, que dans leur commerce avec les muses; de ce nombre, on peut citer *Philippe-Néricault* Destouches: mais la mission diplomatique qui jeta quelque éclat sur l'existence privée de cet auteur, n'a point suffi pour dissiper entièrement l'obscurité répandue sur ses premières années. Tout ce que l'on sait de positif, c'est qu'il naquit à Tours, le 22 avril 1680, d'une famille

honnête et considérée, et qu'il vint achever à Paris, au collége des Quatre-Nations, les études qu'il avoit commencées dans sa province.

Quelques succès brillants obtenus dans ses classes, firent éclore son goût pour la poésie, et son premier essai fut, dit-on, une tragédie dont il n'est rien resté. Il avoit à peine vingt ans, qu'une erreur de jeunesse le força de quitter la capitale, et de mener pendant quelque temps une vie errante et dissipée. Il paroît même certain qu'il s'engagea comme volontaire, et qu'il se trouva en cette qualité à différentes affaires, entre autres au siége de Landau, où l'explosion d'une mine le mit en danger de perdre la vie; il reçut ensuite une légère blessure à la bataille de *Friedlinghen* donnée en 1702, et son régiment ayant pris ses quartiers d'hiver dans une petite ville voisine de la Suisse, Destouches eut le bonheur d'être présenté au marquis de Puisieulx, alors ambassadeur de France près des Treize-Cantons. Il goûta la conversation du jeune poète, sut discerner son mérite, et finit par se l'attacher en qualité de secrétaire. La plupart de ces détails sont tirés d'une lettre que Destouches le fils se crut obligé d'écrire à d'Alembert, pour détruire quelques faits insérés par cet académicien dans l'éloge de l'auteur du *Glorieux*.

Parmi plusieurs autres assertions au moins aventurées, d'Alembert avoit avancé que Des-

touches, persécuté par ses parents, qui vouloient en faire un homme de robe, en dépit de son goût pour la poésie, avoit secoué leur joug, et s'étoit jeté, pour éviter la misère, dans une troupe d'acteurs de province. Il avoit encore ajouté que Destouches, ayant long-temps traîné de ville en ville sa douleur et son infortune, étoit enfin directeur de comédie à Soleure, lorsqu'un jour il prononça devant M. de Puisieulx une harangue pleine d'esprit et de finesse, dont ce ministre éclairé sentit si vivement le mérite, qu'il tira l'orateur de la misérable scène sur laquelle il végétoit, pour le placer sur un théâtre plus digne de ses talents. Destouches, dans la fougue de l'âge, livré à lui-même, sans ressources et sans appui, auroit pu faire excuser une semblable étourderie d'autant plus facilement, que depuis cette époque une conduite irréprochable et la noblesse de ses sentiments ne permirent pas de soupçonner la pureté de ses mœurs; on peut ajouter encore qu'un auteur dramatique n'auroit point à rougir d'avoir suivi fidèlement Molière dans une carrière que ce grand homme illustra presque autant par ses vertus que par ses talents; mais lorsque de pareils rapprochements ne sont pas avérés, ils sont au moins inutiles, et il suffit de dire, pour la défense de Destouches, que le petit roman de d'Alembert est totalement dénué de preuves.

Ce qui paroît beaucoup plus certain, c'est

que ce fut à sa comédie du *Curieux impertinent*, que Destouches dut la protection de M. de Puisieulx. Cervantes fournit au jeune poète l'idée de ce premier ouvrage, qui fut représenté avec un grand succès sur le théâtre de l'ambassadeur. Lorsque dans la suite, en 1710, on donna cette pièce aux François, le public l'accueillit avec la même faveur. Les reprises furent moins heureuses, et ce coup d'essai par lequel Destouches avoit si brillamment débuté, finit par disparoître du théâtre; mais le succès des premières représentations avoit enflammé le génie du jeune auteur, qui bientôt devoit justifier les espérances qu'il avoit fait concevoir. Ce fut aussi pendant son séjour en Suisse qu'il versifia plusieurs sujets édifiants; et l'on peut encore tirer d'un pareil choix une induction favorable aux mœurs du poète. Il eut même le courage d'adresser ces foibles essais au sévère Boileau, en lui demandant des conseils auxquels le régent du Parnasse, alors au terme de sa carrière, mêla des éloges et des encouragements.

Quelque temps après et dans la même année, en 1712, l'*Ingrat* et l'*Irrésolu*, comédies en cinq actes, parurent, et l'on put y reconnoître déjà les progrès d'un véritable talent. Une intrigue bien conduite, une versification élégante et facile, de jolis détails, l'art même avec lequel étoient tracés différents caractères, annonçoient ce dont le jeune auteur étoit capable, et ce qu'il

pourroit faire lorsque le hasard ou la réflexion lui présenteroient des sujets plus favorables. En mettant le caractère de l'*Ingrat* sur la scène, Destouches ne sentit pas assez que le vice qu'il alloit combattre étoit trop odieux pour l'exposer dans toute sa nudité. Il ne suffit pas au théâtre de démasquer les méchants, il faut encore les couvrir de ridicule. L'homme qui se fait un jeu des sentiments les plus sacrés, qui foule ouvertement aux pieds la reconnoissance et fait trophée de sa bassesse, n'inspire que de l'aversion; et quel que soit d'ailleurs le mérite de l'ouvrage, on n'oublie pas que, sur la scène, le vice doit toujours être corrigé en riant. Destouches pouvoit sans doute concevoir autrement son *Ingrat*. S'il avoit enveloppé ce caractère trop odieux d'un voile d'hypocrisie, il l'auroit rendu plus ridicule que haïssable; mais peut-être craignit-il de suivre de trop près les traces de Molière. Le *Tartufe*, en effet, n'est pas moins ingrat qu'hypocrite; et le masque sous lequel il cache sa dépravation, donne au rôle une physionomie plaisante, et tempère l'indignation que l'ingratitude seule ne manqueroit pas d'exciter. Destouches a bien senti que ces deux vices ne pouvoient marcher l'un sans l'autre. Aussi a-t-il fait dire à son ingrat:

. . . . . Puisqu'on hait les ingrats,
Je ne puis être ingrat et ne m'en cacher pas.
Un ingrat doit savoir l'art de se contrefaire.

Néanmoins il a eu tort de ne pas prendre l'hypocrisie par son côté plaisant; et cet auteur, qui réfléchissoit si bien sur les ressources de son art, ne refusa sans doute d'en profiter en cette occasion, que pour éviter le reproche d'une imitation trop visible. Peut-être encore est-ce pour s'écarter davantage de la route tracée par Molière, qu'il a donné un confident à son principal personnage; mais cette idée n'est pas heureuse, et l'ingrat, qui sent si bien la bassesse de son caractère, devroit se contrefaire devant son valet, avec le même soin qu'il le fait en présence de son rival et de sa maîtresse.

L'*Irrésolu* n'obligea pas Destouches à soutenir une concurrence aussi redoutable. Ce caractère étoit encore neuf sur la scène, mais il ne présentoit pas assez d'étoffe pour une comédie en cinq actes. Collin d'Harleville a remanié depuis le même sujet sous le titre de l'*Inconstant*, et son talent facile n'a pu déguiser entièrement la foiblesse de ce caractère, qui présente beaucoup de rapports avec celui de l'*Irrésolu*, quoiqu'il soit peut-être d'un choix plus malheureux encore. Malgré de jolis détails, des vers heureux, des situations plaisantes, l'*Irrésolu* eut peu de succès. Il auroit sans doute été beaucoup mieux reçu, si l'auteur avoit songé à réduire sa pièce en trois, ou même en un acte. Comme aujourd'hui elle paroît rarement sur la scène, je citerai seulement, à l'exemple de

tous ceux qui ont parlé de Destouches, le vers heureux qui termine cette comédie, et le seul que l'on n'ait pas oublié. L'Irrésolu, après s'être enfin déterminé en faveur de l'une des deux femmes entre lesquelles il a balancé pendant le cours de la pièce, s'écrie :

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

« C'est un de ces traits qu'on aime à citer, dit « d'Alembert, un de ces traits qui seuls valent « tout un rôle, et qui, tout naturels qu'ils pa- « roissent, sont bien plus rares dans nos comé- « dies modernes, que des scènes entières de jar- « gon sans talent et de persiflage sans gaîté. »

En 1819, M. O. Leroy, dont plusieurs ouvrages dramatiques, représentés précédemment, avoient annoncé un talent puisé dans les principes de la bonne école, fit jouer au Théâtre François une nouvelle comédie de l'*Irrésolu*, en un acte et en vers. Cette fois la vivacité de l'action, un style élégant et facile, l'agrément et le comique des détails, l'emportèrent sur les défauts reprochés à ce sujet, et méritèrent à l'auteur un succès d'autant plus honorable, qu'il se trouvoit rivaliser avec l'un des maîtres de la scène françoise.

Si Destouches n'avoit encore produit aucun ouvrage d'un ordre supérieur, on voit qu'il étoit au moins dans la bonne route, et que sans s'effrayer de l'abondante moisson que

ses prédécesseurs avoient déjà recueillie dans la même carrière, il cherchoit à marcher sur leurs traces, et dédaignoit la comédie purement d'intrigue pour l'art plus difficile de tracer des caractères. Fidèle à ce système, il donna, en 1715, le *Médisant*, qui sans doute auroit été conservé au théâtre, si la supériorité d'une autre comédie (le *Méchant*), dont le fond est à peu près semblable, ne l'en avoit depuis fait disparoître. Destouches qui, même dans ses premiers ouvrages, s'attacha constamment à briller par le mérite du style et par de sages combinaisons, ne méditoit pas toujours assez ses caractères, et ne fit qu'effleurer plusieurs fois ceux dans lesquels un peu plus de réflexion lui auroit fait apercevoir d'heureux développements. La médisance ne présente qu'une partie d'un caractère que Gresset remania avec plus d'art dans la suite, et le besoin de médire est une des nuances les plus prononcées du rôle du *Méchant*, dont quelques situations et même des scènes entières rappellent évidemment l'ouvrage de Destouches.

Apres le *Médisant*, notre poète donna successivement le *Triple Mariage*, en 1716, et l'*Obstacle imprévu*, en 1717. On prétend qu'une aventure arrivée au marquis de Saint-Aulaire, lui fournit le sujet de la première de ces deux pièces. Cet aimable poète, déjà veuf et père, s'étoit, dit-on, remarié à l'insu de sa famille,

et lorsqu'il jugea à propos de découvrir son mariage, ses enfants le payèrent de la même confidence, et lui annoncèrent à leur tour qu'ils n'avoient pas attendu son avis pour faire un choix. C'est sur cette petite anecdote que Destouches a fondé le plan d'une comédie qu'on a vue long-temps au théâtre avec plaisir. L'*Obstacle imprévu*, écrit également en prose, mais en cinq actes, n'eut pas un destin aussi heureux. Le fond de cette pièce est trop romanesque, et l'intrigue ne se débrouille que difficilement; cependant elle fut reçue avec indulgence dans sa nouveauté.

Destouches marchoit ainsi d'un pas assez ferme dans la carrière du théâtre, car la plupart de ses ouvrages avoient obtenu des applaudissements, et aucun n'avoit essuyé de disgrâce complète, lorsqu'il se vit arraché tout à coup à ses travaux dramatiques et transporté sur une scène plus vaste, où l'attendoient des intrigues d'un plus grand intérêt et des succès d'un autre genre. La reconnoissance, qui fut toujours une des vertus favorites de Destouches, l'attachoit tendrement à M. de Puisieulx; et ce généreux protecteur, qui ne s'étoit pas contenté d'encourager les premiers efforts littéraires de l'auteur du *Curieux impertinent*, l'avoit encore initié dans les mystères de la diplomatie; il le recommanda même au Régent, et cette protection valut au poète d'être envoyé en 1717 pour

assister l'abbé Dubois, depuis cardinal et ministre, mais alors résident de France en Angleterre. Après le retour de Dubois à Paris, Destouches resta seul chargé des affaires, et par la manière dont il remplit ce poste délicat, il sut acquérir la bienveillance du Régent, les bonnes grâces du roi Georges Ier, et la protection du ministre ambitieux auquel il succédoit.

Un trait raconté par Duclos, qui le tenoit de Destouches lui-même, prouve aussi que dans sa nouvelle position, l'auteur dramatique n'avoit perdu ni l'habitude d'étudier les hommes, ni le talent de les juger. La mort du cardinal de La Trémouille venoit de laisser vacant l'archevêché de Cambrai. L'indigne favori du régent eut l'audace d'y prétendre; et, pour appuyer ses sollicitations, il écrivit à Destouches d'obtenir du roi d'Angleterre que ce monarque demandât lui-même au duc d'Orléans cette éminente dignité pour un vil intrigant à peine tonsuré et souillé de tous les vices. La proposition étoit bizarre; aussi le roi, qui traitoit Destouches avec bonté, lui répondit-il avec un éclat de rire : « Comment veux-tu qu'un prince protestant se « mêle de faire un archevêque en France? Le « Régent en rira lui-même, et n'en fera rien. « — Pardonnez-moi, sire, répliqua Destouches; « il en rira, mais il le fera; premièrement par « respect pour votre majesté; en second lieu, « parce qu'il trouvera la chose plaisante. » L'évé-

nement fit voir que Destouches avoit raison ; le roi consentit à ce qu'on lui demandoit, et Dubois fut fait archevêque. Que le Régent ait cédé à la sollicitation du monarque, ou au désir de faire une chose plaisante, c'est ce qu'il importe peu de décider ; mais on ne peut s'empêcher de remarquer la funeste insouciance d'un gouvernement qui s'affoiblissoit lui-même sans daigner s'en apercevoir, en versant le ridicule, par un choix si odieux, sur les institutions les plus respectables. La réponse de Destouches prouve à quel point il sentoit l'indécence d'une pareille démarche, même lorsqu'il étoit forcé de l'appuyer.

Cependant les intérêts politiques n'absorboient pas tellement le négociateur, qu'il ne restât quelque loisir au poète. Ce n'est pas que Destouches ait composé un seul ouvrage dramatique dans son séjour à Londres ; mais pendant près de six ans qu'il passa dans cette ville, il étendit le cercle de ses connoissances en se familiarisant avec la littérature angloise, et sut tourner au profit de son talent le premier devoir de sa place, l'art d'étudier les hommes et de démêler leurs véritables sentiments sous le masque dont ils les recouvrent. Le diplomate et le poète comique doivent saisir avec une égale adresse les passions et les ridicules, l'un pour les déjouer ou les faire servir à ses intérêts, l'autre pour les peindre. Il est donc vraisem-

blable que l'esprit observateur dont Destouches avoit déjà donné des preuves dans ses productions, lui fut d'un grand secours dans sa mission, et que les relations qu'il eut alors avec la société, lui présentèrent de nouveaux tableaux qu'il retraça dans la suite avec d'autant plus de vérité, qu'il les avoit observés avec une plus grande attention, et qu'il les avoit vus de plus près.

Le spectacle continuel des intrigues, plus fréquentes à la cour que partout ailleurs, la connoissance approfondie des hommes, de leurs travers et de leurs vices, en inspirant du mépris pour l'espèce humaine, altèrent quelquefois dans une âme foible le sentiment de la vertu, tandis que le vrai philosophe y trouve au contraire de nouveaux motifs de lui rapporter ses actions et de lui adresser ses hommages. Notre poète étoit digne de sortir victorieux d'une pareille épreuve; et il étoit réservé à celui qui avoit entrepris de châtier sur la scène le vice odieux de l'ingratitude, de donner encore un exemple éclatant de reconnoissance. C'est ce que fit Destouches, en envoyant à son vieux père dans l'indigence, 40,000 liv. prélevées sur les émoluments de sa place. Un pareil trait vaut mieux que toutes les déclamations sur la vertu, et fait plus d'honneur qu'une bonne comédie. Ce fut aussi pendant son séjour à Londres, qu'il contracta ce mariage qui lui fournit dans

la suite le sujet d'une de ses meilleures pièces. D'importantes raisons l'obligeoient à tenir cette union secrète, au moins pendant quelque temps; mais l'indiscrétion de sa belle-sœur, qu'il avoit été forcé de mettre dans la confidence, dévoila ce qu'il avoit tant d'intérêt à cacher. Cette aventure nous valut plus tard le *Philosophe marié*, et Destouches n'oublia pas de s'y venger de son imprudente belle-sœur en la peignant sous les traits de la vive et capricieuse Céliante. On dit même que le portrait étoit si frappant de ressemblance, que le modèle s'y reconnut, et ne parvint à contenir l'expression de son ressentiment, que dans la crainte de fournir au malin poète un nouveau sujet de comédie.

Après six années de résidence en Angleterre, Destouches fut enfin rappelé dans sa patrie en 1723. L'accueil qu'il reçut du Régent fut la première récompense de ses services : « Je vous donnerai, lui dit ce prince en présence de toute « la cour, des preuves de ma satisfaction, qui « vous étonneront, ainsi que tout le royaume. » Malheureusement pour Destouches; la mort prématurée du duc d'Orléans, arrivée dans cette même année, fit évanouir l'effet de ces brillantes promesses. Son protégé étoit déjà à la tête des bureaux, et devoit bientôt obtenir le département des affaires étrangères. A la mort du prince, la fortune changea; mais l'âme de Destouches étoit supérieure à ses vicissitudes.

et peut-être même bénit-il en secret le sort qui l'éloignoit du tourbillon des affaires et de l'agitation des cours, pour le rendre aux charmes de la solitude et de la littérature. Cent mille francs de gratification qu'il avoit reçus du Régent à son retour d'Angleterre, lui assuroient pour l'avenir les douceurs d'une heureuse médiocrité. Il consacra une partie de cette somme à l'acquisition de la terre de Fortoiseau près de Melun, et ne tarda pas à s'y retirer pour y cultiver en paix les Muses, amies de la retraite et de la liberté.

Rien ne prouve mieux l'excellence des beaux-arts, que cette puissance qu'ils exercent d'une manière irrésistible sur tous ceux dont ils ont jadis occupé les loisirs et charmé l'existence. Des occupations forcées, des distractions volontaires même peuvent bien les faire négliger; mais on n'oublie jamais la douceur des premières études et l'ivresse d'un premier succès. Amis fidèles et désintéressés, les beaux-arts, après les orages des passions et les secousses d'une vie agitée, viennent encore nous offrir leurs consolations et leur appui : ils dissipent les prestiges de l'amour, détrompent des rêves de l'ambition, remplacent des émotions passagères et des plaisirs bruyants par des jouissances plus solides, et conduisent par des chemins de fleurs à la véritable philosophie.

Destouches sentoit si bien tout le prix de

cette vie douce et paisible, qu'il n'hésita pas à rejeter, quelques années après, les propositions du cardinal de Fleury, qui vouloit l'envoyer en Russie avec une nouvelle mission diplomatique. L'amour de la retraite l'emporta sur le désir d'observer les mœurs de cette nation demi-barbare et demi-policée, qui ne devoit sa nouvelle civilisation qu'à la rigueur de son gouvernement. Le poète philosophe comparoit ingénieusement le peuple russe, réformé par une domination sévère, aux arbres de son jardin qu'il rendoit fertiles en les émondant : « Mais, « arbres pour arbres, ajoutoit-il, j'aime encore « mieux les miens. »

Avant sa retraite, et peu de temps après son retour d'Angleterre, l'Académie avoit ouvert ses portes à Destouches; et si l'importance qu'il venoit d'acquérir dans sa mission, valut alors cette honorable distinction à l'auteur de quelques comédies un peu foibles, il ne tarda pas à prouver qu'il en étoit digne, et à mériter la récompense qu'on venoit de lui décerner. Le *Philosophe marié*, premier ouvrage que Destouches composa dans sa solitude, rendit au théâtre un digne successeur de Molière, et réalisa toutes les espérances qu'avoient données l'*Ingrat*, l'*Irrésolu* et le *Médisant*. Destouches montra dans cet ouvrage tout ce qu'un véritable talent peut acquérir par l'étude et la réflexion. Conduite, intérêt, situations, con-

trastes, caractères, tout est sagement conçu, profondément combiné, développé avec art. Le poète avoit, comme je l'ai déjà dit, puisé dans sa propre famille le sujet de cette comédie. Il paroît qu'il étoit alors fort à la mode d'afficher la plus grande indifférence et même le plus profond mépris pour le mariage. La plupart des comédies du temps combattent ce travers, qui ne s'explique que par la corruption des mœurs ou simplement par la foiblesse et la bizarrerie de l'esprit humain. Duclos écrivoit à peu près vers la même époque : « Il n'y a rien « qui soit si décrié que l'amour conjugal : ce « préjugé est trop violent, il ne peut pas du- « rer. » Et plus bas, après avoir indiqué comment la révolution peut se faire, il ajoute : « On n'entendra parler que d'époux unis, le « bon air s'en mêlera, et il pourroit arriver « telle circonstance qui mettroit la vertu à la « mode. » L'union entre les époux n'est pas encore une affaire de mode, ainsi que le prévoyoit Duclos; mais la terrible secousse qui, en renversant tant de préjugés utiles en a détruit aussi quelques-uns de ridicules, nous a ramenés par des moyens un peu violents, il est vrai, à des sentiments plus naturels; et maintenant il est permis d'aimer sa femme, à plus forte raison de convenir qu'on l'a épousée. Le ridicule que Destouches a joué dans sa comédie n'est donc pas un de ces traits caractéristiques qui con-

viennent également à tous les hommes de tous les temps : c'est tout au plus une bizarrerie particulière à un siècle; encore ce travers de la mode n'est-il répandu que dans certaines classes de la société, d'où bientôt une autre fantaisie peut le faire disparoître. Si, par un travers singulier, nos pères ont fourni des modèles d'un personnage tel que le *Mari honteux de l'être*, il est plus que probable que le moule en est maintenant brisé pour jamais. Il n'est pas plus dans la nature de rougir d'être marié, que de rougir d'avoir un père; et Destouches, malgré l'esprit de son siècle, sentoit tellement combien ce ridicule est extraordinaire, que son philosophe convient bonnement de sa foiblesse sans chercher à la justifier.

Dès la seconde scène, il lui fait dire :

. . . . . Entre nous, ma foiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sais, n'est pas des plus sensés.

et dans un autre endroit :

Je vous l'ai dit souvent; les sages autrefois
De la seule vertu reconnoissant les lois,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contents de la vaincre en faisoient leur délice.
Les plus sanglants affronts, les plus cruels mépris
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits :

Immobiles rochers, ils défioient l'orage.
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

Mais ce défaut de courage, si peu naturel, surtout dans un philosophe, n'est pourtant pas hors de toute vraisemblance; et d'ailleurs, quoiqu'il soit aisé de s'apercevoir que le ridicule est ce qu'Ariste redoute le plus, l'auteur a eu l'adresse de placer son personnage dans une position qui lui fournit d'excellentes raisons pour colorer sa foiblesse. Le consentement paternel, sans lequel il s'est marié et qu'il veut obtenir, les ménagements qu'il doit à un oncle intraitable dont il est l'unique héritier, voilà sans doute d'assez puissants motifs pour envelopper de l'ombre du mystère les nœuds qu'il a formés, et pour contenir l'indiscrétion de sa femme et de sa belle-sœur, sans trop exposer à leurs railleries sa dignité de philosophe. Au surplus, si ce caractère perd chaque jour un peu du mérite de la ressemblance à mesure qu'il s'éloigne du temps qui en offroit le modèle, les situations comiques dans lesquelles Ariste est placé, les effets piquants qui en résultent, le naturel et la variété des personnages dont il est entouré, laissent à peine sentir ce léger défaut, et justifient le prodigieux succès que la pièce eut dans la nouveauté. Dans cet ouvrage, l'auteur a su allier avec beaucoup d'art un intérêt doux et touchant avec une plaisanterie vive et piquante. La situation contrainte du philosophe, l'amour raison-

nable et résigné de Mélite, pouvoient dégénérer en monotonie; c'étoit un écueil à éviter, et Destouches l'a fait adroitement en leur opposant d'heureux contrastes. La brusquerie de Géronte, la vivacité, les caprices de Céliante, l'imperturbable sang-froid de son amant, le persiflage du marquis du Lauret, et jusqu'à la malice de Finette, contribuent à répandre dans cet ouvrage l'enjouement et la gaîté qui font l'essence de la comédie.

Cependant, malgré son succès, ou plutôt à cause de son succès, cette pièce trouva de nombreux détracteurs. Ce n'étoit pas d'ailleurs la première fois que l'envie et la malignité avoient cherché à troubler la tranquillité du poète. Les services qu'il avoit rendus au gouvernement, les témoignages d'estime et de reconnoissance qu'il en avoit reçus, ne lui avoient pas fait moins d'ennemis que les applaudissements qu'il venoit de recueillir au théâtre; et ce fut tout simplement pour les envieux une nouvelle occasion de ternir sa gloire. De misérables pamphlets, dont une méchanceté grossière faisoit souvent tout le sel, n'étoient pas encore parvenus jusqu'à lui, ou du moins il avoit pensé ne devoir répondre à des injures que par le silence; mais, en cette occasion, il se crut autorisé à défendre sa pièce contre les critiques amères qui la déchiroient, et, suivant l'exemple de Molière, qu'il avoit bien acquis le droit d'imi-

ter, il traduisit les censeurs sur la scène dans une petite pièce intitulée l'*Envieux* ou la *Critique du Philosophe marié*. Quoique cette bluette, inspirée par la circonstance, n'ait pas obtenu un grand succès, on ne put s'empêcher d'y reconnoître le bon sens, l'esprit et la décence avec lesquels l'auteur sut repousser en homme supérieur les traits d'une basse jalousie.

Les *Philosophes amoureux*, qui parurent deux ans après, en 1729, réussirent encore moins; et cette pièce, assez froide, dont la plupart des caractères sont forcés et plusieurs situations invraisemblables, étoit en effet peu digne de l'auteur du *Philosophe marié*. Mais Destouches ne tarda pas à reprendre son rang, et, donnant même à son talent un essor plus brillant encore, il produisit le *Glorieux*, son chef-d'œuvre et peut-être celui du siècle. En examinant cet ouvrage avec attention, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la sagesse du plan, de la vérité des caractères, ou du mérite du style. Les situations y sont tour à tour comiques et touchantes, sans que l'intérêt nuise en rien à la gaîté. Destouches fit preuve, dans cette pièce, d'une grande connoissance de l'art et de ses ressources. En cherchant à faire jouer de nouveaux ressorts négligés par ses illustres devanciers, en essayant d'émouvoir la sensibilité, il n'oublia pas que le premier devoir d'un auteur comique est d'exciter le rire, et il sut concilier, avec une adresse

admirable, ces deux moyens de succès, dont l'alliance est devenue pour tant d'autres auteurs un écueil inévitable. Dans le *Glorieux*, l'intérêt du roman est si habilement dirigé, et subordonné avec tant d'art à la nécessité de présenter les principaux caractères dans tout leur jour, que le censeur le plus sévère se laisse entraîner aux mouvements d'une douce sensibilité, et ne pense pas, en essuyant une larme, à reprocher à l'auteur de l'avoir surprise par des effets inattendus, ou par des moyens peu naturels.

Destouches a d'ailleurs regardé cette nouvelle combinaison qu'il introduisoit sur la scène, comme une ressource secondaire, et la sage économie avec laquelle il l'a employée en est une preuve évidente.

C'est avec la même adresse qu'il a caché, sous des détails pleins d'un excellent comique et d'une fine plaisanterie, un but constamment moral, auquel se rattachent tous les fils de l'action. L'orgueil sans cesse froissé dans ses prétentions ridicules par tout ce qui l'entoure, la vanité qui se nourrit d'amertume et de sacrifices, tel est le tableau développé pendant cinq actes de la manière la plus piquante, et terminé par un dénoûment naturel et satisfaisant. « Si la vanité ne renverse pas entièrement les « vertus, dit La Rochefoucauld, du moins elle « les ébranle toutes. » Mais le moraliste n'ajoute pas qu'il soit impossible de secouer le joug, et

l'on conçoit qu'une âme forte, excitée par une leçon vigoureuse, peut retrouver son énergie et rendre à la vertu l'empire usurpé par la vanité. Telle est sans doute la réflexion qui a déterminé Destouches à corriger son *Glorieux*, au lieu de le punir; et ce dénoûment est suffisamment préparé par la conduite du comte de Tufière pendant toute la pièce. L'humeur que donneroit son orgueil excessif, est tempérée par le plaisir de voir cet orgueil continuellement à la torture. Chaque accès de vanité est immédiatement suivi de la punition, si bien qu'au moment où le Glorieux tombe aux pieds de son père en présence de tout le monde, il ne reste plus d'animosité contre lui, la justice est satisfaite; et l'on pardonne d'autant plus volontiers, que l'auteur a évité habilement d'avilir son personnage ou de le rendre odieux.

Cependant on a prétendu que Destouches avoit d'abord terminé sa pièce par la punition du Glorieux, mais que l'acteur Quinault-Dufresne, auquel ce rôle étoit destiné, et qui, dit-on, en avoit fourni le modèle, ne voulut jamais consentir à se voir éconduit et humilié en plein théâtre, et que l'auteur fut obligé de sacrifier à l'orgueil du comédien, un dénoûment qui lui sembloit raisonnable. Cette condescendance n'eut pas heureusement les suites funestes qu'elle pouvoit entraîner, et le glorieux Dufresne ne manqua peut-être pas encore de

s'attribuer une partie du succès et de faire honneur à sa prévoyance des corrections exigées par sa ridicule vanité. Quoi qu'il en soit, cette pièce, donnée en 1732, eut à la scène un succès extraordinaire; elle soutint avec le même bonheur une épreuve plus difficile encore, et ne réussit pas moins à la lecture qu'à la représentation.

C'étoit dans le silence du cabinet que l'attendoient ceux qui n'avoient pu refuser de mêler au théâtre leurs applaudissements aux applaudissements du public, et il fut d'autant plus honorable à l'auteur de sortir victorieux d'un semblable examen, que plusieurs juges, dont l'opinion étoit redoutable, s'étoient laissé prévenir défavorablement contre son ouvrage. « Cette « pièce, écrivoit alors Voltaire, a beaucoup de « succès, et peut-être en aura-t-elle moins à la « lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas « qu'elle ne soit en général bien écrite, mais « elle est froide par le fond et par la forme, et « je suis persuadé qu'elle n'est soutenue que « par le jeu des acteurs pour lesquels l'auteur « a travaillé. » Cet arrêt de Voltaire est non-seulement beaucoup trop sévère, mais il semble même appuyé sur des bases bien fragiles. Le mérite du style que ce critique, doué d'ailleurs d'un goût si parfait, accorde à la comédie du *Glorieux*, est à coup sûr celui de tous qui se fait le moins sentir à la scène, surtout aux pre-

mières représentations, où le spectateur, presque uniquement occupé de la marche de la pièce, de la vérité des caractères, de la beauté des situations, n'a pas le temps de remarquer un avantage qui, pour être apprécié à sa juste valeur, ne sauroit se passer du secours de la réflexion. Sans doute un sentiment rapide nous fait applaudir un beau vers au théâtre, mais pour goûter le mérite d'une belle tirade, il faut la connoître d'avance, et pour ainsi dire la guetter au passage. C'est un point que l'on ne cherchera pas à contester assurément, si l'on veut bien se souvenir du sort des chefs-d'œuvre de notre scène, repoussés à leur naissance avec ignominie, et dont le temps seul a révélé la perfection, surtout sous le rapport du style. Au contraire, le succès du cabinet est tout ce qui reste à ces ouvrages privés de chaleur, de mouvement et d'intérêt, dont on ne pourroit supporter la représentation, et dont la lecture, grâce au mérite de la versification, offre encore des charmes.

D'ailleurs, s'il est vrai que le style soit une des parties brillantes du *Glorieux*, il est faux de dire que ce soit la seule. On peut sans doute reprocher à Destouches d'avoir outré quelquefois ses contrastes, et de s'être laissé entraîner au-delà des bornes de la nature et de la vérité, pour former des oppositions plus piquantes. Son *homme aux révérences*, par exemple, tout

comique qu'il est à la scène, perd, j'en conviens, quelque chose par la réflexion. Ces sortes d'extrêmes peuvent à toute rigueur se rencontrer dans la société, mais ils sont déplacés sur le théâtre, où ils paroissent trop le produit d'un calcul exact et d'une froide symétrie. Mais, Philinte excepté, quelle vérité dans les autres caractères! Comme celui du Glorieux est largement dessiné d'un bout à l'autre! et comme le rôle de Lisimon forme avec lui une opposition heureuse et naturelle! Celui de Lisette n'est pas tracé avec moins de talent. On a beaucoup abusé depuis de ces rôles de jeunes personnes nées dans les grandeurs, et plongées ensuite par des revers de fortune dans des conditions humiliantes; mais Lisette a l'avantage d'avoir servi de modèle, et elle l'emporte encore sur toutes ses copies par cet adroit mélange de grâce et de dignité, par cette pointe de gaîté qui ne passe jamais les bornes de la décence, et qui convient également à sa naissance et à sa situation.

Les rôles accessoires sont traités avec le même soin. Celui de Pasquin surtout est d'un bon comique; et on doit en savoir d'autant plus de gré à Destouches, que son talent paroît moins à l'aise toutes les fois qu'il met en action ces sortes de personnages subalternes.

Si l'on veut des situations, quelle pièce en présente en plus grand nombre, de plus natu-

relles, de plus gaies, de plus touchantes? L'orgueil de Tufière contraint à dévorer la grossière familiarité de l'homme dont il veut faire son beau-père, et se vengeant avec usure sur les autres de cette loi gênante que lui impose son intérêt; la brutale franchise de Lisimon, la licence de ses mœurs, tracées avec toute la vigueur possible, sans toutefois choquer les convenances de la morale du théâtre; jusqu'à l'insolence de ce Pasquin, qui s'avise d'imiter les grands airs de son maître, mais qui du moins a le bon esprit de rentrer en lui-même à la première leçon; toutes ces conceptions également justes et fortes amènent une foule de scènes pleines de comique et de vérité. La position du Glorieux, entre sa sœur femme de chambre et son père dans un état voisin de la misère, est une autre source de situations remplies d'intérêt, mais d'un intérêt habilement subordonné aux règles de la comédie. C'est dans l'heureuse idée de placer aussi bas les alentours du Glorieux, que Destouches a puisé cette scène pathétique où se trouvent ces deux vers admirables par la force de la pensée et le mérite de l'expression :

> J'entends; la vanité me déclare à genoux
> Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

Ces deux vers ne sont pas d'ailleurs les seuls qui méritent de rester dans la mémoire; et quand

bien même on parviendroit à dépouiller cette excellente comédie de ses autres avantages, l'élégance et la perfection de son style ne lui assureroient pas moins, en dépit de la prédiction de Voltaire, le suffrage des bons juges et des vrais connoisseurs.

Au reste, ce censeur rigoureux ne tarda pas lui-même à changer d'avis; c'est au moins ce qu'on peut inférer de ces petits vers qu'il se crut obligé d'adresser à Destouches, et qui ne sont pas à coup sûr les meilleurs qu'il ait faits dans le genre gracieux, dont il possédoit si bien tous les secrets :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le *Glorieux*,
Il ne tiendroit qu'à vous de l'être.

Excité par le brillant succès de cette comédie, Destouches voulut rentrer dans la carrière, et différents ouvrages furent présentés successivement au public en plusieurs années, les uns sur le théâtre, les autres par la voie de l'impression. L'*Ambitieux*, l'*Enfant gâté*, l'*Amour usé*, le *Trésor caché*, la *Force du naturel*, parurent un moment sur la scène; mais toutes ces pièces furent bientôt complétement oubliées. Il n'est donné qu'à un petit nombre de génies privilégiés de marcher constamment de chefs-d'œuvre en chefs-d'œuvre, et de savoir s'arrêter avant le temps de la décadence, fixé plus tôt ou plus

tard par les lois invariables de la nature. Elle donne à chacun de nous la faculté de s'élever à une certaine hauteur; la plupart n'y parviennent qu'insensiblement et par de longs efforts, quelques-uns l'atteignent d'un seul vol; mais une fois parvenu jusqu'au terme, il est bien difficile de s'y soutenir, et malgré soi il faut en descendre.

Destouches ne put éviter la destinée commune, et depuis le *Glorieux*, sa muse n'éprouva que des revers, ou ne jouit plus que de quelques foibles triomphes. L'*Ambitieux*, retardé long-temps par la crainte d'offenser un homme en place contre lequel on s'imaginoit que la pièce renfermoit des allusions, l'*Ambitieux* répondit mal à l'attente des comédiens, qui l'avoient reçu à l'unanimité, et satisfit encore moins la curiosité du public, qui chaque jour se portoit en foule au théâtre, sur le faux bruit adroitement répandu que les acteurs joueroient cette comédie sous un autre titre. Elle parut enfin en 1737; mais l'opinion avantageuse qu'on en avoit conçue ne tarda pas à s'évanouir, et sans le naturel et les grâces de mademoiselle Dangeville, qui s'obstina à jouer un monologue que Destouches vouloit absolument retrancher, et qui dans le fait n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans la pièce, peut-être n'eût-elle pas été entendue jusqu'au bout. Mais, grâce à cette habile auxiliaire, l'ouvrage se soutint quelque temps

au théâtre. La *Belle Orgueilleuse* ou l'*Enfant gâté*, comédie en un acte et en vers, eut un sort encore plus fâcheux. L'*Amour usé*, en cinq actes et en prose, donné la même année 1741; le *Trésor caché*, aussi en cinq actes et en prose, imité de Plaute et représenté aux Italiens en 1745, ne firent également que paroître. La *Force du naturel*, en cinq actes et en vers, donnée aux François cinq ans après, fut traitée avec un peu moins de sévérité. Mais ce demi-succès n'empêcha pas cette pièce, dont le fond, quoique vicieux, est semé de jolis détails, de retomber bientôt dans l'oubli. Le *Dissipateur* lui-même, imprimé depuis long-temps et joué même en province, se ressentit, lorsqu'il fut représenté à Paris, en 1753, de la fâcheuse influence qui sembloit poursuivre les dernières productions de Destouches.

Cependant cette comédie, tombée dans l'année qui précéda la mort de l'auteur, se releva dans la suite; et depuis, elle a conservé un rang honorable sur la scène où des situations intéressantes, des caractères bien tracés, du mouvement, un style pur, la font toujours revoir avec plaisir. Il faut bien qu'il y ait dans le *Dissipateur* un véritable mérite pour empêcher le spectateur de sentir trop vivement les défauts réels qu'on remarque avec un peu d'attention dans le plan et dans la contexture de cet ouvrage. La plus grande difficulté qui naît du fond

du sujet, et que l'auteur n'a pu surmonter, malgré la multitude de ressorts qu'il a mis en œuvre avec beaucoup d'adresse, consiste dans l'impossibilité de ruiner entièrement, dans l'espace de vingt-quatre heures, un homme puissamment riche. En vain le Dissipateur paroît dès l'exposition sur le bord du précipice, il faut pour le pousser jusqu'au fond une série d'incidents qui passent un peu les bornes de la vraisemblance; et le dénoûment surtout n'est pas à l'abri des reproches de la critique.

Dans les excellentes réflexions qui suivent chacune des pièces renfermées dans le Répertoire du Théâtre François, M. Petitot observe à l'article du *Dissipateur* : « Que si Julie, en « jouant avec Cléon et sa société, a exposé tout « son bien, elle est aussi imprudente que son « amant, et dément la grande réputation de sa- « gesse que l'auteur lui a donnée dans le com- « mencement de l'ouvrage. » Malgré tout le poids d'une autorité si respectable, je ne crois pas que cette objection soit bien solide. Julie est déjà riche du bien de Cléon, lorsqu'elle tente la fortune, et c'est avec ses propres dépouilles qu'elle achève de le ruiner. Cette conduite est conforme d'ailleurs au plan qu'elle s'est tracé, et qu'elle suit fidèlement pendant tout le cours de la pièce. Il me semble donc que l'on pourroit reprocher à Destouches, avec plus de fondement, d'avoir subordonné son dénoûment à

l'événement beaucoup trop incertain d'un jeu de hasard. Il faut sans doute qu'un dénoûment soit imprévu, mais il doit moins frapper par le fond que par la forme, et le spectateur a droit d'exiger que cette dernière combinaison, qui présente le complément de toutes les autres, soit la suite nécessaire ou du moins présumable des différentes combinaisons qui l'ont précédée. Si la chance étoit favorable à Cléon au lieu de lui être contraire, la pièce ne finiroit pas; et cependant l'un de ces deux cas est aussi possible que l'autre, car on ne doit pas supposer que Julie ait des moyens de fixer la fortune; rien dans la pièce ne peut l'en faire soupçonner, et ce seroit d'ailleurs avilir son caractère.

M. Petitot fait à Destouches une inculpation plus grave encore, et sur laquelle j'avoue qu'il seroit difficile de le justifier. Dans sa Préface du *Dissipateur*, le poète comique avance avec beaucoup d'assurance qu'il n'a travaillé sur aucun modèle, et que la nature lui a fourni ce sujet. Malheureusement pour Destouches, la littérature angloise, de son temps presque inconnue en France, nous est devenue beaucoup plus familière, et M. Petitot a découvert, en parcourant le Théâtre de Shakespeare, ce que d'autres ont répété depuis, qu'une comédie du poète anglois intitulée *Timon d'Athènes*, avoit fourni à l'auteur du *Dissipateur* son caractère principal et la plupart de ses combinaisons.

Sans doute il a fallu beaucoup d'art pour approprier à notre scène un assemblage aussi informe que la pièce angloise; mais Shakespeare n'en a pas moins le mérite de l'invention. Et Destouches devoit se contenter d'avoir enrichi notre Théâtre d'une imitation beaucoup moins imparfaite que l'original.

Il fut moins discret à l'égard du *Tambour nocturne*, et convint franchement que cette pièce étoit une imitation d'Addison. Peut-être aussi n'attachoit-il pas tant d'importance à cette comédie d'un rang inférieur à ses autres ouvrages; on peut supposer d'ailleurs qu'il doutoit de son effet au théâtre, puisqu'elle n'y parut qu'après sa mort, en 1762, quoiqu'elle eût été imprimée long-temps auparavant. L'événement ne justifia pas les craintes de l'auteur; le *Tambour nocturne* fut accueilli avec indulgence, et le temps ne lui a rien fait perdre de sa faveur. Destouches n'a voulu qu'être plaisant dans cet ouvrage, et le public en y riant de bon cœur toutes les fois qu'on le donne, prouve que l'auteur a réussi. Des caractères facilement esquissés, des situations comiques, un dialogue naturel où l'esprit s'allie sans effort à la gaîté; telles sont les qualités qui placent avantageusement cette pièce parmi ces ouvrages du second ordre où l'on cherche un amusement plus franc que délicat, où la vivacité des situations, la plaisanterie quelquefois même un peu char-

gée, l'emportent sur la profondeur des combinaisons et sur le mérite des caractères. Cette pièce, qui nous paroît fort peu dangereuse, et qui renferme d'ailleurs de fort bons principes présentés avec beaucoup d'agrément, fut jugée plus sévèrement en Italie, où la traduction qu'on en avoit faite, a été, dit-on, condamnée au feu, par arrêt du tribunal de l'inquisition.

La *Fausse Agnès*, pièce du même genre, ne fut également jouée qu'après la mort de Destouches. On l'accueillit avec autant de faveur que le *Tambour nocturne;* et c'est peut-être de toutes les comédies du même auteur, celle que l'on représente aujourd'hui le plus souvent. Des ridicules parfaitement saisis, des scènes pleines de sel et de gaîté, font pardonner, dans cet ouvrage, des invraisemblances trop fortes, et des traits un peu trop voisins de la caricature.

L'*Homme singulier* fut moins heureux; et cette pièce, qui annonçoit les plus hautes prétentions, se vit aussi traitée avec moins d'indulgence; un motif particulier, dont l'auteur n'a pas jugé à propos de nous apprendre la cause, le détermina à la retirer d'entre les mains des comédiens avant la représentation, et elle ne leur a été rendue qu'en 1765. Accueillie froidement alors, elle se soutint néanmoins pendant quelque temps sur la scène, d'où elle a maintenant à peu près disparu. Un style pur, de jolis détails, quelques rôles secondaires fort

spirituellement dessinés, ont peine à compenser le vice du plan, le caractère faux et forcé du principal personnage, et les défauts de convenance que la critique remarque dans cet ouvrage.

Il seroit inutile de s'étendre sur quelques autres comédies que Destouches jugea lui-même avec raison peu dignes des honneurs de la scène, mais que l'on se croit obligé d'insérer dans un recueil de ses œuvres dramatiques. Il suffit d'indiquer les titres du *Jeune homme à l'épreuve*, du *Mari confident*, de l'*Archi-Menteur*, du *Dépôt*, que peut-être un petit nombre de lecteurs aura seul le courage de parcourir jusqu'au bout, et dans lesquelles on trouvera cependant des traces fréquentes de cette sagesse de composition, de cette correction et même de cette élégance de style, qui distinguent le talent de Destouches jusque dans ses productions les plus négligées.

On possède encore quelques fragments de plusieurs comédies, que cet auteur fécond n'eut pas le temps de terminer, ou plutôt, comme il a pris soin de nous l'apprendre lui-même, qu'il eut seulement l'intention d'ébaucher. Il fut obligé d'abandonner le *Prothée*, qu'un autre auteur venoit de mettre sur la scène sous le titre du *Complaisant*. Il commença l'*Aimable Vieillard*, le *Tracassier*, et le *Vindicatif*, en faveur d'un de ses amis qui vouloit, à son exem-

ple, parcourir la carrière dramatique, et qui l'avoit prié de lui frayer le chemin. Ce fut aussi par complaisance, et sans intention de donner suite à ce travail, qu'il traduisit en vers quelques scènes d'une pièce de Shakespeare, intitulée la *Tempête*. Le génie de Destouches, plus sage que gracieux, plus judicieux que flexible, lui inspira quelquefois néanmoins des ouvrages de circonstance qui ne manquent ni de grâces ni de facilité. Ce fut ainsi que ce poète composa les *Amours de Ragonde*, les *Fêtes de l'Inconnu*, et la *Fête de la Nymphe Lutèce*, pour le théâtre de la duchesse du Maine à Sceaux : ces divertissements y furent reçus avec applaudissements, et le premier parut même avec quelque succès, dans la suite, sur la scène de l'Opéra.

Cependant ces fragments et ces productions légères sont loin de nous dédommager de la perte d'une pièce intitulée le *Faux Misanthrope*. Cette comédie étoit en cinq actes, et l'auteur paroît l'avoir travaillée avec le plus grand soin, s'il faut en juger par le cinquième acte, qu'il avoue dans quelqu'une de ses lettres avoir recommencé plusieurs fois. On doit regretter bien davantage encore des commentaires sur tous les auteurs dramatiques, anciens et modernes. Cet *ouvrage immense*, auquel Destouches travailloit depuis plus de dix ans, comme il nous l'apprend lui-même, devoit être fort avancé lorsqu'il mourut. La lettre dans laquelle il donne

quelques détails sur cette vaste entreprise, nous fait connoître que les essais sur Sophocle, sur Euripide, sur Aristophane, sur Plaute et sur Térence étoient entièrement terminés, et que les observations sur les deux Corneille touchoient presque à leur fin. Il est fâcheux que cet examen ne nous soit pas parvenu; un écrivain comme Destouches, rempli de jugement et de goût, devoit avoir recueilli une foule de réflexions saines et d'observations précieuses sur un art dans lequel il avoit obtenu de si brillants succès, et qui d'ailleurs avoit été l'objet des études de sa vie entière.

On attachera sans doute moins d'importance à la perte de plusieurs milliers d'épigrammes, que notre auteur, devenu très-pieux sur la fin de sa vie, composoit au fond de sa retraite pour la défense de la religion. Il en avoit fait lui-même un choix déjà fort considérable, puisqu'il montoit à quelques centaines, que le *Mercure* du temps se chargea de répandre. Parmi ce nombre prodigieux d'épigrammes lancées contre les incrédules et les philosophes, dont le règne étoit à son aurore, il ne s'en trouve pas une seule de bonne, et *c'est vraiment jouer de malheur*, ainsi que l'a spirituellement observé M. Petitot. Mais c'est un fort petit malheur que de faire de mauvaises épigrammes; et si l'on peut taxer d'indiscrétion le zèle qui les a fait paroître, l'esprit qui les a dictées n'en est pas

moins louable. Dans un temps où le philosophisme commençoit à devenir une affaire de mode, il est honorable pour Destouches d'avoir su se garantir de cette fâcheuse manie, et d'en avoir pressenti les conséquences funestes.

Ce jugement solide, cet attachement aux bons principes, que l'on remarque dans son caractère comme dans ses écrits, sont des liens de plus qui le rattachent aux auteurs du dix-septième siècle, avec lesquels il a d'ailleurs d'autres traits de ressemblance. Ennemi de l'affectation, de la recherche, des faux brillants, qui usurpoient insensiblement les domaines de la littérature, ses ennemis lui reprochoient de *manquer d'esprit;* il sut se contenter d'*avoir du bon sens.* Sage dans ses conceptions, vrai dans ses caractères, raisonnable dans son dialogue, élégant dans son style, il réunit à un rare degré de perfection ces premières qualités trop négligées par ses contemporains et même par la plupart des auteurs dramatiques de nos jours. Ce poète judicieux semble avoir toujours eu devant les yeux cette excellente réflexion de La Bruyère : « Ce n'est point assez que les mœurs « du théâtre ne soient point mauvaises, il faut « encore qu'elles soient décentes et instruc- « tives. » On prétend que Destouches, qui ne vient qu'en troisième ligne sur la scène françoise, marche immédiatement, aux yeux des étrangers, après notre inimitable Molière. Si

cette assertion n'est point hasardée, ce ne peut être qu'à la décence des mœurs, à la noblesse des caractères qu'il a retracés, qu'il doit de l'emporter sur l'originalité piquante et sur l'intarissable gaîté de Regnard.

L'auteur du *Glorieux*, toujours aisé, toujours naturel dans le comique élevé, tombe quelquefois dans la charge lorsqu'il veut peindre des mœurs triviales et des personnages subalternes. Pour faire plus d'effet, il exagère aussi les contrastes; mais ce double défaut qui se fait sentir, j'en conviens, jusque dans ses meilleurs ouvrages, est suffisamment racheté par beaucoup d'autres avantages qui valent à cet auteur estimable d'être placé parmi les maîtres de la scène, et qui lui ont mérité après le succès de la représentation un honneur plus difficile encore à obtenir, celui d'être goûté dans le silence du cabinet. « Vos pièces se lisent, lui dit Fontenelle en le recevant à l'Académie, et cette « louange si simple n'est pourtant pas fort com- « mune. » On peut ajouter qu'elle n'en est pas moins vraie, pour être académique; les juges éclairés et les gens de goût la confirment tous les jours; et si la plus grande partie des pièces de Destouches n'est pas restée au théâtre, il en est bien peu qui n'offrent une lecture tout à la fois amusante et solide.

Un éloge non moins flatteur qu'il sut encore mériter, c'est l'accord parfait des principes que

l'on retrouve dans tous ses ouvrages, et de ceux qui firent la règle de sa vie. Décent, délicat, honnête homme sur la scène, il ne le fut pas moins dans le monde et dans sa famille. Il prêchoit la morale et la vertu dans ses comédies; mais ce qui vaut encore mieux, il prêchoit d'exemple. Détrompé des rêves de l'ambition, lorsqu'il pouvoit encore prétendre à les réaliser, l'amour de l'étude et de la véritable philosophie l'avoit déterminé depuis long-temps à ne plus quitter sa terre de Fortoiseau; ce fut dans cette agréable retraite qu'il termina sa carrière à l'âge de soixante-quatorze ans, le 5 juillet 1754, emportant avec lui les regrets de sa famille et l'estime de ses contemporains.

De S.....s.

FIN DE LA NOTICE.

LE
CURIEUX IMPERTINENT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1710.

PERSONNAGES.

GÉRONTE.
JULIE, fille de Géronte.
LÉANDRE, amant de Julie.
DAMON, ami de Léandre.
NÉRINE, suivante de Julie.
LOLIVE, valet de Léandre.
CRISPIN, valet de Damon.
UN LAQUAIS de Géronte.

La scène est à Paris, dans la maison de Géronte.

LE
CURIEUX IMPERTINENT,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

Oh! par ma foi, Monsieur, je ne vous comprends point.
Et je veux, s'il vous plaît, raisonner sur ce point:
Pour vivre à la campagne, et pour être tranquille,
Au milieu de l'hiver vous sortez de la ville;
Puis à peine arrivé, vous regagnez Paris.
D'un si prompt changement qui ne seroit surpris?

DAMON.

Ce voyage, Crispin, ne doit pas te surprendre:
Je reviens à Paris par l'ordre de Léandre;
Car tout ce qu'il souhaite est un ordre pour moi,
Et de lui plaire en tout je me fais une loi.
Tu sais qu'unis tous deux d'une amitié parfaite....

CRISPIN.

Nous voilà donc ici, parce qu'il le souhaite?

DAMON.

Tu l'as dit.

CRISPIN.

J'ai, Monsieur, quelque petit soupçon;
De grâce, apprenez-moi si j'ai tort ou raison.
Je crois, sans vanité, n'être pas une bête,
Et lorsque je me mets certaine chose en tête....
Vous êtes amoureux, ou je suis fort trompé.

DAMON.

Comment?

CRISPIN.

Quand vous étiez tout entier occupé
Du dessein d'assurer le bonheur de Léandre,
Et d'engager Géronte à l'accepter pour gendre,
Le vieillard refusoit; vous, content et joyeux,
Vous reveniez les soirs, affable, gracieux;
Crispin, me disiez-vous avec un air paisible,
J'ai perdu tous mes soins, Géronte est inflexible.

DAMON.

D'accord.

CRISPIN.

Après cela, lorsque sur son esprit
Vous eûtes pour Léandre acquis quelque crédit,
Je vous vis tout d'un coup triste, mélancolique,
Brutal et souffletant votre cher domestique;
Tout ce que je faisois étoit toujours mal fait,
Et jamais de mes soins vous n'étiez satisfait.
Je me disois tout bas : Il en tient, notre maître;
De Julie amoureux, il n'ose le paroître :
Ses soins près du vieillard ont du succès enfin,

Et voilà le sujet qui cause son chagrin.

DAMON.

Tout ce que tu disois étoit trop véritable.
Julie avoit surpris....

CRISPIN.

Morbleu! qu'elle est aimable!
Sa suivante Nérine est bien aimable aussi.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, revenons-nous ici?
Ayant fait tant d'efforts pour votre ami Léandre,
Jusques après la noce, il vous falloit attendre.

DAMON.

La noce est différée encor de quelques jours,
Et je sens que mes feux vont reprendre leur cours.
Je ne puis t'exprimer jusqu'où va ma surprise :
Léandre m'a mandé de venir sans remise.
Nos amants sont brouillés, il n'en faut point douter;
Si j'en crois ma foiblesse, il en faut profiter.
Mais, Crispin, je perdrois plutôt cent fois la vie,
Que de faire à Léandre aucune perfidie.

CRISPIN.

Bon! mourir, quand on a si long-temps combattu!
Oh! pour moi, je sens bien que j'ai moins de vertu.
Nérine m'a donné vivement dans la vue;
Sitôt que je la vois, je me sens l'âme émue;
Je ne m'en cache point. Lolive est mon ami :
Mais le diable, Monsieur, n'est jamais endormi;
Et si Nérine veut, ma foi, quoi qu'il arrive,
Malgré notre amitié, je supplante Lolive.

DAMON.

Pour ton compte, Crispin, fais ce que tu voudras :

Mais de tels procédés ne me conviennent pas.
Pour m'éclaircir de tout, je vais chercher Léandre :
Tu peux m'attendre ici, je viendrai te reprendre.

SCÈNE II.

CRISPIN, seul.

Mon maître est scrupuleux très-excessivement :
Moi, je n'y cherche point tant de raffinement.
Ménager un ami, respecter sa maîtresse,
Craindre de la tenter, belle délicatesse !
Oh ! par la ventrebleu, si j'étois dans le cas,
Un si sot point d'honneur ne m'arrêteroit pas.
C'est peu d'être hardi, je serois téméraire ;
Quand l'amour parle au cœur, l'amitié doit se taire.
Quoi ! se sacrifier pour un ami ? Ma foi,
Ces beaux sentiments-là ne sont pas faits pour moi.
De tout temps les Crispins, frais, dispos et grotesques,
Furent fort amoureux sans être romanesques ;
Pour eux un beau morceau n'est jamais de rebut,
Et sans aucun égard ils vont droit à leur but.
Nérine, par exemple, est un minois qui tente,
Et si je la trouvois tant soit peu complaisante,
Le commerce entre nous seroit bientôt lié,
En dépit de Lolive et de notre amitié.

SCÈNE III.

NÉRINE, CRISPIN.

NÉRINE.

Que vois-je ? C'est Crispin !

CRISPIN.

C'est lui-même en personne,
Ou je me trompe fort. Bonjour, belle friponne.

NÉRINE.

Bonjour, le beau garçon.

CRISPIN.

Tu plaisantes, je croi,
Mais on voit bien des gens qui sont moins beaux que moi.
N'est-il pas vrai?

NÉRINE.

Monsieur pense bien de lui-même.

CRISPIN.

Pas trop. Ma modestie....

NÉRINE.

Elle n'est pas extrême :
Mais un si grand mérite a droit de se vanter.

CRISPIN.

Madame, en vérité, vous voulez me flatter.

NÉRINE.

Oh! point du tout, Monsieur.

CRISPIN.

Trève de raillerie :
Tu m'aimeras un jour.

NÉRINE.

Quand cela, je vous prie?

CRISPIN.

Va, ce sera bientôt, ou je ne suis qu'un sot.
Interroge ton cœur, que dit-il?

NÉRINE.

Pas le mot.

CRISPIN.

Il ne dit rien pour moi?

NÉRINE.

Rien du tout, je vous jure.

CRISPIN.

Il n'a donc point de goût?

NÉRINE.

O la rare figure,
Pour faire une infidèle!

CRISPIN.

Eh! ne jurons de rien.
Si tu me connoissois....

NÉRINE.

Brisons cet entretien,
Et parlons de ton maître; il s'est bien fait attendre.

CRISPIN.

C'est que nous attendions les ordres de Léandre.
Mon maître a différé quelque temps son départ;
Mais enfin nous voici.

NÉRINE.

Vous nous manquiez d'égard,
En vous hâtant si peu. Je perdois patience.

CRISPIN.

Tu ne pouvois donc plus supporter notre absence?

NÉRINE.

Oh! pour la tienne, eût-elle encor duré vingt ans,
Je n'aurois pas trouvé que c'eût été long-temps.

CRISPIN.

Je te suis obligé. Tu fais bien la tigresse.

NÉRINE.

Et toi bien l'important. Mais voici ma maîtresse.

SCÈNE IV.

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

JULIE, à Nérine.

N'EST-CE pas là Crispin?

NÉRINE.

Oui, Madame, c'est lui.

JULIE.

Je ne m'attendois pas à le voir aujourd'hui.

CRISPIN.

Vous me voyez pourtant.

JULIE.

J'en ai bien de la joie;
Car c'est apparemment ton maître qui t'envoie.
Quand viendra-t-il?

CRISPIN.

Tous deux nous venons d'arriver;
Mais il est bien surpris, il croyoit vous trouver
Mariée à Léandre, et je pensois de même.

NÉRINE.

Vous vous trompiez bien fort, et....

JULIE.

Ma joie est extrême
D'apprendre que Damon arrive en ce moment.
Crispin, va de ma part lui faire compliment,
Dis-lui que je l'attends avec impatience.

CRISPIN.

Je m'en vais l'avertir en toute diligence.

SCÈNE V.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Enfin vous le voyez, chacun est étonné
Que votre hymen encor ne soit pas terminé.
Quel étrange amoureux que votre beau Léandre!
C'est lui qui doit presser, c'est lui qui fait attendre:
Et depuis plus d'un mois que cet amant chéri
Vous est, par bon contrat, engagé pour mari;
Lorsque rien ne s'oppose à votre mariage,
Il ne profite point d'un pareil avantage!
Qu'attend-il, s'il vous plaît? Je vous dis, en un mot,
Qu'un amant qui diffère est infidèle ou sot.

JULIE.

Il m'a dit ses raisons, dont je t'ai fait mystère.

NÉRINE.

En êtes-vous contente?

JULIE.

Oui.

NÉRINE.

Je dois donc me taire,
Et croire, après cela, que Léandre fait bien;
Quoique j'en doute fort, je ne réplique rien.
En tout ceci pourtant je suis intéressée,
Et de conclure, moi, je suis un peu pressée.
Le maître est votre amant, le valet a ma foi:
Le délai vous convient; il me déplaît, à moi.

JULIE.

De semblables discours choquent la bienséance,
Nérine; songe au moins que ton impatience
Fait tort à notre sexe, et blesse la pudeur.

NÉRINE.

Chansons! depuis long-temps je suis fille d'honneur,
Et je comprends fort bien, qu'en fait de mariage
La plus impatiente est toujours la plus sage.
Mais ne contestons plus : dites-moi seulement
Ce qui porte Léandre à ce retardement.

JULIE.

Tu l'aurois pénétré, si tu pouvois comprendre
Jusqu'où va, pour Damon, l'amitié de Léandre.
Il m'a donc conjurée, au nom de notre amour,
D'attendre que Damon fût ici de retour,
Afin que cet ami, dont les soins et le zèle
Ménagèrent, dit-il, une union si belle,
Reçût de lui, de moi, ces marques d'amitié.

NÉRINE.

Ce sont là ses raisons?

JULIE.

Oui.

NÉRINE.

Cela fait pitié.
Peut-on se contenter d'un prétexte si fade?
Je crois que le pauvre homme a le cerveau malade;
Oui, depuis quelques jours je vois ses yeux hagards,
Le trouble est répandu dans ses brusques regards:
Il rêve incessamment, il est quinteux, bizarre;
Vous voit-il, son esprit s'inquiète et s'égare;

Il bégaye en parlant, il est sombre et distrait.
Ne se repent-il point du marché qu'il a fait?

JULIE.

Me préserve le ciel d'avoir cette pensée!

NÉRINE.

De ses sottes raisons je suis bien offensée.

JULIE.

Cesse de le blâmer, et calme tes esprits:
Tu vois que Damon vient d'arriver à Paris.

NÉRINE.

Il ne me faut donc plus, pour me tirer de peine,
Que voir aussi Lolive arriver de Touraine.

JULIE.

Il ne peut pas tarder.

NÉRINE.

Non, depuis quinze jours
Qu'il est parti d'ici pour s'en aller à Tours....

JULIE.

Crois qu'il sera dans peu de retour.

NÉRINE.

Je respire.
Mais encor, s'il vous plaît, j'ai deux mots à vous dire.
Quand Léandre sera devenu votre époux,
Nous emmenera-t-il en province? Entre nous,
J'aimerois beaucoup mieux demeurer toujours fille,
Que de quitter Paris; et si votre famille
M'en croyoit....

JULIE.

Sur ce point tu peux te rassurer,
Car Léandre à Paris doit toujours demeurer:

Et comme il est fort mal avec sa belle-mère,
Il s'établit ici par l'ordre de son père;
Sa charge est achetée, il doit incessamment...

NÉRINE.

Charge de conseiller?

JULIE.

Oui.

NÉRINE.

Pour moi, franchement,
Je souhaiterois fort qu'il fût homme d'épée,
Et vous pensez de même, ou je suis fort trompée.
Il sera, je l'avoue, un joli magistrat:
Mais, madame, un plumet sied bien mieux qu'un rabat.
Oui, sans doute, un plumet a tout une autre force,
Et pour prendre les cœurs c'est une vive amorce.

JULIE.

Je vois venir Léandre.

NÉRINE.

Et Damon avec lui.
Quel bonheur si Lolive arrivoit aujourd'hui!

SCÈNE VI.

JULIE, LÉANDRE, DAMON, NÉRINE.

LÉANDRE.

Voila ce cher ami qu'enfin je vous présente:
Quoiqu'il ait peu tardé, j'ai souffert de l'attente.
Tout près, par son retour, de me voir votre époux....

JULIE.

Léandre, ce retour me charme comme vous:

Vous avez sur mon cœur un droit si légitime,
Et toujours pour Damon j'ai senti tant d'estime,
Que de vos sentiments je me fais une loi,
Et qu'avec grand plaisir ici je le revoi.

DAMON.

Combien dois-je chérir l'amitié de Léandre,
Qui m'attire un accueil que je n'osois attendre!
Heureux que mon retour serre enfin les doux nœuds
D'un hymen ardemment souhaité de tous deux!

LÉANDRE, à Damon.

Juge par sa beauté de mon impatience.

NÉRINE.

Et pourquoi donc d'un autre attendre la présence?

JULIE.

Tais-toi, Nérine.

NÉRINE.

Oh! non, vous souffrirez qu'ici
Après vous, à mon tour, je le harangue aussi.
(à Damon.)
Soyez le bien-venu du fond de la Champagne;
Vous avez un peu tard quitté votre campagne,
Et, pour bonnes raisons, j'aurois fort souhaité
Que de vous rendre ici vous vous fussiez hâté;
Et Madame, de qui la pudeur est extrême,
Le souhaitoit autant, et peut-être plus même.

JULIE.

Depuis un certain temps elle perd la raison.

NÉRINE.

Chacun sait ce qu'il sait, je parle sans façon,
Et je me pique en tout d'être fille sincère.

JULIE, à Léandre.

Je m'en vais annoncer son retour à mon père.

DAMON.

Je vous suis pour avoir l'honneur de l'embrasser.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, DAMON.

LÉANDRE, retenant Damon.

Le bon homme est sorti, rien ne doit te presser.

DAMON.

Mais ne la suivre point!

LÉANDRE.

Elle nous en dispense,
Et je te veux, ami, faire une confidence.

DAMON.

Son bon cœur, son esprit égalent sa beauté,
Et rien ne doit manquer à ta félicité.

LÉANDRE.

Écoute-moi, de grâce, et tu pourras connoître
Qu'il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître.
Tu vantes mon bonheur, et je suis malheureux.

DAMON.

Toi, lorsque tout conspire à contenter tes vœux?

LÉANDRE.

Tu le crois. Mais apprends combien je suis à plaindre.

DAMON.

Comment?

LÉANDRE.

Connois mon mal, il n'est plus temps de feindre.

Mais ne me blâme point, et que ton amitié,
Loin de me condamner, me regarde en pitié.
J'ai besoin de tes soins et de ta complaisance :
J'ai de mortels chagrins.

DAMON.

Mais pendant mon absence,
Tes lettres auroient dû m'en marquer le sujet.
Sur quoi sont-ils fondés? Je brûle d'être au fait.

LÉANDRE.

Je suis jaloux.

DAMON.

Jaloux!

LÉANDRE.

Oui, jaloux comme un diable.

DAMON.

De qui?

LÉANDRE.

Du monde entier.

DAMON.

Le trait est admirable!

LÉANDRE.

Je suis sûr d'être aimé; mais je tremble qu'un jour....
Souvent le mariage est la fin de l'amour :
Les femmes, tu le sais, sont foibles, inconstantes,
On en voit tous les jours cent preuves éclatantes.
J'en suis frappé, je crains.... Je mourrois de douleur,
Si je tombois, ami, dans un pareil malheur;
Car enfin, méprisant la commune méthode,
Je veux aimer ma femme, et l'aimer à ma mode;
J'en veux en même temps être amant et mari,

Mais aussi j'en veux être également chéri.
Pour satisfaire donc à ma délicatesse,
Je prétends de Julie éprouver la tendresse;
Avant de l'épouser, je veux être certain
Que tout autre que moi l'adoreroit en vain;
Que les plus grands efforts d'une ardente poursuite,
Que le brillant éclat du plus parfait mérite,
Qu'en un mot, il n'est rien qui la puisse engager,
Malgré le goût du siècle, au plaisir de changer.
Assuré de son cœur, dès demain je l'épouse:
Incertain, je me livre à mon humeur jalouse;
Point d'hymen. Aide-moi dans l'exécution
D'un projet d'où dépend ma satisfaction,
Mon repos, mon honneur.

DAMON.

Ah! que viens-je d'entendre!
Que dis-tu? que veux-tu? que faut-il entreprendre?

LÉANDRE.

Il me faut un rival; et, pour un tel emploi,
Ne m'est-il pas permis de te choisir, dis-moi?
Sur tout autre que toi, sans être téméraire,
Puis-je me reposer du soin de cette affaire?
En mérite, en vertu, tu n'as guère d'égal;
Et, quand ma jalousie en toi prend un rival,
Je présente à Julie un moyen infaillible
De prouver que son cœur pour moi seul est sensible.
Si près d'elle tes soins ne trouvent point d'accès,
Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur succès.
Feins donc d'être charmé des attraits de Julie.

DAMON.

Moi, je seconderois une telle folie!
Quitte, mon cher ami, ce bizarre dessein.

LÉANDRE.

Pour m'en faire changer tu parlerois en vain.
Quoi qu'il puisse arriver, je veux me satisfaire.
D'ailleurs, je suis très-sûr, si tu parviens à plaire,
Que tu m'informeras d'un succès trop heureux,
Qui me préservera d'un hymen dangereux :
Au lieu qu'un autre ami profiteroit peut-être
Des dispositions qu'il pourroit faire naître,
Et me les cacheroit, pour en goûter l'effet,
Quand je serois l'époux d'un infidèle objet.
Te voilà bien instruit de ma délicatesse.
Je sens qu'elle est outrée, et la combats sans cesse :
Mais elle est au-dessus de tout raisonnement :
Contre elle l'amitié combattroit vainement,
Ma curiosité saura toujours la vaincre.
Voici l'occasion où tu dois me convaincre
Que ce que je désire est ta suprême loi,
Et que ton cœur est prêt à tout faire pour moi.

DAMON.

Je puis, pour te servir, sacrifier ma vie,
Mais non pas contenter ta ridicule envie.

LÉANDRE.

Ridicule?

DAMON.

Oui, mon cher, je dois trancher le mot.

LÉANDRE.

Je suis, si tu le veux, un ridicule, un sot;

Mais ce n'est pas à toi d'examiner la chose,
Tu dois exécuter ce que je te propose.
La complaisance aveugle est d'un parfait ami;
Balancer à servir, c'est servir à demi.

DAMON.

Souffre que la raison....

LÉANDRE.

Oh! la raison m'ennuie.

DAMON.

L'amitié cependant exige que j'appuie
Sur ce qu'elle me force à te représenter.

LÉANDRE.

C'est inutilement vouloir me tourmenter.

DAMON.

Je ne puis t'exprimer l'excès de ma surprise :
Poursuis, si tu le veux, sans moi ton entreprise;
Mais ne présume pas que j'en sois de moitié,
Quelques droits que sur moi te donne l'amitié.
Ces droits, mon cher Léandre, ont des bornes prescrites;
Vouloir ce que tu veux, c'est passer les limites.

LÉANDRE.

Tu me refuses?

DAMON.

Oui; pour ne te pas trahir,
Notre amitié m'engage à te désobéir.

LÉANDRE.

Chansons.

DAMON.

Je te dis vrai.

LÉANDRE.

Mais....

DAMON.

Sur le mariage,
Voici tout ce que doit penser un homme sage.
On peut s'en trouver mal, on peut s'en trouver bien:
Mais on doit, en formant ce dangereux lien,
A tout événement s'attendre sans rien craindre,
Et si le malheur vient, le souffrir sans se plaindre.

LÉANDRE.

La maxime est fort belle, et j'en fais fort grand cas;
Je crois qu'en temps et lieu tu la pratiqueras:
Pour moi qui n'en veux point, Damon, je t'en conjure
Sers-moi.

DAMON.

Me crois-tu donc capable d'imposture?
Qui? moi, j'irois, d'un ton faussement langoureux,
Feindre que ta maîtresse est l'objet de mes vœux!
Non. A tous mes discours la vérité préside;
Je ne veux point passer pour un ami perfide.
Et que diroit Julie apprenant mon amour,
Quand je la presserois sur un tendre retour?
Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien sur elle;
Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidèle.
Mais enfin supposons que, sensible à mes vœux,
Son cœur pût balancer à choisir de nous deux,
Que ferai-je pour lors?

LÉANDRE.

Comme un autre moi-même,
Tu m'en avertiras.

DAMON.

Et supposé que j'aime :
En me voyant aimé, serai-je sûr de moi?
Ou, si je puis encore agir de bonne foi,
Dès que je serai sûr d'être aimé de Julie,
Devrai-je l'en payer par une perfidie?
Cela me fait frémir.

LÉANDRE.

Si Julie est constante, *
Mes vœux seront remplis, j'aurai l'âme contente;
Si son cœur peut changer, je perdrai sans douleur
Un infidèle objet qui feroit mon malheur.

DAMON.

Cela tournera mal. De ce que tu médites,
Ami, pour toi, pour moi, j'appréhende les suites.

LÉANDRE.

Oh! ventrebleu! c'est trop raisonner sur ce point;
Je vous crus mon ami, mais vous ne l'êtes point.
Il faut quitter ce titre, ou bien il faut te rendre.

DAMON.

Mon amitié m'engage à ne m'en plus défendre;
Je vais pour te servir employer tous mes soins,
Je n'épargnerai rien : mais souviens-toi du moins
Des efforts que j'ai faits pour sauver à Julie
Cette outrageante épreuve où la met ta folie.
Tu devois l'épouser quand je serois ici;
Tu ne peux, de long-temps peut-être, être éclairci.

* Ces deux rimes féminines de suite, qui ne se trouvent pas dans les éditions antérieures à celle du Louvre, 1757, *in*-4°, proviennent des changements et additions indiqués par l'auteur, et qui n'ont été imprimés qu'après sa mort.

Sur quel prétexte encor prétends-tu qu'on diffère?

LÉANDRE.

Comme depuis long-temps je médite l'affaire,
Lolive s'est chargé....

DAMON.

Lolive est du secret?
Il est en bonnes mains.

LÉANDRE.

C'est un garçon discret.
Nous avons feint tous deux qu'un petit héritage
L'obligeoit d'aller faire en Touraine un voyage;
Le beau-père futur, trompé par nos discours,
M'a demandé pour lui congé pour quinze jours.
J'ai paru l'accorder à Lolive avec peine.

DAMON.

Que diable produira son voyage en Touraine?
Ton père, le voyant, voudra savoir pourquoi....

LÉANDRE.

Il ne le verra point; de concert avec moi,
Lolive s'est caché. Ta présence m'engage
A lui faire aujourd'hui terminer son voyage;
Il va se remontrer, je l'ai fait avertir.

DAMON.

Je ne vois pas à quoi cela doit aboutir.

LÉANDRE.

Patience, attendons.

DAMON.

Quelqu'un vient.

LÉANDRE.

C'est Lolive.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, DAMON, LOLIVE, en bottes, avec un fouet à la main.

LOLIVE, à Damon.

Vous voilà de retour, il est temps que j'arrive.
J'ai bien fait du chemin pour regagner Paris.
(à Léandre.)
La Touraine est, Monsieur, un excellent pays :
J'ai vu là vos parens, vos amis, votre père,
Et rendu vos devoirs à votre belle-mère,
Qui vous aime....

DAMON.

Passons dessus la parenté.

LOLIVE.

Pour un si long trajet me suis-je assez crotté ?

LÉANDRE.

Cesse de badiner, et songe....

LOLIVE.

Laissez faire ;
J'en donnerai, Monsieur, à garder au beau-père,
Et, comme à s'attendrir par un récit touchant
Le bon homme toujours eut beaucoup de penchant,
J'en prépare un pour lui, si rempli d'énergie....

LÉANDRE.

Mais ne va pas lâcher quelques traits de folie :
D'extravagants discours ne prennent point les gens.
Géronte, quoique simple, est homme de bon sens.

LOLIVE.

Et Lolive, Monsieur, est-il donc une bête?
Laissez-moi, s'il vous plaît, n'en faire qu'à ma tête:
Je sais si bien mentir, qu'on croit que je dis vrai,
Et qu'on approuvera votre nouveau délai.
On vient. C'est le bon homme: allez tous deux m'attendre

SCÈNE IX.

GÉRONTE, LOLIVE.

GÉRONTE, sans voir Lolive.

Il est donc revenu cet ami de mon gendre?
Ah! nous allons enfin marier nos amants.
Corbleu! j'y danserai mieux que nos jeunes gens:
Je suis comme j'étois dans ma verte jeunesse,
Toujours la jambe fine, un air, une souplesse....
(Lolive fait claquer son fouet.)
Ah! Lolive, c'est toi! Te voilà donc ici?

LOLIVE.

Vous m'y voyez, Monsieur; je vous y vois aussi.
C'est vous-même, sans doute, et pendant mon voyage,
Vous n'avez point changé ni d'air ni de visage;
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien porté?

GÉRONTE.

Je le disois, je suis en parfaite santé.

LOLIVE.

C'est fort bien fait à vous, et ma joie est extrême
Que vous vous portiez bien, et que je sois de même:
Je pourrois même encor vous passer là-dessus,
Si j'avois seulement le quart de vos écus.

GÉRONTE.

Laissons là ce chapitre, et parlons d'autre affaire.

LOLIVE.

De ce que vous voudrez; il faut vous satisfaire.

GÉRONTE.

Hé bien! ton héritage, en es-tu content?

LOLIVE.

Bon!
Ma vieille tante aimoit un beau jeune fripon,
Qui, se prévalant trop d'un pareil avantage,
Pendant ma longue absence a mangé l'héritage;
Et n'ayant plus d'argent, ni de quoi se nourrir,
La bonne femme a pris le parti de mourir.
On a mis le scellé. Procureur, commissaire,
Et notaire appelés pour faire l'inventaire;
Comme on n'a rien trouvé, vous comprenez fort bien
Qu'en ôtant rien de rien, tout ce qui reste est rien.

GÉRONTE.

C'est bien dit. Mais parlons du père de ton maître:
J'ai depuis quarante ans l'honneur de le connoître.
Tu l'as vu? Le bon homme, à qui souvent j'écris,
Ne me répond plus.

LOLIVE.

Quoi! vous en êtes surpris?
Il est bien en état!.... Chez lui plein d'allégresse,
J'arrivois tout botté. Quels objets de tristresse!
J'y trouve un jeune fat, suppôt de Galien.

GÉRONTE.

Un médecin?

LOLIVE.

Suivi d'un vieux chirurgien,

Qu'escortoit un troisième, à face débonnaire,
Qui m'a paru d'abord face d'apothicaire.

GÉRONTE.

La fin de tout?

LOLIVE.

La fin? Je n'y saurois songer,
Sans me sentir le cœur.... Je vais vous affliger.

GÉRONTE.

Tu me donnes déjà de terribles alarmes.

LOLIVE.

Il ne tiendroit qu'à moi de répandre des larmes;
Car je suis si touché, que je me fais pitié:
Quand j'aime, voyez-vous, je crève d'amitié,
Et si l'on dit que non, on me fait injustice.

GÉRONTE.

Ces digressions-là me mettent au supplice.
Veux-tu bien achever? Dis donc, à quel dessein
Venoient ces deux suppôts avec le médecin?
Étoient-ils appelés pour quelque maladie?

LOLIVE.

Ils venoient s'escrimer contre l'apoplexie,
Dont monsieur Lysimon fortement tourmenté....

GÉRONTE.

Il est mort?

LOLIVE.

Non; miracle! Ils l'ont ressuscité:
Mais le hasard souvent supplée à l'ignorance.
Le bon homme à la fin a repris connoissance,
Mais si foible, si pâle, et si défiguré,
Qu'on l'eût pris pour un mort fraîchement déterré.

GÉRONTE.

Le pauvre homme!

LOLIVE.

Aussitôt qu'il m'a pu reconnoître,
Il m'a dit avec peine : Hé bien ! que fait ton maître?
Ce coup si peu prévu ne m'étonneroit pas,
Si je pouvois, mon fils, expirer dans tes bras.
Il m'embrassoit alors, croyant tenir Léandre.
Je ne te verrai plus, disoit-il d'un air tendre,
Je ne puis l'espérer dans l'état où je suis.

GÉRONTE, pleurant.

Ah!

LOLIVE.

Daignez m'écouter.

GÉRONTE.

Hélas! je ne le puis;
La douleur me saisit.

LOLIVE.

Suspendez-la, de grâce;
Car vous venez, Monsieur, de faire une grimace
Qui m'a presque fait rire, et j'en serois fâché.

GÉRONTE.

Je suis de ton récit si vivement touché....

LOLIVE.

Oh! la vérité simple est toujours si touchante!
Car vous ne croyez pas, Monsieur, que je vous mente?

GÉRONTE.

Oh! non.

LOLIVE.

(à part.) (à Géronte.)

Fort bien. Malgré son accident fatal,
On n'a pourtant plus rien à craindre de son mal :
Il m'a même ordonné de vous prier d'attendre
Qu'il pût être lui-même aux noces de Léandre,
Et par cette raison il souhaite ardemment
Que vous les différiez quinze jours seulement.
Il croit que le plaisir d'assister à la noce,
La beauté du chemin, le grand air, le carrosse,
Le séjour de Paris, enfin la nouveauté,
Tout cela lui rendra sa première santé :
Outre qu'il a dessein de vous revoir encore.

GÉRONTE.

Il m'obligera fort. Je l'aime et je l'honore.
Un ami tel que lui n'a qu'à me commander,
Et je suis toujours prêt à lui tout accorder.
Enfin nous l'attendrons.

LOLIVE.

Ce qui me désespère,
C'est que mon maître veut aller trouver son père
Qu'il croit agonisant, malgré ce que j'ai dit.
Comme vous, il est tendre, il soupire, il gémit,
Et, sans vous avertir, peut se mettre en voyage.
Ce qui retarderoit encor le mariage.

GÉRONTE.

Tu parles sagement, il le faut empêcher.

LOLIVE.

Et que diantre au pays veut-il aller chercher?
De nouveau se brouiller avec sa belle-mère?

GÉRONTE.

Tu dis vrai. Je sais bien qu'elle ne l'aime guère.
Je m'en vais le presser, par de sages discours,
D'attendre ici son père, au lieu d'aller à Tours

SCÈNE X.

LOLIVE, seul.

Il sera moins rétif que ne croit le bon homme.
Si l'on peut mieux mentir, je l'irai dire à Rome.
Je me suis bien tiré d'affaire, Dieu merci;
J'y suis intéressé comme mon maître aussi.
En travaillant pour soi peut-on manquer d'adresse?
De mon côté, je veux éprouver ma maîtresse.
Chacun a son honneur à garder. Mon dessein
Est d'en faire au plus tôt confidence à Crispin :
Je le prends pour rival. Amour, fais que nos belles,
Malgré les mœurs du temps, ne soient point infidèles;
Si cela ne se peut, tout au moins fais si bien
Qu'on blesse mon honneur, sans que j'en sache rien

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

Tout va bien, grâce au ciel. Au beau-père crédule
J'ai fait fort doucement avaler la pilule.
Par mon récit naïf, mes soins, mes beaux discours,
La noce est différée encor de quinze jours,
Et si vous persistez dans la même folie,
Quinze jours suffiront pour éprouver Julie.
En moins de temps parfois on fait bien du chemin.

LÉANDRE.

Tu ne parois pas trop approuver mon dessein.

LOLIVE.

Je ne l'approuve pas, Monsieur! Tout au contraire.

LÉANDRE.

Tout dépend du secret, prends bien garde à te taire.

LOLIVE, se grattant.

Monsieur....

LÉANDRE.

Quoi?

LOLIVE.

Si....

LÉANDRE.

Comment?

LOLIVE.

Je n'ose vous cacher
Qu'à mon ami Crispin je n'ai pu m'empêcher....

LÉANDRE.

D'apprendre mon projet?

LOLIVE.

Monsieur!

LÉANDRE.

Ah! double traître!
Tu trahis donc ainsi le secret de ton maître!

LOLIVE.

Monsieur, ne criez pas; on peut être écouté.

LÉANDRE.

Mais qui t'a fait parler?

LOLIVE.

La curiosité.
Votre exemple, Monsieur, m'a tourné la cervelle.
Et je veux éprouver si Nérine est fidèle.

LÉANDRE, voulant le frapper.

Coquin! c'est bien à toi de penser....

LOLIVE.

Hé! tout doux!
Je suis sur ce chapitre encor plus fou que vous.

LÉANDRE.

Le sot!

LOLIVE.

Je vous imite, et, malgré ma sagesse,
Vous m'avez inspiré toute votre foiblesse,
En me parlant si mal du sexe féminin,
Que je crois que le diable est beaucoup moins malin.

Vous m'avez sur cela conté plus d'une histoire,
Que je ne saurois plus chasser de ma mémoire,
Et dont mon pauvre esprit est tellement frappé,
Que j'en suis, malgré moi, jour et nuit occupé.
Si Nérine est chagrine, inquiète et rêveuse,
Je crois que ma présence est pour elle ennuyeuse.

LÉANDRE.

Cela peut être vrai, je te trouve ennuyeux.

LOLIVE.

A peu près comme vous, Monsieur, quand je le veux.
L'autre jour....

LÉANDRE.

Oh! finis.

LOLIVE.

Écoutez, je vous prie :
La fourche du cocher, près de votre écurie,
Me tomba sur la tête, et me blessa le front,
Présage trop certain d'un ridicule affront.
Sur le point d'épouser la trop vive Nérine,
Ce présage, Monsieur, sans cesse me lutine;
Car je suis tellement délicat sur l'honneur,
Que le moindre soupçon me donne de l'humeur.
Je veux donc pénétrer, par une épreuve sûre,
Si je suis menacé de sinistre aventure.
Être trop confiant, c'est le rôle d'un fat.

LÉANDRE.

Il te sied bien, maraud, d'être si délicat!

LOLIVE.

Je puis l'être, je crois, tout aussi-bien qu'un autre :
Mon front est chatouilleux presque autant que le vôtr

LÉANDRE.

Maugrebleu du faquin!

LOLIVE.

Monsieur, par charité,
Laissez-moi contenter ma curiosité.

LÉANDRE.

Considère, maraud! à quel point tu m'exposes.

LOLIVE.

Oh! point d'emportement, nous ferons bien les choses.
Je suis sûr de Crispin, il est garçon discret,
Et m'a juré trois fois de garder le secret.

LÉANDRE.

Prends-y garde surtout.

LOLIVE.

Oui, ce sont mes affaires.

LÉANDRE.

Mon secret su, dehors, et cent coups d'étrivières.

SCÈNE II.

LOLIVE, seul.

Son secret! Ce secret est à moi comme à lui;
Nous hasardons tous deux même chose aujourd'hui
Malgré ce que j'ai dit pourtant, Crispin encore
Ne sait rien du projet que je vais faire éclore.
Il vient, parlons. Il faut, de force ou d'amitié,
L'engager à sonder ma future moitié.

SCÈNE III.

LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE.

Bonjour, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Bonjour, mon cher Lolive.

LOLIVE.

Te voilà gros et gras.

CRISPIN.

Tu vois : quoi qu'il m'arrive,
Je conserve toujours un embonpoint égal :
Chasser le jour, la nuit, à pied comme à cheval,
Le fusil sur l'épaule, en carrosse, en litière,
Forcer chevreuil, cerf, daim, sanglier, sanglière,
Manger froid, boire chaud, dormir couché, debout;
Un garçon comme moi s'accommode de tout.
Quand on est à la guerre élevé de jeunesse,
Toujours dans les hasards, et loin de la mollesse....

LOLIVE.

Oui, la guerre, il est vrai, fait bien les gens.

CRISPIN.

Vraiment,
C'est de là que me vient mon bon tempérament.
Que je hais le séjour et le repos des villes!
On n'y trouve jamais que des gens inutiles;
Éloignés des périls qu'il nous faut essuyer,
De lire la gazette ils font tout leur métier :
Mais nous, morbleu! mais nous, endurcis à la peine...

LOLIVE.

A vanter les guerriers tu te mets hors d'haleine

CRISPIN.

Il est vrai, je suis vif sur ce chapitre là.

LOLIVE.

Il n'est pas maintenant question de cela.

CRISPIN.

La chasse est de la guerre une parfaite image.
Mais, à propos, on dit que tu viens de voyage?

LOLIVE.

J'arrive de Paris.

CRISPIN.

De Paris! Es-tu fou?
Parle donc.

LOLIVE.

Si je mens, qu'on me rompe le cou.

CRISPIN.

Encor si tu disois que tu viens de Touraine.

LOLIVE.

J'en viens, sans en venir; la chose est très-certaine.
Pour différer la noce au moins de quinze jours,
Mon maître a fait semblant de m'envoyer à Tours.

CRISPIN.

Pourquoi la différer?

LOLIVE.

Voici le fait. Mon maître,
Avant que d'épouser, voudroit à fond connoître
Le cœur de sa future.

CRISPIN.

Il a perdu l'esprit.

Connoître à fond le cœur d'une femme!

LOLIVE.

Il suffit,
Il le veut; bien ou mal il faut qu'il réussisse,
Et, dans ce grand projet, Damon lui rend service.
Je voudrois bien aussi, Crispin, de mon côté,
Que quelqu'un satisfît ma curiosité.
Si, pendant que ton maître éprouvera Julie,
Tu voulois éprouver Nérine.

CRISPIN.

La folie
Est plaisante.

LOLIVE.

Tu sais que souvent il en cuit
Pour s'être, comme on dit, embarqué sans biscuit.
Sachons donc si je dois m'embarquer en ménage.

CRISPIN.

Tu cours risque d'y faire assez mauvais voyage.

LOLIVE.

C'est ce qui m'inquiète; et je veux par mes soins....

CRISPIN.

Et c'est là ce qui doit t'embarrasser le moins.
Faut-il tant balancer à faire la sottise?
Tiens, Lolive, la femme est une marchandise
Qu'on doit prendre au hasard sans la faire priser,
Et qu'on ne peut jamais connoître qu'à l'user;
Il faut, sans tâtonner, brusquer le mariage,
Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage :
Qui tremble dès le port ne doit pas s'embarquer,
Et, pour gagner beaucoup, il faut beaucoup risquer

LOLIVE.

Risquer pour sa fortune, est chose nécessaire,
Mais risquer son honneur, c'est bien une autre affaire.

CRISPIN.

Parbleu ! c'est bien à toi de songer à l'honneur !

LOLIVE.

Et si ma femme un jour....

CRISPIN.

Voyez le grand malheur !

LOLIVE.

Oui, c'en est un sans doute; et....

CRISPIN.

Sois aussi tranquille
Que tant de bons maris qui sont en cette ville.

LOLIVE.

Bel exemple, ma foi !

CRISPIN.

Tu seras trop heureux
De pouvoir en cela figurer avec eux.
Sois tranquille, te dis-je.

LOLIVE.

Oh! non, je ne puis l'être,
Et je prétends enfin faire comme mon maître,
Examiner Nérine, et voir si sa vertu....

CRISPIN.

Examiner Nérine ! Et comment feras-tu ?

LOLIVE.

Tu feindras de l'aimer, et tu me viendras dire
Ce que sur son esprit tes soins pourront produire.
Mon maître en fait de même, et le tien, dès ce jour,

Doit feindre pour Julie un violent amour;
Je te l'ai déjà dit.

CRISPIN.

Ah! quelle extravagance!
Qui diable a jamais vu pareille impertinence?

LOLIVE.

Enfin, pour contenter mes désirs curieux,
C'est sur toi, mon enfant, que j'ai jeté les yeux.

CRISPIN.

Pauvre sot! Je te plains. Regarde bien ma mine;
Peux-tu croire qu'en vain j'attaquerai Nérine?
Un regard, elle en tient: tu risques trop, ma foi.
Crois-moi, prends un rival aussi mal fait que toi.

LOLIVE.

Cesse de badiner, la chose est résolue.

CRISPIN.

Mais je lui donnerai tout d'un coup dans la vue.

LOLIVE.

Peut-être.

CRISPIN.

Tu le veux, il faut te contenter,
Et, pour y réussir, je m'en vais m'apprêter.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE entre en rêvant, et est quelque temps sans parler

Je ne sais si Damon.... hem?

LOLIVE.

Quoi, Monsieur?

LÉANDRE.

Je gage
Qu'il n'aura pas encore osé parler. J'enrage,
Je deviens fou.

LOLIVE.

Ma foi, je le deviens aussi.

LÉANDRE.

Dis-moi, ne sais-tu point si Damon est ici?

LOLIVE.

Son valet vient, Monsieur, de sortir tout à l'heure:
J'irai, si vous voulez, savoir....

LÉANDRE.

Attends, demeure.
Non, va-t'en.

LOLIVE.

Soit.

LÉANDRE.

Reviens.

LOLIVE.

Monsieur.

LÉANDRE.

Va, laisse-moi:
Jamais valet ne fut plus importun que toi.

LOLIVE.

Demeure, viens, va-t'en, avance, non, recule:
Je suis en même cas: suis-je aussi ridicule?

SCÈNE V.

LÉANDRE, DAMON, LOLIVE.

LÉANDRE, à Damon.

Je te cherchois, ami; que viens-tu m'annoncer?
(à Lolive.)
Laisse-nous.

LOLIVE.

Volontiers.

SCÈNE VI.

LÉANDRE, DAMON.

DAMON.

Je ne puis me forcer
A faire ce qu'exige aujourd'hui ton caprice.

LÉANDRE.

Comment! c'est donc ainsi que tu me rends service,
Après m'avoir donné ta parole et ta foi!

DAMON.

Oh bien! te la tenir ne dépend pas de moi:
Feindre auprès de Julie est un supplice extrême:
Il faut lui dire vrai, quand on lui dit qu'on l'aime.

LÉANDRE.

Aime-la donc, morbleu! sois-en vraiment touché.

DAMON.

Si la chose arrivoit, tu serois bien fâché,
Quand même tu serois sûr de la préference:
Tout rival inquiète, ennuie, irrite, offense.

Oui, tu me haïrois, si j'avois de l'amour,
Et je te haïrois, moi, peut-être, à mon tour.

LÉANDRE.

Ne crains point que par là notre amitié s'altère,
Et, sans tant réfléchir, songe à me satisfaire.

DAMON.

Ah! tu pousses trop loin les droits de l'amitié.
Va, tu seras servi; mais tu me fais pitié.

LÉANDRE.

J'ai tort, je le sens bien; mais cependant j'exige
Qu'au plus tôt....

DAMON.

Laisse-moi, je parlerai, te dis-je.

SCÈNE VII.

DAMON, seul.

Où vais-je m'engager? A ma foible vertu,
Trop indiscret ami, quel écueil offres-tu?
Je n'ai que trop de pente à servir ta folie,
Je devois t'avertir que j'adore Julie;
Mais j'aurois redoublé ta curiosité:
Tu m'aurois soutenu qu'un aveu concerté
Produit bien moins d'effet qu'un aveu véritable;
Ce qui n'est que trop vrai. Si Julie est capable
De manquer à sa foi, l'amour le plus parfait,
Bien mieux qu'un amour feint, produira cet effet.
Fidèle à mon ami, par un motif de gloire,
Je vais donc souhaiter et craindre la victoire.

J'ignore à quel objet je dois fixer mes vœux,
Et par où commencer cet essai dangereux.
Mais j'aperçois Julie. O ciel ! que lui dirai-je?

SCÈNE VIII.

DAMON, JULIE, NÉRINE.

JULIE, à Damon.

Où peut être Léandre, et quand le reverrai-je?
Je croyois, avec vous, le rencontrer ici :
Quelle raison l'oblige à s'écarter ainsi?
Du chagrin qu'il ressent la cause est fort légère
C'est trop s'inquiéter de la santé d'un père;
On n'a rien, dit Lolive, à craindre pour ses jours

DAMON.

Léandre a cependant dessein d'aller à Tours.

JULIE.

Employez-vous, de grâce, à rompre ce voyage :
Damon, conseillez-lui....

DAMON.

Léandre est bien peu sage;
Du désir de vous plaire uniquement charmé,
Il devroit mieux sentir le bonheur d'être aimé.
Mais, pour un temps encor, votre hymen se diffère.

JULIE.

Son père le souhaite, il faut le satisfaire :
Je ne le blâme point de ce retardement.

DAMON.

Léandre est donc sans cœur, sans yeux, sans jugement!

Quoi ! près de posséder la divine Julie ;
Bonheur dont aux depens de son sang, de sa vie,
Il devroit acheter les précieux moments....
Madame, qu'il est peu de sincères amants !
D'un pareil procédé mon amitié s'indigne,
Et d'un bonheur si doux Léandre n'est pas digne.

NÉRINE.

Voilà parler, Madame, et penser sensément :
Ma foi, votre amoureux aime trop froidement :
Je prendrois, là-dessus, le parti le plus sage.
Tu diffères; et moi, je romps le mariage.

JULIE.

Vas-tu recommencer tes discours ennuyeux ?

DAMON.

Ah ! si Léandre avoit et mon cœur et mes yeux !
Tout entier à l'amour, trop content de vous plaire,
Sans égard pour l'ami, sans crainte pour le père,
Possesseur empressé de vos divins appas....

NÉRINE.

Damon assurément ne différeroit pas,
Lui.

JULIE.

Ce discours m'étonne, et j'ai peine à comprendre....

NÉRINE.

Mais voilà ce qu'au fond devoit faire Léandre.

DAMON.

Jugez, par cet aveu, de l'état de mon cœur :
J'ai caché les transports de ma secrète ardeur;
Mais c'est trop la contraindre, il est temps qu'elle éclate.
La froideur d'un ami l'autorise et me flatte;

Et son nouveau délai me permet d'espérer
Un bien dont il a trop tardé de s'emparer.

NÉRINE.

L'incident est nouveau. Quelle en sera la suite?
Qu'en dites-vous, Madame, hem?

JULIE.

Je suis interdite.
Damon, avez-vous donc perdu sens et raison?

NÉRINE.

L'ami de votre amant, Madame, est un fripon :
Mais j'aimerois mieux, moi (mon goût n'est pas le vôt
Un fripon comme lui, qu'un amant comme l'autre.

DAMON.

Si l'aveu de mes feux vous semble criminel,
Je le fais malgré moi, j'en atteste le ciel.
Madame, il est bien vrai qu'en cessant de me taire
Je suis, je vous l'avoue, un amant téméraire :
Combien, prêt à parler, ai-je tremblé, frémi!
Non, ne me croyez point perfide à mon ami :
Quand j'ose vous parler de mon amour extrême,
Ce n'est point moi, c'est lui qui se trahit lui-même.
J'étois dans la province, et loin de ce séjour;
Par ses lettres, Léandre a pressé mon retour.
J'espérois vous revoir, sans trouble et sans alarmes :
Je reviens, je vous trouve encor de nouveaux charm
Votre hymen différé, Léandre auprès de vous,
Loin d'être un tendre amant, paroît un froid époux.
Dans un cœur bien épris que le penchant entraîne,
Qu'à reprendre ses droits l'amour a peu de peine!
Que l'on saisit, Madame, avec avidité,

L'espoir flatteur d'un bien qu'on a tant souhaité!
Je l'ai fait, j'ai parlé, vous m'en faites un crime;
Et si, pour l'expier, il faut une victime,
L'hymen mettra bientôt Léandre entre vos bras;
Je le verrai, cruelle! et n'y survivrai pas.

NÉRINE.

Ce seroit grand dommage; il me touche, Madame....

JULIE.

(à Damon.)

Tais-toi. Quand vous m'osez découvrir votre flamme,
Et que je vous en marque aussi peu de courroux,
Damon, c'est votre ami que je respecte en vous:
Mais, dussé-je altérer l'amitié qui nous lie,
Je veux qu'il soit instruit de cette perfidie.
Ce trait va, comme moi, sans doute l'étonner:
Le plus parfait ami ne peut le pardonner;
C'est une trahison dont je suis indignée.

DAMON.

Ah! loin de me blâmer, plaignez ma destinée.
D'abord que je vous vis, j'adorai vos appas.
Vous aimiez mon ami: pour ne le trahir pas,
Je m'éloignai de vous; mais l'indiscret Léandre,
Loin de presser l'hymen, a voulu le suspendre;
C'est lui qui m'a forcé, Madame, à vous revoir,
Et l'amour, malgré moi, ranime mon espoir.

JULIE.

Qu'espérez-vous encor? De me rendre infidèle?
Si vous l'osiez....

DAMON.

Jamais je ne vous vis si belle;

Je puis vous adorer sans trahir l'amitié,
Honorez-moi du moins d'une tendre pitié :
C'est là l'unique objet de l'espoir qui m'anime.

NÉRINE.

Plaindre les malheureux, ce n'est pas un grand crime.
Je sens qu'il m'attendrit ; plaignez-le comme moi.

JULIE.

Non, je dois le haïr, et m'en fais une loi.

DAMON.

Ah ! quel cruel arrêt votre bouche prononce !

JULIE.

Il est irrévocable, et voilà ma réponse.

DAMON.

Sauvez à mon ami, madame, à vous, à moi,
Un éclaircissement....

JULIE.

Monsieur, je me le doi ;
Ce seroit mériter qu'une nouvelle audace....

DAMON.

Vous pouvez m'en punir, mais je demande grâce ;
Et si jamais....

JULIE.

Adieu. Ne suivez point mes pas.

DAMON.

Dans de tels sentiments, je ne vous quitte pas.

JULIE.

Je vous le défends.

DAMON.

Ciel !

NÉRINE, le poussant.

Et, malgré la défense,
Suivez, et l'obligez à garder le silence.

SCÈNE IX.

NÉRINE, seule.

Avec grand plaisir, moi, je vois cet amour-ci :
Cela peut réchauffer notre amoureux transi :
Il faut tirer profit d'une telle aventure.
Ne vois-je pas Crispin ? Quel excès de parure !

SCÈNE X.

CRISPIN, NÉRINE.

CRISPIN.

Hé ! tu vois, mon enfant ; à peine de retour,
Je donne tous mes soins, tout mon temps à l'amour.
J'avois chez mon tailleur cet habit de réserve ;
Car mon maître des siens n'entend pas qu'on se serve :
Et d'abord qu'à Paris, sur l'arrière-saison,
Nous venons de campagne, ou de la garnison,
Pour bien passer l'hiver, il faut de quelque belle
Faire, comme tu sais, provision nouvelle.
J'ai soin d'être si propre et si fort ajusté,
Qu'aussitôt qu'on me voit, on en est enchanté ;
Et c'est, je l'avoûrai, dans le dessein de plaire,
Que je me suis paré plus qu'à mon ordinaire.
Nérine, que dis-tu de mon ajustement ?

NÉRINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme tout charmant.

CRISPIN.

Tu me trouves donc bien? Mais, dis-tu vrai, coquine?
Je n'ai point de défauts; vois, regarde, examine....

NÉRINE.

Fort bien.

CRISPIN.

Cette encolure? Elle n'est pas d'un sot.

NÉRINE.

Non.

CRISPIN.

Pour me faire aimer, je n'ai qu'à dire un mot.

NÉRINE.

Sous cet ajustement, vous êtes adorable;
Vous me l'aviez bien dit.

CRISPIN.

Pour être plus aimable,
Plus piquant, plus charmant, je vais me débrailler.
Tiens, remarque ces airs.

NÉRINE.

Ah! qu'ils vous font briller!

CRISPIN.

La main dans la ceinture, un ou deux pas de danse,
Et puis du cure-dent l'aimable contenance.

NÉRINE.

Que de raffinement!

CRISPIN.

Quand on veut plaire aux gens,
Il n'est rien de si beau que de curer ses dents:
Parmi certaines gens, c'est la belle manière.
Hé! vraiment j'oubliois....

NÉRINE.

Quoi donc?

CRISPIN.

La tabatière.

C'est elle qui soutient la conversation.
Prenez-en. Dieu me damne! il vaut un million.

NÉRINE.

Je le trouve fort bon.

CRISPIN.

Mais bon par excellence;
Et j'en suis mieux pourvu qu'homme qui soit en France :
Dès qu'il en vient d'exquis, j'en ai tout le premier
Par un de mes amis devenu sous-fermier.
Que dis-tu de ces tons? car tu dois t'y connoître.

NÉRINE.

Voilà les airs, les tons d'un joli petit-maître.

CRISPIN.

Tout le monde m'en flatte, et je m'en flatte aussi.

NÉRINE.

Mais à qui veux-tu plaire en te parant ainsi?

CRISPIN.

Un garçon comme moi, d'esprit et de mérite,
Souvent pour s'expliquer veut qu'on le sollicite;
Quand on a des talents, et qu'on les a fait voir,
Je crois, sans vanité, qu'on peut s'en prévaloir:
Mais, loin de me targuer de tous mes avantages,
C'est à tes beaux yeux seuls que j'en fais mes hommages.
Je me borne au plaisir de captiver ton cœur,
Et j'ai pris le dessein de faire ton bonheur.

Cesse donc, mon enfant, de faire la cruelle,
Un homme tel que moi doit te rendre infidèle;
Et, loin de t'en blâmer, d'abord qu'on me verra,
Je te suis caution que l'on t'approuvera.
Tu ris? Tu vas te rendre, et mon bonheur commence.

NÉRINE, à part.

Le fat! Rions un peu de son impertinence,
Et traitons-le si bien qu'il n'y revienne pas.

CRISPIN.

Tu ne me réponds rien, et raisonnes tout bas.

NÉRINE, d'un ton d'innocence.

Quoi! vous pouvez aimer une simple suivante?

CRISPIN.

Est-ce la qualité? c'est la beauté qui tente.
Des cœurs d'un certain rang je me suis corrigé;
Pour une bagatelle ils vous donnent congé.

NÉRINE.

Lolive est mon amant; vous le savez

CRISPIN.

Lolive!

C'est un plaisant maraud.

NÉRINE, sur le même ton.

Je suis simple et craintive.
Il est soupçonneux, lui, jaloux, hargneux, brutal,
Et si j'osois en vous lui donner un rival,
Cette infidélité peut-être auroit des suites.

CRISPIN.

Non, Lolive, crois-moi, respecte mes mérites,
Et sait bien qu'avec moi, quand je prends certain ton,
Il ne faut pas qu'il songe à tirer au bâton:

Autrement.... Là-dessus, que tes craintes finissent;
Que Lolive aille au diable, et que nos cœurs s'unissent.

NÉRINE.

Mais que va-t-on penser d'un changement si prompt?

CRISPIN.

Parbleu! s'il l'étoit moins, il me feroit affront:
Je veux qu'un cœur se rende et cède sans remise;
Comme César, venir, voir, vaincre est ma devise.

NÉRINE.

Quelle aimable fierté! Je cède à mon vainqueur.

CRISPIN.

Non, c'est moi qui me rends, et te donne mon cœur.
Friponne!

NÉRINE.

Il est pour moi d'un prix inestimable.

CRISPIN.

Et pour Crispin, Nérine un objet tout aimable.

NÉRINE.

Vous m'aimez donc?

CRISPIN.

Très-fort. Pour animer nos feux,
Entonnons un duo de soupirs amoureux.

(Ils soupirent ensemble.)

Ah! cela va fort bien. Mais faisons plus encore;
Disons-nous des douceurs.

NÉRINE.

Je t'aime.

CRISPIN.

Je t'adore.

Un baiser.

NÉRINE, le repoussant.

Des soupirs autant que tu voudras;
Mais pour des baisers, non, ne m'en demande pas.

CRISPIN, fièrement.

A ton vainqueur! Je parle, oses-tu t'en défendre?
Allons, point de quartier; captive, il faut se rendre.

NÉRINE lui donne un soufflet.

Un insolent vainqueur est ainsi respecté.

CRISPIN.

Un soufflet sur ma joue! un vainqueur souffleté!
Un peu trop loin, morbleu! la pudeur vous emporte.
Traitez-vous quelquefois Lolive de la sorte?

NÉRINE.

Non, car Lolive est sage, et d'un sot compliment
N'a jamais mérité le juste châtiment:
Mais pour toi, qui m'as pris pour une de ces folles
Que l'on surprend avec de bruyantes paroles,
Des airs extravagants, des gestes affectés,
Ressource et seuls talents de cerveaux démontés,
Inventeur d'un jargon qui n'est qu'à leur usage;
Si tu crois m'imposer par leur fade étalage,
Tu te trompes bien fort; compte sur cent soufflets,
Si sur un pareil ton tu me parles jamais.

CRISPIN.

Parbleu! mon ton étoit plus plaisant que le vôtre.

NÉRINE.

Avec vous cependant je n'en prendrai point d'autre.
Adieu, mon cher.

CRISPIN, seul.

La femme est un traître animal!
Si mon maître est reçu d'un air aussi brutal,
Nous voilà bien payés de notre complaisance!
Par ma foi, je voudrois qu'il eût la même chance;
Je n'en saurois douter, puisqu'on m'a rebuté;
Et je crois le valoir, sans nulle vanité.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

LÉANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

Ma foi (car je vous puis parler avec franchise)
Nous faisons l'un et l'autre une grande sottise;
Et croyez-moi, Monsieur, pour de moindres raisons
On a mis bien des gens aux Petites-Maisons.

LÉANDRE.

C'est bien à toi, maraud, de blâmer ma conduite.

LOLIVE.

Si j'ose la blâmer, c'est que j'en crains la suite.
Je voudrois bien pouvoir retirer mon enjeu,
Et vous feriez fort bien d'en faire autant. Le feu
N'est pas encor bien grand; mais songez qu'il faut cra
Qu'il ne prenne si bien qu'on ne puisse l'éteindre.

LÉANDRE.

Tais-toi.

LOLIVE.

Je me sens là remuer dans le cœur
Certain je ne sais quoi qui me prédit malheur.
N'avez-vous point aussi quelque trouble dans l'âme?
Damon est beau, bien fait, votre maîtresse est femme
Et Nérine, et Crispin.... Ah! pour notre repos,
Nous avons là choisi deux étranges rivaux!

Qui peut vous assurer que, s'ils venoient à plaire,
Ils nous feroient de tout un récit bien sincère?
Nous risquons diablement votre honneur et le mien:
Ils se feront aimer, et nous n'en saurons rien.

LÉANDRE.

Je connois de Damon le cœur et la franchise,
Et ne crains de sa part foiblesse ni surprise.

LOLIVE.

Moi, j'ai peur que Crispin d'un objet trop chéri
Ne soit l'amant discret, moi le triste mari.

LÉANDRE.

Oh! finis; laisse là tes ridicules craintes.

LOLIVE.

Par avance, Monsieur, je vous porte mes plaintes.
Et souhaiterois fort que ces réflexions....

LÉANDRE.

Encor? Garde pour toi tes sottes visions.
Ce fou ne laisse pas de me remplir la tête
D'objets fâcheux.

LOLIVE.

Ce fou, Monsieur, n'est pas trop bête.
Mais Nérine en ce lieu vous cherche apparemment.

SCÈNE II.

LÉANDRE, NÉRINE, LOLIVE.

NÉRINE.

C'EST vous? On a le temps, Monsieur, en vous aimant,
De pouvoir s'ennuyer. De vos froides manières
Julie, en vérité, ne s'accommode guères:

Je prévois qu'elle et moi ne pourrons désormais
Vous parler à tous deux, vous voir que par placets.
Se faire souhaiter, et se rendre si rare,
C'est se donner près d'elle un mérite bizarre.

LÉANDRE.

Je l'évite, et je veux lui sauver, si je puis,
La part qu'elle prendroit au chagrin où je suis.

LOLIVE.

Et moi, qui suis chagrin des chagrins de mon maître,
A tes regards joyeux je ne veux point paroître.

NÉRINE.

Oh! pour moi, tes froideurs m'embarrassent fort peu;
Je puis, quand je voudrai, te faire voir beau jeu.

LOLIVE, à Léandre.

Crispin s'est déclaré déjà.

LÉANDRE.

Cela peut être :
Je voudrois bien savoir ce qu'aura fait son maître

LOLIVE.

Hé! nous ne le saurons peut-être que trop tôt :
Je crains que notre honneur n'ait déjà fait le saut.

SCÈNE III.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, LOLIVE.

JULIE.

Je viens me plaindre à vous de vous-même, Léandre :
A votre procédé je ne puis rien comprendre.
Vous marquez, pour me voir, si peu d'empressement.
Que, sans vous faire tort, je pourrois aisément,

Voyant que notre hymen chaque jour se diffère,
Soupçonner que peut-être une autre a su vous plaire;
Mais mon cœur, qui ne peut que penser bien de vous,
N'est point fait pour avoir ces sentiments jaloux.

LÉANDRE.

Penser ainsi d'un cœur, qui tendrement vous aime,
C'est lui rendre justice, et la rendre à soi-même.
Hé! quels jaloux soupçons pourroient vous alarmer?
Qui vous aime une fois, doit toujours vous aimer.
Mais, Madame, inquiet de la santé d'un père,
Par qui de mon bonheur le moment se diffère;
Toujours triste, rêveur, à moi-même ennuyeux,
J'ai voulu quelque temps me soustraire à vos yeux.
Vous cacher ma douleur, est-ce donc faire un crime,
Madame, et votre plainte est-elle légitime?

JULIE.

Quelque juste raison qui vous puisse affliger,
Vos chagrins avec moi doivent se partager.
Loin de suivre un devoir où l'amour vous engage.
On dit que vous allez faire à Tours un voyage.

LÉANDRE.

Non. Monsieur votre père a paru souhaiter
Que je restasse ici. J'ai promis de rester.

LOLIVE.

La nature a cédé, Madame, à la tendresse;
Vos droits vont les premiers, tout leur cède....

NÉRINE.

Encore est-ce;
L'effort est grand.

JULIE.

Enfin, vous ne partirez point,
Léandre ; me voilà tranquille sur ce point :
Mais je vous avoûrai que je ne saurois l'être,
Sur l'indiscret aveu qu'un ami lâche et traître....

LÉANDRE.

Madame....

JULIE.

C'est un trait si perfide, si noir....

LOLIVE, à Léandre.

On a parlé.

LÉANDRE.

(à Lolive.) (à Julie.)
Tant mieux. J'ai peine à concevoir....

JULIE.

Ah ! Léandre, il n'est plus d'ami sûr, véritable,
Et ce titre, à tout autre autrefois préférable,
Ne sert plus qu'à cacher, sous un nom respecté,
Des motifs d'intérêt, ou bien de vanité.
J'ai peine, en le disant, à le croire moi-même.
Damon....

LÉANDRE.

Hé bien, Damon ?

JULIE.

C'est un perfide, il m'aime.

LÉANDRE.

Qui vous l'a dit ?

JULIE.

Lui-même.

LÉANDRE.

Ah, madame !

NÉRINE.

Et Crispin,
A l'exemple du maître, est un fieffé coquin,
Qui, si je l'eusse cru....

LOLIVE, à Léandre.

Vous voyez que les drôles
Se sont peu fait prier pour commencer leurs rôles.

LÉANDRE.

Madame, à ce discours j'ai peine à donner foi,
Damon a trop d'égards, trop d'amitié pour moi.

LOLIVE.

Ce qu'on nous dit ici, Monsieur, ne sauroit être:
Le valet est pour moi ce qu'est pour vous le maître.

JULIE.

Je ne veux plus le voir, et je veux qu'aujourd'hui.
Léandre, vous rompiez tout commerce avec lui.

LÉANDRE.

Ce que vous demandez m'embarrasse et m'étonne.
Quel prétexte à cela voulez-vous que je donne?
C'est de son amitié, non de sa passion,
Que Damon vous a fait la déclaration;
Quand même il brûleroit d'un amour véritable,
Ce que je sens pour vous le rend bien excusable.
Ne vous alarmez point de ce qu'il vous a dit.

JULIE.

Je ne lui veux de mal qu'autant qu'il vous trahit.
De l'aveu qu'il m'a fait vous n'avez rien à craindre:
Vous en êtes content, je cesse de m'en plaindre;
Mais cependant le peu de sensibilité
Que cause à votre cœur son infidélité,

Me fait connoître en vous un amant bien facile.
On aime foiblement quand on est si tranquille.

LÉANDRE.

L'excès de mon amour....

JULIE.

Vous me le prouvez mal,
Lorsque dans un ami je vous montre un rival.

NÉRINE.

Elle a grande raison, et je pense de même;
Si l'on n'est pas jaloux, je ne crois pas qu'on m'aime.

LOLIVE.

S'il ne tient qu'à cela, je vais l'être, mon cœur,
Et déjà peu s'en faut que je n'entre en fureur.

LÉANDRE.

Ce qui vous semble en moi tranquillité, foiblesse,
N'est que le pur effet d'une délicatesse....

JULIE.

Je vous crois, et vous veux imiter en ceci,
En vous aimant avec délicatesse aussi.

LÉANDRE.

Damon m'attend, Madame, et je dois l'aller prendre.

JULIE, ironiquement.

N'allez pas le gronder sur un aveu trop tendre.

LOLIVE.

Nérine, au moins....

NÉRINE.

Adieu, messieurs les délicats;
Quand on y reviendra, vous ne le saurez pas.

SCÈNE IV.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Hé bien ! qu'en pensez-vous? Sur de telles affaires
Voilà, sans contredit, des gens bien débonnaires.
A ce qui nous regarde on prend peu d'intérêt.

JULIE.

Un procédé si froid m'offense et me déplaît :
Il nous croit, en tenant une telle conduite,
Moi sans ressentiment, et Damon sans mérite.

NÉRINE.

Et Lolive croit-il qu'un amour excessif
Empêchera mon cœur d'être vindicatif?
Vous traitez nos avis de pure bagatelle.
Oh bien !....

JULIE.

Pour des amants la méthode est nouvelle.

NÉRINE.

S'ils étoient nos maris encore, ils feroient bien;
C'est l'ordre, tout savoir, tout voir sans dire rien,
Se contraindre à propos, dissimuler l'offense :
Mais d'amants à maris, grande est la différence.
Il faut qu'un tendre amant soit inquiet, jaloux :
Un regard innocent doit le mettre en courroux :
Une mouche qui vole autour de sa maîtresse ;
Un épagneul qu'elle aime, et qui lui fait caresse ;
Un petit perroquet, qui, prenant sa leçon,
Lui dit : *Baisez*, *baisez*, dans son petit jargon ;

Père, mère, ou cousin, ou frère qu'elle embrasse;
Un homme indifférent reçu de bonne grâce,
Un excès d'enjoûment, un air un peu chagrin,
Un discours sérieux, un langage badin,
Une chimère, un geste, un rien, une migraine,
Tout intrigue un amant, et le tient en haleine.

JULIE.

Sur ce pied-là, Nérine, on nous aime bien peu.

NÉRINE.

Je le sens comme vous: nos gens n'ont point pris feu;
Et vous m'en voyez, moi, toute scandalisée;
Il est fort mal plaisant d'être ainsi méprisée.
Mais Damon vient à nous.

JULIE.

Tâchons de l'éviter.

SCÈNE V.

JULIE, DAMON, NÉRINE, CRISPIN.

DAMON.

Vous me fuyez, Madame! Hé! daignez arrêter.

JULIE.

Je ne veux vous parler, ni vous voir de ma vie.

CRISPIN, à Nérine.

La belle souffleteuse....

NÉRINE.

Ote-toi, je te prie.

DAMON.

Je ne mérite point ce violent courroux.

CRISPIN, à Nérine.

Je suis le plus lésé; mais raccommodons-nous.

JULIE, à Damon.

Votre importunité me fatigue et m'outrage.

NÉRINE, à Crispin.

Mon courroux contre toi s'irrite et devient rage.

CRISPIN.

Il est donc à propos de te parler de loin.

DAMON.

Madame!

JULIE.

Vous prenez un inutile soin.

CRISPIN.

Il faut avoir le cœur bien dur et bien arabe.

DAMON.

Je ne dirai qu'un mot.

CRISPIN.

Et moi, qu'une syllabe.

NÉRINE.

Ce ne sera pas là de quoi nous ennuyer.
Écoutons-les, Madame.

JULIE.

Oses-tu m'en prier?

NÉRINE.

Sûres de ne fâcher Lolive ni Léandre,
Le grand malheur au fond, pourquoi nous en défendre?

DAMON.

L'aveu de mon amour vous a tantôt déplu,
A m'éloigner de vous je m'étois résolu;
Et, quoique pénétré de la plus vive flamme,
Ce valet peut vous dire....

CRISPIN.

Oui, nous partions, Madame;
Outré de vos refus, moi piqué d'un soufflet,
Même dépit chassoit le maître et le valet,
Et nous allions tous deux au fond de la Champagne,
Attendre le printemps pour rentrer en campagne.

DAMON.

Madame, de mes feux par moi-même éclairci,
C'est Léandre....

JULIE.

Comment?

DAMON.

Qui me retient ici.

JULIE.

Léandre est informé par vous....

DAMON.

De ma tendresse,
Et son cœur généreux excuse ma foiblesse;
Il me plaint, me console, et sa tendre amitié,
De l'état où je suis lui fait avoir pitié.

NÉRINE.

Vous avez un amant bien tendre et pitoyable.

CRISPIN.

Lolive en fait de même, ou je me donne au diable.

DAMON.

Ah! lorsque je vous ai découvert mon amour,
Madame, ai-je compté sur le moindre retour?
L'avez-vous cru? Forcé de rompre le silence,
Je n'ai point soupçonné votre cœur d'inconstance.
Est-ce un crime d'aimer, d'adorer vos appas,

Quand même mon rival ne s'en offense pas?
Du beau feu que je sens, qu'avez-vous lieu de craindre?
Laissez-le s'exhaler, le temps pourra l'éteindre.
Votre ami connoît trop votre cœur et le mien,
Et nous estime trop pour s'alarmer de rien.

JULIE.

Damon, avec grand art votre bouche s'exprime.
Je veux bien ne plus voir votre amour comme un crime:
Mais....

NÉRINE.

Sur ce pied, Madame, il n'a pas si grand tort
Que vous et moi l'avions imaginé d'abord.

CRISPIN.

Ni moi. Mal à propos, en faveur de Lolive,
Ta main sur mon visage a pris l'affirmative.

JULIE.

Mais comme enfin l'amour peut se nourrir d'espoir,
Il faut, pour l'étouffer, renoncer à me voir.

DAMON.

Renoncer à vous voir! Moi, divine Julie!
Commandez que plutôt je renonce à la vie.

JULIE.

Hé bien! vous me verrez, mais à condition
Que si jamais un mot, si la moindre action,
Un soupir, un regard, un geste vous échappe,
Si trop d'empressement, si trop de soin me frappe....

DAMON.

Ah ciel! quelle contrainte exigez-vous de moi!

JULIE.

De ce que je vous dis, faites-vous une loi;

Il faut me le promettre, et me tenir parole.

CRISPIN, à Nérine.

Me veux-tu faire aussi jouer le même rôle?

JULIE.

Et si vous y manquez, vous pouvez désormais
De ma plus forte haine être sûr pour jamais.

DAMON.

Il faut vous obéir pour ne pas vous déplaire,
Et mourir de douleur, si je ne puis me taire.

(Il la reconduit.)

CRISPIN.

Mais, Nérine, pour moi qui suis grand babillard,
Si je me tais long-temps, ce sera grand hasard:
Ne pourrois-je parfois, afin qu'il t'en souvienne,
Te dire que je t'aime?

NÉRINE.

Oh! ce n'est pas la peine.
Le diable, quand quelqu'un nous a parlé d'amour,
Nous en fait souvenir plus de cent fois par jour.

SCÈNE VI.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

Ce que nous leur disons, le diable leur répète?
Nous aurons là tous deux un fort bon interprète.
Cela pourroit bien être; et notre passion
Merite de leur part quelque reflexion.
L'affaire est en bon train.

DAMON.

Tais-toi, voici Léandre.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, DAMON, CRISPIN, LOLIVE.

LÉANDRE.

Avec empressement, ami, je viens t'apprendre,
De l'aveu de tes feux quel est l'heureux effet.

DAMON.

Le sais-tu de Julie? En es-tu satisfait?

LÉANDRE.

De ce premier succès que mon âme est charmée!
Julie est contre toi de fureur animée,
Te nomme indigne ami, perfide, scélérat,
Et me veut faire, moi, rompre avec un ingrat.
Conçois-tu le plaisir que ce succès me cause?

DAMON.

Conçois-tu les chagrins à quoi cela m'expose?
Je vois que tu seras content de ton côté,
Et que je serai, moi, méprisé, détesté.
De ton entêtement tu me rends la victime;
Tu t'assures du cœur, et moi, je perds l'estime.

LÉANDRE.

Va, va, je prendrai soin de calmer son esprit.

DAMON.

Non, non, la vérité passe encor ton récit.
Ses regards, ses discours, une prompte retraite....

CRISPIN.

Plus, un soufflet que j'ai reçu de la soubrette.

LOLIVE.

Fort bien.

DAMON.

Que te faut-il encore après cela?
Sois content, je te prie, et demeurons-en là.

LÉANDRE.

Mon repos, mon honneur, tout veut que je poursuive.

DAMON.

Je viens de faire encore une autre tentative.

LÉANDRE.

Hé bien?

DAMON.

C'est encor pis; soins, transports surperflus,
Et, de sa part, mépris, et plus cruels refus.

CRISPIN.

Que nous sommes haïs!

DAMON.

Je me lasse de l'être.

LÉANDRE.

Ah! que pour moi ton zèle achève de paroître.

CRISPIN.

Oui, oui, nous prétendons le pousser jusqu'au bout:
Car Lolive vous suit, et vous imite en tout,
Et c'est moi....

LÉANDRE.

Je le sais.

DAMON.

Crois-moi, deviens plus sage,
Et demain, sans délai, conclus ton mariage.

LÉANDRE.

Non, non, elle n'est pas encore où je la veux.
Qui? moi, je me rendrai sur une épreuve ou deux?

Celles-ci ne sont rien, j'en médite encore une....

LOLIVE.

Mais aussi n'est-ce point trop tenter la fortune?

DAMON.

Ton valet est sensé, Léandre. Adresse-toi,
Pour ta nouvelle épreuve, à quelque autre que moi.

LÉANDRE.

Ah! tu m'ouvres les yeux, et j'entre en défiance.
Julie à t'écouter a moins de répugnance.
Tu crains de triompher.

DAMON.

Non, mais, en vérité,
Si la chose arrivoit, tu l'as bien mérité;
Et je trouve, entre nous, qu'elle t'est trop fidèle;
Mais les craintes que j'ai ne roulent point sur elle.

LÉANDRE.

Qui crains-tu?

DAMON.

Je me crains moi-même.

LÉANDRE.

Toi?

DAMON.

Oui, moi;
Et s'il te faut ici parler de bonne foi,
Je sens bien qu'en feignant d'adorer ta maîtresse,
Dans l'intrigue mon cœur un peu trop s'intéresse.
Je crains d'être trop vif à suivre ton dessein:
Je suis fort ton ami; mais je suis homme enfin.

LÉANDRE.

Ah! que me dis-tu là?

DAMON.

Je dis ce que je pense.

LÉANDRE.

Tu ne prévois donc pas de longue résistance?

DAMON.

Crois-moi.

CRISPIN.

Je sens aussi que je m'échauffe trop,
Et l'amour à mon cœur fait courir le galop.
Nérine a des yeux!

LOLIVE.

Oui! monsieur Crispin, de grâce,
Plus d'épreuve pour moi; c'est assez, je vous casse.

LÉANDRE.

Je ne sais où j'en suis. Surpris, confus, outré....
Mais enfin quelque sort qui me soit préparé,
Quand j'en devrois mourir; quand Julie infidèle....

DAMON.

Ah! tu lui ferois tort de penser ainsi d'elle.
Je puis t'en assurer, Léandre, avec serment;
Loin d'être disposée au moindre changement....

LÉANDRE.

Je le crois, mais j'en veux une plus forte preuve,
Et pour mettre encor mieux sa constance à l'épreuve,
Je veux qu'elle me croie épris d'un autre objet;
Et, pour connoître mieux quel en sera l'effet,
Il faut en même temps lui parler de ta flamme,
Et ne rien oublier pour ébranler son âme;
La plaindre, me blâmer, exalter ses appas.
Son cœur est bien à moi, s'il ne succombe pas.

Poursuis, parle, agis, presse, à toi je m'abandonne;
Si tu te fais aimer, va, je te le pardonne;
Et si, par grand bonheur, tu n'es point écouté.
Je pourrai borner là ma curiosité.

LOLIVE.

Oui, mon maître a raison, cette preuve est sensible;
Elle peut tourner mal, mais elle est infaillible.

DAMON.

Je me rends, je ferai tout ce que tu voudras:
Mais, Léandre, crois-moi, tu t'en repentiras.

LÉANDRE.

Je ne m'en plaindrai point, je veux me satisfaire.

LOLIVE, à Crispin.

Je te rétablis donc, et vogue la galère.

CRISPIN.

Nous allons vous servir affectueusement.

LÉANDRE.

J'en attends le succès avec empressement.

LOLIVE, à Crispin.

Si tu trouves Nérine un peu trop attendrie,
Crispin, que je n'en sache au moins qu'une partie.

CRISPIN.

Non, non.

SCÈNE VIII.

JULIE, DAMON, NÉRINE, CRISPIN.

JULIE.

Jugez, Damon, de l'état où je suis,
Et par ce que je fais, connoissez mes ennuis.

Je viens vous chercher, moi qui viens de vous défendre
De me voir.

DAMON.

Quel sujet vous oblige....

JULIE.

Léandre
Nous a fait, par Lolive, un récit concerté,
Qui ne contenoit pas un mot de vérité.
Son père est en Bretagne, et non pas en Touraine.

DAMON.

Est-il possible?

JULIE.

Oui, vous le croirez sans peine,
Lorsque vous aurez lu la lettre qu'il écrit,
Dont le style naïf dément tout ce récit :
Lisez.

DAMON lit.

« Mon cher ami, je vous écris de Rennes,
« Où, pour un assez gros procès,
« Je reste depuis six semaines.
« J'en attends un heureux succès.
« Léandre m'a mandé que vous étiez malade;
« Que la belle Julie avoit la fièvre aussi :
« Mais ce ne sera rien, et je me persuade
« Que vous vous portez bien à présent, Dieu merci.
« Pour moi, je suis d'une santé parfaite;
« Et comme mon ami, par qui je vous écris,
« Demeurera peu de temps à Paris,
« Dès qu'il y sera, je souhaite
« Qu'il assiste à la noce, ou qu'il la trouve faite :

« Pour peu qu'elle tardât, je serois fort surpris.
« Je suis toujours, avec estime,
« Votre.... *et cætera*, très-intime,

« LISIMON. »

JULIE, à Damon.

Au lieu de tout cela, Léandre nous fait croire
Que son père est malade, et nous forge une histoire,
Pour différer la noce, à laquelle il prétend
Que le bon homme veut assister; qu'il l'attend,
Et que, malgré l'ardeur de son impatience,
Il espère de nous la même déférence.
Dans tous ses procédés, vous voyez qu'il est faux.

NÉRINE.

Le maître et le valet sont deux fieffés marauds.

JULIE.

Vous vous taisez, Damon?

CRISPIN.

Les vilaines manières!
Ma foi, mon maître et moi ne leur ressemblons guères.

JULIE.

Hé bien?

DAMON.

Vous me voyez moins surpris qu'interdit.

JULIE.

Sur votre esprit, Damon, si j'ai quelque crédit,
J'en exige à présent une preuve sincère.
Me refuseriez-vous?

DAMON.

Parlez, que faut-il faire?

JULIE.

Ne point vous obstiner à paroître discret.
De mon perfide amant vous savez le secret.
Pour quelque objet nouveau son âme est attendrie ;
Ne me déguisez rien, dites-moi, je vous prie,
Tout ce que vous savez de cet attachement.
Ses délais affectés, son refroidissement,
Mettent mon triste cœur dans une incertitude....
Ah, Damon! tirez-moi de cette inquiétude.

DAMON.

S'il m'a dit son secret, sans me déshonorer,
Quoique vous m'en pressiez, puis-je le déclarer?

JULIE.

Quoi! l'état où je suis ne vous fait point de peine?
Parlez, ou pour jamais soyez sûr de ma haine.

DAMON.

Ah! ce seroit user avec trop de rigueur
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.

NÉRINE.

Crispin, Madame, en sait quelque chose peut-être.
Allons, il faut qu'il jase au défaut de son maître.

CRISPIN.

Diablezot!... Ce seroit avec trop de rigueur....
Employer le pouvoir.... que vos yeux dans un cœur....
Comment avez-vous dit, Monsieur?... Enfin, Mesdames
Nous ne jasons pas, nous, comme vous autres femmes.

JULIE.

Un si constant refus m'irrite et me surprend.

DAMON.

Je veux vous obéir, mon devoir le défend.

NÉRINE, à Crispin.

Es-tu l'esclave aussi d'un devoir si farouche?

CRISPIN.

Oui, j'ai tourné trois fois ma langue dans ma bouche.
Si chacun, comme moi, pesoit ainsi ses mots,
On verroit moins de gens parler mal à propos.

NÉRINE.

Oh! parle.

CRISPIN.

Me sauter à la gorge, à la face!

NÉRINE.

Parleras-tu?

CRISPIN.

Comment veux-tu donc que je fasse?
Lorsque ta blanche main, me serrant le gosier....
Je n'ai pas seulement la force de crier.

NÉRINE.

Il y paroît.

CRISPIN.

J'étrangle au moins. Monsieur, dirai-je?

DAMON.

Non.

NÉRINE.

Il ne parle point, Madame : étranglerai-je?

JULIE.

Cessez ce badinage, et sortons de ce lieu.
Vous me refusez donc, Damon?

DAMON.

Madame....

JULIE.

Adieu.

NÉRINE.

Au diable.

CRISPIN.

Vous voyez comme on nous congédie.

DAMON.

Il faut enfin parler, adorable Julie,
Léandre vous trahit.

JULIE.

Perfide!

DAMON.

Il est charmé
D'un objet moins parfait dont il est moins aimé.

JULIE.

Juste ciel!

NÉRINE.

Et Lolive?

CRISPIN.

Il fait comme son maître,
Et te trouve si laide à présent....

NÉRINE.

Ah, le traître!

JULIE.

Je sais donc de mon sort l'affreuse vérité!

NÉRINE.

Hom, les chiens!

CRISPIN.

Ce n'est pas par la fidélité.

NÉRINE.

Seriez-vous, comme moi, d'humeur entreprenante?
Ne vous amusez point à faire la dolente:

On change ; hé bien ! suivons cet exemple, il est bon :
J'aimerai Crispin, moi ; vous aimerez Damon.

CRISPIN.

Fort bien.

NÉRINE.

On ne sauroit, en pareille occurrence,
Pour punir deux ingrats trop hâter la vengeance.

CRISPIN.

Que Nérine a d'esprit !

JULIE, à Damon.

Si j'aimois à changer,
En recevant vos vœux je voudrois me venger.
Oui, tout en vous, Damon, me paroît estimable.
Qu'à votre indigne ami je vous tiens préférable !
Mais enfin son exemple est sur moi sans pouvoir :
Il me trahit, l'ingrat ! je veux encor le voir,
Je veux lui reprocher sa lâche perfidie ;
Et quand, par mes transports, il l'aura bien sentie
Si son perfide cœur est pour moi sans retour....
Le dépit quelquefois, Damon, venge l'amour.

DAMON.

Madame....

JULIE.

Laissez-moi ; dans mon inquiétude
Je sens que j'ai besoin d'un peu de solitude.

CRISPIN, à Nérine.

Verras-tu ton ingrat, toi ?

NÉRINE.

Je ferai beau bruit ;
Et si l'éclat, soufflets, coups de pied, sont sans fruit,

Pour venger mon offense, et pour laver ma honte,
Je te mets de moitié, mon cher Crispin.

CRISPIN.

J'y compte.

SCÈNE IX.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.

Tout va bien, leur fierté commence à chanceler.
Nous sommes déjà sûrs d'être leur pis-aller.

DAMON.

Ce pis-aller à tout me semble préférable.
Oui, je trouve Julie un objet adorable.

CRISPIN.

Vous trouvez bien. Nérine est aussi, par ma foi,
Un pis-aller, Monsieur, assez joli pour moi.

DAMON.

Je l'avois bien prévu, qu'il seroit impossible
De feindre de l'aimer, sans devenir sensible.

CRISPIN.

Oh! pour Nérine et moi, je me suis toujours dit
Que nous nous aimerions par goût, ou par dépit.

DAMON.

Mon cœur est transporté. Que je crains qu'il n'éclate!
Ah! je sens qu'il se livre à l'espoir qui le flatte.
Léandre va se perdre, il n'en faut point douter:
Dans son premier dessein il voudra persister,
Il fera vanité de s'avouer perfide.
Par quel chemin l'amour à mon bonheur me guide!

Il se rend dans mon cœur plus fort que l'amitié ;
Mais par assez d'efforts je suis justifié.

CRISPIN.

Puisque votre ami fait cette sotte entreprise,
Ne pas en profiter seroit autre sottise.

DAMON.

L'amour et la raison me parlent ; je me rends.

CRISPIN.

Je trouve, comme vous, mon bon ; et je le prends.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LOLIVE.

Ah, le maudit courrier! La foudre l'accompagne.
Qu'il est à la malcheure arrivé de Bretagne!
Géronte est contre nous diablement irrité;
Et Julie et Nérine aussi de leur côté,
Autant que le vieillard vives et pétulantes,
De ce qui s'est passé ne sont pas fort contentes;
Aussi n'ont-elles pas sujet de s'en louer.
Nous sommes deux grands fous, il le faut avouer.
Je vois de tous côtés s'apprêter un orage;
Tâcher de l'éviter, c'est faire en homme sage;
Songeons pour quelques jours à quitter la maison.

SCÈNE II.

GÉRONTE, LOLIVE.

GÉRONTE, sans voir Lolive.

Le coquin, il mourra sous les coups de bâton.

LOLIVE.

Me voilà pris.

GÉRONTE.

Plaît-il? Ah! j'aperçois mon homme.
Viens çà, pendard.

LOLIVE.

Monsieur?

GÉRONTE.

Viens çà que je t'assomme.

LOLIVE.

Si vous ne m'appelez, Monsieur, que pour cela,
Je crois qu'il vaut autant que je demeure là.

GÉRONTE.

Je te roûrai de coups.

LOLIVE.

N'en prenez pas la peine;
Cette expédition vous mettroit hors d'haleine.

GÉRONTE.

Hé bien! j'ai des valets propres à cet emploi,
Dont le bras en fera la fonction pour moi.

LOLIVE.

Je sais que vous avez un fort bon domestique,
Trois grands garçons bien faits....

GERONTE.

C'est de quoi je me pique.

LOLIVE.

Pleins de zèle pour vous, et c'est avec raison....

GÉRONTE.

Finis. Comme tu sais, c'est ici ma maison.

LOLIVE.

Sur elle, de ma part, n'ayant point d'hypothèque,
Je n'y demande rien, et, comme dit.... Senèque....
C'est mal fait.... d'envier l'héritage d'autrui....
Je pense là-dessus sagement, comme lui,
Et je m'en vais, Monsieur.

GÉRONTE.

Non, non, je prétends, traître,
Que si tu sors d'ici, ce soit par la fenêtre.

LOLIVE fuit, et Géronte le retient.

La porte me suffit.

GÉRONTE.

Ah! changeons de discours.
Es-tu bien fatigué de ton voyage à Tours?
Attendrons-nous long-temps le père de Léandre?

LOLIVE.

Monsieur.... pour vous parler.... si vous voulez l'attendre
Vous le pouvez.... sinon il faudra....

GÉRONTE.

Du Mesnil,
La Jonquille, la Fleur.

SCÈNE III.

GÉRONTE, LOLIVE, DU MESNIL.

DU MESNIL.

Monsieur, que vous plaît-il?

GÉRONTE.

Allez, et revenez, avec vos camarades,
A ce maître coquin donner vingt bastonnades.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LOLIVE.

LOLIVE, fièrement.

Monsieur, mon maître est homme....

GÉRONTE.

Hé! je m'en moque bien.

Ton maître ne vaut guère, et toi tu ne vaux rien.
Vous vous raillez de moi, vous outragez ma fille.
Corbleu! je vengerai l'honneur de ma famille.

LOLIVE.

Je le vois bien, Monsieur, je suis pris comme un sot,
Et vais être assommé si vous lâchez un mot.
Vous êtes si bon, vous! moi, je suis si sincère!
En vous avouant tout, puis-je sortir d'affaire?

GÉRONTE.

Et que m'avoûras-tu que je ne sache bien?
La lettre m'a tout dit.

LOLIVE.

La lettre ne dit rien.

GÉRONTE.

Aurois-tu de nouveau quelque chose à m'apprendre?

LOLIVE.

Oui; mais pour le savoir, Monsieur, il faut suspendre
L'ordre injuste et cruel, par vous, mal à propos,
A messieurs vos valets donné contre mon dos.

GÉRONTE.

Après tes lâches tours, et ton effronterie!....

SCÈNE V.

GÉRONTE, LOLIVE, DU MESNIL, et deux autres laquais.

DU MESNIL.

Monsieur, nous voilà prêts pour la cérémonie.

LOLIVE.

Je ne le suis pas, moi. Monsieur a la bonté
De remettre l'affaire à ma commodité.

GÉRONTE.

Oui, oui, de quelque instant je veux bien qu'on diffère.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, LOLIVE.

LOLIVE.

De quelque instant, Monsieur?

GÉRONTE.

Compte que ton salaire
Est tout prêt si tu ments, et que je te promets....

LOLIVE.

Hélas! vous savez bien que je ne ments jamais.

GÉRONTE.

Moi, je le sais?

LOLIVE.

Monsieur, quand on dépend d'un maître;
On ment, mais sans mentir; on laisse assez paroître,
Que, quand on ment ainsi.... l'on ne dit pas fort vrai,
Et vous-même tantôt en avez fait l'essai;
Car, quand je vous faisois le recit du voyage
Que je n'avois pas fait.... dans tout ce badinage,
Vous compreniez fort bien que je mentois un peu.

GÉRONTE.

Oh! je m'en suis douté.

LOLIVE.

Je l'ai bien vu, morbleu!
Vous distinguez le faux et le vrai d'une histoire,
Et l'on seroit bien fin de vous en faire accroire.

GÉRONTE.

Oui, j'ai l'esprit subtil, et pénétrant.

LOLIVE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Apprends-moi donc pourquoi....

LOLIVE.

Ne pénétrez-vous rien?

GÉRONTE.

Quand tu me l'auras dit, j'en saurai davantage.
Pourquoi tous ces délais, ce prétendu voyage?

LOLIVE.

Le pourquoi de cela n'est pas bien avéré :
Mais entre nous, mon maître a le chef mal timbré,
Il est fou.

GÉRONTE.

Lui? Léandre?

LOLIVE.

Oui, vous dis-je, et peut-être
Suis-je, moi qui vous parle, aussi fou que mon maître.

GÉRONTE.

Je te crois.

LOLIVE.

Vous savez que depuis certain temps,
Malgré tous vos discours, tous vos empressements,
Par lui de jour en jour la noce se diffère.

GÉRONTE.

Vraiment! c'est de cela que je suis en colère.

LOLIVE.

Il attendoit Damon son ami.

GÉRONTE.

Mais pourquoi?

LOLIVE.

Pourquoi? pour lui donner un fort plaisant emploi.

GÉRONTE.

Quel emploi?

LOLIVE.

D'éprouver sa maîtresse.

GÉRONTE.

Julie?

Ma fille? L'éprouver?

LOLIVE.

Doucement, je vous prie;

Cette épreuve se fait par curiosité.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire? Comment?

LOLIVE.

Mon maître est entêté

De pénétrer à fond s'il est bien vrai qu'on l'aime.

Je veux, de mon côté, le pénétrer de même.

Damon à votre fille adresse donc ses vœux,

Et de Nérine aussi Crispin fait l'amoureux.

C'est, comme vous voyez, un secret infaillible

Pour savoir....

GÉRONTE.

Ce projet est nouveau.

LOLIVE.

Mais risible.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que le tour est plaisant?

Dites.

GÉRONTE.

Le tour? Le tour est d'un extravagant,

Et ton maître nous fait une offense cruelle.

LOLIVE.

Ce n'est pas tout.

GÉRONTE.

Quoi donc?

LOLIVE.

Il feint d'être infidèle.
Pour sonder si Julie, infidèle à son tour,
Écoutera Damon.

GÉRONTE.

Jamais, jusqu'à ce jour,
Je n'ai rien entendu qui fût aussi bizarre.

LOLIVE.

Par curiosité son pauvre esprit s'égare.
C'est pour ce rare essai que par tant de détours
Nous différons la noce encor de quinze jours :
De là vient mon voyage et notre apoplexie ;
De là vient votre fièvre et celle de Julie.

GÉRONTE, vivement.

De là vient que Léandre est un fou bien pommé ;
Que, si je faisois bien, tu serois assommé ;
Et qu'on verra bientôt.....

LOLIVE.

Monsieur, quoi qu'il arrive,
N'allez pas vous venger sur le dos de Lolive.

GÉRONTE.

Et Léandre, et Damon, et Lolive, et Crispin,
Je ne sais qui des quatre est le plus grand faquin.
(Il sort.)

LOLIVE.

Le vieillard pense juste, et moi-même j'ai honte....

SCÈNE VII.

LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE.

D'où viens-tu?

LOLIVE.

De parler au bon homme Géronte.
Nous avons eu tous deux un fort vif entretien.

LÉANDRE.

Et que dit-il?

LOLIVE.

Il dit que vous ne valez rien;
Et, comme le plus foible est toujours le coupable,
Il vouloit que pour vous mon dos fût responsable:
Mais moi, pour éviter d'être roué de coups,
J'ai, pour vous obliger, tout fait tomber sur vous.
Sachant que vous voulez qu'on vous croie infidèle,
Je ne pouvois trouver d'occasion plus belle.

LÉANDRE.

Bon.

LOLIVE.

Vous êtes, dit-il, un menteur, un fripon,
Et je suis convenu, moi, qu'il avoit raison.

LÉANDRE.

Fort bien.

LOLIVE.

Vous trouvez donc que j'ai fait....

LÉANDRE.

A merveilles.

LOLIVE.

Si quelqu'un l'entend mieux je donne mes oreilles.

LÉANDRE.

Et de mon changement il est fort courroucé?

LOLIVE.

Oui, Monsieur, il s'en tient vivement offensé;
Et, pour vous dire vrai, je crains quelque vacarme.

LÉANDRE.

Il le faut avouer, cet incident me charme;
Et quand même avec toi je l'aurois concerté....

LOLIVE.

J'ai l'esprit bien présent, dites la vérité.

LÉANDRE.

On ne peut rien de mieux.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, DAMON, LOLIVE.

LÉANDRE, à Damon.

Eh bien! comment Julie
A-t-elle appris par toi ma fausse perfidie?
Parle : t'a-t-on reçu plus favorablement?
As-tu de son dépit bien saisi le moment?

DAMON.

Ce dépit à l'amour ne donne point d'atteinte;
Tout violent qu'il est, il se borne à la plainte.
Malgré ce que j'ai dit, fidèle à son devoir,
Elle veut te parler, et demande à te voir.
Parle-lui : hâte-toi de la tirer de peine,

Et ne t'expose point à mériter sa haine.
Jusques à certain point on peut blesser l'amour :
Mais qui l'offense trop, l'offense sans retour.

LÉANDRE.

C'est par ce seul moyen, par l'excès de l'offense,
Que je puis être sûr de toute sa constance :
Enfin pour l'éprouver jusques au dernier point,
J'exige encore (ami, ne me refuse point)
Qu'au vieillard qu'aigrira ma fausse perfidie,
Pour toi, de mon aveu, tu demandes Julie.
Voilà le dernier trait pour éprouver son cœur.
Dis-lui que je consens à t'en voir possesseur.

DAMON.

S'il va me l'accorder? Tu deviens fou, Léandre.

LÉANDRE.

Ah! c'est elle pour lors qui devra s'en défendre,
Résister à tes vœux, refuser d'obéir,
Te bannir de ses yeux, et même te haïr.

DAMON.

Fort bien; c'est donc le but de ce que tu projettes!
Je me refuse à tort à ce que tu souhaites :
Oh bien! mon pauvre ami, je te déclare net,
Qu'après ce que tu sais, si tu suis ce projet,
Pour te récompenser d'un pareil ridicule,
Je te trahirai, moi, sans le moindre scrupule.

LÉANDRE.

Non; je te connois trop.

DAMON.

Ma foi, je le ferai.

LÉANDRE.

Je ne le saurois croire.

DAMON.

Oh! je t'en convaincrai.

LÉANDRE.

Si mon cœur en ceci craint une perfidie,
Va, ce n'est point de toi, ce n'est que de Julie.
Mais par de vains discours c'est trop te retarder :
Parle, au père surtout ; je vais te seconder.

DAMON.

Écoute encore un mot.

LÉANDRE.

Je ne veux rien entendre,
Fais ce que je t'ai dit.

DAMON.

Je t'avertis, Léandre,
Que j'adore Julie.

LÉANDRE.

Tu l'adores ?

DAMON.

Ma foi,
Rien n'est plus véritable.

LÉANDRE.

Eh bien ! tant mieux pour toi ;
Par là, tu mets Julie à la plus vive épreuve.
Ton amour doit produire une infaillible preuve
Que, si l'on te résiste, il n'est aucun effort
Qui de tant de maris m'expose au triste sort.

DAMON.

Je crains que mon amour à la fin ne produise....

LÉANDRE.

Tu te flattes, mon cher : poursuis ton entreprise,
Je suis presque assuré que l'effet qu'elle aura,
C'est qu'au parfait bonheur elle me conduira.

DAMON.

Elle va te conduire à ta perte infaillible.

LÉANDRE.

Bon!

DAMON.

Tu te souviendras que j'ai fait mon possible
Pour te sauver....

LÉANDRE.

C'est trop insister sur ce point.
Si je suis malheureux, je ne m'en plaindrai point.

SCENE IX.

DAMON, seul.

Je n'aurai, grâce au ciel, nul reproche à me faire;
Et si, pour cet hymen, j'obtiens l'aveu du père,
Et que Julie, enfin, quand elle aura tout su,
S'indigne du dessein que Léandre a conçu,
Dans cette occasion serai-je si coupable
De saisir auprès d'elle un moment favorable?
Et que doit, après tout, m'importer que son cœur,
Par goût ou par dépit, consente à mon bonheur?
Je serai trop heureux de posséder Julie.
Peut-être qu'à mon sort par l'hymen asservie,
Elle secondera mes vœux et mon espoir.
Dans les cœurs vertueux, l'amour naît du devoir.

SCÈNE X.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN, tout essoufflé.

Je vous cherchois.

DAMON.

Qu'as-tu?

CRISPIN.

Voici bien des affaires.

DAMON.

Comment?

CRISPIN.

Il m'en viendra quelques coups d'étrivières.

DAMON.

Mais explique-toi donc?

CRISPIN.

Je sors de là-dedans.
Si vous saviez, Monsieur....

DAMON.

Quoi?

CRISPIN.

Le diable est aux champs.
On sait tout.

DAMON.

Mais encore?

CRISPIN.

On croit que pour Julie
Votre amour n'est que feinte, et jeu de comédie,
Entre Léandre et vous en secret concerté,
Pour contenter d'un fou la curiosité.

DAMON.

Qui peut leur avoir dit le nœud de cette intrigue?

CRISPIN.

Qui? Pour le découvrir, en vain je me fatigue;
Car à coup sûr, Monsieur, ce n'est ni vous, ni moi;
Ni Léandre non plus, ni Lolive, je croi.

DAMON.

A ce que tu me dis je vois peu d'apparence.

CRISPIN.

Le fait est vrai pourtant : donnez-vous patience.
Je m'étois (que cela soit secret entre nous)
Donné près de Nérine un petit rendez-vous :
Je m'y rendois; un bruit fort grand se fait entendre.
J'écoute pour savoir d'où venoit cet esclandre.
La scène se passoit dans un appartement
Où les gens du logis n'entrent que rarement :
Cela me fait d'abord craindre quelque aventure;
Je mets doucement l'œil au trou de la serrure.
Je vois (il n'est pas bon d'être trop curieux)
Nérine et le vieillard, jurant à qui mieux mieux;
Et Julie, à rêver fortement attachée,
Ne juroit pas si fort, mais étoit plus fâchée.
Le pétulant bon homme écumoit de courroux,
De sa canne et du pied il frappoit de grands coups,
Et Nérine disoit : « Ce sont des gens à pendre. »

DAMON.

Tout cela ne pouvoit regarder que Léandre.

CRISPIN.

Je l'ai cru comme vous, d'abord; mais, ma foi, non:
On a par-ci, par-là, prononcé votre nom;

Puis ils ont, à la fin, conclu tous trois en somme,
Que vous étiez, Monsieur, un fort malhonnête homme.

DAMON.

Ah! que me dis-tu là!

CRISPIN.

Je dis la vérité.
J'ai fort bien entendu, car j'ai bien écouté.
Fort douleureusement la modeste Julie
Disoit : « Quoi! par Damon me voir ainsi trahie!
« Damon. » Vous voyez bien, Monsieur, que c'étoit vous.
« Crispin est un maraud, qu'il faut rouer de coups, »
Reprenoit tendrement l'obligeante Nérine.
« Crispin. » C'est moi; du moins à ce que j'imagine.
« Pour éprouver mon cœur, feindre d'être amoureux! »
Disoit Julie. « Il faut les étrangler tous deux, »
Disoit Nérine. Enfin, tous trois de compagnie,
Sur Léandre et Lolive ont fait une sortie,
En ont dit plus de mal que de nous deux encor;
Et, comme ils s'apprêtoient à sortir, moi, d'abord
J'ai couru pour venir de ceci vous instruire,
Et pour voir avec vous ce qu'il faut faire ou dire.

DAMON.

Je vais trouver Julie, et je veux lui parler.

CRISPIN.

Donnons à leur courroux le temps de s'exhaler.
Du premier mouvement, Monsieur, je me defie.

DAMON.

Non! il faut, sans tarder, que je me justifie.
Le hasard la conduit ici fort à propos.

CRISPIN.

Défendons le visage, et leur tournons le dos.

SCÈNE XI.

JULIE, DAMON, NÉRINE, CRISPIN.

JULIE, à Damon.

Vous voilà donc, Monsieur!

NÉRINE, à Crispin.

Ah! c'est donc vous, beau sire!

CRISPIN, à Damon.

Eh bien, ai-je dit vrai?

NÉRINE.

Qu'auront-ils à nous dire?

JULIE.

Sachons un peu, Monsieur, par où j'ai mérité
D'être par vous traitée avec indignité?
Loin de guérir d'un fou l'injuste défiance,
Vous-même l'appuyez par votre complaisance!
Léandre ose douter de mon cœur, de ma foi,
Et vous lui prêtez, vous, des armes contre moi!
De vous deux, dites-moi, quel est le plus coupable?
L'un de légèreté m'a pu croire capable;
Et l'autre montre un cœur indigne, lâche et bas,
De feindre de l'amour, quand il n'en ressent pas.

DAMON.

Je ne prends point ici le parti de Léandre;
Vouloir le disculper, seroit trop entreprendre.
C'est un amant jaloux, curieux, indiscret;
Je ne sais point par où vous savez son secret:

Mais enfin, il est vrai, qu'ennemi de lui-même,
En vous aimant, Madame, il n'est pas sûr qu'on l'aime.
Contre ses sentiments j'ai long-temps combattu;
Non que de tels soupçons blessent votre vertu :
Vous devez excuser le trouble qui l'agite;
Sa crainte est d'un amant peu sûr de son mérite.

JULIE.

Et vous, qui prétendiez me surprendre aujourd'hui,
Monsieur, croyez-vous donc en avoir plus que lui?

DAMON.

Non; mais j'ai plus d'amour, plus de délicatesse;
Je porte un cœur exempt d'une telle foiblesse.
Croyez-vous que ce cœur ait pu feindre avec vous?
Il fait, de vous aimer, son bonheur le plus doux:
Et, lorsque mon ami me proposa de feindre,
Je sentois une ardeur que rien ne peut éteindre.
Je ne le trahis point, lui-même il s'est trahi :
Il m'a prié, pressé; moi, j'ai trop obéi.
Enfin, si vous aimer, vous trouver adorable,
Est un crime pour moi, Léandre en est coupable,
Madame; et vous seriez trop injuste en effet,
De vouloir me punir d'un mal qu'un autre a fait.

JULIE.

Par votre procédé vous m'avez outragée :
Si vous m'aimez, Damon, je suis assez vengée.

NÉRINE, à Damon.

A votre excuse, vous, vous donnez un bon tour;
La feinte fâchoit plus qu'un véritable amour.
Crispin, en cas pareil, comme elle je suis vive.

CRISPIN.

L'histoire de Léandre est celle de Lolive.

NÉRINE.

Tout de bon?

CRISPIN.

Tout de bon; j'en jure par ma foi.

NÉRINE.

Le sot veut donc aussi me faire éprouver, moi?
Ah! si je l'avois su, bien loin de me defendre....
J'ai regret au soufflet.

CRISPIN.

Si tu veux le reprendre.

JULIE.

Tant de fois assuré qu'il possédoit mon cœur,
Léandre a pu douter de ma sincère ardeur!
Que n'essuîrois-je point de son humeur jalouse,
Quand un nœud solennel m'auroit fait son épouse?
Le moindre objet, un rien troubleroit sa raison:
On ne se défait pas d'un semblable soupçon;
Et lorsque par malheur une âme en est saisie,
Rien ne peut rassurer contre la jalousie.
Non, Léandre jamais ne sera mon époux.

DAMON.

Ah! j'ose me livrer à l'espoir le plus doux.
Souffrez donc qu'un amant respectueux et tendre,
Sur l'heure, à votre père aille s'offrir pour gendre.

JULIE.

Damon, c'est trop manquer aux droits de l'amitié.

DAMON.

Et c'est (le croiriez-vous) lui qui m'en a prié.

JULIE.

Il vous en a prié, Léandre?

DAMON.

Avec instance.

NÉRINE.

Autre incident nouveau.

JULIE.

Je me perds, plus j'y pense.
Ah! c'en est trop; je sens de moment en moment
Augmenter ma colère et mon étonnement.

NÉRINE.

Qui ne seroit surpris d'une telle sottise?
Il a perdu l'esprit, ou bien il vous méprise.

JULIE.

Ou folie, ou mépris, tout est égal pour moi;
L'un et l'autre m'oblige à dégager ma foi;
Et s'il est vrai, Damon, qu'un amant téméraire,
Soigneux de m'offenser, et sûr de me déplaire,
A cet excès d'outrage ait osé se porter....

DAMON.

Mon cœur de quelque espoir pourra-t-il se flatter?

JULIE.

Le mien, qu'en ce moment agite un trouble extrême,
De ce qu'il doit sentir n'est pas bien sûr lui-même:
Mais il faut que mon père, instruit de tout ceci....

DAMON.

Madame, permettez que je lui parle aussi.
Dans l'instant que par vous il apprendra l'offense,
Vous me verrez m'offrir pour hâter sa vengeance.
Puis-je, de votre aveu, lui demander le sien?

JULIE.

Souffrez que là-dessus je ne vous dise rien.

(Elle sort.)

DAMON.

Nérine?

NÉRINE.

J'entends bien, Monsieur, laissez-moi faire:
J'aigrirai comme il faut, et la fille, et le père.

DAMON.

J'attends tout mon bonheur d'un secours si puissant;
Toi, Nérine, attends tout d'un cœur reconnoissant.

SCÈNE XII.

NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Ça, Nérine, entre nous, faisons notre partie.
Ne me diras-tu rien aussi par modestie?
Je suis, comme mon maître, amoureux en effet:
Mais je ne puis long-temps filer l'amour parfait.

NÉRINE.

Tu m'aimes tout de bon?

CRISPIN.

Oui, je me donne au diable;
Et de feindre avec toi je ne suis plus capable.
Tes yeux vifs et mourants ont de certains appas
Qui causent là-dedans de terribles combats;
Et, comme un papillon brûle souvent son aile
A force d'approcher trop près de la chandelle,
Du feu de tes beaux yeux m'etant trop approché....
Je n'en suis pas, ma foi, quitte à meilleur marche;

Et l'aile de mon cœur presque à demi brûlée....
Fait qu'il ne peut ailleurs.... reprendre sa volée :
Ainsi, par conséquent.... tu comprends bien cela,
Ne pouvant plus voler.... il faut qu'il reste là;
Et le pauvre Crispin, retenu de la sorte....
Enfin, je t'aime trop, ou le diable m'emporte.

NÉRINE.

Vous vous en expliquez si pathétiquement,
Que j'aurois fort grand tort d'en douter un moment.

CRISPIN.

Promets donc....

NÉRINE.

Je ne puis faire encor de promesse,
Et je veux suivre en tout le sort de ma maîtresse.
Entre ses deux amants le choix qu'elle fera,
Pour Lolive ou pour toi me déterminera;
Et si tu m'aimes bien, tu prendras patience.

CRISPIN.

Tu veux m'accoutumer à la prendre d'avance :
Mais de notre union quel que soit le succès,
J'aime encor mieux la prendre auparavant qu'après.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Un jaloux est, Madame, un animal bien traître;
Fort à propos Léandre à vous s'est fait connoître:
A cacher ce qu'il pense il est bien consommé;
Vous devez le haïr autant qu'il fut aimé:
Mais une bonne fois faites-moi bien comprendre
Si vous aimez toujours le curieux Léandre.
Ne vous sentez-vous point encor pour lui....

JULIE.

Moi? Non.
Il m'a trop offensée, et j'estime Damon.
Déjà depuis long-temps, par sa froideur extrême,
Léandre dans mon sœur se desservoit lui-même;
Je cachois mon dépit, et sentois, chaque jour,
Que j'aimois par devoir autant que par amour.
Ses feintes, ses soupçons ont achevé l'ouvrage,
Je ne saurois tenir contre un pareil outrage;
J'ose te l'assurer, l'affaire d'aujourd'hui
Ne permet pas que j'aie aucun retour pour lui.

NÉRINE.

Voilà des sentiments de fille raisonnable:
Gardez-vous d'en changer.

JULIE.

Je m'en sens incapable,
Nérine; cependant je veux voir, avant tout,
S'il osera pousser la feinte jusqu'au bout.
Je vais me plaindre à lui de son ardeur nouvelle,
Feindre que j'en ressens une douleur mortelle;
Je n'épargnerai rien, ni soupirs, ni douceurs,
Ni plaintes, ni regards, ni reproches, ni pleurs.
Heureuse, si je puis, comme je le désire,
Me ressaisir sur lui de mon premier empire,
Rallumer tout l'amour dont son cœur fut épris.
Et l'accabler après de haine et de mépris!

NÉRINE.

Aux mouvements divers qui règnent dans votre âme,
Que le premier amant vous plaît encor, Madame!

JULIE.

Tes yeux seront témoins de mon ressentiment.

NÉRINE.

Et moi, si j'étois vous, sans éclaircissement
J'épouserois Damon; il est tout fait pour plaire.
Le joli cavalier!

JULIE.

Qui te dit le contraire?

NÉRINE.

Ma foi, vivent les gens qui portent des plumets!
On en fait des maris qui ne grondent jamais;
On n'essuie avec eux ni soupçon ni querelle;
Et lorsqu'au régiment la gloire les rappelle,
Leurs femmes en repos, en pleine liberté,
Passent, comme il leur plaît, le printemps et l'été.

Un époux de la sorte est un grand avantage;
Qu'il soit six mois absent, c'est un demi-veuvage:
Quel avant-goût! On vient; c'est notre curieux.

JULIE.

Tais-toi, tu me vas voir prendre un ton sérieux.

SCÈNE II.

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE.

JULIE.

C'EST vous, Monsieur! Pour moi la rencontre est heureuse
Mais je crois que pour vous elle sera fâcheuse;
Car depuis quelque temps j'ai cru m'apercevoir
Que vous ne cherchiez pas fort souvent à me voir.

LÉANDRE.

Comment donc? Quel sujet avez-vous de vous plaindre?
Hé, Madame, aime-t-on les gens pour les contraindre?
Peut-on, sans injustice, exiger d'un amant
Toujours les mêmes soins, le même empressement?
Faut-il qu'incessamment occupé de tendresse,
Il quitte ses amis pour plaire à sa maîtresse?
Que lui-même il se fasse une nécessité
De renoncer aux droits de la société?
Ce seroit de sa flamme une preuve éclatante,
Il est vrai; mais enfin cette preuve est gênante,
Et ce seroit bien cher payer de doux moments,
Dont le prix diminue après un certain temps.

NÉRINE.

Le compliment est doux.

JULIE.

Je vous ai laissé dire,
Et vos beaux sentiments n'ont rien que je n'admire.
A les examiner même du bon côté,
Loin d'avoir des amants la vive activité,
D'un mari mécontent vous affectez d'avance
Toute l'impolitesse, et toute l'indolence.
Mon cœur de vains soupçons ne s'est point alarmé:
Pour un objet nouveau vous êtes enflammé:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dû le connoître,
Vos moindres actions me le font trop paroître:
Un air triste, rêveur, contraint, embarrassé,
Des soupirs affectés, un entretien glacé,
Des regards inquiets, de feintes complaisances,
Un ton brusque, chagrin, de fréquentes absences:
Un ami, des parents qu'on feint de ménager,
Une affaire importante à quoi l'on veut songer;
Mille délais nouveaux qu'on fait naître sans cesse.
Plus d'égards empressés, plus de délicatesse;
Pour conserver un cœur, plus de soins, plus d'efforts,
Plus de vivacité, plus d'amoureux transports,
Plus de serments nouveaux d'une ardeur éternelle:
Que de justes raisons de vous croire infidèle!

LÉANDRE.

Je ne me connois point, Madame, à ce portrait.

NÉRINE.

C'est le vôtre pourtant, à coup sûr, trait pour trait.
Oui, c'est d'un cœur perfide une vive peinture;
Madame et moi, Monsieur, peignons d'après nature.

LÉANDRE.

Pour bannir les soupçons que vous avez conçus,
Je ne tenterai point des efforts superflus.
En voulant apaiser une femme en colère,
Il arrive souvent qu'on fait tout le contraire;
Et de mon changement ces soupçons affectés
M'en déguisent peut-être un que vous méditez.
Mieux que vous dans les cœurs, Madame, je sais lire,
Et je ne dis pas tout ce que je puis vous dire.

JULIE.

Ingrat! il vous sied bien de tenir ces discours,
Quand j'ai de sûrs témoins de vos lâches détours!
Vous imaginez-vous couvrir votre inconstance
En me faisant encore une nouvelle offense?
On ne m'en a pas fait confidence à demi;
Lui-même il m'a tout dit.

LÉANDRE.

Et qui donc?

JULIE.

Votre ami.
Le démentirez-vous?

NÉRINE.

Cela pourroit bien être;
Ne l'en défiez pas.

LÉANDRE.

Le perfide, le traître!
A qui seul j'ai, par choix, confié mon secret!

JULIE.

Il est donc vrai, cruel?

LÉANDRE.

Ami trop indiscret!

Je t'avois regardé comme un autre moi-même :
Mais il ne m'a trahi que parce qu'il vous aime.

JULIE.

Ah! laissez-lui le soin de se justifier :
Mais vous....

LÉANDRE.

Vous savez tout ; que puis-je vous nier?
J'ai combattu long-temps contre une ardeur nouvelle,
Et l'amour me contraint à vous être infidèle ;
Mon changement devient une nécessité.

NÉRINE, à part.

Non, l'on ne vit jamais menteur plus effronté.

JULIE.

Ah! je l'avois prévu! je m'y devois attendre.

LÉANDRE.

En épousant Damon, vengez-vous de Léandre :
Vous nous rendez ainsi justice à tous les deux,
Et vous me punirez en le rendant heureux.

JULIE.

Ah! ne présumez pas que mon cœur s'abandonne
A suivre par dépit l'exemple qu'on me donne.
Non, dans ses premiers feux mon cœur veut persister :
Je vous justifirois, osant vous imiter.
Quelque indigne que soit l'affront que vous me faites,
Je vous aime toujours, tout ingrat que vous êtes.
Ah! cruel, si ton cœur s'ouvrit au repentir,
S'il t'échappoit du moins une larme, un soupir!....

LÉANDRE, à part.

Cet excès de bonté me confond et m'accable ;
De feindre plus long-temps je ne suis plus capable.

(haut.)
Madame....

JULIE.

Je rougis d'un si honteux aveu.

LÉANDRE.

Il faut vous en faire un....

JULIE.

Adieu, perfide, adieu.

NÉRINE.

Malgré votre inconstance, on vous aime à la rage.
Tenez-vous gai.

LÉANDRE.

Nérine!

NÉRINE.

Adieu, petit volage.

SCÈNE III.

LÉANDRE, seul.

Tout conspire à mes vœux, tout flatte mon dessein;
On m'aime, je le vois, et j'en suis sûr enfin.
Pendant notre entretien, pour garder le silence,
Que mon cœur pénétré s'est fait de violence!
Ah! pour douter du sien, je n'ai plus de raisons.
Quelle tranquillité succède à mes soupçons!
O curiosité! qu'on met au rang des vices,
Vous devenez pour moi la source des délices,
Le remède aux soupçons, aux paniques terreurs,
Et la pierre de touche où l'on connoît les cœurs.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, DAMON, CRISPIN.

LÉANDRE.

Mais j'aperçois Damon, mon bonheur me l'envoie;
Approche, cher ami, viens partager ma joie.
Tes soins m'ont fait connoître, au gré de mon souhait,
Que je suis destiné pour un bonheur parfait;
On croit mon cœur épris d'une flamme nouvelle,
Et pourtant on s'obstine à demeurer fidèle.
Pouvois-je me flatter d'un plus charmant espoir?
Cet excès de plaisir peut-il se concevoir?
Heureux de te devoir le repos de ma vie!
Mais t'es-tu proposé pour épouser Julie?
As-tu vu Géronte?

DAMON.

Oui.

LÉANDRE.

Hé bien, que t'a-t-il dit?

DAMON.

Il m'a paru piqué d'un violent dépit:
Mais enfin, comme il est bon père de famille,
Il ne prétend, dit-il, gêner en rien sa fille.

LÉANDRE.

Ah! voilà ce qu'enfin j'avois tant souhaité;
Julie est sur ce choix en pleine liberté;
Et je puis aujourd'hui l'obtenir d'elle-même.
Elle croit que je change, et que mon ami l'aime.
Tu vas dans un moment lui présenter ta main.
Qu'elle refuse, ami; je l'épouse demain.

DAMON.

Crois-moi, dès ce moment que l'hymen vous unisse.

LÉANDRE.

Ah! poussons jusqu'au bout mon heureux artifice,
Compte que ce n'est pas à présent sans effort;
Mais laisse-moi jouir des douceurs de mon sort.
Bientôt dans les transports d'une âme satisfaite....

SCÈNE V.

LÉANDRE, DAMON, LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE, à Léandre.

Je viens vous avouer la faute que j'ai faite,
Et vous prier, Monsieur, de vouloir m'écouter;
Il faut que vous sachiez....

LÉANDRE.

Que me veut-il conter?

LOLIVE.

Le bâton m'a fait peur, et j'avoue, à ma honte,
Que j'ai dit....

DAMON.

J'aperçois Julie avec Géronte.

LÉANDRE.

Crois que pour moi son cœur ne peut se démentir.

DAMON, à part.

Il s'obstine à se perdre, il faut y consentir.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, DAMON, LOLIVE, CRISPIN.

LOLIVE, à Léandre.

Les voici; songez bien....

LÉANDRE.

Oh! garde le silence,
Ou vingt coups de bâton seront ta récompense.

LOLIVE.

Et la vôtre sera.... Nous allons voir beau jeu.

LÉANDRE, à Géronte.

Vous êtes informé....

GÉRONTE.

Je sais que, depuis peu.
Vous avez....

LÉANDRE.

Je rougis, Monsieur, de cette affaire.

GÉRONTE.

Vous n'en avez pas fait cependant grand mystère
(à Julie.)
On n'en peut plus douter, ton infidèle amant,
Ma Julie, avec nous veut rompre absolument.

JULIE.

S'il est bien vrai, Monsieur, qu'un autre objet l'engage.
On voudroit vainement retenir un volage.

GÉRONTE, à Léandre.

Votre exemple, Monsieur, sera suivi de près:
Que le ciel vous conduise, et laissez-nous en paix.

(à Julie.)

Léandre te trahit; Damon s'offre à sa place,
J'y donne mon aveu.

DAMON.

Pour vous en rendre grâce,
Je n'imagine point de termes assez forts,
Et n'ai, pour m'exprimer, que mille doux transports.

LÉANDRE.

Que tu fais bien, Damon, de soutenir la feinte!

GÉRONTE, à Julie.

Crains-tu de t'expliquer; parle-nous sans contrainte
Dis, n'acceptes-tu pas Damon pour ton époux?

LÉANDRE, à Damon.

Je m'en vais triompher.

JULIE.

Il m'eût été bien doux
De me voir pour jamais unie avec Léandre;
Il sait que je l'aimois de l'amour le plus tendre.
J'ai tantôt par lui-même appris son changement,
Sans que mon cœur ait pu changer de sentiment.
Je suis toujours la même.

LÉANDRE.

Ah! c'est trop me contraindre;
Adorable Julie! il n'est plus temps de feindre:
Je le connois, ce cœur, il est tendre et constant;
Vous m'aimez, j'en suis sûr, et je suis trop content.

JULIE.

Comment donc?

LÉANDRE.

Il vous faut expliquer ce mystère:
Peut-être trop long-temps ai-je osé vous le taire:

Mais enfin, de vous seule uniquement charmé,
Je doutois, il est vrai, du bonheur d'être aimé.
Pardonnez à l'amant une tendre foiblesse;
Pardonnez à l'ami cette feinte tendresse
Que, pour vous éprouver, il affectoit pour vous.
C'est moi qui l'ai prié d'aller à vos genoux,
Madame, vous jurer une amour éternelle,
Et vous persuader que j'étois infidèle.
Après bien des combats, il m'a prêté ses soins;
Vous l'avez cru, Madame, et ne m'aimez pas moins:
Il a plus fait encor, mais c'est à ma prière;
Il vous a demandée à monsieur votre père;
Il en obtient l'aveu, j'ai toujours votre cœur.
Voilà ma main, Madame.

JULIE.

Il n'est plus temps, Monsieur:
De vos honteux soupçons je crains l'indigne suite;
Mon repos, mon honneur, veulent que je l'évite.
Sans courroux, sans aigreur, je m'explique avec vous,
Et j'accepte aujourd'hui Damon pour mon époux.

LÉANDRE.

Madame, à votre tour, je crois, vous voulez feindre;
Mais d'un pareil ami j'ai lieu de ne rien craindre.
L'exacte probité dont son cœur suit la loi....

DAMON.

Cet effort, par malheur, ne dépend plus de moi.
Je te plains; mais enfin, s'il faut que je le dise,
Voilà le digne fruit de ta folle entreprise.
Si tu m'en avois cru, loin d'être malheureux,
Tu te verrois, Léandre, au comble de tes vœux.

LOLIVE.

Au tour que cela prend, je puis juger d'avance
Que j'aurai même prix de mon impertinence;
Et, voyant le danger d'être trop curieux,
Sans vouloir m'éclaircir, je vous fais mes adieux.

NÉRINE.

Fort bien.

CRISPIN, à Nérine.

Pour éviter des disgrâces pareilles,
J'aurai soin de fermer mes yeux et mes oreilles.
Madame se déclare et te donne le ton :
C'est à toi maintenant à sauter le bâton.

NÉRINE.

Comme tu me promets toute ta confiance,
Je ne veux pas plus loin pousser ta patience;
Mais point d'épreuve, au moins.

GÉRONTE.

Finissons l'entretien.

LÉANDRE, en s'en allant.

Je perds tout ce que j'aime, et le mérite bien.

CRISPIN, au Parterre.

Pour réfléchir, Messieurs, la matière est fort ample.
Amants, maris jaloux, profitez de l'exemple;
Soyez de bonne foi, croyez qu'on l'est aussi;
Et pour prendre leçon, venez souvent ici.

FIN DU CURIEUX IMPERTINENT.

L'INGRAT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1710.

PERSONNAGES.

GÉRONTE.
ARISTE, frère de Géronte.
CLÉON.
ISABELLE, fille de Géronte.
DAMIS.
ORPHISE.
LISETTE, suivante d'Isabelle.
NÉRINE, suivante d'Orphise.
PASQUIN, valet de Damis.

La scène est à Paris, dans la maison de Géronte.

L'INGRAT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous voulez me parler d'une affaire importante?

ARISTE.

Oui, si vous contraignez votre humeur pétulante,
Jusques à m'écouter sans nul emportement.

GÉRONTE.

Soit.

ARISTE.

Pour peu qu'on s'oppose à votre sentiment,
Vous répondez d'un air....

GÉRONTE.

Ah! que de préambule!

ARISTE.

Vous me promettez donc?....

GÉRONTE.

Suis-je si ridicule?
Est-ce qu'à la raison je ne me rends jamais?

ARISTE.

Je ne dis pas cela, mon frère; mais....

GÉRONTE.

Quoi! mais?
Je vous l'ai déjà dit plus de vingt fois, mon frère,
Et je vous le redis, dussé-je vous déplaire :
Je suis très-fatigué de vos moralités,
Et c'est toujours à moi que vous les débitez.
Grands discours, mots choisis, figure à chaque phrase,
Vous parlez gravement, et même avec emphase;
Mais tout cela ne sert qu'à me faire enrager,
Et nullement, mon frère, à me faire changer.
Je suis vif, je suis prompt; mais je suis raisonnable.

ARISTE.

Quelquefois; et souvent vous êtes intraitable.
Dès qu'on veut vous ôter certains entêtements....

GÉRONTE, brusquement.

Oh! parbleu! je suis las de vos raisonnements.
Bonjour.

ARISTE.

Hé bien! j'ai tort; écoutez-moi, de grâce.

GÉRONTE.

Trève de remontrance, ou je quitte la place.

ARISTE.

Voulez-vous marier votre fille?

GÉRONTE.

Au plus tôt.
J'ai trouvé justement le parti qu'il lui faut.

ARISTE.

Quel est-il?

GÉRONTE.

C'est Damis.

ARISTE.

Ah! que viens-je d'entendre?
Mon frère, y pensez-vous? Quoi! vous prenez pour gendre
Un jeune homme sans bien, que, depuis quelques mois,
Vous avez retiré chez vous?

GÉRONTE.

Oui. Je conçois
Que mon dessein, mon frère, est peu conforme au vôtre.
Vous vouliez me parler, sans doute, de quelque autre?

ARISTE.

Oui, mon frère, il est vrai.

GÉRONTE.

Je n'en démordrai point,
Mon cher frère.

ARISTE.

Avez-vous consulté sur ce point
Le goût de votre fille?

GÉRONTE.

Est-il donc nécessaire
De prendre son avis sur une telle affaire?
De ma fille, je crois, j'ai droit de disposer.

ARISTE.

Mais pour avoir ce droit en faut-il abuser?
Sachez donc si Damis est aimé d'Isabelle;
Car enfin....

GÉRONTE.

Oh! parbleu! vous me la donnez belle.

Il faut bien qu'il lui plaise, étant choisi par moi.
Un père à ses enfants doit imposer la loi;
Il est le souverain de toute sa famille.

ARISTE.

Oui : mais quand il marie ou son fils, ou sa fille,
Il doit rabattre un peu de cette autorité,
Et ne point trop vouloir ce qu'il a projeté;
Autrement, c'est aller jusqu'à la tyrannie.

GÉRONTE.

Vous me faites pitié, ma foi. Pauvre génie!

ARISTE.

Enfin donc, votre fille épousera Damis.

GÉRONTE.

Oui, je vous en réponds. Je me le suis promis.
Elle l'épousera, la chose est très-certaine,
Ou.... je l'épouserai, moi.

ARISTE.

Mais prenez la peine
De me dire pourquoi vous en usez ainsi?
Quelles sont vos raisons?

GÉRONTE.

Mes raisons? Les voici.

ARISTE.

Bon.

GÉRONTE.

C'est que je le veux, et que je suis le maître.

ARISTE.

On ne peut pas répondre à cela; mais peut-être
En avez-vous quelque autre; et vous être trop bon,
Trop juste....

GÉRONTE.

Oui, morbleu ! j'ai quelque autre raison,
Que tout homme d'honneur ne sauroit contredire,
Et j'ai honte pour vous qu'il vous en faille instruire.
Avez-vous oublié que je dois tout mon bien
Au père de Damis? Et comptez-vous pour rien
Les bontés qu'eut pour moi cet ami plein de zèle,
Lorsque l'éclat fâcheux d'une affaire cruelle
Obligea notre père à sortir de Paris?
Son bien fut confisqué. Le père de Damis,
Touché de nos malheurs, sensible à ma misère,
Me prit dans sa maison, et me tint lieu de père.
Ses parents, ses amis, et ses soins assidus,
Obtinrent que nos biens nous fussent tous rendus;
Il me sauve, en un mot, d'un si cruel orage.
Au bout de quatorze ans, lui-même fait naufrage;
Il prête à des amis, il se rend caution,
Et, par d'autres malheurs, il perd un million.
Un bien près de Nevers est le seul qui lui reste;
Il s'y retire enfin après ce coup funeste :
Il languit quelque temps dans ce triste séjour;
Il meurt, et laisse un fils. Par un juste retour
Je l'attire céans; et, malgré ma famille,
Je prétends qu'au plus tôt il épouse ma fille.
Je sais bien, comme vous, qu'il est pauvre; mais quoi!
Les bienfaits que son père a répandus sur moi
Ne sont-ils d'aucun prix? C'est un riche héritage
Que Damis à ma fille apporte en mariage.

ARISTE.

Aidez-le, j'y consens; mais ne le pouvez-vous

Sans que de votre fille il devienne l'époux?
Dejà depuis long-temps Cléon aime Isabelle;
Et, pour dire encor plus, peut-être l'aime-t-elle.
Cléon, en l'épousant, vous feroit grand honneur.
Sa naissance et son rang....

GÉRONTE.

Je suis son serviteur.
Je veux être toujours maître dans ma famille;
Il croiroit faire grâce en épousant ma fille.
Puis, maître de mon bien qu'il souhaite d'avoir,
Il ne daigneroit plus s'abaisser à me voir;
Et ma fille, par lui haïe et méprisée,
A mille déplaisirs se verroit exposée.
Dès qu'elle se plaindroit : Allez, lui diroit-on,
C'est bien assez pour vous de porter un grand nom;
Vous n'êtes que bourgeoise : entendez-vous, ma mie?
Morbleu! je souffrirois une telle infamie!
Je me dépouillerois pour avoir des mépris!
Non, non, je ne veux point de grandeur à ce prix.
J'ai du bien; mais enfin je n'ai point la foiblesse
De vouloir voir ma fille ou marquise ou duchesse;
Il en coûte trop cher. Plus d'un riche bourgeois,
Ayant fait ce faux pas, s'en est mordu les doigts.

ARISTE.

De la part de Cléon vous n'avez rien à craindre.

GÉRONTE.

Bagatelle. A présent il tâche à se contraindre;
Dès qu'il seroit mon gendre, adieu l'honnêteté.
He! je connois l'humeur des gens de qualité.

ARISTE.

xaminez-le à fond, vous changerez de style,
t conviendrez....

GÉRONTE.

Morbleu! vous m'échauffez la bile.
etirez-vous, de grâce, et ne me troublez pas.

ARISTE.

dieu donc.

SCÈNE II.

GÉRONTE, seul.

Il me met dans un grand embarras.
e crains fort que Cléon, trop aimé d'Isabelle,
mes intentions ne la rende rebelle;
Iais elle vient. Feignons pendant quelques moments,
t découvrons un peu quels sont ses sentiments.

SCÈNE III.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE.

GÉRONTE, d'un air riant.

ah! vous voilà, ma fille! Eh quoi! toujours rêveuse?
Qu'avez-vous, dites-moi? Ne soyez point honteuse.

ISABELLE.

Moi? qu'aurois-je, mon père?

GÉRONTE.

Ah! vous dissimulez.
Ouvrez-moi votre cœur. Que vous faut-il? Parlez.

LISETTE.

La chose à deviner n'est pas bien difficile.

GÉRONTE, brusquement.

Je ne vous parle pas, vous êtes trop habile.
(à Isabelle.)
Vous savez l'amitié que j'eus toujours pour vous

ISABELLE.

Il est vrai, c'est pour moi le bonheur le plus doux

GÉRONTE.

Vous êtes inquiète.

LISETTE.

O la grande merveille,
Qu'une fille à vingt ans ait la puce à l'oreille!

GÉRONTE.

Pourquoi me réponds-tu ? Je ne te parle pas.

LISETTE.

Je me réponds à moi.

GÉRONTE.

Réponds-toi donc tout bas.
(à Isabelle.)
De ce que vous pensez me ferez-vous mystère?

ISABELLE.

Moi ? je ne pense rien que je veuille vous taire.

LISETTE.

Il est certains secrets qu'on renferme en dedans,
Et dont les pères sont de mauvais confidents.

GÉRONTE.

Tais-toi.

LISETTE.

Je ne le puis, Monsieur, en conscience.

GÉRONTE.

Je le veux.

LISETTE.

(Elle le prévient, quand il veut parler.)

Qu'il est dur de garder le silence!

GÉRONTE, à sa fille.

Enfin....

LISETTE.

Mais on le veut, il faut bien obéir.

GÉRONTE, à sa fille.

Je sais....

LISETTE.

Je me tairai, quand j'en devrois mourir.

(Elle rencontre les yeux de Géronte, qui lui jette un regard terrible.)

GÉRONTE.

Avouez le sujet de votre rêverie.
Ne souhaitez-vous pas?...

ISABELLE.

Quoi!

GÉRONTE.

Que je vous marie?

LISETTE.

Ma foi, vous devinez.

ISABELLE.

Je le souhaite, moi?

LISETTE.

Eh! vous n'en mourriez pas; ni moi non plus, je crois.

GÉRONTE.

Lisette parle bien, et j'aime sa franchise.
Suis son exemple, allons.

ISABELLE.

Que faut-il que je dise?

GÉRONTE.

Que tu veux un mari ; ne dissimule point.

ISABELLE.

Il me sied assez mal de parler sur ce point.
Cependant j'obéis. Si pour le mariage
On consulte mon cœur, j'y vois mon avantage ;
Rien ne peut me flatter plus agréablement.
Si l'on veut m'engager sans mon consentement,
Je hais le mariage, et je serai ravie
D'être comme je suis le reste de ma vie.

GÉRONTE, à part.

De mon benêt de frère elle a pris les leçons.
(haut.)
Contraignons-nous pourtant. Je goûte vos raisons,
Ma fille, et de ma part vous n'avez rien à craindre.
Allez, je vous promets de ne vous point contraindre.
Çà, découvrez-moi donc le fond de votre cœur.
Cléon.... Vous rougissez?

LISETTE.

Eh! franchement, Monsieur,
Il joint bien du mérite à sa haute naissance.

GÉRONTE.

Il vient ici souvent?

LISETTE, à part.

Plus souvent qu'il ne pense.

GÉRONTE, à sa fille.

Dites donc?

ISABELLE.

Quelquefois.

GÉRONTE.

J'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'étoit pas fâché, quand il pouvoit vous voir.

ISABELLE.

Au moins il me le dit.

GÉRONTE.

Vous jurant qu'il vous aime.

ISABELLE.

Oui.

GÉRONTE.

De votre côté, vous en usez de même?

ISABELLE.

Comme il est honnête homme, et qu'il veut m'épouser,
A ses empressements je n'ai pu m'opposer.

GÉRONTE.

Fort bien. Je vous entends, ma petite mignonne.
Vous l'aimez?

ISABELLE.

Il est vrai.

GÉRONTE, en fureur.

Quoi! vous l'aimez, friponne?
Ah, ah! vous vous piquez de belle passion!
Et vous osez aimer sans ma permission!

ISABELLE.

Mon père!

GÉRONTE.

Indigne fille!

ISABELLE.

Hélas! je suis perdue!

GÉRONTE.

Osez-vous bien encor vous montrer à ma vue?

LISETTE.

Pouvez-vous (car il faut que je parle à mon tour)
Montrer tant d'ignorance en matière d'amour?

GÉRONTE.

Quoi! coquine, tu veux?...

LISETTE.

Malgré votre colère,
Sachez qu'on n'aime point selon l'ordre d'un père.
La main dépend de lui. Le cœur, en liberté,
Du pouvoir paternel brave l'autorité;
Il ne s'attache à rien qu'à ce qu'il trouve aimable,
Et c'est de la nature un droit incontestable.
Très-inutilement prétend-on l'engager,
Par force, par devoir, par raison, à changer.
Ni force, ni devoir, ni raison, ni prudence,
Rien ne l'y peut forcer que sa propre inconstance.

GÉRONTE.

Quoi! pendarde, tu peux me tenir ce discours?
Ah! je t'en punirai.

LISETTE, à Isabelle.

Vous tairez-vous toujours?
Vous-même, à votre tour, défendez votre cause.

GÉRONTE.

Aimer sans mon aveu!

LISETTE.

Voyez l'étrange chose!
Ainsi donc il falloit, pour aimer tendrement,
Qu'elle prît soin, Monsieur, d'avoir votre agrément,
Et vous dît: Mon papa, Cléon me trouve aimable,
Je m'aperçois aussi qu'il est très-estimable,

Qu'il est jeune, bien fait, qu'il a l'œil tendre et doux.
Je voudrois bien l'aimer, me le permettez-vous?
(Elle fait la révérence.)
O le beau compliment d'une fille à son père!
De votre temps, Monsieur, étoit-ce la manière?
Je ne sais si l'on fait aujourd'hui bien ou mal;
Mais nous n'observons plus ce cérémonial.

GÉRONTE.

Enfin, malgré mes dents, il faut que je me taise,
Chienne! pour te laisser jaser tout à ton aise.
Prends bien garde, à la fin, de te faire chasser.

LISETTE.

Je vous parle raison, pourquoi vous offenser?
N'avez-vous pas promis de ne la point contraindre?

GÉRONTE.

Va, si je l'ai promis, c'est que je voulois feindre.

LISETTE.

Mais qui voulez-vous donc lui donner pour époux?

GÉRONTE.

Damis.

ISABELLE.

Ah, ciel!

LISETTE.

Damis! Vous vous moquez de nous
En conscience, là, croyez-vous être sage?

GÉRONTE.

Oui. Je veux dès demain faire ce mariage.
(à Isabelle.)
Si vous n'obéissez, un couvent, dans trois jours,
Vous fera repentir de vos folles amours.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE, pleurant.

Ah! ma pauvre Lisette!

LISETTE, sur le même ton.

Ah! ma chère maîtresse!

ISABELLE.

Je ne puis respirer, tant la douleur m'oppresse.
Cher Cléon, pourrez-vous soutenir ce malheur?

LISETTE, d'une voix entrecoupée.

Hélas! le pauvre enfant! il mourra de douleur.

ISABELLE.

C'est donc en vain que j'aime et que je suis aimée!

LISETTE.

Je cède à la fureur dont je suis animée.
(du côté dont Géronte est sorti.)
Quoi donc! vous prétendez, vieux reître, vieux brutal

ISABELLE.

Ah! respecte mon père, et n'en dis point de mal.

LISETTE.

Je veux lui chanter pouille au moins en son absence,
Puisque je n'ose pas le faire en sa présence.

ISABELLE.

Si c'est tout le secours que tu veux me donner,
A mon mauvais destin tu peux m'abandonner.
Conseille-moi plutôt sur ce que je dois faire.

LISETTE.

Primò, désobéir à monsieur votre père.

Oui, c'est là le grand point qu'il vous faut observer;
Et j'ai trouvé cela tout d'un coup sans rêver.

ISABELLE.

Le couvent....

LISETTE.

Raisonnons en bonne politique.
Le couvent est-il fait pour une fille unique,
Qui doit en mariage avoir cent mille écus
Du seul bien de sa mère? Allez, ne craignez plus
Qu'à cette extrémité l'on veuille vous réduire;
Aimez toujours Cléon, osez même le dire.
Si Géronte vous presse, il faut dorénavant
Lui répondre en deux mots : Cléon, ou le couvent.

ISABELLE.

Je crains qu'il ne persiste....

LISETTE.

Eh! je sais qu'il vous aime.
Il faudra qu'il se rende en dépit de lui-même;
Et quand Damis saura que vous aimez Cléon,
Qui l'a toujours aidé de sa protection,
Et qui depuis peu même, à ce que l'on publie,
A trouvé le moyen de lui sauver la vie;
Et de plus, que Cléon, très-amoureux de vous,
Souhaite avec ardeur de se voir votre époux,
Comptez que le respect et la reconnoissance....

ISABELLE.

Je connois peu Damis; mais, selon l'apparence,
Il ne se pique pas d'avoir des sentiments....

LISETTE.

Je sais que les ingrats sont communs en ce temps,
Et....

ISABELLE.

Céder une main qui fait notre fortune,
Ce n'est pas là l'effort d'une vertu commune.

LISETTE.

En tout cas, il faudra lui déclarer tout net
Que vous le haïssez.

ISABELLE.

Je le hais en effet.
Mais si, malgré cela....

LISETTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire,
Je trouverai moyen de rompre cette affaire.
Mais voici son valet; retirez-vous d'ici,
Et laissez-moi le soin de mener tout ceci.

ISABELLE.

Je me confie en toi.

LISETTE.

Vous serez satisfaite.

SCÈNE V.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable Lisette.

LISETTE, brusquement.

Bonjour.

PASQUIN.

Comment! bonjour! Quel accueil est-ce là?

D'où peut naître, dis-moi, l'humeur où te voilà?

LISETTE.

Que t'importe?

PASQUIN.

Crois-moi, ne fais point la cruelle.
Les hommes aujourd'hui sont rares.

LISETTE.

Bagatelle.
Il en est encor plus que nous ne voudrions,
Et qui méritent bien que nous les méprisions.

PASQUIN.

Vous avez beau tenir ce discours malhonnête,
Le moindre de nous tous vous fait tourner la tête.

LISETTE.

Voilà certainement le discours le plus plat
Qui soit jamais sorti de la bouche d'un fat.
Eh! taisez-vous, Messieurs, dans le siècle où nous sommes,
Où l'on voit chaque jour dégénérer les hommes.
Car qu'est-ce qu'un jeune homme? Un jaseur importun,
Un petit freluquet vide de sens commun,
Distrait, fat, étourdi, qui met toute sa gloire,
Tout le jour à courir, toute la nuit à boire;
Sans goût, sans politesse, insolent, dissipé,
Qui de la bagatelle est toujours occupé;
Esclave, plus que nous, d'une mode nouvelle;
Ami très-indiscret, amant très-infidèle,
Qui jure, qui médit, qui prodigue son bien,
Qui n'a nuls sentiments, qui ne s'applique à rien,
Qui ne sait observer ni raison, ni mesure,
Et qui de l'homme, enfin, n'a plus que la figure.

PASQUIN.

Ta maîtresse a de nous meilleure opinion.

LISETTE.

Que sais-tu ?

PASQUIN.

Je vois bien qu'elle lorgne Cléon.

LISETTE.

Oui, parce qu'il est fait autrement que les autres.

PASQUIN.

Bon ! il a ses défauts, et nous avons les nôtres.
A la naissance près, mon maître le vaut bien.

LISETTE.

Plaisant original !

PASQUIN.

Comment !

LISETTE.

Ne m'en dis rien.
Depuis qu'il est ici, j'évite sa présence,
Et me parler de lui, c'est me faire une offense.

PASQUIN.

Il t'est fort obligé de ces bons sentiments,
Et je t'en fais pour lui d'humbles remercîments.

LISETTE.

Ma maîtresse le hait encor bien davantage.

PASQUIN.

Tout de bon ?

LISETTE.

De ceci tu pourras faire usage,
Si tu vois que ton maître ait la témérité
D'abuser des bontés d'un vieillard entêté,

Qui forme quelquefois des projets fort bizarres.

PASQUIN.

Mais je ne t'entends point; je crois que tu t'égares.

LISETTE.

Non. Je te parle juste. Apprends aussi de moi
Qu'Isabelle à Cléon vient d'engager sa foi,
Et qu'ils se sont promis une amour éternelle

PASQUIN.

J'y consens volontiers. Parlons de moi, la belle;
Vous sentez-vous d'humeur à m'aimer tant soit peu?

LISETTE.

Non. Naturellement je vous fais cet aveu.

PASQUIN.

Voilà ce qui s'appelle un aveu fort sincère.
Je me flattois pourtant d'avoir de quoi vous plaire.

LISETTE.

Je te dis franchement les sentiments que j'ai.
Adieu, va-t'en au diable, et voilà ton congé.

SCÈNE VI.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Je te cherchois, Pasquin.

PASQUIN. (à part.)

Me voici. La coquine,
Pour qui j'avois déjà presque oublié Nérine!

DAMIS.

Dis-moi....

PASQUIN.

Je ne sais rien. Je suis pétrifié.

DAMIS.

Qu'as-tu ?

PASQUIN, à part.

Comme un faquin m'avoir congédié !

DAMIS.

Veux-tu bien me répondre?

PASQUIN, à part.

Insolente grisette !

DAMIS.

De qui parles-tu donc?

PASQUIN.

Je parle de Lisette.
Si vous saviez, Monsieur, comme elle m'a traité !

DAMIS.

C'est bien fait. On punit ton infidélité.

PASQUIN.

Si je suis inconstant, êtes-vous plus fidèle?
Vous trahissez Orphise en aimant Isabelle.

DAMIS.

Je ne la trahis point, je l'aimois foiblement;
Et je prends celle-ci par raison seulement.
Un homme bien sensé n'aime que de la sorte;
Sur tout autre motif son intérêt l'emporte.
C'est là sa passion. Orphise n'a plus rien :
On m'offre une autre épouse avec beaucoup de bien,
Dois-je, en la refusant, me piquer de constance.
Et, tendre Céladon, préférer l'indigence
A l'état opulent où Géronte aujourd'hui

Prétend me rétablir en m'attachant à lui?

PASQUIN.

Dorante l'auroit fait en vous donnant Orphise;
Sa générosité....

DAMIS, en souriant.

Je ferois la sottise
De me sacrifier à son intention?

PASQUIN.

Pourquoi non? Vous devez faire réflexion
Qu'étant riche, et vous pauvre, il vous offroit sa fille.

DAMIS.

Que veux-tu que j'y fasse? Un procès de famille
Qu'a perdu ce bon homme, a changé son état.

PASQUIN.

Il peut le regagner. Je sais, d'un avocat,
Qu'on a fait à Dorante une injustice extrême;
Des gens très-bien au fait vous l'ont dit à vous-même.
Les juges de Nevers avoient été surpris;
Il en devoit, je pense, appeler à Paris.
De plus, Orphise attend d'une vieille parente
Une succession qu'on dit très-importante.

DAMIS.

Espérances en l'air, chimères, en un mot:
Pour compter là-dessus, il faut être bien sot.

PASQUIN.

Mais le gain du procès, selon toute apparence....

DAMIS.

Le solide, présent, vaut mieux que l'espérance.

PASQUIN.

Que dira-t-on de vous?

DAMIS, en riant.

Tout ce que l'on voudra.

PASQUIN.

C'est une ingratitude; on vous en blâmera.

DAMIS.

Ingratitude ou non, je songe à ma fortune.

PASQUIN.

Il n'est pas d'un bon cœur....

DAMIS.

Un bon cœur importune.

PASQUIN.

On n'a pour un ingrat que haine et que mépris

DAMIS.

Caractère odieux pour les petits esprits.
Qui craint ce titre-là n'est qu'un franc imbécille.
Tout fourmille d'ingrats, à la cour, à la ville.
De son seul intérêt on doit s'embarrasser;
Et sans ingratitude on ne peut s'avancer.

PASQUIN.

Mais la reconnoissance....

DAMIS.

Est une tyrannie,
Qui ne pourra jamais asservir mon génie.
Pusillanimité.

PASQUIN.

Vertu.

DAMIS.

Tais-toi, faquin.

PASQUIN.

Je lisois l'autre jour dans un petit bouquin,

u'il étoit un pays, où, pour l'ingratitude,
n ne pouvoit trouver un supplice assez rude.

DAMIS.

ays des Iroquois.

PASQUIN.

Pays des gens de bien.

DAMIS.

ui, de sots comme toi.

PASQUIN.

Je n'avance donc rien
vous prêcher?

DAMIS, en riant.

Tu vois.

PASQUIN.

Mais, Monsieur, à ce compte,
ous épouserez donc la fille de Géronte?

DAMIS.

n doutes-tu, Pasquin?

PASQUIN.

J'aurois tort d'en douter,
oyant qu'aucun égard ne peut vous surmonter;
Iais ce qui me surprend, c'est que, par preference,
éronte vous la donne.

DAMIS.

Oui, par reconnoissance.
ar mon père autrefois l'a comblé de bienfaits,
ont il veut qu'au plus tôt je sente les effets.

PASQUIN.

t vous trouvez cela?...

DAMIS.

Très-juste.

PASQUIN.

Ah! mon cher maître
Je vous prends sur le fait. Qui prétend reconnoître
Un bienfait est un sot; ne l'avez-vous pas dit?
Donc, selon vous, Géronte est un petit esprit,
Un imbécille, un fou.

DAMIS.

Qui te dit le contraire?
Il fait une sottise, et je le laisse faire.
En feignant d'admirer son généreux motif,
Mon admiration le rend encor plus vif:
Je me moque tout bas d'un pareil ridicule,
Et j'en profiterai sans le moindre scrupule.
N'est-ce pas très-bien fait?

PASQUIN.

Oui, le trait est fort beau
J'en suis édifié.

DAMIS.

Crois qu'il n'est pas nouveau.

PASQUIN.

Le bon cœur que voilà!

DAMIS.

Tu me crois bien blâmable
Mais apprends qu'au bon cœur l'esprit est préférable
Et que l'esprit consiste à n'avoir pour objet
Que son avancement, sans se rendre sujet
A tous ces vains égards, dont de prétendus sages
Nous font dans leurs écrits d'ennuyeux étalages.

Des plus puissants états l'intérêt est la loi;
Les grands hommes toujours ont pensé comme moi.

PASQUIN.

La chose étant ainsi, vous êtes un grand homme;
Si je le suis jamais, je veux bien qu'on m'assomme.

DAMIS.

Tu n'es qu'un idiot, qu'une âme du commun.

PASQUIN.

Vouloir vous corriger, c'est vous être importun;
Quoique, depuis le temps de votre adolescence,
J'aie acquis près de vous le droit de remontrance.

DAMIS.

Mais n'en use pas trop.

PASQUIN.

J'en userois en vain.
Je me tue à prêcher, vous allez votre train.

DAMIS.

Eh! n'ai-je pas raison? Sais-tu mieux que moi-même
Ce qui me convient?

PASQUIN.

Oui; parce que je vous aime,
Je voudrois....

DAMIS.

Va, tu peux te reposer sur moi:
Je m'ouvre librement, et je me fie à toi.
Que cela te suffise.

PASQUIN.

Un mot sur Isabelle:
Vous sentez-vous au fond quelque penchant pour elle?

DAMIS.

Pas le moindre.

PASQUIN.

Tant mieux.

DAMIS.

Et pourquoi donc tant mieux

PASQUIN.

C'est que si, par malheur, vous étiez amoureux,
Vous aimeriez tout seul; car elle en aime un autre.

DAMIS.

Qui te l'a dit?

PASQUIN.

Lisette. Il y va trop du vôtre
Pour que je vous le cache.

DAMIS.

Eh! que me fait cela?

PASQUIN.

Ah! je n'attendois pas cette réponse-là.

DAMIS.

Que m'importe son cœur, si j'obtiens sa personne
Je ne suis amoureux que du bien qu'on lui donne.
Je cherche à m'enrichir, non à me faire aimer.
D'ailleurs, quand mon mérite auroit pu la charmer
Cela dureroit peu; car à présent l'usage
Est qu'on ne s'aime plus après le mariage.

PASQUIN.

N'en étant point aimé, quand vous serez mari,
Ce sera, sur mon âme, un beau charivari.
Votre front pourra bien être orné par la belle.

DAMIS.

Ce malheur aujourd'hui n'est qu'une bagatelle :
De pareilles frayeurs sont visions de fous.

PASQUIN.

Je vois beaucoup de gens qui pensent comme vous.

DAMIS.

Mais quel est cet amant que ma future adore ?

PASQUIN.

Un homme qui vous doit être cher.

DAMIS.

Mais encore ?

PASQUIN.

Cléon.

DAMIS.

Quel conte !

PASQUIN.

Non ; rien n'est plus assuré.
Il adore Isabelle, il en est adoré.
Tout homme d'un haut rang, sentant sa bourse vide,
D'une riche bourgeoise est diablement avide.
Pourrez-vous disputer Isabelle à Cléon
Après ce qu'il a fait pour vous ?

DAMIS.

Eh ! pourquoi non ?
Voyons.

PASQUIN.

Laissons à part son rang et sa naissance ;
Mais songez, après tout, que la reconnoissance....

DAMIS.

Quelle reconnoissance est-ce que je lui doi.
Maraud ?

PASQUIN.

La question est plaisante, ma foi;
Il ne vous a sauvé que l'honneur et la vie,
Et ce sont menus droits qu'aisément on oublie.

DAMIS.

Ah, ah! je m'en souviens; l'affaire de Nevers?

PASQUIN.

Ah! qu'à votre louange on chantoit de beaux vers!
Vous aviez, disoit-on, d'une âme noble et fière,
Tué, pendant la nuit, un homme par-derrière.

DAMIS.

J'en étois innocent.

PASQUIN.

Oui, vous avez raison,
Je le sais : mais enfin, on vous mit en prison.
Le defunt, comme vous, étoit amant d'Orphise;
Vous auriez eu tous deux sur cela quelque prise;
L'assassin avoit su si bien prendre son temps,
Que vous eussiez pour lui payé tous les dépens;
Vous périssiez enfin, malgré votre innocence,
Si Cléon n'eût écrit en toute diligence,
Et n'eût mis tous ses soins à découvrir enfin
Qu'un parent du défunt étoit son assassin.

DAMIS.

Il est vrai; mais Cléon n'a fait, dans cette affaire,
Que ce qu'un galant homme est obligé de faire.
L'action est si belle, et lui fait tant d'honneur,
Qu'il la doit, plus que moi, tenir pour un bonheur.
Je sonde les motifs, j'en pèse le mérite.

PASQUIN.

Et vous pesez si bien, que vous demeurez quitte.
Que c'est un beau talent que de savoir compter!

DAMIS.

Qu'un fat est ennuyeux, quand il veut plaisanter!
Mais je ne songe pas qu'on attend le notaire;
Le bon homme aujourd'hui veut terminer l'affaire:
Je m'en vais le rejoindre, et dicter le contrat.

PASQUIN, seul.

Morbleu! que je suis las de servir un ingrat!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Mais où courez-vous donc?

ISABELLE.

Eh! que sais-je, Lisette?

LISETTE.

Écoutez-moi du moins.

ISABELLE.

Je suis trop inquiète :
Mon oncle sort, Cléon ne revient point. Helas!

LISETTE.

On l'est allé chercher, ne vous désolez pas :
Il va vous demander lui-même en mariage,
Peut-être obtiendra-t-il....

ISABELLE.

Ah! je tremble!

LISETTE.

J'enrage
De voir que vous ayez si peu de fermeté.

ISABELLE.

Je sais trop à quel point mon père est entêté....

LISETTE.

Eh bien! Madame, il faut imiter votre père.
Sans vous, au bout du compte, on ne sauroit rien faire:
Il tiendra pour Damis, vous tiendrez pour Cléon;
Il dira toujours oui, vous direz toujours non.

ISABELLE.

Est-ce là le parti qu'une fille bien sage?...

LISETTE.

Il vous en aimera mille fois davantage.
Un père est trop heureux, et surtout aujourd'hui,
De se voir un enfant qui tienne un peu de lui;
Cela n'est pas commun.

ISABELLE.

Je n'ai pas l'assurance....

LISETTE.

Eh bien! signalez-vous par votre obéissance;
Damis sera le prix de vos soumissions;
Et l'on ne force point les inclinations.

ISABELLE.

Ah! ne m'accable point par cette raillerie.

LISETTE.

Mais, enfin, quel parti prenez-vous, je vous prie?

ISABELLE.

De parler à Damis....

LISETTE.

Ah! j'approuve cela.

ISABELLE.

Et de lui déclarer....

LISETTE.

Hé! tenez, le voilà.

SCÈNE II.

ISABELLE, DAMIS, PASQUIN, LISETTE.

DAMIS.

MADAME, je ne sais si vous êtes instruite....

LISETTE, à Isabelle.

Courage. Vous voilà déjà tout interdite.

DAMIS.

Des bontés dont Géronte a daigné m'honorer.

ISABELLE.

Je sais jusqu'où son choix vous permet d'aspirer :
Je sais plus ; c'est qu'avant de m'avoir consultee,
L'offre qu'il vous a faite est par vous acceptée :
N'est-ce pas m'offenser ?

DAMIS.

Je ne puis le nier ;
Mais mon empressement doit me justifier.
Sitôt que je vous vis, je vous aimai, Madame.
Eh ! que n'ai-je point fait pour étouffer ma flamme ?
Pasquin m'en est témoin.

PASQUIN, à part.

Il a le diable au corps.

DAMIS, à Pasquin.

Parle donc.

PASQUIN.

Il est vrai qu'il a fait des efforts.
(bas à Damis.)
Mais pouvez-vous mentir avec cette impudence ?

DAMIS.

Ces efforts furent vains. Je m'imposai silence :

C'étoit beaucoup, Madame; et jusques à ce jour,
Ma bouche ni mes yeux n'ont point parlé d'amour.
A suivre mon penchant Géronte m'autorise,
Il m'offre votre main. Quelle aimable surprise!
Ai-je dû balancer, Madame, à l'accepter?
Étoit-ce vous aimer que de vous consulter?

PASQUIN.

Oh! mon maître a cela, qu'il va vite en affaires.
Quand on est bien pressé, l'on ne raisonne guères.

DAMIS.

L'amour et la raison peuvent-ils s'accorder?
Dans ces occasions, l'amour veut décider.

LISETTE.

Eh! ce n'est point l'amour en ceci qui décide;
Dites-le franchement, l'intérêt seul vous guide.

DAMIS.

L'intérêt? juste ciel! Moi qui ne sais qu'aimer!

PASQUIN.

Mon maître intéressé! Grand Dieu! c'est blasphémer.

DAMIS.

Tu sais que c'est à tort, Pasquin, qu'on me soupçonne,
Et que mon cœur n'en veut qu'à sa seule personne.

LISETTE.

Vous le direz cent fois, que nous n'en croirons rien:
Ma maîtresse est fort riche, et vous aimez son bien:
Voilà tout votre objet.

PASQUIN.

Rends-lui plus de justice.

(bas à Damis.)

Ma foi, l'on vous connoît, malgré votre artifice.

DAMIS.

Que le ciel !...

PASQUIN.

Que l'enfer !... Mais n'allons pas plus loin.
C'est à vous de jurer.

DAMIS.

Oui, le ciel m'est témoin
Que mon cœur, enchanté de ce qu'on me propose....

LISETTE.

Eh bien ! on vous croit donc, mais c'est la même chose ;
Car enfin.... Allons, vous, il est temps de parler,
Madame.

ISABELLE, à Damis.

Il faut ici ne rien dissimuler.
Je ne vous aime point, et sens que de ma vie,
Monsieur, de vous aimer je n'aurai nulle envie.

PASQUIN.

Ce n'est point s'exprimer énigmatiquement,
Et jusqu'au moindre mot j'entends ce compliment.

LISETTE va du côté de Damis, et le tire à part.

Je vous dirai bien plus, mais c'est en confidence,
Ma maîtresse vous hait, Monsieur, à toute outrance ;
Et moi qui parle, moi, je ne vous hais pas moins.

PASQUIN, à Damis.

Vous m'avez dit cent fois que vous perdiez vos soins
A chercher en ce monde une fille sincère :
En voici deux pour une.

DAMIS, à Isabelle.

Ah ! puisque votre père

De nous unir tous deux a formé le dessein,
A son ordre absolu vous résistez en vain.
De plus, quand vous saurez le motif qui l'y porte,
Votre haine, sans doute, en deviendra moins forte.

PASQUIN.

Tantôt de ce motif mon maître me parloit.
Morbleu! si vous saviez comment il l'admiroit!

ISABELLE.

Mais quel est-il enfin?

DAMIS.

C'est la reconnoissance:
Aimable qualité; vertu dont l'excellence
Mérite d'autant plus nos applaudissements,
Madame, qu'elle n'est que trop rare en ce temps.
Imitez votre père.

LISETTE.

Imitez-le vous-même.
Cléon aime Madame, et de plus elle l'aime.
Ce qu'il a fait pour vous est d'un assez grand prix,
Pour que vous lui cédiez....

PASQUIN, bas à Damis.

Ma foi, vous voilà pris.

DAMIS.

Si Lisette dit vrai....

LISETTE.

La chose est positive;
Et je....

DAMIS.

Cette raison n'est que trop décisive,

Je n'y puis répliquer, j'en suis au désespoir.
Il faut donc pour jamais renoncer à vous voir!

ISABELLE.

Ah, ciel!

DAMIS.

Oui, pour Cléon tout me sera facile;
Je vais agir pour lui.

ISABELLE.

Qui? vous?

DAMIS, à Isabelle.

Soyez tranquille:
Attendez tout enfin d'un cœur reconnoissant,
Prêt à faire sur soi l'effort le plus puissant:
De l'honneur, du devoir, je serai la victime.

ISABELLE.

Après un tel effort, comptez sur mon estime.

LISETTE.

Et sur mon amitié.

DAMIS.

Bientôt, par les effets,
Madame, vous verrez si j'impose jamais.

ISABELLE.

Adieu. Je vais tâcher de disposer mon père
A seconder l'effort que vous voulez vous faire.

PASQUIN, à Lisette.

En faveur des bontés que mon maître a pour vous,
Ne pourrai-je obtenir quelques regards plus doux?

LISETTE.

Je voudrois, de bon cœur, te trouver plus aimable;
Mais tiens, plus je te vois, moins la chose est faisable.

SCÈNE III.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

PASQUIN, que penses-tu de tout ce que tu vois?

PASQUIN.

Je suis content de vous, Monsieur, pour cette fois
Oui, j'en pleure de joie, et vous demande en grâce
De vouloir bien souffrir....

DAMIS.

Quoi?

PASQUIN.

Que je vous embrasse.

DAMIS.

D'où te vient donc, Pasquin, un tel ravissement?
Dis-moi.

PASQUIN.

De voir en vous un si prompt changement.

DAMIS.

Moi, je n'ai point changé, je suis toujours le même.

PASQUIN.

N'avez-vous par promis?....

DAMIS.

Ta sottise est extrême.
Tu crois que, pour Cléon, je m'en vais renoncer
A l'hymen d'Isabelle?

PASQUIN.

Oui.

DAMIS.

Tu l'as pu penser?

PASQUIN.

Comment donc? je croyois la chose indubitable.

DAMIS.

Oh bien! détrompe-toi, rien n'est moins véritable.
Quoi! moi-même j'irois détruire mon bonheur,
Par un sot point de gloire, un chimérique honneur!

PASQUIN.

Pour vous en dispenser, comment pourrez-vous faire?

DAMIS.

Je sais me retourner, j'ai plus d'un caractère.

PASQUIN.

Vous êtes donc un fourbe, aussi-bien qu'un ingrat?

DAMIS.

Si je me dévoilois, je ne serois qu'un fat;
Il faut, dans le besoin, travailler d'industrie.
C'est ce que le vulgaire appelle fourberie:
Moi, je l'appelle adresse et souplesse d'esprit.
Parlez selon les gens, et tout vous réussit.

PASQUIN.

Surtout l'hypocrisie.

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Même en ma présence,
Vous vantez le bon cœur et la reconnoissance.

DAMIS.

Je m'y suis vu forcé. Puisqu'on hait les ingrats,
Je ne puis être ingrat, et ne m'en cacher pas:
Un ingrat doit savoir l'art de se contrefaire.

PASQUIN.

Sentez par là l'horreur de votre caractère.

DAMIS.

A te dire le vrai, je la sens comme toi;
Et si je suis ingrat, je le suis malgré moi;
Le remords quelquefois se réveille et me gêne;
Mais quand j'y veux céder, mon intérêt m'enchaîne
Pour sortir du malheur où le sort m'a jeté,
Je me suis endurci contre la probité.
Je ne puis résister aux offres de Géronte:
L'honneur en souffre un peu, mais j'y trouve mon compte.

PASQUIN.

Mais vous avez promis bien positivement
De parler en faveur de Cléon.

DAMIS.

Oui vraiment.
Je lui tiendrai parole.

PASQUIN.

Oh! je n'y vois plus goutte.

DAMIS.

Pour venir à mes fins, c'est la plus sûre route.
Jusqu'au dernier excès Géronte est entêté,
Et ne révoque point ce qu'il a projeté.
D'ailleurs, en l'assurant que la reconnoissance
Me convie et m'oblige à fuir son alliance,
Ce discours généreux le prendra tellement,
Qu'il se confirmera dans son entêtement.
Cléon d'un dur refus emportera la honte,
Et sa haine, à coup sûr, tombera sur Géronte.

PASQUIN.

Bon courage, Monsieur : voilà, sans contredit,
Avoir fort peu d'honneur avec beaucoup d'esprit.

DAMIS.

L'honneur est d'un grand poids, mais il est peu commo
L'immoler au besoin c'est se mettre à la mode;
C'est par là que l'on voit à la ville, à la cour,
Tant de fourbes adroits s'avancer chaque jour.

PASQUIN.

Vous parviendrez à tout.

DAMIS.

Oui, Pasquin, je l'espère.

PASQUIN.

Mais, malgré votre esprit et votre savoir-faire,
Vous aurez de la peine à sortir d'embarras;
Car, à coup sûr, Cléon ne vous cédera pas.

DAMIS.

Je saurai l'y forcer par l'adroite manœuvre....

PASQUIN.

Vous allez donc ici faire votre chef-d'œuvre.
Permettez, avant tout, que je vous mette au fait

DAMIS.

Sur quoi donc?

PASQUIN.

Soyez sûr qu'Isabelle vous hait.

DAMIS.

Il s'agit d'épouser, et tu verras ensuite
Qu'on sait se faire aimer, quand on a du mérite.
Au pis-aller, le bien qu'elle m'apportera
De tous les accidents me dédommagera.

PASQUIN.

Ma foi, m'en croirez-vous? Fuyez qui vous méprise:
Retournons à Nevers, pour apaiser Orphise.
Elle vous adoroit. Son amour renaîtra
Dès le premier moment qu'elle vous reverra.
En même temps aussi je reverrai Nérine,
Qui, depuis notre absence, est, je crois, bien chagrine.
Hélas! la pauvre enfant! elle m'aimoit si fort,
Que, lorsque je partis....

DAMIS.

Tu pleures?

PASQUIN.

Ai-je tort?
J'ai quitté pour vous suivre une aimable maîtresse,
Plus douce qu'un mouton. Ici d'une diablesse,
Pour mes péchés, je crois, je me suis entêté.
Vous-même autant que moi je vous vois maltraité.
Laissons ces guenons-là. Partons, tout nous invite...

DAMIS.

Je trouve mon bonheur; tu veux que je le quitte,
Pour aller vivoter sur le reste d'un bien
Que Dorante a perdu? Non, je n'en ferai rien.

PASQUIN.

Craignez que d'un rival Cleon ne se délivre:
Il vaut mieux vivoter que de cesser de vivre.

DAMIS.

Cléon est grand seigneur, mais je ne le crains point:
S'il osoit me pousser jusques à certain point,
Je lui disputerois hautement Isabelle;
Et, si par des detours je veux m'assurer d'elle,

C'est afin d'éviter avec lui quelque éclat,
Qui pourroit m'obliger à passer pour ingrat.
Je veux l'être en secret sans en avoir la honte,
Afin de conserver l'estime de Géronte :
Par elle je saurai parvenir à mes fins ;
Et la perdre, entre nous, est tout ce que je crains.

PASQUIN.

Voici Cléon, je sors.

DAMIS.

Demeure, et de ta vie
Tu n'auras vu jouer si bien la comédie.
Admire et ne dis mot.

PASQUIN.

Du moins j'y tâcherai.
Mieux vous allez jouer et moins j'applaudirai.

SCÈNE IV.

DAMIS, CLÉON, PASQUIN.

CLÉON.

Vous me voyez, Damis, dans une peine extrême :
Mais, comme vous m'aimez autant que je vous aime,
Je viens me joindre à vous....

DAMIS.

Je l'ai dit mille fois.
Je songe incessamment à ce que je vous dois ;
C'est un doux souvenir ; et plus je le rappelle,
Plus je sens que mon cœur....

PASQUIN, à part.

La scène sera belle.

DAMIS.

Pasquin sait que tantôt nous en parlions tous deux.

PASQUIN.

Et nous en parlerons.

DAMIS.

Si je forme des vœux....

CLÉON.

J'apprends que vous voulez, en ami véritable....

DAMIS.

Je sais trop à quel point je vous suis redevable,
Pour ne pas employer tous mes soins désormais,
A prouver que je suis sensible à vos bienfaits.

PASQUIN, à Cléon.

Oh ! c'est le meilleur cœur....

DAMIS, bas à Pasquin.

Bourreau, veux-tu te taire!

CLÉON.

Je recherche Isabelle : on dit que sur son père
Vous pouvez tout, Damis; et cette occasion
Vous fournit les moyens....

DAMIS.

Votre protection
M'a tiré d'un péril....

CLÉON.

Je m'en fais trop de gloire
Pour prétendre....

DAMIS.

J'en veux conserver la mémoire
Jusqu'au dernier soupir.

CLÉON.

Vous me rendez confus

DAMIS.

Sans vous j'étois perdu : vos soins....

CLÉON.

N'en parlons plus.

DAMIS.

Je ne m'en lasse point, et je mourrois de honte,
Si....

CLÉON.

Cherchons les moyens d'obtenir de Géronte....

DAMIS.

Permettez qu'avant tout, en vous ouvrant mon cœur....

CLÉON.

Ne songez désormais qu'à faire mon bonheur.

DAMIS.

J'en suis tout occupé ; plein de reconnoissance,
Le plaisir d'obliger tient lieu de récompense.
Quiconque ne sert pas pour servir seulement,
N'en mérite pas même un seul remercîment.

CLÉON.

Si j'exige de vous une faveur bien grande,
Ce n'est pas comme un droit que je vous la demande ;
Je ne veux l'obtenir que de votre amitié.

PASQUIN, bas à Damis.

Eh quoi ! cet homme-là ne vous fait pas pitié ?

CLÉON.

Pour vous récompenser tout me sera facile,
Et je ne serai point satisfait ni tranquille.

Que lorsque j'aurai pu, Damis, vous rendre heureux,
Et vous élever même au-delà de vos vœux.

DAMIS.

Joindre à tant de bienfaits cette nouvelle grâce,
C'est me faire mieux voir ce qu'il faut que je fasse.

CLÉON.

Vous me promettez donc....

DAMIS.

Je ne vous promets rien;
Les effets parleront.

PASQUIN.

Et parleront si bien....

DAMIS, après avoir poussé Pasquin pour le faire taire.

Que ne puis-je vous faire un plus grand sacrifice!

CLÉON.

Me pouvez-vous jamais rendre un plus grand service,
Qu'en renonçant pour moi....

DAMIS.

Géronte vient à nous:
Commencez, s'il vous plaît, puis j'agirai pour vous.

PASQUIN, bas à Damis.

Ma foi, vous aurez peine à vous tirer d'affaire.

DAMIS, bas à Pasquin.

Va, je m'en tirerai, Pasquin; laisse-moi faire.
(à Cléon.)
Abordez-le.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON, DAMIS, PASQUIN.

GÉRONTE.

Oui, morbleu ! contre un si bon dessein
Tout le monde murmure et se déchaîne en vain ;
Je veux l'exécuter, et ma joie est extrême
De pouvoir en cela me contenter moi-même,
Et désoler mon frère, homme vain, entêté
Du faste, des grandeurs et de la qualité.
Mais que vois-je ?

CLÉON.

Monsieur.

GÉRONTE, à part.

La peste soit de l'homme !

CLÉON.

Je vois que mon abord vous surprend.

GÉRONTE, à Damis.

Il m'assomme.

CLÉON.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,
Je ne cesserai point....

GÉRONTE.

Je sais ce que je doi
Au sang dont vous sortez, au rang qui vous élève ;
Je me connois aussi : mais, s'il faut que j'achève,
La naissance et le rang que je respecte en vous,
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous.

CLÉON.

Mais songez, s'il vous plaît, que l'usage autorise....

GÉRONTE.

Dispensez-moi, Monsieur, de faire une sottise;
Et soyez informé, pour une bonne fois,
Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.
Je prétends que mon gendre aime à vivre en famille,
Je veux qu'il considère et chérisse ma fille;
Qu'il soit doux, complaisant, sincère, officieux;
Qu'il ne puisse parler ni de rang ni d'aïeux;
Que de me ménager il se fasse une affaire,
Et se tienne honoré de m'avoir pour beau-père.
Or, si j'étois le vôtre, avouez franchement,
Monsieur, que tout cela tourneroit autrement;
Ma famille à vous voir n'oseroit pas prétendre,
Je serois obligé de respecter mon gendre;
Et même, si j'osois l'appeler de ce nom,
On me commanderoit de régler mieux mon ton.
Vous haïriez ma fille; et, d'un vain titre ornée,
Elle viendroit chez moi pleurer sa destinée,
Tandis qu'on vous verroit briller à mes depens,
Et rire du bon homme avec les courtisans.

CLÉON.

Non; vous vous abusez, et la reconnoissance
Nous rendra vous et moi d'une egale naissance.

GÉRONTE.

Chansons que tout cela.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas,
Monsieur, que tous vos biens n'ont pour moi nul appas.

Votre frère toujours a réglé mes affaires,
Et sait que vos secours me seroient nécessaires;
Mais c'est le moindre objet qui m'amène chez vous,
Et j'y suis attiré par un charme plus doux.
Vous l'avoûrai-je enfin? Oui, j'adore Isabelle,
Et j'ose me flatter que je suis aimé d'elle.

GÉRONTE.

L'effrontée!

CLÉON.

Ah! bien loin de condamner nos feux,
Consentez que l'hymen nous unisse tous deux.
Imposez-moi des lois, je suis prêt à les suivre,
Dans un parfait accord avec vous je veux vivre;
En moi vous trouverez tous les égards d'un fils
Qui vous respectera, qui vous sera soumis.

GÉRONTE.

Voilà des courtisans le doucereux langage:
Fiez-vous-y, morbleu!

CLÉON.

Mais quoi! Si je m'engage....

GÉRONTE.

Jurez et protestez jusqu'à la fin du jour,
Je ne vous croirai point, vous êtes de la cour.

CLÉON.

Mais enfin....

GÉRONTE.

Mais enfin, Damis sera mon gendre,
Et....

DAMIS.

Non. A cet honneur je n'ose plus prétendre.

GÉRONTE.

A l'autre ! Et pourquoi non ? Je vous trouve plaisant.
N'est-ce pas mon dessein ? Est-il ami, parent,
Égard, avis, prière, ordre qui puisse faire
Que je n'achève pas au plus tôt cette affaire ?
Oui, je l'achèverai, puisqu'on me contredit ;
Dût mon benêt de frère en crever de dépit.

DAMIS.

Sans respecter les lois d'un père de famille,
L'amour a contre vous révolté votre fille.
Vous savez pour Cléon quels sont ses sentiments

CLÉON.

Voulez-vous séparer les plus tendres amants ?

GÉRONTE.

Les plus tendres amants ! Par la morbleu ! j'enrage,
Quand on vient me tenir ce doucereux langage ;
C'est de l'hébreu pour moi. Voici l'homme, en deux mots,
Que j'ai choisi pour gendre ; et trève de propos.
Oui, Damis, dès ce soir je vous donne Isabelle.

DAMIS.

Et moi je veux toujours vous prendre pour modèle.
Je dois tout à Cléon. Est-ce vous imiter,
Si, quand je lui dois tout, je lui veux tout ôter ?
Si vous vous souvenez des bontés de mon père,
Des bienfaits de Cléon la mémoire m'est chère.
Donnez-lui votre fille, et souffrez qu'aujourd'hui
Je puisse à vos dépens m'acquitter envers lui.
Je veux à vos genoux obtenir cette grâce.

GÉRONTE.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je l'embrasse.

Et mon cœur est saisi de doux ravissements,
Lorsque je vois en lui de si beaux sentiments.

DAMIS.

Si....

GÉRONTE.

Pour vous il n'est rien que je ne veuille faire.

DAMIS, vivement.

Quoi! vous consentez donc que Cléon?....

GÉRONTE.

Au contraire,
Me voilà résolu plus que je ne l'étois,
A vous donner ma fille; et je rebuterois
Un prince qui viendroit s'offrir d'être mon gendre,
Après ce que de vous je viens ici d'entendre.

DAMIS.

Songez....

GÉRONTE.

Je vous défends d'ajouter un seul mot.

CLÉON.

Votre frère sait bien....

GÉRONTE.

Mon frère n'est qu'un sot.
Qu'il me laisse le soin de régler ma famille.
C'est lui qui vous engage à rechercher ma fille,
Il s'est sur ce sujet fait quereller tantôt,
Et je m'en vais encor le tancer comme il faut.

SCÈNE VI.

DAMIS, CLÉON, PASQUIN

DAMIS.

J'ai peine, je l'avoue, à cacher ma surprise.
Se peut-il qu'à ce point Géronte vous méprise!

CLÉON.

Quoique désespéré d'un si cruel refus,
Je suis charmé de vous, et....

DAMIS.

Moi, je suis confus
De voir que mon bon cœur ne serve qu'à vous nuire.
Mais si par mes conseils vous voulez vous conduire,
Allez voir Isabelle, et conseillez-lui bien
De ne point obéir; je n'épargnerai rien
De ma part....

CLÉON, l'embrassant.

Que le sort me fut vraiment propice,
Quand il me donna lieu de vous rendre service!
Je n'oublîrai jamais les généreux efforts
Que vous voulez bien faire en ma faveur. Je sors;
Et je vais consulter ce qu'il faut que je fasse,
Pour ne point essuyer le sort qui me menace.
Adieu, Damis.

SCÈNE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Il sort très-satisfait de moi;
Aussi l'ai-je servi comme il faut.

PASQUIN.

Oui, ma foi;
Vous n'êtes point ingrat, et la preuve en est claire.

DAMIS.

Au fond, n'ai-je pas fait ce que je devois faire?

PASQUIN.

Oui. Ce qu'un honnête homme eût fait en pareil cas,
Vous l'avez fait, Monsieur, je n'en disconviens pas,
Et j'enrage de voir que cette perfidie
Ait l'air d'une action qui doit être applaudie.
Quoi! votre procédé ne vous fait pas horreur?

DAMIS.

Non.

PASQUIN.

Vous ne sentez pas au fond de votre cœur
Des remords?....

DAMIS.

Point du tout.

PASQUIN.

Ma patience est lasse.
Fourbe, ingrat, vous pouvez?....

DAMIS.

Ah! finissons, de grâce.

PASQUIN.

Cœur de tigre !

DAMIS.

C'est trop endurer d'un valet.

PASQUIN.

Je pense qu'il me vient de donner un soufflet.

DAMIS.

Insolent ! apprenez....

PASQUIN.

Voilà la récompense
De vous avoir toujours servi dès votre enfance ;
Mais, grâce à mon bonheur, jamais votre bonté
N'a donné d'autre prix à ma fidélité.
Ce traitement me fait souvenir d'un voyage
Où je mangeai pour vous mon petit héritage :
Vous tombâtes malade, et, sans vous faire tort,
Par mes soins, mes secours, j'empêchai votre mort.

DAMIS.

J'aurois avec plaisir abandonné la vie.

PASQUIN.

Vous n'en témoigniez pas cependant grande envie.
Pasquin, me disiez-vous en me tendant les bras,
Prends courage, mon fils, ne m'abandonne pas;
Et puisque tu veux bien partager ma misère,
Compte que si le sort me devient moins contraire,
Tu t'en ressentiras ainsi que moi. Mais, bon !
Huit ou dix jours après, vous prîtes un bâton,
Et me fîtes sentir, en me donnant l'aubade,
Que, grâces à mes soins, vous n'étiez plus malade.

DAMIS.

Oh! tais-toi, malheureux, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Eh bien!
Puisque vous le voulez, je ne vous dis plus rien :
Mais restez à Paris, retournez à la guerre,
Faites, si vous voulez, tout le tour de la terre,
Mariez-vous, ou bien ne vous mariez pas,
Le fidèle Pasquin ne suivra plus vos pas.
Me traiter de la sorte!

DAMIS.

Oui, selon ton mérite.

PASQUIN.

Mais ne craignez-vous pas?...

DAMIS.

Quoi?

PASQUIN.

Que si je vous quitte,
Je n'aille révéler vos manœuvres?

DAMIS.

Le fat!
Que diras-tu de moi? Que je suis un ingrat?
On ne te croira point; et par mon savoir-faire,
D'avance je suis sûr qu'on croira le contraire.
Tu viens d'en voir l'effet, et sans peine, crois-moi,
Je saurai démentir un faquin comme toi.

PASQUIN.

Vous tromperiez le diable; et je vous rends justice:
Mais si vous êtes fin, je ne suis pas novice,
Prenez-y garde, au moins.

DAMIS.

Ah! je te mets au pis.
Je suis las d'un valet qui donne des avis,
Ote-toi de mes yeux.

PASQUIN.

Donnez-moi donc mon compte.

DAMIS.

Va, va, je te paîrai de l'argent de Géronte.

PASQUIN.

Vous ne le tenez pas.

DAMIS.

Je le tiendrai bientôt.

PASQUIN.

J'ose encore en douter.

DAMIS.

Retire-toi, maraud.

PASQUIN.

Du moins....

DAMIS.

Ne pousse pas à bout ma patience.

PASQUIN.

Je me retire donc.

DAMIS.

Bon voyage.

PASQUIN va et revient.

Je pense
Que vous me rappelez.

DAMIS.

Je n'y songe pas.

PASQUIN.

Moi,
J'y songe, Monsieur; et, parlez de bonne foi,
Vous me regrettez.

DAMIS.

Non, ta figure m'ennuie.

PASQUIN, s'attendrissant.

Mon cher maître.

DAMIS.

Voilà trop de fois que j'essuie
Tes insolents propos.

PASQUIN.

Nous avons tort tous deux.
J'oublîrai le soufflet, oubliez....

DAMIS.

Non, je veux
Me défaire de toi.

PASQUIN.

Si j'aimois la vengeance,
Songez que je pourrois....

DAMIS.

Encore une insolence!

PASQUIN.

Mais considérez donc que si je me piquois,
J'irois trouver Géronte, et que je lui dirois....

DAMIS.

Dis ce que tu voudras, tu ne saurois me nuire.
Dans l'esprit du bon homme on tâche à me detruire;
Je l'ai si bien saisi, qu'il ne peut m'echapper.

PASQUIN.

Ma foi, mon cher patron, vous pourriez vous tromper.

DAMIS.

Que je me trompe ou non, ce n'est pas ton affaire.
Je te donne congé.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

PASQUIN, seul.

Congé pour tout salaire!
Me voilà bien payé; mais je m'en vengerai,
Et tout rusé qu'il est, je le démasquerai.
J'ai besoin contre lui d'une manœuvre adroite.
Çà, morbleu! commençons par instruire Lisette,
Puis Ariste et Cléon. Je conduirai sous main
L'intrigue, et nous verrons qui sera le plus fin
De cet homme ou de moi. L'imprudent me defie:
Je vais donc avec lui faire assaut de génie;
Et quoiqu'il ait tout lieu de compter sur le sien,
Fût-il aidé du diable, il faut qu'il cède au mien.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE.

Où trouverai-je Ariste? Ah! qu'il aura de joie
Du secours imprévu que le ciel nous envoie!
Pasquin bien à propos s'est venu rendre à nous,
Et je vais à Damis porter de rudes coups.
Le traître! Il est aimé d'une jeune personne,
Et par pure amitié Dorante la lui donne:
Enfin ce que pour lui Géronte fait ici,
Dorante en sa faveur l'a déjà fait aussi.
On dresse le contrat et la noce s'apprête;
Un malheureux procès vient troubler cette fête;
On le perd, et Damis à peine en est instruit,
Qu'il prend congé d'Orphise, ou plutot qu'il s'enfuit;
Ce lâche déserteur, trop digne qu'on l'assomme,
Se réfugie ici, séduit notre bon homme,
Et veut être son gendre aujourd'hui! Non, morbleu!
Je l'empêcherai bien, et nous verrons beau jeu.
De cette histoire-ci je prétends faire usage,
Et nous en tirerons un fort grand avantage:
Mais ne nous pressons point; avant que d'eclater,
Il faut avec notre oncle un peu nous concerter.
Allons donc.... Mais que veut cette noire femelle?
Je ne la connois point. Voyons.

SCÈNE II.

NÉRINE, LISETTE.

NÉRINE.

Mademoiselle,
C'est ici la maison de Géronte?

LISETTE.

Oui vraiment.

NÉRINE.

Je suis votre servante.

LISETTE.

Oh çà, sans compliment,
Qu'est-ce que vous voulez?

NÉRINE.

Vous me paroissez vive.

LISETTE.

Il est vrai, je le suis, et même un peu naïve;
Et je vous avoûrai que votre abord ici
Me paroît surprenant.

NÉRINE.

Le vôtre l'est aussi.
Quand même du logis vous seriez la maîtresse,
Vous pourriez me parler avec moins de rudesse;
Mais je crois, et soit dit sans vous mettre en courroux,
Que vous êtes ici ce que je suis chez nous.

LISETTE.

C'est selon; car enfin deux filles de notre âge
Peuvent fort bien se mettre à different usage;

Mais brisons là-dessus. Parlez, mon temps m'est cher.
Quel sujet vous amène ici?

NÉRINE.

J'y viens chercher....

LISETTE.

Géronte?

NÉRINE.

Non.

LISETTE.

Son frère?

NÉRINE.

Encor moins.

LISETTE.

Isabelle?

NÉRINE.

Point du tout.

LISETTE.

Point du tout! Qui diantre cherche-t-elle?
Demandez-vous Lisette? En ce cas la voici.

NÉRINE.

Non.

LISETTE.

Voilà tous les gens qui demeurent ici.

NÉRINE.

Excusez; je croyois y trouver un jeune homme....
On se sera mépris.

(Elle veut s'en aller.)

LISETTE.

Doucement. Il se nomme?

NÉRINE.

Damis.

LISETTE.

Damis! Oh, oh! Vous connoissez Damis?

NÉRINE.

Assez.

LISETTE.

Il est céans? Est-il de vos amis?

NÉRINE.

Peut-être. Mais, de grâce, achevez de m'instruire
Damis....

(Elle soupire.)

LISETTE.

Vous soupirez?

NÉRINE.

Il est vrai, je soupire.
N'a-t-il pas un valet qui se nomme Pasquin?

LISETTE.

Oui.

NÉRINE.

Mon message est fait. Adieu, jusqu'à demain.

LISETTE, la retenant.

Souffrez, à votre tour, que je vous interroge.
Vous avez de l'esprit.

NÉRINE.

Vraiment, c'est un éloge
Que je n'attendois pas.

LISETTE.

Êtes-vous de Paris?

NÉRINE.

Non, j'y suis depuis peu.

LISETTE.

Quel est votre pays?

Je voudrois le savoir.

NÉRINE.

Helas! que vous importe!

LISETTE.

J'ai pour le demander une raison très-forte.

NÉRINE.

J'en ai peut-être aussi pour ne le dire point.

LISETTE.

Non, croyez-moi, ma chère, éclaircissons ce point:
A quelque heureux succès cela peut nous conduire.

NÉRINE.

Mais, je suis de Nevers, puisqu'il faut vous le dire.

LISETTE.

Vous êtes de Nevers? L'ai-je bien entendu?

NÉRINE.

Fort bien. De point en point je vous ai répondu.
Souffrez....

LISETTE.

Encore un mot. Connoissez-vous Orphise?

NÉRINE.

C'est ma maîtresse.

LISETTE.

Ah, ciel!

NÉRINE.

D'où vient cette surprise?

LISETTE.

Vous êtes donc Nérine?

NÉRINE.

Oui.

LISETTE.

Quel ravissement!
Embrassez-moi, ma chère, et très-étroitement.
Orphise est-elle ici?

NÉRINE.

Sans doute, avec son père.

LISETTE.

Une seconde fois embrassez-moi, ma chère.
Soyez la bienvenue. O jour cent fois heureux!
Me voilà maintenant au comble de mes vœux.

NÉRINE.

Cet accueil obligeant me rassure et me charme.
Mais par quelle raison?....

LISETTE.

Nous sommes en alarme:
Le patron de céans veut donner pour époux
Damis à ma maîtresse.

NÉRINE.

Ah! que m'apprenez-vous?

LISETTE.

Or nous n'en voulons point, nous en aimons un autre,
Et nous voulons l'avoir: pour réclamer le vôtre,
Vous venez à propos. Reprenez votre bien,
Car très-assurément nous n'y prétendons rien.

NÉRINE.

Et Damis consent-il à ce beau mariage?

LISETTE.

C'est ce qui nous désole.

NÉRINE.

Ah, perfide! Ah, volage!

Je ne m'étonne plus si depuis quatre mois
L'ingrat n'a pas daigné nous écrire une fois.
Je tremble, et je ne sais s'il faut que je hasarde
De m'éclaircir aussi.... Mais, plus je vous regarde
Plus je crains que Pasquin n'ait imité Damis.
Le malheureux! après ce qu'il m'avoit promis!
Ma chère, dites-moi franchement s'il vous aime

LISETTE.

Voulez-vous le savoir au plus tôt par lui-même?

NÉRINE.

Comment?

LISETTE.

Dans un instant il viendra me chercher;
Et, de ce cabinet où je vais vous cacher....
Mais il vient, entrez vite, et soyez attentive.

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Viens-tu de chez Cléon?

PASQUIN.

Oui, mon enfant, j'arrive.
Des beaux tours de mon maître il est instruit à fonds.

LISETTE.

Il t'en a su bon gré?

PASQUIN.

Vraiment, je t'en réponds.
Si tu savois combien il m'a fait de caresses!....
Dis-moi, les grands seigneurs tiennent-ils leurs promesses

LISETTE.

Quelquefois.

PASQUIN.

C'est-à-dire, à parler franchement,
Qu'ils promettent beaucoup, et tiennent rarement.

LISETTE.

A te dire le vrai, c'est assez leur allure.

PASQUIN.

Tant pis.

LISETTE.

Mais pour Cléon, oh! sa parole est sûre.

PASQUIN.

Tant mieux. Car il prétend me faire tant de bien,
Que jamais, m'a-t-il dit, il ne me manque rien.
Enfin à mon mérite il sait rendre justice,
Et je vais, dès ce soir, entrer à son service.

LISETTE.

Tout de bon?

PASQUIN.

Tout de bon. C'est un point arrêté;
Mais n'en dis mot, au moins, car tout seroit gâté.
Il s'agit de fourber un fourbe très-insigne,
Qui du premier coup d'œil devine au moindre signe.
Une parole, un rien, tout le met en soupçon.
Je crois qu'il est sorcier.

LISETTE.

Va, mon pauvre garçon,
Je sais fort bien me taire.

PASQUIN.

Oh! tu n'es donc pas fille?

LISETTE.

Je suis fille, et me tais ; c'est par là que je brille.
Je faisois tout à l'heure une réflexion :
Quand Géronte est coiffé de quelque opinion,
Rien ne la peut détruire. Il entendra l'histoire
D'Orphise et de Damis sans en vouloir rien croire.

PASQUIN.

Il est vrai.

LISETTE.

Pour sortir de cette affaire-ci,
Nous aurions grand besoin qu'Orphise fût ici.

PASQUIN.

Plût à Dieu qu'elle y fût, aussi-bien que Nérine !
Mais elles sont bien loin, c'est ce qui me chagrine.

LISETTE.

Tu penses donc encore à Nérine ?

PASQUIN.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Et d'où peut provenir un pareil changement ?
Tu m'aimois, disois-tu ?

PASQUIN.

Je ne puis m'en défendre,
Tes yeux vifs et fripons ont pensé me surprendre ;
Mais enfin tes mépris, dont je te sais bon gré,
M'ont fait voir que leurs coups ne m'avoient qu'effleuré.
D'ailleurs, crois-tu qu'il soit une peine plus rude
Que celle de se voir noirci d'ingratitude ?
Non. Le cœur d'un ingrat est toujours agité,
Et je crois qu'un damné n'est pas plus tourmenté

On convient, malgré soi, que l'on n'est qu'un infâme,
Et toujours la raison.... qui règle une belle âme....
Car enfin, vois-tu bien, quand on a de l'honneur....
On rougit aisément.... et sitôt que le cœur....
Pour ainsi dire.... avec l'animal raisonnable....
Fi, morbleu! les ingrats ne valent pas le diable.

LISETTE.

J'admire la beauté de ton raisonnement.

PASQUIN.

Je me suis embrouillé.

LISETTE.

C'est dommage, vraiment!

PASQUIN.

La morale....

LISETTE.

Oui, Pasquin, ta morale est très-fine;
Mais tu la prêches mal. Revenons à Nérine.
Souhaites-tu bien fort de la voir?

PASQUIN.

Oui, ma foi.

LISETTE.

Écoute, sais-tu bien qu'il ne tiendroit qu'à moi
De te la faire voir?

PASQUIN.

Comment?

LISETTE.

Je suis sorcière.

PASQUIN.

Quoi! tu vas au sabbat?

LISETTE.

Serois-je la première?

Si tu veux, à l'instant un spectre paroîtra
Tout semblable à Nérine, et même parlera.

PASQUIN, bas.

(haut.)

La pauvre fille en tient. Tu radotes, Lisette.

LISETTE.

Non, tu n'as qu'à parler, c'est une affaire faite.

PASQUIN.

Je te croyois plus sage.

LISETTE.

Ah, que de vains propos!
Dis : « Je veux voir Nérine »; et moi, par quelques mots
Que je vais prononcer, je la ferai paroître.

PASQUIN.

Parbleu! c'est être folle autant qu'on le puisse être :
Mais je consens à tout, pour me moquer de toi.

LISETTE.

Bon.

PASQUIN.

Je veux voir Nérine; allons, montre-la-moi.

LISETTE.

(Elle fait plusieurs gestes extravagants, et puis un cercle autour de Pasquin, et dit ensuite fort gravement :)

« Amo. Masculinus. Diabolus. »

PASQUIN.

Comment diable!
Elle sait le grimoire!

LISETTE.

A ma voix redoutable,
Obéissez, Nérine, et paroissez ici.

SCÈNE IV.

NÉRINE, LISETTE, PASQUIN.

NÉRINE.

Tes charmes peuvent tout; j'accours, et me voici

PASQUIN.

Ah! que vois-je?

LISETTE.

As-tu peur?

PASQUIN.

Non; mais c'est que je tremble.

LISETTE.

Je vais voir ma maîtresse, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE V.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Lisette, demeurez. Quelle malignité!
Me laisser là tout seul! Lisette, en vérité...

NÉRINE le retient.

Approche.

PASQUIN.

Attendez donc.
(Il fuit de l'autre côté du théâtre.)

NÉRINE.

Suis-je si redoutable?

PASQUIN.

Parlez-moi franchement, n'êtes-vous point un diable?

NÉRINE.

Oui, sans doute, je suis un diable féminin.

PASQUIN.

Peste! vous êtes donc un diable bien malin.

NÉRINE.

Viens, je veux t'embrasser.

PASQUIN.

Pour m'étouffer, peut-être;
Madame Lucifer, allez prendre mon maître.

NÉRINE.

Ah, ah, ah.

PASQUIN.

Vous riez! Cet esprit est bouffon
Mais il faut que je sois un insigne poltron.
Approchez, s'il vous plaît, que je vous examine
Arrêtez. Bon. Voilà tous les traits de Nérine.
Parlez.

NÉRINE.

Hé! le poltron! deux filles te font peur?
Toi, qui m'as si souvent parlé de ta valeur.

PASQUIN.

Oh! c'est elle. Je sens renaître mon courage.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce lugubre équipage?

NÉRINE.

C'est que la tante est morte, et nous portons le deuil.
Grande succession.

PASQUIN.

Bon. Au premier coup d'œil
Cet accoutrement noir m'a frappé. La surprise
De te voir tout à coup.... Tu ris de ma sottise :
Mais bien d'autres que moi, peut-être, y seroient pris
Pourquoi donc, s'il vous plaît, êtes-vous à Paris?

NÉRINE.

Pourquoi? Pour ce procès qu'avoit perdu Dorante.

PASQUIN.

Dieu merci, me voilà hors de toute épouvante.
Viens, je veux t'embrasser du meilleur de mon cœur.
Il n'en faut point mentir; mais tu m'as fait grand'peur.

NÉRINE.

C'est bien fait. Tu voulois prendre une autre maîtresse,
Et t'en voilà puni.

PASQUIN.

Va, crois-moi, ma foiblesse
N'a duré tout au plus que la moitié d'un jour,
Et ce n'est proprement qu'une éclipse d'amour.

NÉRINE.

J'ai fort bien entendu ton discours à Lisette,
Et de ton repentir je suis très-satisfaite:
Mais plus d'éclipse, au moins.

PASQUIN.

Non; je te le promets.
Tu me vois étonné, si je le fus jamais.
Quel hasard a voulu que tu te sois trouvée
Ici tout à propos?...

NÉRINE.

Quand j'y suis arrivée,
Je ne m'attendois pas à cet événement.

PASQUIN.

Ma foi, ni moi non plus.

NÉRINE.

Je voulois doucement,
Et sans me découvrir, apprendre si ton maître,
Comme on nous le dit hier, étoit céans. Peut-être

L'aurois-je pu savoir par des gens du quartier.
J'ai cru qu'il valoit mieux m'adresser au portier.
Je ne l'ai point trouvé. Sa porte étoit ouverte;
J'ai traversé la cour. La cour étoit déserte,
Pas le moindre laquais. Moi, sans me rebuter,
J'ai monté jusqu'ici. C'étoit beaucoup tenter :
Mais l'amour me guidoit, j'étois bien soutenue.
Lisette s'est d'abord présentée à ma vue.
J'ai demandé Damis. J'ai su ses trahisons.
Cela m'a fait sur toi naître quelques soupçons.
Je l'ai dit bonnement. Lisette m'a cachée :
Tu viens, je t'ai fait peur, et n'en suis pas fâchée.

PASQUIN.

Les friponnes! A moi, me faire de ces tours!
Je n'en serai remis de plus de quinze jours.
Mais, Nérine, apprends-moi des nouvelles d'Orphise.
Que dit-elle de nous?

NÉRINE.

Ce qu'il faut qu'elle en dise.
Bien du mal.

PASQUIN.

Il est vrai qu'on n'en peut dire assez;
De mon maître, s'entend. Pour moi, comme tu sais....

NÉRINE.

Je sais que, si Lisette eût eu plus de foiblesse,
J'en avois pour mon compte, ainsi que ma maîtresse.
Va, je ne suis pas dupe, et....

PASQUIN.

Parlons du procès.
Votre appel à Paris a-t-il quelque succès?

NÉRINE.

Le procès est gagné, la tante est dans la bière.
Orphise, ma maîtresse, est sa seule héritière.

PASQUIN.

La peste, quelle aubaine!

NÉRINE.

Et tous ces grands biens-là
Sont venus en huit jours. Que dis-tu de cela?

PASQUIN.

Qu'il semble que le ciel en tout vous favorise,
Pour punir un ingrat, et pour venger Orphise;
Car je ne pense pas qu'après ce qu'il a fait,
Le dessein qu'elle avoit puisse avoir son effet.

NÉRINE.

Si ma maîtresse encor le retrouvoit fidèle,
Avec quelques soupirs il obtiendroit tout d'elle
Il possédoit son cœur; mais dès qu'elle saura
Toute sa perfidie, elle se guérira.

PASQUIN.

Si tu pouvois céans amener ta maîtresse,
Rien ne la pourroit mieux guérir de sa foiblesse.

NÉRINE.

Cela m'est très-facile, elle est fort près d'ici:
Mais il faut qu'avec moi tu lui parles aussi.

PASQUIN.

Soit: mais séparons-nous. Damis peut nous surprendre.
A vingt pas du logis tu n'auras qu'à m'attendre,
Je m'en vais t'y rejoindre. On vient.

NÉRINE

Et moi, je sors.

SCÈNE VI.

ISABELLE, ARISTE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE, à Pasquin.

Qu'est devenu le spectre?

PASQUIN.

Il est déjà dehors,
Madame la sorcière, et si ton art magique
M'a fait voir tout à coup un esprit fantastique,
Moi j'en evoque un autre, et dans quelques moments
Vous verrez tout l'effet de mes enchantements.

LISETTE.

Que dis-tu?

PASQUIN.

Qu'à l'instant Orphise va paroître,
Pour rompre les projets de mon indigne maître;
Nous avons entrepris de l'amener ici,
Et je veux que tantôt Dorante y vienne aussi.

ARISTE.

J'irai le chercher, moi.

PASQUIN.

Tant mieux, dans leur colère,
Dieu sait comme ils peindront Damis à votre père.

ARISTE.

De l'humeur dont il est, quand il le connoîtra,
Loin d'en faire son gendre, il le détestera;
Mais il faut que Cléon sache notre entreprise,
Et que dans son carrosse il aille prendre Orphise.
Va le trouver. Il est dans mon appartement.

ISABELLE.

Dépêche-toi, Pasquin.

PASQUIN.

J'y cours dans ce moment.

ARISTE.

Il nous faudroit du temps. Pour l'obtenir, ma nièce,
Suivez bien mes conseils.

PASQUIN.

Quels sont-ils?

LISETTE.

Ma maîtresse
Va feindre d'accepter ton maître pour époux.
Mais à condition....

PASQUIN.

Je comprends.

ARISTE.

Taisez-vous.
Quelqu'un vient, ce me semble.

PASQUIN.

Adieu, je me retire.

ISABELLE.

Je crains....

LISETTE.

Tout ira bien, j'ose vous le redire.
Oui, je veux mourir fille (et j'en enragerois).
Si Damis est jamais votre époux.

ISABELLE.

Tu pourrois....

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARISTE, DAMIS, ISABELLE, LISETTE.

GÉRONTE, à Ariste.

Ah! vous voilà. Je viens de conclure une affaire,
Qui n'aura pas, je crois, le bonheur de vous plaire.
Mais je vous avoûrai que mon ambition
N'est pas celle d'avoir votre approbation.

ARISTE.

Je vous suis obligé.

GÉRONTE.

Pour vous, ma chère fille,
Qui voulez, quoi qu'il coûte, anoblir ma famille.
Et qui vous entêtez d'un seigneur indigent,
Qui soupire pour vous, moins que pour mon argent;
De vos hauts sentiments daignez un peu descendre,
Et recevez l'époux que j'ai choisi pour gendre.
Il n'est point relevé par des titres pompeux :
Mais il m'aime, il vous aime, et c'est ce que je veux;
Vous ne vous direz point, ni Monsieur ni Madame,
Il sera votre époux, et vous serez sa femme;
Ces beaux noms consacrés à la société,
Et bannis par l'orgueil et l'infidélité,
Seront, conformément aux coutumes antiques,
Vos titres les plus doux et les plus magnifiques.

LISETTE.

Ces mots ont en effet un agréable son!
Ma femme! mon époux! oui, vous avez raison.

GÉRONTE.

Tu veux railler, je crois.

LISETTE.

Moi? Point du tout. J'admire.
Mon époux! Que ce mot est agréable à dire!

GÉRONTE.

Notre contrat est fait et dressé comme il faut.

LISETTE.

Le beau chef-d'œuvre!

GÉRONTE.

Allons le signer au plus tôt.
(à Isabelle.)
Comment! vous hésitez?

ISABELLE.

Ah! de grâce, mon père!

GÉRONTE.

Quoi! coquine!

ARISTE.

Calmez un peu votre colère,
Et daignez l'écouter pendant quelques moments.

GÉRONTE.

Et qu'ai-je affaire, moi, de ses raisonnements?

ARISTE.

Mais enfin....

GÉRONTE.

Mais enfin la chose est résolue;
Qu'on ne réplique pas : ma bile est trop émue.

ARISTE.

Quel risque courez-vous à savoir ses raisons?

GÉRONTE.

De voir qu'elle ne suit que vos sottes leçons.

ARISTE.

Voilà de vos discours; mais je vous les pardonne,
Pourvu que vous voyiez quels conseils je lui donne.

GÉRONTE, à sa fille.

Eh bien! vous dites donc?...

ISABELLE.

Que je ne ferai plus
Contre vos volontés des efforts superflus;
Mais, mon père, du moins, si ma plus forte envie
Est de vous immoler le bonheur de ma vie,
Ne me contraignez pas d'obéir dès ce jour,
Et donnez-moi du temps pour combattre l'amour.
Oui, pour premier effort de mon obéissance,
Je m'en vais à Cléon ôter toute espérance,
Lui dire que Damis doit être mon époux,
Et que l'amour sur moi peut beaucoup moins que vou
Après un tel effort, le temps fera le reste,
Il vient à bout de tout. Enfin je vous proteste
Que, si vous persistez dans votre sentiment,
Je vous obéirai, mon père, aveuglément.

GÉRONTE.

Oh! j'y persisterai, j'ose vous le promettre.
Mais à combien encor voulez-vous nous remettre?

LISETTE.

Cléon avoit son cœur, et l'avoit tout entier:
Il nous faut bien au moins six mois pour l'oublier.
Et pour aimer Monsieur, qui n'est pas trop aimable,
Un delai de trois ans me paroît raisonnable.

GÉRONTE.

Vous êtes une sotte, on vous l'a dit cent fois;
Taisez-vous.

DAMIS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois,
Monsieur, que je n'ai pas le bonheur de lui plaire.

LISETTE.

Oh! vraiment, désormais je serai moins sincère;
Car je ne dirai plus que mille biens de vous.
De ma maîtresse un jour vous deviendrez l'époux,
Je dois m'accoutumer à vous flatter d'avance,
Et joindre mes respects à son obéissance.

ARISTE.

Mon frère, vous voyez le fruit de mes avis.
Eh bien! a-t-on mal fait de les avoir suivis?

GÉRONTE.

Non; et j'avoue ici que ma surprise est grande.

ARISTE.

Ainsi donc Isabelle obtiendra sa demande?

GÉRONTE.

Soit. Nous différerons encore quelque temps,
Il faut la contenter; mais aussi je prétends
Que Cléon dès ce jour apprenne d'Isabelle
Combien mes volontés ont de pouvoir sur elle,
Qu'elle obtienne de lui de ne le voir jamais,
Et que Damis enfin soit aimé désormais.

ARISTE.

Je vais trouver Cléon, et moi-même l'instruire....

GÉRONTE.

Mais au moins dites-lui tout ce qu'il faut lui dire.

ARISTE.

Reposez-vous sur moi.

GÉRONTE.

Je sors pour un instant.
Ma fille, songez bien....

LISETTE.

Eh! vous serez content.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

J'AI peine à croire encor ce que je viens d'entendre :
Madame, se peut-il que l'amour le plus tendre,
Appuyé du devoir, ait touché votre cœur,
Et consentez-vous bien à faire mon bonheur?

ISABELLE.

Aux lois de mon devoir vous me voyez soumise.

LISETTE.

Oui : mais à dire vrai, c'est faire une sottise
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,
Et tout homme d'honneur en doit craindre l'effet.
Je pourrois sur cela me faire mieux comprendre;
Mais vous m'entendez bien si vous voulez m'entendre.

DAMIS.

Si Madame consent que je sois son époux,
Sa vertu me répond du bonheur le plus doux.

LISETTE.

Ne vous y fiez pas.

DAMIS.

Je ne veux point encore
Vous presser de m'aimer, quoique je vous adore.
Un autre a votre cœur, je ne puis l'ignorer;
Mais laissez-moi du moins la douceur d'espérer.
Daignez à mon amour accorder cette grâce:
Pour l'obtenir de vous, que faut-il que je fasse?
(Il se jette à ses genoux.)
Permettez qu'un amant respectueux, soumis....

SCÈNE IX.

ISABELLE, ORPHISE, CLÉON, DAMIS, LISETTE, NÉRINE.

CLÉON.

Que vois-je? C'est donc là ce que tu m'as promis,
Perfide?

ORPHISE.

C'est ainsi que Damis m'est fidèle?
Et je trouve l'ingrat aux genoux d'Isabelle?

DAMIS, à part.

Ciel! qu'est-ce que je vois!

CLÉON.

Sont-ce là les effets
Qu'ont produits dans ton cœur mes soins et mes bienfaits?

ORPHISE.

Est-ce donc là le prix que je devois attendre
D'une estime si pure, et d'un amour si tendre?

CLÉON.

Fut-il jamais un cœur et plus double et plus bas?

LISETTE.

Bon. Poussez l'un et l'autre, et ne l'épargnez pas.

CLÉON.

Rends grâces au respect qui retient ma colère....

DAMIS, fièrement.

Ne vous emportez pas; on peut vous satisfaire.

CLÉON.

Ah! je te punirai....

ORPHISE.

Je me charge du soin
De le punir, Monsieur; vous en serez témoin.
Mon amour outragé va me servir de guide,
Pour venger mon injure, et confondre un perfide.
Mon père ignore encor toutes tes trahisons;
Mais je vais, de ce pas, confirmer ses soupçons,
Et nous viendrons ici déclarer à Géronte
Le lâche procédé qui te couvre de honte.

LISETTE.

Oui, oui, nous parviendrons à le désabuser.
Chez Ariste, avec nous, venez vous reposer
Pendant qu'il est dehors: jusqu'à ce qu'il revienne,
Il faut, sur tout ceci, que l'on vous entretienne.

ORPHISE, à Damis.

Attendant le succès de nos communs efforts,
Perfide, je te laisse en proie à tes remords.

SCÈNE X.

DAMIS, seul.

Quelle aventure! ô ciel! Comment, par quel miracle
Orphise est-elle ici pour me servir d'obstacle?

Son père va venir, je les verrai tous deux....
Que la foudre à l'instant puisse tomber sur eux !
Allons, il faut tâcher de parer ma disgrâce.
J'ai déjà concerté ce qu'il faut que je fasse ;
Et pendant leurs discours, que je n'écoutois pas,
Je songeois aux moyens de sortir d'embarras.
Prévenons le bon homme, et, sans perdre courage,
Mensonge, adresse, esprit, mettons tout en usage.
Il ne les connoît point ; et sa crédulité
Peut faire réussir ce que j'ai projeté.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GÉRONTE, DAMIS.

GÉRONTE.

Ils veulent me surprendre?

DAMIS.

Oui, la chose est certaine.

GÉRONTE.

Leurs efforts seront vains, ne soyez point en peine.

DAMIS.

J'ai balancé long-temps à vous le déclarer;
Mais, comme on veut me perdre et me déshonorer,
J'ai résolu, Monsieur, de rompre le silence.
Vous pourriez vous laisser tromper à l'apparence;
Car enfin leur projet est si bien concerté,
Que tout homme croiroit ce qu'ils ont inventé,
S'il n'étoit prévenu sur cette fourberie.

GÉRONTE.

Mais par où savez-vous leur complot, je vous prie?

DAMIS.

Par mes réflexions.

GÉRONTE.

Cela ne prouve rien.

DAMIS.

Voulez-vous m'écouter?

GÉRONTE.

Oui-dà, je le veux bien.

DAMIS.

Cléon depuis long-temps est aimé d'Isabelle,
Qui ne ressent pour moi qu'une haine mortelle,
Ai-je dit; cependant tout d'un coup je la voi
Prête à quitter Cléon pour me donner sa foi,
Mais à condition que l'hymen se diffère.
On veut gagner du temps; ceci cache un mystère,
Me suis-je dit encor.

GÉRONTE.

Je crois qu'il a raison.

DAMIS.

Vous sortez, aussitôt je vois entrer Cléon;
Isabelle lui dit, mais sans paroître émue,
Qu'à m'épouser enfin elle s'est résolue.
Je croyois que Cléon, enflammé de courroux,
S'alloit plaindre aigrement de moi, d'elle, de vous.
Je ne veux point, dit-il, me répandre en injures,
Damis, j'étoufferai jusqu'aux moindres murmures.
Isabelle vous donne et sa main et son cœur;
J'y consens, soyez-en tranquille possesseur.
D'un amant qu'on trahit est-ce là le langage?

GÉRONTE.

Non, non; ils m'ont trompé, je le vois bien. J'enrage,
Lorsque sur tout cela je fais réflexion....

DAMIS.

Écoutez-moi, de grâce, avec attention:
Isabelle et Cléon, en bonne intelligence,
Vont dans l'appartement d'Ariste....

GÉRONTE.

Plus j'y pense,
Et plus je vois, morbleu! que je ne suis qu'un sot.

DAMIS.

Mais écoutez-moi donc.

GÉRONTE.

Je ne dirai plus mot.
Achevez.

DAMIS.

Je les suis....

GÉRONTE.

Je vous ferai connoître....

DAMIS.

Mais je les suis de loin, ne voulant pas paroître
Ils entrent....

GÉRONTE.

Ce qu'on gagne à se jouer à moi.

DAMIS.

Je me tiens à la porte. On parle. J'entends....

GÉRONTE.

Quoi?

DAMIS.

Qu'on demande à Pasquin....

GÉRONTE.

Votre valet?

DAMIS.

Sans doute
Si les gens qu'il sait bien sont arrivés. J'écoute
Pour savoir sa réponse, et j'entends ce maraud
Qui dit que ces gens-là vont venir au plus tôt.

Qu'il les a tous instruits de la bonne manière,
Et qu'enfin la suivante, et la fille, et le père,
Savent si bien leur rôle, et le joûront si bien,
Qu'à cette comédie il ne manquera rien.

GÉRONTE.

Non; car j'en serai, moi : je la rendrai plaisante.

DAMIS.

Un vieillard doit venir sous le nom de Dorante,
Arrivé depuis peu de Nevers à Paris :
Car, de tous leurs discours, c'est ce que j'ai compris;
Une fille suivra, qui, se disant Orphise,
Soutiendra qu'à Nevers elle me fut promise;
Que je suis un ingrat qui lui manque de foi.
Et, pour mieux appuyer ce qu'ils diront de moi,
Une fausse suivante, après cent impostures,
D'un air simple et naïf m'accablera d'injures.

GÉRONTE.

Allons, sortons.

DAMIS.

Il faut....

GÉRONTE.

Suivez-moi.

DAMIS.

Mais enfin,
Il est bon de savoir quel est votre dessein.

GÉRONTE.

Mon dessein? c'est d'aller chanter pouille à mon frère.

DAMIS.

Si j'osois....

GÉRONTE.

Je n'ai point de plus pressante affaire.

DAMIS.

De grâce, modérez un tel emportement :
Il faut, pour nous venger, agir plus doucement.

GÉRONTE.

Pour qui me prenez-vous? User de politique,
Sachant qu'à me tromper tout le monde s'appliqu

DAMIS.

Oui, si vous m'en croyez.

GÉRONTE.

Je ne vous croirai poin
Et rien ne me sauroit convertir sur ce point.

DAMIS.

Voulez-vous aujourd'hui désoler votre frère?

GÉRONTE.

Oui.

DAMIS.

Feignez d'ignorer le nœud de cette affaire :
Mais lorsqu'il vous viendra proposer d'écouter
Ceux que pour m'accuser il doit vous présenter,
En vous moquant de lui, dites, d'un air tranquill
Qu'il prend, aussi-bien qu'eux, une peine inutile
Que dejà vous savez le fait dont il s'agit,
Qu'il peut les renvoyer, et vous tenez pour dit....

GÉRONTE.

Il faut donc ignorer qu'ils veulent me surprendre

DAMIS.

Oui. Mais, pour les punir, il faut, sans plus attendr
Révoquer le délai que l'on vous a surpris,
Et terminer la chose aujourd'hui.

GÉRONTE.

J'y souscris.

DAMIS.

Ils verront bien par là que toute leur adresse....

GÉRONTE.

Il est vrai. Vos discours sont si pleins de sagesse,
Que je me voudrois mal de n'y pas deferer.
Pour la première fois, je vais me modérer.
Oh, qu'il m'en coûtera! Je sens que, de ma vie,
Je n'eus de quereller une si forte envie.

DAMIS.

Mais, si vous aimez mieux éclater....

GÉRONTE.

Non, Damis;
Me voilà résolu de suivre votre avis.

DAMIS.

Quelquefois il est bon de se mettre en colère.

GÉRONTE, en fureur.

Ventrebleu! je vous dis que je n'en veux rien faire.

DAMIS.

L'intérêt que je prends....

GÉRONTE.

Trève de compliment.

DAMIS.

Oui, je me sens pour vous un tel attachement,
Qu'il n'est rien....

GÉRONTE.

Vous plaît-il de garder le silence?

PASQUIN, derrière le théâtre.

Je vais le préparer, donnez-vous patience.

GERONTE.

Qu'est-ce que j'entends là ?

DAMIS.

C'est la voix de Pasquin

On a, pour commencer, détaché ce coquin.

GÉRONTE.

Éloignez-vous un peu, vous pourrez nous entendre
Et, quand il sera temps, vous viendrez le surprendre

DAMIS.

Il va vous en conter de toutes les façons.

GÉRONTE.

Eh ! vous verrez comment je reçois les fripons.

SCÈNE II.

GÉRONTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Le voici justement. Allons, Pasquin, courage.

GÉRONTE, à part.

Il cherche à m'aborder.

PASQUIN, à part.

L'affaire où je m'engage
Pourroit bien m'attirer quelque mauvais regal.
Damis est un fripon. Géronte est un brutal.
Il me voit.

GÉRONTE.

Que veux-tu ?

PASQUIN.

Mais.... Je cherche mon maître

Si j'osois vous prier de me dire....

GÉRONTE, à part.

Le traître

(à Pasquin.)

Va commencer son rôle. Eh bien? tu veux savoir....

PASQUIN.

Où peut être Damis. Il est de mon devoir
De ne lui pas laisser ignorer une chose....

GÉRONTE.

Quoi donc? qu'est-ce que c'est? Apprends-le-moi.

PASQUIN.

Je n'ose.

GÉRONTE.

Parle. Je te promets de ne me point fâcher.

PASQUIN.

Eh! le moyen, Monsieur, de vous en empêcher?
Si vous saviez le fait, vous voudriez, je gage,
D'Isabelle et de lui rompre le mariage.

GÉRONTE.

Tout de bon?

PASQUIN.

Tout de bon. Rien n'est plus assuré;
Mais vous ne saurez rien, car je l'ai bien juré.

GÉRONTE.

Compte....

PASQUIN.

Un valet discret, et qui veut le paroître,
Ne doit point publier les défauts de son maître.

GÉRONTE.

C'est bien dit. Je te crois un honnête garçon,
Quoique tu portes l'air d'un insigne fripon.

PASQUIN.

Ah! mon air me fait tort; et plus on m'examine,
Plus on voit qu'il n'est rien si trompeur que la mine.

GÉRONTE, à part.

La tienne, scélérat! ne trompe point du tout.
(haut.)
Çà, dis-moi donc....

PASQUIN.

Jamais vous ne viendrez à bout
De tirer de ma bouche un aveu de la sorte.

GÉRONTE.

Eh! fais-moi ce plaisir.

PASQUIN.

Non, le diable m'emporte:
Vous croyez que Damis est un homme d'honneur;
Est-ce à moi, s'il vous plaît, à vous tirer d'erreur?
Non, non, quoi qu'il ait fait, je ne veux rien vous dire:
Trop de gens par malheur sauront vous en instruire.

GÉRONTE.

Eh, qui donc?

PASQUIN.

Ces gens-là demandent à vous voir;
Ils sont ici. Pour moi, je ferai mon devoir;
(Il pleure.)
Et, bien loin de parler contre mon pauvre maître...
Ne sauriez-vous me dire en quels lieux il peut être?
Vous allez nous chasser, Monsieur; je le prevoi.

GÉRONTE, à part.

Le fat, sur mon honneur, croit se moquer de moi.

PASQUIN.

Peste soit de Dorante, et peste soit d'Orphise!

GÉRONTE, à part.

Le fripon!

PASQUIN.

Je sais bien que Damis les méprise,
Quoiqu'ils eussent pour lui mille bontés tous deux;
Mais aime-t-on les gens qui cessent d'être heureux?
Orphise étoit fort riche; il l'aimoit comme telle:
Un procès la ruine; il fuit, trouve Isabelle,
Seule et riche héritière; et pour bien moins, je croi
Que l'on peut être ingrat et manquer à sa foi.

GÉRONTE, à part.

L'y voilà.

PASQUIN, à part.

Je le tiens.

(haut.)

Vous êtes équitable;
De bonne foi, leur plainte est-elle raisonnable?
Là, je vous en fais juge, et j'attends....

GÉRONTE, à part.

De quel art
Pour me surprendre mieux sait user ce pendard!

PASQUIN.

Vous ne répondez rien. Ah! le maudit voyage!
Que diable allions-nous faire à Nevers?

GÉRONTE, à part.

Oh! j'enrage
De n'oser sur-le-champ assommer ce fripon.

(haut.)

Mais feignons. Ton discours m'alarme avec raison,

Je crains que cette Orphise....

PASQUIN.

Elle en mourra, je pense;
Aussi Damis lui fait une mortelle offense:
Car enfin il avoit promis de l'épouser;
Mais, comme je l'ai dit, on le peut excuser.

GÉRONTE.

Non; fais-moi son portrait.

PASQUIN.

Eh! mais, à ne rien feindre,
Il est tel à peu près que je vais le dépeindre.
Il a beaucoup d'esprit, mais un esprit malin,
Adroit, insinuant, et même patelin.
Pour faire sa fortune, il manœuvre sans cesse;
Tout moyen pour cela lui paroît gentillesse;
Envieux et jaloux, il se croit tout permis
Pour décrier sous main jusques à ses amis;
Voulant primer partout, tout mérite le pique;
Il veut persuader qu'il est un homme unique;
Malgré son ton naïf, il est fourbe, trompeur;
Sous un air vrai, sensible, il cache un mauvais cœur;
Nul bienfait ne le touche, et de l'ingratitude
Il s'est fait de tout temps un vice d'habitude.
Au reste, passez-lui tous ces petits defauts,
C'est le meilleur garçon....

SCÈNE III.

GÉRONTE, DAMIS, PASQUIN.

GÉRONTE, à Damis.

Vous venez à propos.
Pasquin me fait ici votre panégyrique.

DAMIS.

Je suis heureux d'avoir un si bon domestique.

GÉRONTE.

C'est un peintre excellent.

PASQUIN, à part.

Morbleu! je suis perdu!

DAMIS.

Je reconnois son zèle, et j'ai tout entendu.

GÉRONTE.

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire?

DAMIS.

Oui : l'en récompenser est ce que je désire.
On ne peut trop payer des services pareils.

GÉRONTE.

J'y veux contribuer au moins de mes conseils.

DAMIS.

Eh bien! ordonnez donc ce qu'il faut que je fasse;
J'obéirai.

PASQUIN.

Messieurs, je vous demande en grâce
D'en user sans façon. Je sers sans intérêt,
Et vous baise les mains.

DAMIS.

Doucement, s'il vous plaît;
Traître!

PASQUIN.

Je suis pressé, permettez que je sorte.

DAMIS.

Scélérat! vous osez déchirer de la sorte
Un maître qui pour vous eut toujours cent bontés;
Il faut que je me venge.

PASQUIN.

Eh! de grâce, arrêtez,
Et de Monsieur, au moins, respectez la présence
La bienséance veut....

GÉRONTE.

Va, va, je l'en dispense.

PASQUIN.

Si vous m'abandonnez, je suis un homme mort.

GÉRONTE.

Tu le mériterois.

PASQUIN.

Je sais bien que j'ai tort;
Mais là, considérez que, si je suis coupable,
C'est pour avoir voulu vous servir.

GÉRONTE.

Misérable!
Est-ce donc me servir que vouloir m'abuser?

PASQUIN.

D'un semblable dessein pouvez-vous m'accuser?

DAMIS.

Quoi! n'as-tu pas pris soin de chercher et d'instruire
Les témoins supposés qu'on doit ici conduire?

Car enfin je sais tout, et j'ai bien écouté
Ce qu'ensemble tantôt vous avez concerté.
Je sais qu'un faux Dorante et qu'une fausse Orphise
Doivent incessamment commencer l'entreprise,
Venir devant Monsieur me demander raison
De mon ingratitude et de ma trahison.
Lorsque pour l'abuser tout le monde se ligue,
N'es-tu pas, malheureux! entré dans cette intrigue?
Et l'argent de Cléon ne t'a-t-il pas porté
A me faire aujourd'hui cette infidélité?

PASQUIN, à part.

Ah! le fourbe maudit!

DAMIS.

Parle sans plus attendre.

GÉRONTE.

Il faut avouer tout, ou je te ferai pendre.

PASQUIN.

Avouer?

DAMIS.

Oui, sans doute, et sur-le-champ.

PASQUIN, à part.

Bourreau!

GÉRONTE.

Allons, dépêche-toi.

PASQUIN, à part.

Le cas est tout nouveau:
Pendu si je ne ments; disant vrai, l'on m'assomme.
Qui pourroit s'en tirer serait bien habile homme.

DAMIS.

Parle donc.

PASQUIN.

Demandez, et je vous répondrai.

DAMIS.

N'est-il pas vrai, maraud?...

PASQUIN.

Oui, Monsieur, il est vrai.

DAMIS.

Quoi?

PASQUIN.

Ce que vous voudrez.

DAMIS.

Pour de l'argent, infâme,
M'accuser faussement! Quelle bassesse d'âme!

PASQUIN.

Nous sommes faits tous deux de diverse façon;
Vous êtes honnête homme, et je suis un fripon.

DAMIS.

C'est bien récompenser les bontés de Géronte,
Que vouloir l'abuser!

PASQUIN.

Monsieur, j'en meurs de honte.
Après ce qu'il a fait, quiconque de nous deux
Le trompe, est un ingrat, un fourbe, un malheureux,
Un monstre qui doit faire horreur à tout le monde,
Et qui mérite bien que l'enfer le confonde.

DAMIS.

Vous voyez qu'il convient de tout ce que j'ai dit.
Votre frère et Cléon l'avoient fort bien instruit;
C'est à vous de punir....

GÉRONTE.

Non : cela doit suffire;
Et, puisqu'il se repent, il faut....

SCÈNE IV.

GÉRONTE, DAMIS, PASQUIN, LISETTE.

LISETTE.

Je viens vous dire
Qu'un monsieur de Nevers demande à vous parler.

GÉRONTE, à Damis.

Comme ils s'entendent tous !

DAMIS.

Il faut dissimuler.

LISETTE.

Vous ne répondez rien. Que voulez-vous qu'on fasse?

GÉRONTE.

Approche. Oses-tu bien me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi non ?

GÉRONTE.

Effrontée ! ôte-toi de mes yeux.

LISETTE.

Eh, mon Dieu ! qu'est-ce donc qui vous rend furieux?
Ne voulez-vous pas voir?....

GÉRONTE.

Je ne veux voir personne.
Je ne sais qui me tient que vingt soufflets, friponne !....

LISETTE.

Mais pourquoi vous fâcher? Dorante va venir.
Sa fille est avec lui. Tous deux....

GÉRONTE.

Veux-tu finir?

LISETTE.

Ils veulent vous parler, l'affaire est d'importance;
Elle va vous surprendre.

GÉRONTE.

Admirez l'impudence!

DAMIS.

Monsieur sait déjà tout, moi-même je l'ai dit.

LISETTE.

Quoi! vous savez qu'Orphise?....

GÉRONTE.

Oui, je suis bien instruit
De ce qu'elle me veut, et.... Sors, impertinente!
Va dire, de ma part, à ce monsieur Dorante,
A cette dame Orphise, à sa suivante aussi,
A tous les Nivernois, qu'ils décampent d'ici.

LISETTE.

Mais y pensez-vous bien?

GÉRONTE.

Oui, très-bien, je t'assure.

LISETTE.

Faire à des gens d'honneur une pareille injure!

GÉRONTE.

Point de raisonnement. Je hais les gens d'honneur,
Et j'aime les fripons du meilleur de mon cœur.

PASQUIN, à part.

Le pauvre homme, ma foi, dit plus vrai qu'il ne pense.

DAMIS.

Que dis-tu?

PASQUIN.

Rien, Monsieur; je garde le silence.

GÉRONTE, à Lisette.

Va-t'en chercher ma fille, et me l'amène ici.

LISETTE.

Je n'irai pas bien loin, je crois que la voici.

SCÈNE V.

GÉRONTE, DAMIS, ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

ISABELLE.

Ne vous a-t-on pas dit qu'Orphise et que Dorante?....

GÉRONTE.

Ah! vous vous en mêlez, madame l'impudente!
De mes bontés pour vous voilà donc tout le fruit?

LISETTE.

Mais qu'avons-nous donc fait, et pourquoi tant de bruit?
Je ne vous comprends point; et plus je m'examine....

GÉRONTE.

Tu raisonnes encor? Sortiras-tu, coquine!
(à Isabelle.)
Approchez-vous. Allons, qu'on lui donne la main.

LISETTE, en s'enfuyant.

Je vous le défends.

GÉRONTE la poursuit.

Chienne!

ISABELLE.

Au moins jusqu'à demain
Donnez-moi le loisir....

GÉRONTE.

Non, non, plus de remise.

ISABELLE.

Mais mon père....

GÉRONTE.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Souffrez que je vous dise
Que vous m'avez prescrit, ou d'épouser Monsieur,
Ou d'aller au couvent.

GÉRONTE.

Oui.

ISABELLE.

J'y vais de bon cœur.
Donnez-lui tout mon bien; j'en suis très-satisfaite.
Et ne veux plus songer qu'à choisir ma retraite.

GÉRONTE.

Eh! tout cela n'est rien; et j'ai vu bien souvent....
(Lisette passe devant Géronte, en lui faisant la révérence.)
Où vas-tu donc encor ?

LISETTE.

Je m'en vais au couvent.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, DAMIS, PASQUIN.

GÉRONTE.

Il faut que je lui parle ; et je puis bien d'avance
Vous répondre, Damis, de son obéissance.

DAMIS.

Gardez-vous, s'il vous plaît, de me commettre en rien.

GÉRONTE.

De vos derniers avis je me souviendrai bien.

(Pasquin veut le suivre, et Damis le retient.)

SCÈNE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Un mot, monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur ?

DAMIS.

Vous savez peindre.

PASQUIN.

Vous croyez du portrait avoir lieu de vous plaindre.
Mais si, quand je l'ai fait, je ne l'ai point flatté,
C'est par excès de zèle et de fidélité.

DAMIS.

Toi zélé ? toi fidèle ?

PASQUIN.

Oui, moi zélé, fidèle,
Et des valets parfaits le plus parfait modèle.

DAMIS.

Quand tu n'épargnes rien pour me rendre odieux,
Et pour rompre un hymen qui peut me rendre heureux

PASQUIN.

Je l'ai fait tout exprès pour dégoûter Géronte.

DAMIS.

Et c'est donc là, bourreau! me servir, à ton compte?

PASQUIN.

Oui, c'est là vous servir, et vous donner moyen,
Et d'épouser Orphise, et d'avoir un gros bien.

DAMIS.

Du bien avec Orphise?

PASQUIN.

Apprenez que sa tante
Est morte en lui laissant dix mille écus de rente.

DAMIS.

Quoi donc! sa tante est morte?

PASQUIN.

Et comme les bonheurs
Semblent être enchaînés, ainsi que les malheurs,
Elle vient de gagner ce procès d'importance,
Dont la perte vous fit partir en diligence.

DAMIS.

Pasquin, sa tante morte, et le procès gagné?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Tout cela sembloit bien éloigné:
Rien n'est plus sûr. Orphise est-elle méprisable?

DAMIS.

Non: Orphise devient un objet adorable.

PASQUIN.

C'est là pourquoi, Monsieur, j'ai voulu tout risquer,
Pour rebuter Géronte, et pour vous rembarquer
Avec l'autre beau-père et la trop bonne Orphise,
Qui de vous, m'a-t-on dit, plus que jamais éprise,
Prête à vous pardonner malgré tout son courroux,
N'aspire qu'au bonheur de vous voir son époux.

DAMIS.

Quoi! tout de bon? tu crois qu'Orphise m'aime encore?

PASQUIN.

Oh! oui, Monsieur; Orphise est folle, et vous adore.

DAMIS.

Mais en es-tu bien sûr?

PASQUIN.

Oh! j'en suis caution.
Jugez mieux à présent de mon intention!
Je voulois, malgré vous, faire votre fortune.
Vous voyez ma candeur; ainsi plus de rancune.

DAMIS.

A ce que tu me dis je n'ose ajouter foi;
Mais s'il se trouve vrai, tu rentres près de moi.
Orphise m'aime encor! je ne puis, quand j'y pense,
Lui marquer trop d'estime et de reconnoissance.

PASQUIN.

Vous m'enchantez; je vois, malgré ce que j'ai dit,
Que vous avez le cœur aussi bon que l'esprit.

DAMIS.

L'occasion m'enchante, et m'épargne la honte
De devoir la fortune à ce fou de Géronte.

PASQUIN.

Vous en êtes bien las? Ne me déguisez rien.

DAMIS.

Son génie est, en tout, trop différent du mien :
Son trop de probite, sa candeur, sa droiture,
Tiennent incessamment mon âme à la torture :
Esclave des devoirs, sottement prévenu....
Ce bon homme m'ennuie à force de vertu.

PASQUIN.

Ah! que vous pensez juste!

DAMIS.

Allons trouver Orphise.

PASQUIN.

Je la crois chez Ariste; elle sera surprise
D'un aussi prompt retour, comme vous jugez bien.
Je vais l'y préparer, et je n'oublîrai rien
Pour vous sauver, Monsieur, quelques fâcheux reproche
Qui pourroient échapper aux premières approches.

DAMIS.

Non : je veux la surprendre, et vais adroitement....

PASQUIN.

Ariste va rentrer dans un petit moment:
Voulez-vous qu'il vous trouve avec elle?

DAMIS.

Qu'importe?

Le bon homme Géronte est prévenu de sorte,
Qu'à tout ce qu'on pourroit lui dire contre moi,
Quand j'en conviendrois même, il n'auroit nulle foi.

PASQUIN.

Je vois bien à présent que vous lui feriez croire,

Dans la plus sombre nuit, que la nuit n'est pas noire

DAMIS.

Oui; je suis son oracle, il croit ce que je veux,
Et je le forcerois à démentir ses yeux.

PASQUIN.

Et ses oreilles même.

DAMIS.

Oui.

PASQUIN.

Mais, puisque d'Orphise
Votre âme généreuse est maintenant éprise,
Il n'est plus question d'aucun ménagement
Pour le bon homme; il faut le braver.

DAMIS.

Doucement.
Je n'aime guère Orphise, encor moins Isabelle;
Ma fortune m'occupe, et j'épouserai celle
Qui pourra m'assurer le sort le plus heureux.

PASQUIN.

Ah! si vous les pouviez épouser toutes deux!

DAMIS.

Je veux choisir, du moins.

PASQUIN.

Et par reconnoissance,
La plus riche des deux aura la préférence.

DAMIS.

C'est ce qui doit régler un cœur sans passion.

PASQUIN.

Vous devriez pourtant, pour obliger Cléon....

DAMIS.

Obliger Cléon! moi, lui rendre un bon office!
Il me fait trop sentir qu'il m'a rendu service :
Il met à trop haut prix ses bienfaits et ses soins,
Et le prix qu'il y met fait que je les sens moins.

PASQUIN.

Vous savez mieux que moi ce que les choses valent :
Il n'est point là-dessus de gens qui vous égalent.

DAMIS.

Pasquin, vivons pour nous, c'est la première loi :
Dans tout ce que je fais, je n'ai d'égard qu'à moi.
Je songe à m'avancer, je m'estime, je m'aime,
Et je n'ai point d'ami plus zélé que moi-même.

PASQUIN.

Si ce n'est moi, Monsieur : souffleté, puis chassé,
A vous servir encor je me suis empressé,
Même en dépit de vous, afin de vous surprendre.
Fut-il jamais valet plus fidèle et plus tendre?

DAMIS.

Allons donc voir Orphise, et garde le secret :
C'est toujours le plus sûr.

PASQUIN.

Je suis fin et discret.
Votre intérêt, Monsieur, est tout ce qui m'occupe
(seul.)
Ah, fourbe! je te tiens, et tu seras ma dupe.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Oui, tout tourne autrement que je ne l'aurois cru;
J'ai vu de mes deux yeux, et doute si j'ai vu.

LISETTE.

Tout ce que tu me dis me paroît incroyable.

PASQUIN.

Cependant, mon enfant, rien n'est plus véritable.
La peur d'être battu m'a forcé de mentir :
J'ai dit qu'Orphise enfin ne pouvoit consentir
A s'éloigner de lui, quoiqu'il fût infidèle;
Qu'elle lui pardonnoit, s'il quittoit Isabelle.
J'ai vanté, pour avoir encor plus de succès,
Et la succession, et le gain du procès;
Sans me donner le temps de prévenir Orphise,
Il s'en va la trouver; juge de ma surprise.
Aussitôt qu'elle a vu Damis à ses genoux,
Elle a jeté sur lui les regards les plus doux.
Le dépit a cessé, l'amour a pris sa place,
Et l'ingrat, en un mot, vient de rentrer en grâce.

LISETTE.

Quoi! si facilement, si promptement?

PASQUIN.

Dis-moi,
Quand on a le cœur pris, est-on maître de soi?
Dans le premier dépit, ce sont plaintes, murmures;
On querelle, on menace, on en vient aux injures,
La raison veut régner : l'amour vient, la poursuit;
Il rentre dans le cœur, et la raison s'enfuit.

LISETTE.

Je conviens, avec toi, que l'amour est bien traître :
Quand on le croit éteint, il est prêt à renaître.

PASQUIN.

Surtout quand on s'y prend de certaine façon.
Le traître de Damis a d'abord pris un ton
Respectueux, soumis. Il a versé des larmes,
De la belle, en pleurant, exagéré les charmes.
Il m'a fait pleurer, moi.

LISETTE.

Comment! Si prévenu?...

PASQUIN.

Si le fond de son cœur m'eût été moins connu,
J'aurois encore été plus charmé de l'entendre.
On n'a jamais rien dit de si vif, de si tendre.
Mon adorable Orphise, à vos divins attraits,
Je veux, uniquement sensible desormais,
Ne vivre que pour vous, détester Isabelle,
Regretter les instants que j'ai passés près d'elle.

LISETTE.

Le chien!

PASQUIN.

Mais dans le temps qu'en propos amoureux

Il exhaloit son cœur, un témoin dangereux
L'écoutoit à la porte.

LISETTE.

Et qui?

PASQUIN.

C'étoit Géronte.

LISETTE.

Géronte!

PASQUIN.

Oui, parbleu. Pour t'aller rendre compte
De ce qui se passoit, je laisse nos amants
Se confondre à l'envi dans de beaux sentiments.
J'ouvre la porte, et vois, non sans surprise extrême,
En ouvrant brusquement, le bon homme lui-même :
Comme au mur attaché, stupéfait, interdit,
Et qui n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit.

LISETTE.

Qui l'avoit conduit là? que venoit-il y faire?

PASQUIN.

Il venoit à dessein de quereller son frère;
Tu sais qu'Orphise étoit dans son appartement.
Mon maître parloit haut. Géronte apparemment
A reconnu sa voix, et le ciel a fait naître
Ce moment fortuné pour nous venger d'un traître.

LISETTE.

Fort bien. Et que t'a dit Géronte?

PASQUIN.

Pas un mot.
De son côté chacun est demeuré bien sot.

En s'en allant, pourtant je l'entends qui murmure;
Plus il double le pas, plus il s'échauffe, il jure;
Il rencontre son frère au bas de l'escalier,
C'est là que son dépit se fait voir tout entier.
Il parloit bas pourtant, je ne pouvois l'entendre;
Mais, en les regardant, ce que j'ai pu comprendre,
C'est que tous deux, d'accord avec juste raison,
Convenoient que Damis étoit un grand fripon.

LISETTE.

C'est un fait sans dispute. Une telle aventure
Doit nous conduire à bien.

PASQUIN.

Je le crois.

LISETTE.

J'en suis sûre.

SCÈNE II.

ISABELLE, PASQUIN, LISETTE.

ISABELLE.

Ah, Lisette! sais-tu par quel succès heureux?...

LISETTE.

C'est de quoi dans l'instant nous raisonnions tous deux

ISABELLE.

Mon oncle m'a tout dit, et maintenant j'espère,
Puisqu'il ne s'agit plus de detromper mon père,
Qu'à l'hymen de Damis, bien loin de me forcer....

LISETTE.

Comptez qu'il le déteste, et qu'il va le chasser
Pour rappeler Cleon.

ISABELLE.

Nous nous flattons, Lisette.

LISETTE.

Cléon va revenir, c'est une affaire faite;
Et bientôt nous vivrons dans un autre séjour.
Adieu, Paris, adieu; nous allons à la cour.
Quel plaisir! Nous n'allons plus voir que des comtesses,
Des comtes, des marquis, des ducs et des duchesses.
Les princes nous viendront visiter quelquefois;
Nous ne fréquenterons bourgeoises ni bourgeois;
Et pour mieux ressembler aux gens du haut étage,
Nous changerons d'habit, de mœurs et de langage.
Le bruit et le fracas seront notre élément;
Plus de soin de ménage, et plus d'arrangement.
Deux pages, six laquais, nous serviront d'escorte:
Vingt créanciers toujours garderont notre porte;
Nous veillerons la nuit, nous dormirons le jour.
Adieu, Paris, adieu; nous allons à la cour.

PASQUIN.

Voilà tes adieux faits, il faut plier bagage.
Damis pourtant encor peut rompre le voyage.
Après la paix conclue, il est sorti d'abord
Pour aller voir Géronte, et, suivant notre accord,
Prendre congé de lui: la trop crédule Orphise
L'attend pour l'emmener; mais je crains la surprise.

LISETTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Ce diable d'homme avoit l'air inquiet;
Je sais que dans sa tête il a plus d'un objet;

Que c'est son intérêt qui règle ses affaires,
Et qu'ayant comparé les biens des deux beaux-pères,
Il donnera la pomme au plus riche des deux.

ISABELLE.

Quel indigne mortel!

PASQUIN.

Car il n'est amoureux
Ni de vous, ni d'Orphise. Ah! voici votre père!

LISETTE.

Il se parle tout haut, et paroît en colère.

SCÈNE III.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

GÉRONTE entre en toussant, sans les voir.

Quel horrible complot contre Damis et moi!

LISETTE, à Isabelle.

Que dit-il?

GÉRONTE, sans les voir.

Je suis simple, il est de bonne foi,
Et par mille moyens cette ligue traîtresse
Tâche de nous brouiller; mais, malgré leur finesse,
Damis sera mon gendre.

ISABELLE, à Lisette.

Ah, ciel! qu'ai-je entendu?

GÉRONTE, toujours à part.

Si le seigneur Cléon, ce gendre prétendu,
(Il tousse.)
Reparoît devant moi.... Hem. Ce rhume m'essouffle,
Il m'étrangle.

PASQUIN, lui faisant la révérence.

Monsieur.

GÉRONTE.

Ah! te voilà, maroufle!

(Il tousse.) (à Pasquin.)

J'étouffe de pituite. Oses-tu m'aborder?

LISETTE.

Quel plaisir prenez-vous à nous intimider?

GÉRONTE.

Impudente!

ISABELLE.

Eh, bon Dieu! qu'avez-vous donc, mon père?
Lorsque nous nous flattons....

GÉRONTE.

Vous plaît-il de vous taire?
Cléon, mon frère et vous, vous êtes de concert
Pour guider ce fripon; mais j'ai tout découvert.
Ne vous flattez donc plus que jamais je renonce...

PASQUIN.

Qu'avez-vous découvert?

GÉRONTE, lui donnant un soufflet.

Tiens, voilà ma réponse.

PASQUIN.

La peste, qu'elle est chaude! Eh! dites donc pourquoi?

GÉRONTE.

Ah! tu t'obstines, traître, à te jouer de moi!

PASQUIN.

Que voulez-vous donc dire?

GÉRONTE.

A mille menteries
Dont tu m'as régalé, tu joins les fourberies!

PASQUIN.

Moi, Monsieur?

GÉRONTE.

Oui, coquin!

PASQUIN.

Si je sais....

GÉRONTE.

Quoi, maraud!
N'étois-tu pas, dis-moi, chez mon frère tantôt?

PASQUIN.

J'en conviens.

GÉRONTE.

Avec qui?

PASQUIN.

J'étois avec mon maître.

GÉRONTE.

Avec Damis?

PASQUIN.

Sans doute.

GÉRONTE.

Et moi je suis sûr, traître!
Que dans ce moment-là Damis étoit dehors.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

GÉRONTE.

Lui-même.

PASQUIN.

Il a le diable au corps.
Quoi! ce n'étoit pas lui qui conjuroit Orphise
De lui pardonner tout?

GÉRONTE.

Non. J'ai fait la sottise
De le croire d'abord; car tu contrefaisois
Et son ton, et sa voix, parce que j'écoutois.

PASQUIN.

Pouvois-je le savoir? La porte étoit fermée.

GÉRONTE.

Oui; ma toux m'a trahi. Feignant d'être charmée,
Sa prétendue Orphise a saisi ce moment
Pour jouer avec lui le raccommodement;
Elle a feint de pleurer, de céder aux excuses;
Et moi, fort sottement, j'ai donné dans vos ruses.

PASQUIN.

Eh! que n'entriez-vous? Vos yeux, vos propres yeux....

GÉRONTE.

J'allois entrer aussi, car j'étois furieux;
Mais dans le même instant est survenu mon frère,
A qui j'ai bonnement conté toute l'affaire:
Ayant su profiter de mon émotion,
Il m'a fait agréer qu'il ramène Cléon.
Il sort: Damis arrive, et me trouve en furie;
Mais il m'ouvre les yeux sur la supercherie.
Avez-vous oublié que des gens apostés,
Pour me perdre, ont recours à mille faussetés?
Me dit-il. Vous voyez une preuve certaine
Que je n'ai pu moi-même assister à la scène
Qui vous met dans l'erreur, puisque dans ce moment
Je reviens de la ville. Il faut absolument
Que l'on ait profité d'un quart d'heure d'absence
Pour vous tromper, Monsieur, par cette manigance.

Il m'a même ajouté que ce maître fripon,
Qui savoit contrefaire et sa voix et son ton,
Autrefois à Nevers, pendant des nuits obscures,
Avoit causé par là cent sortes d'aventures.
Je ne finirois point sur ce qu'il m'a conté;
Le détail est trop long. Eh bien! maître effronté,
Te voilà stupéfait!

PASQUIN.

Ma foi, je vous l'avoue,
Son génie, après tout, mérite qu'on le loue.
J'étois persuadé qu'il plîroit sous le mien;
Mais je me sens forcé de rendre hommage au sien
Si faudra-t-il pourtant....

GÉRONTE.

Oh! vous aurez beau faire
Damis m'a conjuré de finir notre affaire,
Sans perdre un seul instant : m'y voilà résolu;
J'ai détaillé mes biens, et nous avons conclu.
Sûr qu'il sera très-riche en devenant mon gendre,
Son Orphise sur lui n'a plus rien à prétendre.
Il vient de me quitter pour écrire à Nevers,
Et prendre congé d'elle. Ainsi, coquin! tu perds
Ton adresse et ton temps, en osant entreprendre
De m'engager enfin à prendre un autre gendre;
Damis va l'être. Et quand? avant la fin du jour.

LISETTE, à Isabelle.

Changeons donc nos adieux, faisons-les à la cour.

GÉRONTE.

Où sont ces Nivernois? Il faut que je les voie,
Pour les tancer si bien....

SCÈNE IV.

ORPHISE, GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE, NÉRINE, PASQUIN.

ORPHISE accourt en tendant les bras à Isabelle.

Prenez part à ma joie,
Madame; mon perfide est revenu vers moi :
Reconnoissant, fidèle, il m'a rendu sa foi,
Et ne me paroît plus indigne de la mienne.

GÉRONTE, à Pasquin.

C'est donc là ton Orphise? On veut qu'elle soutienne
Son rôle jusqu'au bout : mais nous verrons beau jeu.

ORPHISE, à Isabelle.

Monsieur est votre père?

GÉRONTE.

Oui, vous verrez dans peu
Que je ne suis pas dupe. On vous style à merveille :
Mais, moi....

ORPHISE, à Isabelle.

Que dit Monsieur?

GÉRONTE.

Que Monsieur vous conseille
De sortir de céans.

ORPHISE.

Qui? moi!

GÉRONTE.

Dans le moment.

NÉRINE.

On vous fait là, Madame, un joli compliment!
C'est recevoir les gens d'une façon galante!

GÉRONTE, à Pasquin.

Ah, ah! n'est-ce pas là cette fausse suivante
Qui devoit chanter pouille à Damis?

NÉRINE.

Apprenez
Que je ne suis point fausse.

GÉRONTE.

Eh quoi! même à mon nez
Tu te donnes les airs....

NÉRINE.

Nous valons bien vos dames.

GÉRONTE, à Pasquin.

Coquin! voilà l'effet de tes subtiles trames.
Si tu n'emmènes pas ces créatures-là,
Tu seras étrillé.

ORPHISE, à Isabelle.

Quel propos est-ce là?
Juste ciel!

ISABELLE, à Orphise.

Excusez, c'est une erreur.

SCÈNE V.

DORANTE, GÉRONTE, ISABELLE, ORPHISE, LISETTE, NÉRINE, PASQUIN.

ORPHISE, courant au-devant de Dorante.

Mon père,
Vous venez à propos.

DORANTE, à Géronte.

Une importante affaire

M'obligeant à sortir, m'a privé de l'honneur
De vous embrasser; mais....

(Il veut embrasser Géronte, qui lui tourne le dos.)

GÉRONTE.

Très-humble serviteur.

DORANTE.

Permettez....

GÉRONTE.

Ventrebleu! laissez-moi, je vous prie;
Je ne suis pas en train d'entendre raillerie.
Croyez-moi, mon ami, j'ai le coup d'œil subtil,
Je l'applique sur vous.

DORANTE.

Sur moi! que vous dit-il?

GÉRONTE.

Que vous êtes un fourbe, et pour ces demoiselles....
Je veux bien retrancher ce que je pense d'elles....

DORANTE, à Pasquin.

Mais il faut que cet homme ait perdu la raison.

PASQUIN.

Elle est bien égarée.

GÉRONTE, courant après lui.

Attends, maître fripon,
Je te ferai sentir si ma raison s'égare.

PASQUIN, mettant la main sur sa joue.

Je l'ai dejà senti.

DORANTE.

Vous êtes bien bizarre!
A des gens comme nous faire un pareil accueil!
Ne vous piquez plus tant d'avoir un fin coup d'œil;

Car je ne vois que trop que vous ne voyez goutte,
Et que votre bon sens, Monsieur, est en déroute.

GÉRONTE.

Comment! jusque chez moi vous venez m'insulter!

DORANTE.

Oui, Monsieur, quand chez vous vous osez maltraiter
Un homme de ma sorte, une fille d'honneur.

NÉRINE.

Dites deux, s'il vous plaît.

DORANTE.

Nous avons trop de cœur
Pour souffrir de sang-froid un affront si sensible :
Vous m'en ferez raison.

ISABELLE, à Géronte.

Mon père, est-il possible
Que vous ne sentiez pas....

GÉRONTE.

Comment! vous me parlez,
Insolente!

DORANTE.

Eh! Monsieur....

GÉRONTE, à Dorante.

Mon ami, détalez,
Car je suis sur le point de perdre patience.

DORANTE.

Autre part que chez vous nous ferons connoissance,
Et je vous prouverai....

GÉRONTE.

Quelle obstination!

SCÈNE VI.

ARISTE, CLÉON, DORANTE, GÉRONTE, ISABELLE, ORPHISE, LISETTE, NÉRINE, PASQUIN.

ARISTE, à Géronte.

Je me suis dépêché de ramener Cléon;
Le voici, transporté du bonheur qu'il espère.

CLÉON, à Isabelle.

Je vous dois le retour de monsieur votre père,
Sans doute? Aidez-moi donc à le remercier.

ISABELLE, en pleurant.

Ah, Cléon!

CLÉON.

Juste ciel!

LISETTE, à Cléon.

On va bien vous payer
De vos transports joyeux.

ARISTE, à Géronte.

Que veut-elle donc dire?

GÉRONTE.

Que vous êtes un fat.

DORANTE, à Orphise.

Cet homme est en délire.

CLÉON.

Je tombe de mon haut.

PASQUIN, à Cléon.

C'est un tour de Damis.

CLÉON, à Géronte.

Si je reviens ici, c'est que l'on m'a promis....

GÉRONTE.

Oui, je vois que mon frère a fait une sottise.

ARISTE, à Géronte.

C'est par votre ordre exprès....

CLÉON.

Il m'avoit dit qu'Orphis
Pardonnoit à Damis son infidélité,
Et que, vous repentant de m'avoir maltraité....

GÉRONTE.

Mais, par malheur pour vous, j'ai découvert l'intri
Et Damis, en deux mots, a dérangé la ligue.

CLÉON.

Quelle ligue, Monsieur?

GÉRONTE, à Dorante.

Bon homme, répondez.

DORANTE.

Corbleu! je ne sais pas ce que vous entendez;
Mais vous perdez l'esprit, ou bien quelqu'un vous tr

LISETTE.

C'est trop me taire, il faut que je vous interrompe

GÉRONTE, à Lisette.

Quoi! coquine!...

LISETTE.

Je vais debrouiller le chaos :
Écoutez seulement; j'aurai fait en deux mots.

GERONTE.

Quel chaos?

LISETTE, à Dorante.

Le voici. Si Monsieur vous maltraite,
C'est qu'il vous croit le chef d'une intrigue secrette.

DORANTE.

D'une intrigue !

LISETTE.

Oui, Monsieur ; il est persuadé
Que vous êtes un fourbe adroitement aidé
Par ces personnes-là, qu'il croit que l'on suppose
Pour décrier Damis.

DORANTE.

Ah ! ah ! c'est autre chose.

(à Géronte.)

En ce cas-là, Monsieur, vous n'avez d'autre tort
Que d'être trop crédule. Apprenez-nous d'abord
Quel est l'homme impudent qui vous a fait ce conte.

GÉRONTE.

C'est quelqu'un qui bientôt va vous couvrir de honte.

DORANTE.

Mais qui donc?

GÉRONTE.

C'est Damis qui m'a désabusé ;
Et vous me jouiez tous le tour le plus rusé,
S'il ne m'eût averti qu'un prétendu Dorante,
Et qu'une fausse Orphise, avecque sa suivante,
Aussi subtile qu'elle, étoient venus chez moi,
Bien payés par Cléon, d'un air de bonne foi,
Se plaindre que Damis étoit un infidèle,
Un perfide, un ingrat, indigne d'Isabelle.

(à Ariste.)

Tantôt même on a feint dans votre appartement,
Sous le nom de Damis, un raccommodement,

(en montrant Pasquin.)

Parce qu'on savoit bien que j'écoutois. Ce traître
A si bien imité tous les tons de son maître....

ARISTE.

Et c'est Damis encor qui vous a dit cela?

GÉRONTE.

Sans doute.

ARISTE.

Est-il un fourbe égal à celui-là?

ORPHISE.

Je l'avoue à ma honte, un excès de tendresse
Jusqu'à lui pardonner a porté ma foiblesse;
Par un faux repentir il a séduit mon cœur:
Mais je vois à présent l'excès de mon malheur;
Ce que j'apprends ici me le fait trop connoître.
Aussi hardi menteur, qu'infidèle, que traître....

GÉRONTE.

Quoi donc! ce n'étoit pas ce fripon de valet,
Qui, le contrefaisant?...

PASQUIN.

Non, Monsieur; le soufflet,
Encor chaud sur ma joue, appartient à la sienne:
Ne puis-je vous le rendre, afin qu'il lui revienne?

GERONTE.

Maraud! votre concert est bien exécuté!
Mais, parbleu! le concert sera deconcerté.
J'attends Damis.

ORPHISE.

C'est trop souffrir son imposture.

(présentant une lettre à Géronte.)

Tenez, connoissez-vous, Monsieur, son écriture?

GÉRONTE.

Comme la mienne.

ORPHISE.

Eh bien! vous allez voir l'effet
De vos bontés pour lui, par ce tendre billet
Renvoyé de Nevers, où me croyant encore,
Son style m'exprimoit combien il vous honore.

DORANTE.

Il n'étoit à Paris que depuis quinze jours,
Et n'y vivoit, je crois, que par votre secours.

GÉRONTE lit.

« Si je suis parti, belle Orphise,
« Sans vous en avertir, n'en soyez pas surprise.
« Mes profonds soupirs et mes pleurs
« Auroient trop aigri vos malheurs.
« Sans ressource dans cette ville,
« J'y vis chez un bourgeois, grondeur, capricieux,
« Qu'un long âge rend imbécille;
« J'emprunte quelque argent de cet homme ennuyeux,
« Pour rejoindre ma compagnie,
« Et pars demain pour l'Italie.
« Recevez mes derniers adieux.

« DAMIS. »

Puis-je croire, grands dieux! ce que je viens de lire?
Je le comble de biens, et l'ingrat me déchire!
Mes bienfaits sur son cœur ont ce cruel effet!
Je m'en vais le chercher, et lui dire son fait.

DORANTE.

Vous attendrons-nous?

GÉRONTE.

Oui.

(Dans le temps qu'il veut sortir, Damis entre.)

SCÈNE VII.

ARISTE, CLÉON, DORANTE, GÉRONTE, ISABELLE, ORPHISE, LISETTE, NÉRINE, PASQUIN, DAMIS.

DAMIS, à Géronte.

Monsieur, voici la lettre
Que je vous ai promis tantôt de vous remettre
Pour la faire partir.

GÉRONTE, après l'avoir prise.

Il n'en est pas besoin:
Pour la rendre en main propre, on n'ira pas bien loin.
(à Orphise.)
Lisez, ma belle enfant.

DAMIS, à Géronte, après avoir aperçu la compagnie.

Je sors pour une affaire
Que j'avois oubliée.

GÉRONTE.

Il est plus nécessaire
Que nous ayons ici quelque eclaircissement.
Nous en avons besoin.

DAMIS, voulant s'échapper.

Permettez....

CLÉON, s'opposant à sa sortie.

Un moment.

ORPHISE lit.

« A Mademoiselle *Orphise Dorante*, à Nevers.

« On me propose un mariage
« Qui va finir tous mes malheurs,
« Et c'est ce soir que je m'engage;
« Vous pouvez vous pourvoir ailleurs. »

LISETTE, à Orphise.

Voilà votre congé dans la meilleure forme.

ORPHISE.

O ciel! fut-il jamais procédé plus énorme?

GÉRONTE, à Damis.

Et je te donnerois ma fille après cela?

DAMIS.

Pourquoi non?

GÉRONTE.

L'impudent! Lis cette épître-là,
Si tu l'oses.

PASQUIN, à Damis.

Ma foi, le voilà confondu.

DAMIS, en souriant.

A ces manœuvres-là je m'étois attendu;
Mais je vous prouverai....

GÉRONTE, vivement.

Quoi! ce n'est pas Orphise
Que tu vois?

DAMIS, en riant.

Oh! je vois.... que, quoi que je vous dise,
Vous ne me croirez plus.

GÉRONTE.

Non, traître! non, ingrat!
On m'a fait lire enfin dans ton cœur scélérat;
Tu n'abuseras plus de mon esprit crédule.

DAMIS, riant toujours.

J'aime mieux être faux que d'être ridicule.
Votre crédulité m'a long-temps diverti:
Mais la pièce est finie, et je prends mon parti.
(à Cléon.)
Pour n'être plus ingrat, je vous cède Isabelle,
Et demeurons amis. Orphise voudroit-elle,
Après la cession, renouer avec moi?
(à Orphise.)
Pour le coup, je reviens de la meilleure foi;
(en lui présentant la main.)
Et vous m'aimez toujours. Acceptez, je vous prie.

ORPHISE.

Peut-on à cet excès pousser l'effronterie?
Monstre! je te méprise autant que je te hais.
Garde-toi, malheureux! de me parler jamais.

DAMIS.

Il faut vous excuser, vous êtes en colère.

GÉRONTE, à Damis.

Tu ne méritois pas le bonheur de lui plaire.
(à Dorante.)
Pour cet aimable enfant je vous offre un neveu,
Jeune, riche, bien fait, que vous verrez dans peu.

DORANTE.

Vous nous faites honneur, et j'accepte pour elle.

GÉRONTE, à Cléon.

Aux yeux de cet ingrat, je vous donne Isabelle.

DAMIS.

Puisque sur mon sujet vous prenez un travers,
Bonsoir.

NÉRINE, à Damis.

N'avez-vous rien à mander à Nevers?

DAMIS.

Tu peux dire partout que, quoiqu'on me méprise,
J'espère trouver mieux qu'Isabelle et qu'Orphise.

PASQUIN, au parterre.

Vous avez vu punir le plus grand des ingrats :
Profitez de l'exemple et ne l'imitez pas.

FIN DE L'INGRAT.

L'IRRÉSOLU,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1713.

PRÉFACE.

Quand je donnai cette pièce au public, on me reprocha de n'avoir pas suffisamment rempli le caractère de l'*Irrésolu*, parce que ses irrésolutions ne rouloient que sur l'embarras où je le mettois de choisir une femme entre trois personnes qui sembloient s'offrir à lui; c'est-à-dire, madame Argante et ses deux filles.

On auroit voulu que j'eusse fait naître à Dorante beaucoup d'autres sujets de délibérer et d'exercer son génie incertain, qui, sur chaque matière, lui présente toujours des raisons pour et contre, et le met, par conséquent, dans l'impossibilité de se déterminer sur aucun parti.

J'avoue ingénuement que, lorsque j'entrepris ce sujet, je me trouvai moi-même fort irrésolu sur la manière dont je le traiterois. D'abord j'eus dessein de mettre en œuvre un grand nombre d'incidents propres à caractériser mon héros. Il devoit paroître en petit collet; ensuite endosser la robe, et enfin prendre l'épée. Ces idées, jointes à beaucoup d'autres, me saisirent et me plurent long-temps. Mais je considérai, toute réflexion faite, que, si j'exécutois un plan si chargé, l'abondance des matières me jetteroit infailliblement dans la nécessité de n'entrer dans aucuns détails, et de ne rien traiter à fond. Outre cela, je fis une

réflexion qui me paroît encore judicieuse, c'est qu'en faisant passer Dorante par tant d'épreuves différentes, dans l'espace étroit de vingt-quatre heures, auquel les règles du théâtre nous asservissent, je sortirois des bornes de la vraisemblance, et représenterois plutôt un caractère digne des Petites-Maisons, qu'un galant homme, qui n'a d'autre défaut que l'irrésolution, et qui, loin d'être méprisable, peut mériter d'être plaint.

Je crus donc devoir me borner aux seuls incidents qui constituent cette comédie. Pour annoncer mon *Irrésolu*, je me contentai de bien faire son portrait, par le récit de diverses circonstances qui avoient précédé l'action, et je m'efforçai de la rendre simple et naturelle, afin d'avoir la liberté d'étendre le dialogue, et de traiter à fond la matière dans laquelle je me renfermois.

Cependant je sentis, aux représentations de cette pièce, la solidité d'une des maximes d'Horace dans son Art poétique :

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator.....

Et je me repentis de n'avoir pas mis en action quelques-unes des circonstances qui n'étoient qu'en récit. D'ailleurs, je m'aperçus de quelques redites, dans lesquelles je faisois tomber Dorante, et qu'un peu moins de simplicité, et

plus de variété, auroient donné bien du relief à cet ouvrage. C'est ce qui m'a déterminé à y faire beaucoup de corrections et de changements dans les trois premiers actes, et à refondre presque entièrement les deux derniers, qui, si je ne me trompe, sont infiniment au-dessus de ce qu'ils étoient, d'autant plus que Dorante revient au parti de la robe, et se résout sérieusement à quitter l'épée, pour acheter au plus tôt une charge de conseiller. Mais je ne me borne pas à lui faire naître cette idée par un pur effet d'inconstance et de légèreté; je lui donne pour cela des raisons très plausibles, du moins pour un homme qui penche à la jalousie, défaut qu'il fait sentir en lui dès le premier acte, et qui le fait balancer si souvent entre l'objet de son estime et celui de son amour. Je passe sur plusieurs autres augmentations dont j'ai tâché d'orner cette comédie, osant me flatter que ceux qui prendront la peine d'en comparer la première édition avec la seconde, pourront trouver dans celle-ci d'heureux effets de l'expérience et des réflexions. En sorte que je crois pouvoir espérer que, lorsque *l'Irrésolu* sera remis au théâtre, il y recevra la récompense d'avoir pris une meilleure forme, et d'être devenu plus propre à divertir le public, dont les amusements innocents et utiles sont le principal objet de mes soins et de mes travaux.

PERSONNAGES.

PYRANTE, vieillard.
LYSIMON, ancien ami de Pyrante.
Madame ARGANTE, veuve.
CÉLIMÈNE, } filles de madame Argante.
JULIE, }
DORANTE, fils de Pyrante.
LE CHEVALIER, fils de Lysimon.
NÉRINE, femme de chambre de madame Argante.
FRONTIN, valet de chambre de Dorante.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

Julie

Je veux rendre votre épée,
Et de ma propre main je veux faire chevalier

Acte V, Sc. VII

L'IRRÉSOLU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PYRANTE, LYSIMON.

PYRANTE.

Oui, cette veuve est folle, et son extravagance
A souvent, j'en conviens, lassé ma patience;
Mais, depuis tout le temps que vous êtes ici,
Vous vivez avec elle, et j'y puis vivre aussi.

LYSIMON.

J'y vis en enrageant, et maudis cent fois l'heure
Où dans cette maison j'ai choisi ma demeure.
Allons loger ailleurs.

PYRANTE.

Je n'y puis consentir.

LYSIMON.

Vous aurez bientôt lieu de vous en repentir.

PYRANTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, une raison pressante
M'oblige à demeurer avec madame Argante.

LYSIMON.

Mais vous n'y reveniez que pour l'amour de moi,
Disiez-vous.

PYRANTE.

Je conviens....

LYSIMON.

Parlons de bonne foi,
Cette raison pressante est facile à connoître,
Et de vos volontés votre fils est le maître;
C'est lui qui vous oblige à vous loger ici.

PYRANTE.

Comme il l'a souhaité, je le souhaite aussi.

LYSIMON.

Voulez-vous que je parle avec franchise entière?
Il est très-mauvais fils, et vous très-mauvais père.
A ce fils trop aimé vous ne refusez rien.

PYRANTE.

Non.

LYSIMON.

Il fait votre office, et vous faites le sien.
O quel renversement! N'avez-vous point de honte?

PYRANTE.

Vous désapprouvez donc ma conduite, à ce compte?

LYSIMON.

En doutez-vous, morbleu! Qui voudroit l'approuver?

PYRANTE.

Tous ceux qui, comme moi, pourroient s'en bien trou
Imitez mon exemple, et dans huit jours je gage....

LYSIMON.

Autoriser mon fils dans le libertinage!

PYRANTE.

Bien loin de l'y plonger, vous l'en retirerez.

LYSIMON.

C'est en vain sur cela que vous me prêcherez :
Vous blâmez ma conduite, et je blâme la vôtre.

PYRANTE.

Oui; mais la plus heureuse est préférable à l'autre.

LYSIMON.

Et que fait donc ce fils, de beau, de merveilleux?

PYRANTE.

Apprenez-le en deux mots, il fait ce que je veux.

LYSIMON.

Je trouve qu'en cela sa peine n'est pas grande;
Car vous voulez toujours tout ce qu'il vous demande.

PYRANTE.

Moi, je cherche son goût; il se conforme au mien.
Mon fils est mon ami, comme je suis le sien.

LYSIMON.

Ma foi, vous radotez; je vous croyois plus sage.

PYRANTE.

Je ne me repens point de suivre cet usage.
Dès ses plus jeunes ans j'ai voulu le former.
Le succès de mes soins a droit de me charmer.
D'abord, en lui parlant, je pris un air sévère,
Pour lui faire sentir l'autorité de père :
La crainte et le respect ayant saisi son cœur,
A la sévérité je joignis la douceur.
Je lui parlois raison dès l'âge le plus tendre,
Et je l'accoutumois tous les jours à l'entendre.

Il connut ses devoirs, non par le châtiment,
Mais par l'obéissance et le raisonnement.
S'il y manquoit parfois, la rougeur, dès cet âge,
Quand je l'en reprenois, lui montoit au visage,
Et je reconnoissois, en sondant son esprit,
Qu'il rougissoit de honte, et non pas de dépit.

LYSIMON.

Moi, je rougis pour vous de dépit et de honte,
De voir que vous puissiez me faire un pareil conte

PYRANTE.

Écoutez jusqu'au bout.

LYSIMON.

Je suis las d'écouter.

PYRANTE.

Écoutez-moi, vous dis-je, afin d'en profiter.
Quand j'eus formé son cœur....

LYSIMON.

Son cœur! Le beau langage

PYRANTE.

Eh bien! il ne faut pas vous parler davantage.

LYSIMON.

Oh çà! sans vous piquer de ma sincérité,
Dites-moi si ce fils si sage, si vanté,
N'a point quelque défaut?

PYRANTE.

J'ai pris un soin extrême
De connoître mon fils aussi bien que moi-même.
Son cœur est excellent; il a beaucoup d'esprit;
Ce que je vous dis là, tout le monde le dit:

Mais pour avoir, trop jeune, acquis trop de lumières,
Il est irrésolu sur toutes les matières;
Chaque chose a pour lui mille difficultés;
Il l'examine à fond, la prend de tous côtés;
Et ses réflexions font qu'en chaque rencontre,
Après avoir trouvé cent raisons pour et contre,
Il demeure en suspens, ne se résout à rien,
Et voilà son défaut; car chacun a le sien.

LYSIMON.

Et vous voyez cela sans vous mettre en colère?

PYRANTE.

Oui; mais je le plains fort. Je vis son caractère,
Lorsqu'il fut question d'embrasser un état.

LYSIMON, à part.

Bon! le fils extravague, et le père est un fat.

PYRANTE.

Plaît-il?

LYSIMON.

Rien.

PYRANTE.

Sa raison fut long-temps occupée
A le déterminer pour la robe ou l'épée:
Enfin il souhaita d'avoir un régiment.
J'y souscrivis d'abord, j'en obtins l'agrément.

LYSIMON.

Fort bien.

PYRANTE.

Deux jours après, il crut, tout au contraire,
Qu'une charge de robe étoit mieux son affaire.

LYSIMON.

Eh bien, que fîtes-vous?

PYRANTE.

Je me fis un plaisir
De pouvoir, en cela, contenter son désir.
J'avois mis cette affaire en train d'être conclue,
Quand mon fils, tout à coup, vint s'offrir à ma vue,
Les yeux baignés de pleurs, embrassant mes genoux,
Avouant qu'il avoit mérité mon courroux;
Mais que si je voulois terminer ses alarmes,
Je le destinerois pour le métier des armes.
Il s'est, dans ce métier, distingué de façon,
Que j'ai connu depuis qu'il avoit eu raison,
Et que j'ai résolu, le reste de ma vie,
De le laisser en tout contenter son envie.

LYSIMON.

C'est fort bien fait à vous. Pour moi, j'ai résolu
Que mes enfants feront ce que j'aurai conclu.
Point de quartier, morbleu! Mon fils aîné Clitandre
Vouloit être d'épée; et, loin d'y condescendre,
J'ai voulu qu'il portât la robe et le rabat.

PYRANTE.

Et vous en avez fait un mauvais magistrat.

LYSIMON.

Bon! il n'est pas le seul : c'est ce qui me console.
Le second de mes fils n'est qu'une franche idole,
Vous le savez.

PYRANTE.

Eh bien?

LYSIMON.

J'en ai fait un abbé.
On m'a parlé pour lui, je n'ai point succombé.

Quand j'ai pris un parti, rien ne peut m'en distraire :
Lorsqu'on est d'un avis, j'en prends un tout contraire.

PYRANTE.

Et votre chevalier?

LYSIMON.

Ce n'est qu'un étourdi,
J'en fais un mousquetaire. Il s'est long-temps roidi
Contre un pareil dessein; mais il a du courage,
Il faut....

PYRANTE.

N'en dites pas, s'il vous plaît, davantage;
Un si dur procédé me fâche au dernier point,
Et je vous promets bien de ne l'imiter point.

SCÈNE II.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

FRONTIN, à Pyrante.

Je vous cherche, Monsieur, avec impatience.

PYRANTE.

Eh bien, que fait mon fils?

FRONTIN.

Il réfléchit, il pense,
Il me chasse, il m'appelle, il est assis, debout,
Il court, puis il s'arrête; il balance, il résout;
Il est joyeux, rêveur, plaisant, mélancolique;
Il approuve, il condamne, il se tait, il s'explique;
Il sort de la maison, il y rentre aussitôt;
Il veut, il ne veut plus, ne sait ce qu'il lui faut;

Et voilà, pour vous faire un récit bien sincère,
De monsieur votre fils le manége ordinaire.

PYRANTE.

Il n'est pas question de ce beau récit-là;
Et, depuis très-long-temps, je connois tout cela.
Tu sais que, me trouvant sur le déclin de l'âge,
Je voudrois voir mon fils songer au mariage.

FRONTIN.

De vos ordres secrets je me suis acquitté
Avec beaucoup de zèle et de dextérité.
Hier au soir j'employai mes soins et mon adresse,
Pour lui persuader de prendre une maîtresse
Qui portât ses désirs au lien conjugal;
Je le prêchai long-temps, et ne prêchai pas mal:
Je suois sang et eau.

PYRANTE.

Quelle fut sa réponse?

FRONTIN.

Ah! belle tout-à-fait, et digne qu'on l'annonce!

PYRANTE.

Eh bien, il répondit?

FRONTIN.

Il ne répondit rien.
Mais, Monsieur, mon discours l'endormit assez bien.

LYSIMON.

Il se moque de vous.

FRONTIN.

Non, je me donne au diable.

PYRANTE.

Je crois que ce qu'il dit est assez véritable.

Ainsi donc tes discours ont été sans effet?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, vraiment. J'en suis très-satisfait.
En voici les raisons en fort peu de paroles.
Ce matin....

LYSIMON.

Il vous va conter des fariboles.

FRONTIN.

Eh, mais! si Monsieur veut contrarier toujours,
Je ne finirai pas mon récit en deux jours.

PYRANTE.

Eh! laissez-le parler.

FRONTIN.

Ce matin donc mon maître,
Au moment que le jour commençoit à paroître,
S'est levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a-t-il dit,
Tes discours ont long-temps occupé mon esprit.
Tout bien considéré, je me trouve d'un âge
A devoir en effet songer au mariage.
Je ne balance plus, le dessein en est pris.

PYRANTE.

Plus agréablement pouvois-je être surpris?
Tiens, voilà deux louis pour ta bonne nouvelle

FRONTIN.

Très-obligé. Je sors. Mon maître me rappelle,
Je l'habille, il se tait. Quand il est habillé,
Je rêvois, me dit-il, tantôt tout éveillé.
Qui? moi, me marier! Ah! je n'ai point envie
D'aller risquer ainsi le repos de ma vie.

LYSIMON.

Je vous l'avois bien dit, qu'il se moquoit de vous.

PYRANTE.

Allons, coquin, rends-moi mes deux louis.

FRONTIN.

Tout doux.
Ceci ne finit pas comme on pourroit le croire.
Écoutez, s'il vous plaît, la fin de mon histoire.
Il sort. A son retour, il paroît tout changé,
Il brûle de se voir par l'hymen engagé.
D'un semblable projet je ne faisois que rire :
Mais comme il m'a permis de venir vous le dire,
Et de vous assurer qu'il ne changera point,
Je crois qu'il ne peut plus reculer sur ce point.

PYRANTE.

C'est bien dit. Il me craint, il m'aime, il me respecte :
Sa résolution ne peut m'être suspecte.
Mais, dis-moi.

FRONTIN.

Quoi, Monsieur?

PYRANTE.

Je serois curieux
De savoir s'il n'a point encor jeté les yeux
Sur quelque objet....

FRONTIN.

Eh! oui. C'est ce qui fait sa peine.

PYRANTE.

Comment? a-t-on pour lui du mépris, de la haine?

FRONTIN.

Non, ce n'est point cela. La peine où je le vois,
C'est qu'il aime, Monsieur, deux belles à la fois.

L'un de ces deux objets est une jeune blonde,
Qui paroît à ses yeux la plus belle du monde;
Et l'autre est une brune aux yeux vifs et perçants,
Dont les charmes sur lui ne sont pas moins puissants.
Le sérieux de l'une, et sa langueur touchante,
Lui disent qu'elle est tendre, et fidèle, et constante;
Mais l'enjoûment de l'autre, et sa vivacité,
Ont un attrait piquant dont il est enchanté.
Enfin, passant toujours de la blonde à la brune,
Il les veut toutes deux, et n'en choisit aucune;
Et quant à moi, je crois que, pour le rendre heureux,
Il les lui faudroit faire épouser toutes deux.

PYRANTE.

Finis ce badinage, et tire-moi de peine.
Qui sont ces deux objets?

FRONTIN.

Julie et Célimène.

PYRANTE.

Je ne m'étonne plus, s'il a tant souhaité
Que je logeasse ici.

FRONTIN.

Pour sa commodité,
Il a voulu loger avec madame Argante;
Et la chose en sera beaucoup moins fatigante.
Car nous ferons l'amour sans quitter la maison.

PYRANTE.

Je m'étois bien douté que c'étoit la raison....

LYSIMON.

Si vous vous en doutiez, c'est par là, ce me semble,
Qu'il falloit éviter de loger tous ensemble.

PYRANTE.

Pourquoi?

LYSIMON.

Vous souffrirez, sans en être honteux,
Qu'à vos yeux votre fils fasse le langoureux?

PYRANTE.

Sans doute.

LYSIMON.

Vous pourrez avoir la patience
De l'entendre parler de flamme, de constance;
Et vous tiendrez enfin à tous ces sots discours,
Que nos amants transis rebattent tous les jours?

PYRANTE.

Oui. Mon fils est d'un âge à sentir dans son âme
Les tendres mouvements d'une amoureuse flamme.

LYSIMON.

Les tendres mouvements! quels termes doucereux!
Je crois qu'en un besoin vous seriez amoureux.

PYRANTE.

Non; mon temps est passé. Mais comme en ma jeunesse
J'ai goûté les plaisirs d'une vive tendresse,
Je dois trouver fort bon que mon fils, à son tour,
S'abandonne aux transports d'un légitime amour;
Je ne condamne point ce que j'ai fait moi-même.
J'aimois quand j'étois jeune; il faut que mon fils aime.

LYSIMON.

Mais pouvez-vous souffrir qu'il songe à s'allier
Avec madame Argante? Elle est folle à lier.

PYRANTE.

Oui; mais ses filles sont aussi sages que belles.

LYSIMON.

Elles ont peu de bien.

PYRANTE.

Mon fils en a pour elles.

LYSIMON.

Je ne réplique rien, tant je suis en courroux ;
Mais je vous avertis que je romps avec vous :
Plus de commerce ensemble.... Adieu, je me retire.

PYRANTE.

Adieu donc.

LYSIMON.

Serviteur.

SCÈNE III.

PYRANTE, FRONTIN.

PYRANTE.

Il faut le laisser dire.
Que Dorante choisisse en toute liberté,
J'y consens : mais voici ce que j'ai projeté.
Je vais tout au plus tôt trouver madame Argante,
Pour tâcher d'obtenir qu'elle accorde à Dorante
Julie ou Célimène, après qu'il m'aura dit
Celle qui lui convient.

FRONTIN.

Voilà, sans contredit,
Le plus sage dessein que l'on pût jamais prendre.
Allez l'exécuter ; et moi, je vais attendre
Que Dorante....

PYRANTE.

Surtout, parle-lui sagement,
Et ne lui marque rien de mon empressement.

SCÈNE IV.

FRONTIN, seul.

JAMAIS père fut-il ni meilleur ni plus sage ?
Mais j'aperçois mon maître. On voit sur son visage
L'irrésolution peinte avec tous ses traits.
Puisqu'il ne me voit pas, approchons de plus près.

SCÈNE V.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! te voilà, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

DORANTE, se promenant.

Frontin.

FRONTIN.

Monsieur.

DORANTE.

Je suis dans une peine extrême....
Le carrosse est-il prêt ?

FRONTIN.

Oui, depuis ce matin.

DORANTE.

Je m'en vais. Tu diras à mon père.... Frontin,
Tu ne lui diras rien.

FRONTIN.

Bon, la chose est facile.

DORANTE s'en va, puis il revient.

Qu'on ne m'attende point, je dois dîner en ville.

FRONTIN.

Cela suffit.

DORANTE, se promenant toujours.

Je crois qu'il seroit à propos....
Frontin, dis au cocher qu'il ôte les chevaux,
Je ne sortirai point.

FRONTIN.

Vous avez une affaire....

DORANTE.

Fais ce que l'on te dit.

FRONTIN.

Soit, je m'en vais le faire.

SCÈNE VI.

DORANTE, seul.

Enfin.... J'aurois mieux fait cependant de sortir.
Eh! ne te presse point de l'aller avertir.
Mais il ne m'entend plus. Restons. Le mariage
Est un joug trop pesant, et plus je l'envisage....
Non, ne nous mettons point au rang de ces maris,
Dont le sort....

SCÈNE VII.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

Ah! Frontin, voilà mon parti pris.

FRONTIN.

Tout de bon?

DORANTE.

Tout de bon.

FRONTIN.

Quoi! déjà?

DORANTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

Tant pis. Cela n'est pas d'un favorable augure.

DORANTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Quand vous voulez décider promptement,
Cela ne dure, au plus, que le quart d'un moment.

DORANTE.

Non, c'en est fait, te dis-je, et pour toute ma vie.

FRONTIN.

En jureriez-vous?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

J'en ai l'âme ravie.
Laquelle épousez-vous?

DORANTE.

Laquelle?

FRONTIN.

Oui, dites-moi,
Est-ce Julie à qui vous donnez votre foi?
C'est elle assurément. Je vois que je devine.
Mais vous tournez la tête, et vous faites la mine.
Prenez-vous Célimène? Hem! Vous ne dites mot.

DORANTE.

Ne cesseras-tu point de parler comme un sot?

FRONTIN.

Comment?

DORANTE.

J'épouserois Julie ou Célimène?

FRONTIN.

Oui, vraiment, et je crois la chose bien certaine.

DORANTE.

Et sur quoi le crois-tu?

FRONTIN.

Plaisante question!
N'en aviez-vous pas pris la résolution?

DORANTE.

Oui, tu dis vrai. Mais grâce à mon heureuse étoile,
Je ne suis plus aveugle, et j'ai rompu le voile
Qui cachoit à mes yeux les dangers et l'ennui
Que dans le mariage on essuie aujourd'hui.
Oui, tout ce que je vois m'attriste ou m'épouvante
Ma femme sera prude, ou bien sera galante.
Prude, elle m'ôtera toute ma liberté,
Et voudra gouverner avec autorité;
Inquiète, jalouse, altière, soupçonneuse,
Triste, vindicative, et surtout querelleuse.

Si ma femme est galante, à quoi suis-je exposé?
Mari très-incommode, ou très-apprivoisé :
Par trop de complaisance, ou par trop de scrupule,
D'un ou d'autre côté, je deviens ridicule.

Si je me mets au rang des maris trop prudents,
Tranquille aux yeux de tous, jurant entre mes dents,
Je n'entretiendrai seul mon infidèle épouse,
Que pour donner carrière à ma fureur jalouse,
Et je ne réponds pas qu'enfin cette fureur....
Non, en fuyant l'hymen, j'évite mon malheur.

FRONTIN.

Tenez, vos sentiments ne sont plus à la mode;
Et tout cela, Monsieur, sent l'ancienne méthode.
Autrefois sur l'honneur on étoit délicat;
Un mari qui s'en pique, à présent, est un fat.
Mais d'ailleurs, ce qui peut calmer votre épouvante,
Toute femme, après tout, n'est pas prude ou galante :
Il en est d'une espèce.... Ah! d'une espèce....

DORANTE.

Eh bien?

FRONTIN.

Des femmes qui jamais ne chicannent sur rien,
Et de qui la douceur égalant la sagesse....
La difficulté gît à trouver cette espèce :
On dit qu'elle est fort rare, et je le dis aussi;
Mais je crois, tout de bon, qu'elle se trouve ici.
Célimène et Julie....

DORANTE.

Oui, l'une et l'autre est sage :
J'en augure fort bien, mais point de mariage.

FRONTIN.

Mais tout à l'heure encor vous m'avez assuré....

DORANTE.

J'ai changé de pensée, et je m'en sais bon gré.

FRONTIN.

Monsieur, permettez-moi de vous dire une chose :
Ne résolvez plus rien sans y mettre une clause.

DORANTE.

Une clause? Et pourquoi?

FRONTIN.

C'est qu'en peu de moments
Vous avez quatre fois changé de sentiments.

DORANTE.

Quatre fois!

FRONTIN.

Tout autant.

DORANTE.

Je ne le saurois croire.

FRONTIN.

J'en vais faire le compte, il est dans ma mémoire.
Item, en s'éveillant, mon maître que voilà
Souhaitoit une femme.

DORANTE.

Oui, je sais bien cela.

FRONTIN.

Plus, s'étant habillé, mondit maître, trop sage,
A blasphémé vingt fois contre le mariage.
Item, il est sorti, disant que son retour
Ne seroit, au plus tôt, que vers la fin du jour;

Mais, un quart d'heure après, est rentré pour me dire
Qu'il s'alloit marier; ce qui m'a fait bien rire.
Item, le susdit maître, en ce susdit moment,
Dit au susdit Frontin, que craignant prudemment
Pour son front délicat quelque sensible outrage,
Ou d'une prude au moins l'humeur fière et sauvage,
Il renonce à jamais au lien conjugal.
Le tout bien supputé, se monte le total,
Qui ne me paroît pas rehausser votre gloire,
A quatre sentiments, sauf erreur de mémoire.

DORANTE.

Quand il est question, Frontin, de s'engager
Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop songer.

FRONTIN.

Mais, sur tout autre fait, comme sur cette affaire,
Vous ne savez jamais ce que vous voulez faire.
Vous rêvez?

DORANTE.

Après tout, de l'humeur dont je suis,
Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis,
Et tous les accidents dont l'hymen nous menace.
Oui, je sais les moyens de parer ma disgrâce,
De faire que pour moi l'hymen ait des douceurs;
Quand on fait un bon choix, c'est le lien des cœurs.
Un mari complaisant, libéral, jeune et tendre,
Au bonheur d'être aimé peut aisément prétendre,
Si, lorsqu'il se marie, il possède le cœur
De celle dont il veut faire tout son bonheur.
Son exemple est puissant sur l'esprit de sa femme.
Vertueux, il soutient la vertu dans son âme;

Rempli d'égards pour elle, il en est respecté;
Fidèle, il la maintient dans sa fidélité.
Mille exemples enfin font aisément connoître
Que souvent les maris sont ce qu'ils veulent être.
Malgré les mœurs du temps, je veux me rendre heureux,
En bornant à ma femme, et mes soins, et mes vœux;
Et, plus amant qu'époux, toujours la politesse
Suivra les doux transports de ma vive tendresse.
Voilà le vrai moyen d'être en repos, chéri,
Et de faire au galant préférer le mari.

FRONTIN.

La chose en ce temps-ci me paroît difficile:
Quiconque y réussit peut passer pour habile;
Mais ce miracle-là vous étoit réservé.

DORANTE.

Oui, je prétends me faire un bonheur achevé.

FRONTIN.

Voyons donc maintenant à choisir des deux belles.
Votre cœur penche-t-il également pour elles?

DORANTE.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix est déjà fait.

FRONTIN.

N'aimez-vous point Julie?

DORANTE.

Oui, je l'aime en effet:
Son aimable enjoûment me ravit et m'enchante.
Quel brillant! quel éclat!

FRONTIN.

Elle est vive et piquante;

Ses yeux, quoique muets, demandent clairement
Ce que sa bouche n'ose expliquer nettement.

DORANTE.

Faut-il t'avouer tout? Dès que je l'envisage,
Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus. Or donc, sans biaiser,
Il faut nous dépêcher, Monsieur, de l'épouser.

DORANTE.

M'y voilà résolu.... Mais pourtant, quand j'y pense,
Sa sœur est bien aimable.

FRONTIN.

Elle est d'une indolence!...

DORANTE.

Tu nommes indolence un gracieux maintien,
Une douce langueur, un modeste entretien,
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut, sans crime,
Lui refuser au moins la plus parfaite estime.
Oui, quoique, malgré moi, Julie ait tous mes vœux,
Je sens qu'avec sa sœur je serois plus heureux.

FRONTIN.

Prenons donc celle-ci. Bon, le voilà qui pense.
Votre choix est-il fait?

DORANTE.

Non, je suis en balance :
Je ne sais que résoudre; et d'une et d'autre part....

FRONTIN.

Tenez, m'en croirez-vous? choisissez au hasard.

DORANTE.

Non, Frontin, mais je sais un moyen infaillible
Pour sortir d'embarras.

FRONTIN.

Seroit-il bien possible?

DORANTE.

Si l'une des deux sœurs a du penchant pour moi,
Dès que je le saurai, je lui donne ma foi.
Celle qui m'aimera sera la plus aimable.

FRONTIN.

Parbleu! cette pensée est assez raisonnable.
Nérine peut savoir leurs secrets sentiments;
Elle m'aime; il est sûr que jamais deux amants
N'ont de secrets entr'eux; outre que, d'ordinaire,
Toute fille suivante est peu propre à se taire.
Je vais sur ce sujet la faire raisonner.

DORANTE.

J'attendrai ton retour pour me déterminer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

NÉRINE, seule.

Allez, monsieur Frontin, comptez sur mon adresse;
Je mourrai dans la peine, ou tiendrai ma promesse.
Je puis fort aisément sonder deux jeunes cœurs,
Dont le monde n'a point encor gâté les mœurs;
Et quand je n'aurois pas toute leur confiance,
Comme je l'eus toujours dès leur plus tendre enfance,
Je suis fine, et je sais du cœur le plus discret
Arracher, quand je veux, un amoureux secret.
Surtout, je voudrois voir Célimène amoureuse,
Car elle me paroît un peu trop dédaigneuse :
Elle fait vanité de n'avoir nuls désirs,
Et dans l'indifférence elle met ses plaisirs.
Triste état, à mon sens, que cette léthargie!
Mais, pour moi, sans l'amour j'estime peu la vie.
Finissons; et, tandis que Madame est dehors,
En faveur de Dorante employons nos efforts.
Voici tout à propos la prude Célimène.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous êtes bien rêveuse.

CÉLIMÈNE.

Oui, je suis fort en peine.

NÉRINE.

Et de quoi?

CÉLIMÈNE.

Je ne sais. Je venois te trouver....
Dis-moi, ne sais-tu point ce qui me fait rêver?

NÉRINE.

Tout franc, la question me paroît fort plaisante.
Comment! vous ignorez?...

CÉLIMÈNE.

Je ne suis pas contente;
C'est tout ce que je sais.

NÉRINE.

Examinez-vous bien.

CÉLIMÈNE.

Je cherche, j'examine, et ne découvre rien.

NÉRINE.

Mauvais mal! Depuis quand êtes-vous si rêveuse?

CÉLIMÈNE.

Depuis trois jours.

NÉRINE.

Oh, oh! l'affaire est sérieuse.
Depuis trois jours!

CÉLIMÈNE.

Tu sais que naturellement
Je me plais à rester dans mon appartement,
Que j'évite le monde, et que, toujours tranquille,
Je nourris mon esprit d'une lecture utile.

NÉRINE.

Eh bien?

CÉLIMÈNE.

Depuis trois jours je ne me connois plus;
Pour me tranquilliser mes soins sont superflus:
Je vais, je viens, je suis inquiète, agitée.

NÉRINE.

Pauvre enfant! Je vous trouve aussi plus ajustée
Qu'à l'ordinaire.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais je ne sais pourquoi.

NÉRINE.

Des mouches, des rubans! Ah! qu'est-ce que je vois?
Vous avez mis du rouge!

CÉLIMÈNE.

Il faut suivre la mode.

NÉRINE.

Quoi! vous qui la trouviez ridicule, incommode?

CÉLIMÈNE.

Ah, ma chère! aide-moi, de grâce, à deviner
D'où vient ce changement qui paroît t'étonner.

NÉRINE.

Ne le savez-vous pas?

CÉLIMÈNE.

Non: ma peine est extrême;
Je ne saurois encor me deviner moi-même.

NÉRINE.

Je m'en vais vous aider. Là, regardez-moi bien.
Bon.

CÉLIMÈNE.

Parle franchement, et ne me cache rien.

NÉRINE.

Non, non. Depuis un temps je me suis aperçue
Que notre chevalier jette sur vous la vue,
Qu'il vous dit des douceurs.... Je crois que m'y voilà

CÉLIMÈNE.

Si tu ne sais pas mieux deviner que cela,
Nous ne pourrons jamais savoir ce que je pense.

NÉRINE.

Excusez, s'il vous plaît, mon peu d'expérience:
Je viens de m'essayer dans l'art de deviner,
Et dans un coup d'essai l'on peut mal raisonner.
Voyons si, cette fois, je serai plus habile.
Çà, depuis quand Dorante est-il en cette ville?

CÉLIMÈNE.

Eh mais.... depuis trois jours justement.

NÉRINE.

Justement!
Vous avez remarqué la chose exactement.

CÉLIMÈNE.

Eh bien! Nérine?

NÉRINE.

Eh bien!... je n'ai plus rien à dire.

CÉLIMÈNE.

Cela ne suffit pas, achève de m'instruire.

NÉRINE.

Ceci commence donc à vous intéresser?

CÉLIMÈNE.

Plus que le chevalier.

NÉRINE.

J'ai lieu de le penser.

CÉLIMÈNE.

Poursuis donc.

NÉRINE.

Vous étiez solitaire et tranquille,
Nourrissant votre esprit d'une lecture utile;
Maintenant tout cela ne vous divertit plus :
Pour vous tranquilliser vos soins sont superflus;
Et c'est depuis trois jours, sans en savoir la cause,
Que vous sentez en vous cette métamorphose?

CÉLIMÈNE.

Il est vrai.

NÉRINE.

Confrontons bien curieusement
Le retour de Dorante, et votre changement;
Et si ces deux faits-là forment la même époque,
Nous connoîtrons bientôt le mal qui vous suffoque.
Depuis trois jours Dorante est de retour ici;
Votre humeur a changé depuis trois jours aussi;
Donc, ce que je conclus, la belle sérieuse,
C'est que, depuis trois jours, vous êtes amoureuse.

CÉLIMÈNE.

Crois-tu cela?

NÉRINE.

Sans doute, et dès hier je vis....

CÉLIMÈNE, en soupirant.

A te dire le vrai, je suis de ton avis.

Adieu. J'ai trop parlé.... Mais, dis-moi, pour m'instruire,
N'aurois-tu point encor quelque chose à me dire?

NÉRINE.

Non.

CÉLIMÈNE.

Crois-tu que Dorante ait du goût pour ma sœur?
Ce n'est pas que Dorante ait fort touché mon cœur;
C'est curiosité, plutôt que jalousie;
Curiosité pure.

NÉRINE, à part.

Ah! que d'hypocrisie!

CÉLIMÈNE.

Que dis-tu?

NÉRINE.

Que je vais travailler de mon mieux,
Afin de contenter vos désirs curieux.
Mais si vous m'en croyez, et si vous voulez plaire,
De toutes ces façons tâchez à vous défaire;
Car pour vous dire net ce qu'il faut sur ce point,
Vous faites l'innocente, et vous ne l'êtes point.

SCÈNE III.

NÉRINE, seule.

La solitaire en tient, et me voilà contente.
Nous pourrons à présent déterminer Dorante.

SCÈNE IV.

JULIE, NÉRINE.

JULIE entre en chantant et en dansant.

Je ne sais pas pourquoi mille gens, chaque jour,
Sur un ton langoureux se plaignent de l'amour,
Et comment on soutient qu'une vive tendresse
Fait soupirer, gémir, et languir de tristesse :
Pour moi, Nérine, j'aime, et j'aime de bon cœur :
Cela n'a pourtant rien changé dans mon humeur.

NÉRINE.

Vous aimez ? Cet aveu me paroît fort sincère.

JULIE.

Oh ! je ne suis pas fille à t'en faire mystère.

NÉRINE.

J'en sais qui ne sont pas aussi franches que vous.

JULIE.

Moi, j'aime et je le dis, l'amour en est plus doux.
D'amantes et d'amants chaque pays abonde;
Pourquoi rougir d'un feu qui brûle tout le monde?

NÉRINE.

L'amour est en effet un puissant potentat.
Le guerrier pétulant, le grave magistrat,
Le doucereux abbé, le procureur avide,
L'avocat babillard, et l'usurier perfide,
Le vautour son confrère, et tous les animaux,
Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre, dans les eaux,
Tout est, bon gré, mal gré, soumis à son empire;
Ainsi l'on peut aimer sans craindre de le dire.

JULIE.

Les exemples, du moins, ne me manqueront pas.

NÉRINE.

Celui que vous aimez adore vos appas,
Sans doute?

JULIE.

A dire vrai, je n'en sais rien encore.

NÉRINE.

Comment! vous l'ignorez?

JULIE, en sautant.

Vraiment oui, je l'ignore.

NÉRINE.

Mais je ne vois pas là de quoi rire et sauter.

JULIE.

J'aime pour mon plaisir, et non pour m'attrister.

NÉRINE.

Vous m'avoûrez, du moins, que cette incertitude
Doit mettre en votre esprit un peu d'inquiétude.

JULIE.

Point. Si celui que j'aime a de l'amour pour moi,
Je veux, pour l'en payer, l'aimer de bonne foi.
S'il prétend m'honorer de son indifférence,
Bien loin de me piquer d'une sotte constance,
Avant qu'il soit huit jours, je m'en consolerai,
Et par quelque autre amour je me détacherai.
De l'humeur dont je suis, vois-tu, rien ne m'afflige.

NÉRINE.

J'aime assez cette humeur.

JULIE.

Point de chagrin, te dis-je.

Il faut prendre l'amour comme un amusement.

NÉRINE.

Ne me direz-vous point quel est l'heureux amant....

JULIE.

C'est Dorante.

NÉRINE.

Dorante?

JULIE.

Oui, Dorante, lui-même.
Ne te paroît-il pas mériter que je l'aime?

NÉRINE.

Je le trouve, au contraire, un cavalier parfait,
Et j'approuve le choix que votre cœur a fait.

JULIE.

Ah! je voudrois qu'il sût à quel point je l'estime.

NÉRINE.

Ne souhaitez-vous rien de plus?

JULIE.

Seroit-ce un crime
De souhaiter aussi qu'il m'aimât tendrement?

NÉRINE.

Non. Ne désirez-vous que cela seulement?

JULIE.

Mais je voudrois aussi, pour me prouver sa flamme,
Qu'il pût me demander et m'obtenir pour femme.

NÉRINE.

Ensuite.

JULIE.

Ensuite, ensuite! Oh! demeurons-en là:
Mes vœux, jusqu'à présent, ne passent point cela.

NÉRINE.

Dorante, à ce qu'on dit, vous croit un peu volage,
Et craint votre inconstance après le mariage.

JULIE.

Non. Dussent me railler les femmes d'aujourd'hui,
Tous mes vœux, tous mes soins ne seront que pour lui.
Mais à condition, pour prix de ma tendresse,
Que je lui tiendrai lieu de femme et de maîtresse.
S'il s'en tient à l'estime, et porte ailleurs l'amour....

NÉRINE.

Vous n'êtes point ingrate; à beau jeu, beau retour.

JULIE.

Eh! mais....

NÉRINE.

Si vous voulez suivre cette méthode,
Je garantis bientôt le futur à la mode;
Car il est statué par les lois d'aujourd'hui,
Qu'un mari du bel air n'aime jamais chez lui.

JULIE.

Ma mère vient, adieu; garde-toi de lui dire....

SCÈNE V.

Mme ARGANTE, JULIE, NÉRINE.

Mme ARGANTE, à Julie.

Que faites-vous ici? Vite, qu'on se retire,
Et, surtout, ayez soin de rester là-dedans.

NÉRINE.

Oui.

JULIE, faisant la révérence et des mines à Nérine.

Je m'en vais.

SCÈNE VI.

Mme ARGANTE, NÉRINE.

Mme ARGANTE.

Quelqu'un est-il venu céans?

NÉRINE.

Oui, Madame; j'ai vu le bon homme Pyrante,
Qui venoit vous parler d'une affaire importante.

Mme ARGANTE, vivement.

Et, dis-moi, ma mignonne, étoit-il avec lui?

NÉRINE.

Qui donc?

Mme ARGANTE.

Dorante.

NÉRINE.

Non.

Mme ARGANTE.

Se peut-il qu'aujourd'hui
Il ne soit pas venu pour me rendre visite?

NÉRINE.

Non, je ne l'ai point vu. Vous êtes interdite!

Mme ARGANTE.

Mais de sa part, au moins, on est venu savoir
Comment je me portois, et s'il pouvoit me voir?

NÉRINE.

Encor moins.

Mme ARGANTE.

Comment donc?

NÉRINE.

Oui, j'en suis bien certaine.

Mme ARGANTE.

Dis-moi, n'a-t-il point vu Julie, ou Célimène?

NÉRINE.

Tout aussi peu.

Mme ARGANTE.

Tant mieux. Je respire.

NÉRINE.

Comment?

Mme ARGANTE.

Je ne me sens pas d'aise et de ravissement.

NÉRINE.

Et d'où vous vient, Madame, un tel excès de joie?

Mme ARGANTE.

Tu le sauras. Dorante.... Il faut que je le voie.
J'acheverai bientôt ce que j'ai commencé.

NÉRINE.

Quoi donc?

Mme ARGANTE.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,
J'ai vu qu'il me trouvoit encore assez aimable....

NÉRINE.

Fi donc! Vous vous moquez.

Mme ARGANTE.

Rien n'est plus véritable.
J'ai de l'expérience.

NÉRINE.

Oh! je n'en doute point.

Mme ARGANTE.

Et je ne prends jamais le change sur ce point.

Çà, Nérine, après tout, est-ce que je me flatte?
N'ai-je pas des attraits?

NÉRINE.

Mais d'ancienne date.

Mme ARGANTE.

Nérine!

NÉRINE.

Quant à moi, je ne sais point flatter,
Et je ne suis point fille à vouloir vous gâter.
Chaque chose a son temps. Il faut vous mettre en tête
Que jamais, à votre âge, on n'a fait de conquête;
Que cette gloire est due à des charmes naissants,
Et non à des appas si loin de leur printemps.
En vain vous disputez contre le baptistaire,
Par vos ajustements, par le désir de plaire,
Par le mélange adroit des plus vives couleurs,
Par un ris attrayant, par de tendres langueurs,
Et par tout ce qui peut, avec le plus d'adresse,
Conserver la fraîcheur de l'aimable jeunesse.
L'âge est un ennemi qui nous trahit toujours.
Jamais nous ne plaisons qu'au printemps de nos jours;
C'est alors que sied l'art de la minauderie.
Sur l'arrière-saison, l'art de la pruderie
Convient; et si le cœur se laisse encor blesser,
On peut aimer sous cap, mais il faut financer.

Mme ARGANTE.

Moi, financer, Nerine?

NÉRINE.

Oui. La seule ressource
A votre âge, est d'avoir des appas dans sa bourse.

Mme ARGANTE.

Soit, je financerai, mais légitimement;
Je ne veux me lier que par le sacrement.

NÉRINE.

Avec Dorante?

Mme ARGANTE.

Oui.

NÉRINE.

Mais vous seriez sa mère.

Mme ARGANTE.

Vous êtes une sotte.

NÉRINE.

Eh! là, point de colère,
On ne nous entend point.

Mme ARGANTE.

Nérine, je prétends
Être comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NÉRINE.

Voilà, je vous l'avoue, une verte vieillesse.

Mme ARGANTE.

Pour moi, je prétends être encor dans ma jeunesse.

NÉRINE.

Oui, par les actions et par les sentiments;
Mais cela suffit-il pour captiver les gens?
On sait que vous avez deux filles très-nubiles.

Mme ARGANTE.

Ah! c'est mon désespoir, et....

NÉRINE.

Plaintes inutiles.
Il faut les marier.

Mme ARGANTE.

Sans ces friponnes-là,
Je n'aurois pas trente ans.

NÉRINE.

Oh! je crois bien cela;
Mais, malheureusement, on vous en croit cinquante.
Combien vous donnez-vous?

Mme ARGANTE.

Je suis sur les quarante.

NÉRINE.

Oui, mais depuis long-temps.

Mme ARGANTE.

Brisons sur ce sujet,
Nérine; je te veux confier un secret.
Feu monsieur mon mari.... devant Dieu soit son âme!
Mais c'étoit un grand sot.

NÉRINE, faisant la révérence.

Je le sais bien, Madame.

Mme ARGANTE.

Or donc, feu mon mari voulut bien m'épouser
Pour ma seule beauté. Sans vouloir me priser,
J'étois, comme je suis, fraîche, vive, éclatante.
Il avoit bien en fonds dix mille écus de rente;
Mais je connus depuis qu'il avoit de surplus,
En billets au porteur, plus de cent mille écus.
Cinq ans avant sa mort, il m'en fit confidence;
Et je sus me contraindre à tant de complaisance,
Que le pauvre benêt crut que je l'aimois fort,
Et qu'il me confia ses billets. Il est mort,

Grâce au ciel, et je puis en fort belles espèces
Récompenser les feux....

NÉRINE.

Voilà de bonnes pièces.
Aux dépens du défunt vous aurez des appas
Qu'un jeune homme, à coup sûr, ne méprisera pas.

Mme ARGANTE.

Voilà ce qu'à Dorante il faudroit faire entendre.

NÉRINE.

A Dorante?

Mme ARGANTE.

Au plus tôt.

NÉRINE.

Je commence à comprendre.

Mme ARGANTE.

Veux-tu lui parler?

NÉRINE.

Oui.

Mme ARGANTE, l'embrassant.

J'ai toujours bien compté
Que tu m'aimois, Nérine, avec vivacité;
Fais donc agir pour moi ton zèle et ton adresse,
Et dis-lui que, s'il veut répondre à ma tendresse,
Mes billets sont à lui.

NÉRINE.

Fort bien : cela suffit.

Mme ARGANTE, en s'en allant.

Ce petit fripon-là me fait tourner l'esprit.

SCÈNE VII.

NÉRINE, seule.

Me voilà, grâce au ciel, l'unique confidente
De nos deux jeunes sœurs, et de madame Argante.
Qu'un petit homme aimable est dangereux! Ma foi,
Je crains fort qu'à mon tour je ne l'aime aussi, moi.
Franchement, si j'étois faite pour y prétendre....

SCÈNE VIII.

DORANTE, NÉRINE, FRONTIN.

NÉRINE.

Vous venez à propos.

DORANTE.

Eh bien! vas-tu m'apprendre
Quelque chose qui puisse enfin fixer mes vœux?

NÉRINE.

Je ne sais. Mais, Monsieur, vous êtes trop heureux.
Oh çà, pour commencer, Célimène vous aime.

DORANTE.

Ne te trompes-tu point?

NÉRINE.

Je le sais d'elle-même.
Avant votre départ, je l'avois soupçonné :
Votre retour fait voir que j'ai bien deviné.

DORANTE.

Pour moi, je n'en jugeois que selon l'apparence,
J'avois presque compté sur son indifférence.

NÉRINE.

Aussi, quand j'ai tâché d'éclaircir mes soupçons,
Si vous saviez combien elle a fait de façons!
Elle vouloit parler. Une honte secrète
L'empêchoit tout à coup d'avouer sa défaite;
Elle s'efforçoit même (admirez sa pudeur!)
Jusques à se cacher le trouble de son cœur;
Mais enfin son amour a trahi son adresse :
Un mouvement jaloux m'a marqué sa tendresse.

DORANTE.

Ah! que cette pudeur relève ses appas,
Et que j'aime à la voir dans un tel embarras!
Qu'un amant délicat, apprenant ses alarmes,
Ses troubles, ses combats, trouve en elle de charmes!
Quel trésor est un cœur qui n'a jamais aimé,
Et qui n'ose avouer que l'amour l'a charmé!
Et qu'heureux est l'amant à qui le sort prépare
Les solides plaisirs d'un triomphe si rare!
Conçois-tu bien, Frontin, jusqu'où va mon bonheur?

FRONTIN.

Oui, la pudeur, Monsieur; je suis pour la pudeur.
(à Nérine.)
Et toi, ma chère enfant?

DORANTE.

Ah! sage Célimène,
D'un cœur irrésolu vous triomphez sans peine.
Oui, vous avez déjà mon estime et mes vœux;
Vous m'aimez, et c'est vous qui me rendrez heureux.

NÉRINE.

Ainsi vous renoncez désormais à Julie?

DORANTE.

Il le faut bien, Nérine. Est-il une folie
Plus grande, que d'aimer qui ne nous aime pas?

NÉRINE.

Elle vous aime aussi.

FRONTIN.

Bon! nouvel embarras!

DORANTE.

Je suis aimé, dis-tu, de Julie?

NÉRINE.

Oui, vraiment;
Elle en a fait l'aveu tout naturellement:
Même elle a souhaité que l'on pût vous l'apprendre,
Et brûle de savoir ce qu'elle en doit attendre.
Si vous voulez l'aimer, elle vous aimera;
Si vous la méprisez, elle se guérira;
Si vous êtes constant, elle sera fidèle;
Et si vous souhaitez vous unir avec elle
Par les nœuds de l'hymen, elle y borne ses vœux,
Et sera très-heureuse en vous rendant heureux.

FRONTIN.

Eh bien, qu'en dites-vous?

DORANTE, après avoir rêvé.

Ce qu'il faut que j'en dise?
On ne peut trop aimer cette aimable franchise;
Et dans ce libre aveu, dont je suis enchanté,
Je vois l'excès charmant de sa sincérité:
Je voulois être aimé d'une fille sincère,
Je la trouve en Julie, elle a droit de me plaire.

Sans la sincérité, qu'il faut toujours chercher,
La plus rare beauté ne sauroit me toucher.
Une femme sincère est un trésor si rare,
Que dès qu'on la rencontre, il faut qu'on s'en empare.
Et quel bonheur encor, quand l'esprit, la beauté,
Mille agréments sont joints à la sincérité !
Tous ces charmes, Frontin, se trouvent dans Julie,
Et le sort m'offre en elle une fille accomplie.

FRONTIN.

Vous l'épouserez donc ?

DORANTE.

Oui, je vois que nos cœurs
Sont....

FRONTIN.

J'entends, vous allez épouser les deux sœurs.

DORANTE.

Quel discours !

FRONTIN.

Par ma foi, c'est la suite du vôtre.

NÉRINE.

Les prendrez-vous ensemble, ou bien l'une après l'autre ?

DORANTE.

Je voudrois n'être aimé que de l'une des deux.

NÉRINE.

Je vous l'avois bien dit, vous êtes trop heureux.

DORANTE.

Le moyen de choisir ?

NÉRINE.

Votre aventure est rare,
Et la plainte est nouvelle autant qu'elle est bizarre.

Mais vous avez le don de charmer tous les cœurs,
Et vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

DORANTE.

Comment donc?

NÉRINE.

Je connois une aimable pouponne
Qui voudroit vous offrir au moins une couronne,
Et qui, pour abréger les discours superflus,
Veut payer votre cœur plus de cent mille écus.

FRONTIN.

Cent mille écus!

NÉRINE.

Comptant.

FRONTIN.

La peste! quelle somme!
Vite, dis-nous comment cette belle se nomme.
Cent mille écus, Monsieur, en argent bien compté;
Cela vaut la pudeur et la sincérité.

DORANTE.

Tu railles.

NÉRINE.

Non : l'amour, je crois, la rendra folle;
On vient de me charger de vous porter parole.

FRONTIN.

Veut-elle épouser?

NÉRINE.

Oui.

FRONTIN.

Monsieur donne sa foi;
Mais il faut cent louis de pot-de-vin pour moi.

DORANTE.

Nérine, quelle est donc cette beauté charmante?

NÉRINE.

Devinez.

DORANTE.

Je ne puis.

NÉRINE.

C'est....

DORANTE.

Qui?

NÉRINE.

Madame Argante.
Ce qu'elle sent pour vous lui cause des transports....

DORANTE.

Elle m'aime, dis-tu?

FRONTIN.

J'en réponds corps pour corps;
Voyons donc qui des trois aura la marchandise.
D'un côté, la pudeur; de l'autre, la franchise;
D'autre part, on nous vient offrir cent mille écus:
Ma foi, prenons l'argent, et laissons les vertus.

NÉRINE.

Du siècle où nous vivons c'est assez là l'usage.

DORANTE.

Qui? moi, j'épouserois une femme à son âge!

FRONTIN.

Fort bien!

NÉRINE.

Je vais les faire espérer toutes trois,
Pour vous donner le temps de fixer votre choix.
Jusqu'au revoir, Frontin.

FRONTIN.

Adieu, belle poulette.

SCÈNE IX.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

Conçois-tu l'embarras où tout cela me jette?

FRONTIN.

Oui, pour vous empêcher de déterminer rien,
Toutes trois vous aimer : fi! cela n'est pas bien.

DORANTE.

Laissons leur mère à part; mais ce qui fait ma peine,
C'est qu'en lui demandant Julie ou Célimène....

(Dorante se jette dans un fauteuil, et se met à rêver profondément.)

SCÈNE X.

DORANTE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, du côté d'où il entre.

Criez, pestez, jurez autant qu'il vous plaira,
Je vous dis, en un mot, que cela se fera.
Maugrebleu du vieux fou!

FRONTIN.

Vous êtes en colère :
A qui parliez-vous là?

LE CHEVALIER.

Je parlois à mon père.
Bonjour, Frontin.

FRONTIN.

Je suis votre humble serviteur.

LE CHEVALIER.

J'enrage.

FRONTIN.

Vous voilà de bien mauvaise humeur.

LE CHEVALIER.

Et qui n'y seroit pas? Mon père en est la cause:
Il veut me gouverner.

FRONTIN.

Voyez la belle chose!
Un père qui veut mettre un fils à la raison!
Il a perdu l'esprit.

LE CHEVALIER.

Ai-je tort? dis-moi.

FRONTIN.

Non.
On devoit autrefois du respect à son père;
Mais à présent, Monsieur, oh! c'est une autre affaire.

LE CHEVALIER.

La vieillesse est toujours sujette à radoter;
Cependant les vieillards veulent nous régenter:
Mais je soutiens, morbleu, que c'est à la jeunesse
De prétendre, à bon droit, gouverner la vieillesse.
L'esprit des jeunes gens est mâle et vigoureux,
Et celui des vieillards froid, pesant, langoureux.
Mais je vois d'où leur vient l'ennui qui nous tracasse;
Ils enragent, morbleu, de nous quitter la place.
Ah! bonjour donc, Dorante.

DORANTE, sortant de sa rêverie.

Ah! Chevalier, bonjour.

LE CHEVALIER.

Je pense qu'à la fin te voilà de retour.

T'avois-je déjà vu, depuis ton arrivée?

DORANTE.

Non, et l'occasion ne s'en est pas trouvée.

LE CHEVALIER.

Que je t'embrasse donc. Ma foi, je t'aime bien,
Mon cher. Ton père est-il aussi fou que le mien?
Parle donc.

DORANTE.

Mon père est un vieillard vénérable,
Pour qui j'aurai toujours un respect véritable.

LE CHEVALIER.

Eh, fi! Tu parles là comme nos vieux Gaulois:
Quitte ce sot langage, et parle-moi françois.

DORANTE.

Je dis vrai.

LE CHEVALIER.

Tu fais donc tout ce que tu veux faire?

DORANTE.

Oui; mais je fais aussi tout ce que veut mon père.

LE CHEVALIER.

Le mien me contredit du matin jusqu'au soir,
Et souvent, par ses cris, me met au désespoir:
A mes moindres désirs il cherche des obstacles.
J'aime le vin, le jeu, les femmes, les spectacles;
Les spectacles, s'entend, pour y faire du bruit.
J'aime à dormir le jour, puis à courir la nuit,
A jurer, à médire, à ferrailler, à battre:
Mon père, sur cela, me fait le diable à quatre,
Et ne peut concevoir que c'est là mon emploi,
Et que nos jeunes gens sont tous faits comme moi.

FRONTIN.

Il a tort.

LE CHEVALIER.

Ai-je lieu de l'aimer, je te prie?
Il veut même empêcher que je ne me marie

DORANTE.

A te dire le vrai, je crois qu'il a raison.
Pourquoi te marier? Un cadet de maison?

LE CHEVALIER.

Eh palsambleu! faut-il qu'un cadet se morfonde?
Et les aînés tout seuls peupleront-ils le monde?
Oh! je veux peupler, moi.

DORANTE.

Mais n'ayant pas de bien....

LE CHEVALIER.

Va, pour en acquérir, je sais un bon moyen:
Notre vieille maman, cette madame Argante,
A de l'argent, dit-on, et cet argent me tente
Je prétends, au plus tôt, épouser ses écus.

DORANTE.

Bon. Tu m'empêcheras d'essuyer un refus.

LE CHEVALIER.

Comment?

DORANTE.

Je me prépare à demander Julie:
Et je brûle de voir cette affaire accomplie.

FRONTIN.

Julie emporte donc la victoire?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Ma foi,
C'est bien fait.

DORANTE.

Mais sa mère a des desseins sur moi,
Cela peut empêcher le bonheur où j'aspire :
Et comme un jeune époux est ce qu'elle désire,
Dès que tu t'offriras....

LE CHEVALIER.

Elle mourra d'amour :
Je la livre à mes pieds avant la fin du jour.
Ma figure d'abord surprend, saisit, enchante.

FRONTIN.

Et croyez-vous peupler avec madame Argante ?

LE CHEVALIER.

Non : son argent est tout ce que j'en veux tirer.
Je suis jeune, elle est vieille, et j'ai lieu d'espérer....

FRONTIN, à Dorante.

Si vous prenez Julie, et qu'il prenne la mère,
Monsieur le Chevalier sera votre beau-père.

DORANTE.

Oui vraiment.

LE CHEVALIER.

Palsambleu ! cela sera bouffon.
Tu me respecteras ?

DORANTE.

Avec juste raison.
Ne nous amusons pas à railler davantage ;
Va-t'en la demander toi-même en mariage :

Ton compliment reçu, j'irai la disposer....

LE CHEVALIER.

Assuré du succès, je vais me proposer.
La vieille a le goût fin, et le cœur le plus tendre....

DORANTE.

Beau-père, hâtons-nous.

(Il veut passer devant; le Chevalier le retient, et passe gravement devant lui.)

LE CHEVALIER.

St. Après moi, mon gendre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PYRANTE, DORANTE, FRONTIN.

PYRANTE.

Je vous l'ai déjà dit, l'irrésolution,
Mon fils, est dangereuse en toute occasion.

DORANTE.

D'un homme irrésolu la noble inquiétude
Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,
D'un raisonnement sain, et des réflexions,
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.
Un pareil embarras n'est connu que du sage:
Mais un esprit grossier suit ce qu'il envisage;
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits,
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.
Pour moi, qui veux en tout agir avec prudence,
Et qui crains de me voir séduit par l'apparence,
Je cherche, j'examine, et, pour ne faillir pas,
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

PYRANTE.

Il raisonne fort juste, et qui le veut entendre,
Toujours à son avis est forcé de se rendre.

FRONTIN.

Moi, je ne me rends point à ces belles raisons.
Tout irrésolu vise aux Petites-Maisons.

DORANTE.

Maraud!

PYRANTE.

(à Dorante.)

Tais-toi, Frontin. Vous ne devez pas craindre
Qu'à prendre aucun parti je veuille vous contraindre.
Je ne vous ai parlé que comme votre ami,
Et je ne serai point complaisant à demi.
Pesez, examinez, j'ai résolu d'attendre,
Et j'approuverai tout : mais il m'a fait entendre
Qu'au mariage, enfin, vous étiez résolu.
Y pensez-vous toujours?

FRONTIN.

Oui, Monsieur a conclu,
Une fois pour toujours, qu'il faut qu'il se marie.

PYRANTE.

Avec qui?

FRONTIN.

Mais tantôt c'étoit avec Julie,
Et jusques à présent il ne s'est point dédit.

DORANTE.

Oui, tantôt ce dessein m'a passé par l'esprit;
Mais, depuis un moment, j'ai changé de pensée.

FRONTIN.

(à part.)

Oh! je m'en doutois bien. Sa tête est renversée.

PYRANTE.

Auroit-elle pour vous marqué quelque froideur?
Ou bien vous sentez-vous du penchant pour sa sœur?

DORANTE.

Point du tout.

PYRANTE.

Pourquoi donc, dites-le-moi vous-même,
N'épouser pas Julie? Hem?

DORANTE.

Parce que je l'aime.

PYRANTE.

Parce que vous l'aimez, vous ne l'épousez pas?
C'est par là qu'il faudroit....

DORANTE.

Non, elle a trop d'appas;
Et mon cœur, pour Julie, auroit tant de foiblesse,
Que de mes sentiments elle seroit maîtresse.
D'abord, j'avois pensé que, pour se rendre heureux,
Il falloit de sa femme être fort amoureux:
Mais j'étois dans l'erreur; et je tiens pour maxime,
Qu'on ne doit pour sa femme avoir que de l'estime.

PYRANTE.

Quel étrange système!

DORANTE.

Il est bien raisonné.

FRONTIN.

Et moi je dis....

DORANTE.

Quoi?

FRONTIN.

Rien. Je me tiens condamné.

PYRANTE.

Vous vous formez, mon fils, de bizarres scrupules,
Que l'on pourra traiter de craintes ridicules;
Et je crois....

DORANTE.

Permettez que, suivant mon dessein,
Je porte à Célimène et mes vœux et ma main.
Pour elle pénétré de la plus forte estime....

PYRANTE.

C'est là vous entêter d'une fausse maxime;
Et si vous y pensiez pendant quelques moments....

DORANTE.

J'y pense, et la raison règle mes sentiments.

FRONTIN.

Morbleu! votre raison raisonne en précieuse,
Et je crois franchement qu'elle est un peu quinteuse.
Tantôt elle dit blanc, tantôt elle dit noir;
Elle blâme au matin ce qu'elle loue au soir:
Sans cesse elle épilogue, et n'est jamais contente,
Et c'est un vrai lutin qui toujours vous tourmente.

PYRANTE.

Tout franc, pour un valet, c'est fort bien raisonner.
La raison ne sert point à vous déterminer.

DORANTE.

Mais mon dessein est pris.

PYRANTE.

Avant que de rien faire,
Il faut examiner mûrement cette affaire.
Consultez-vous encor pour n'agir point en vain;
Et si vous persistez dans le même dessein,
Mon fils, bien loin d'y faire aucune résistance,
Je vous donne déjà mon agrément d'avance.
Mais, pour moi, j'ai toujours été d'opinion
Qu'on doit se marier par inclination.

SCÈNE II.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

Il parle sensément.

FRONTIN.

Oui, la chose est certaine.

DORANTE.

Crois-tu que je persiste à choisir Célimène?

FRONTIN.

La belle question que vous me faites là!
Et qui peut mieux que vous répondre de cela?

DORANTE.

J'en réponds. Mais enfin, qu'en penses-tu?

FRONTIN.

Je pense
Que déjà sur cela vous êtes en balance;
Qu'après avoir formé vingt projets tour à tour,
Vous reviendrez enfin au projet de l'amour.

DORANTE.

Oh bien! détrompe-toi.

FRONTIN.

Je m'en ferois scrupule.

DORANTE.

De tous ces changements je sens le ridicule.
J'ai choisi Célimène, et la réflexion
Ne détruira jamais ma résolution.
En vain à ce projet l'amour veut mettre obstacle.

FRONTIN.

Oh! si vous persistez, je veux crier miracle.

DORANTE.

Tu seras bien surpris?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, par ma foi

DORANTE.

Tu le serois bien plus, Frontin, si, comme moi,
Tu pouvois pénétrer jusqu'au fond de mon âme.
Car j'adore Julie, et, pour vaincre ma flamme,
Je me fais des efforts qu'on ne peut concevoir :
Souvent de ma raison je combats le pouvoir.
Je voudrois quelquefois vaincre sa résistance,
Et quelquefois mon cœur fait pencher la balance....
Attends, Frontin.

FRONTIN.

Quoi donc?

DORANTE.

Je crois qu'en ce moment
L'amour sur la raison l'emporte hautement.
Julie à mon esprit s'offre avec tous ses charmes.
Qu'elle est belle, Frontin! Je suis dans des alarmes....
Non....

FRONTIN.

Ferme, résistez à la tentation.

DORANTE.

J'aurai peine à tenir ma résolution,
Je le vois à présent; même pour Célimène
Je sens naître en mon cœur des mouvements de haine...

FRONTIN.

De haine, dites-vous?

DORANTE.

Oui, c'est elle, Frontin,
Qui m'engage et me force à changer de dessein.

FRONTIN.

Et par où, s'il vous plaît?

DORANTE.

L'amour cède à l'estime;
Elle remplit mon cœur d'un espoir qui l'anime:
Pour un cœur délicat, elle a bien plus d'attraits
Qu'un amour dont le temps peut émousser les traits.
L'amour est inconstant, l'estime est immortelle.
Voilà ce que je pense.

FRONTIN.

Et la pensée est belle!

DORANTE.

Elle est belle; elle est juste; elle triomphe.

FRONTIN.

Eh bien!
Cédez-lui donc.

DORANTE.

Crois-tu qu'il ne m'en coûte rien?
Que mon cœur en gémit, qu'il se rend avec peine!

FRONTIN.

Je le crois.

DORANTE.

Oui, j'estime et je hais Célimène;
Cette estime m'a fait entrevoir le danger
Où, guidé par l'amour, je m'allois engager:

La crainte du péril n'étonnoit point mon âme.

FRONTIN.

Et quel est ce péril?

DORANTE.

Celui d'aimer ma femme

FRONTIN.

Est-ce un si grand malheur?

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Et pourquoi?

DORANTE.

C'est que je veux toujours être maître de moi:
Si j'étois amoureux, je ne pourrois plus l'être.

FRONTIN.

C'est fort bien raisonner; mais songez, mon cher maître,
Tout bien considéré, que, n'aimant point chez vous,
Vous chercherez ailleurs des passe-temps plus doux.
Vous vous rappellerez les charmes de Julie,
Et cela vous fera faire quelque folie.

DORANTE.

Sais-tu que quelquefois tu raisonnes fort bien?

FRONTIN.

Oh! je le savois bien, Monsieur. Le seul moyen,
Pour sortir d'embarras, est d'épouser la belle
Qui sait vous inspirer une ardeur si fidèle:
Il faut, de bonne grâce, affronter le danger.

DORANTE.

Qui? moi, que par l'amour je me laisse engager!
Non: d'ailleurs, je me sens un fond de jalousie..

FRONTIN.

Quoi! vous seriez atteint de cette frénésie?

DORANTE.

Oui, Frontin, je serois jaloux au dernier point.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, Monsieur, ne vous mariez point.
Plus on craint le malheur, plus le malheur est proche:
La femme d'un jaloux, eût-elle un cœur de roche,
Si quelqu'un du dépit saisit l'occasion,
Ne sauroit résister à la tentation.

DORANTE.

Et voilà justement ce qui cause ma crainte.
Mais je ne pourrai point résister à l'atteinte
Que l'estime ou l'amour porteront à mon cœur,
Tant que je serai libre; et, pour fuir ce malheur.
J'imagine un moyen.

FRONTIN.

Quel dessein est le vôtre?

DORANTE.

Qui m'empêche à jamais d'épouser l'une ou l'autre.

FRONTIN.

Quel est-il ce moyen? Ne le saurai-je pas?

DORANTE.

Tu seras étonné, lorsque tu l'apprendras.

FRONTIN.

Ma curiosité devient impatiente.

DORANTE.

Je m'en vais épouser....

FRONTIN.

Qui donc?

DORANTE.

Madame Argante.

FRONTIN

Madame Argante?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Je conviens avec vous,
Que c'est le vrai moyen de n'être point jaloux.

DORANTE.

Sans cela, tôt ou tard je ferai la folie
D'épouser, malgré moi, Célimène ou Julie.

FRONTIN.

D'ailleurs, cent mille écus peuvent faire penser....

SCÈNE III.

Mme ARGANTE, DORANTE, NÉRINE, FRONTIN.

Mme ARGANTE, sans voir Dorante.

Oui, je veux voir Dorante.

NÉRINE.

Et pourquoi vous presser?
Laissez-le se résoudre.

Mme ARGANTE.

Oh! je perds patience.
Comment, depuis une heure il raisonne, il balance?
Riche comme je suis, aimable au dernier point....

FRONTIN.

La voici, parlez donc, et ne balancez point.

Mme ARGANTE.

Je l'aperçois lui-même. Il me cherche, Nérine;
Il brûle de me voir.

NÉRINE.

Oh! je me l'imagine.

FRONTIN, à Dorante.

Comment! vous hésitez, quand il faut déclarer....

DORANTE.

Ah! Frontin, donne-moi le temps de respirer.

NÉRINE.

Je crois que votre aspect l'embarrasse, Madame.

Mme ARGANTE.

Il m'aime, et n'oseroit me découvrir sa flamme.
En effet, mes appas ont jusques à ce jour
Inspiré du respect autant que de l'amour.
Mais je vais réchauffer le beau feu qui le guide,
Et deux de mes regards le rendront moins timide.
Bonjour, mon cher Dorante.

DORANTE.

Ah! Madame.... bonjour.

FRONTIN.

Oui, bonjour: beau début pour lui parler d'amour!

Mme ARGANTE.

Je vous trouve à propos, et j'en suis si ravie....
Avouez franchement que vous avez envie
De m'ouvrir votre cœur. N'est-il pas vrai, mon cher?

FRONTIN.

C'est pour ce sujet-là qu'il alloit vous chercher,
Madame: vos vertus, votre argent et vos charmes,
Font qu'il est obligé de vous rendre les armes,

Et que, lorsqu'il vous voit, il sent des mouvements....
Allons, Monsieur, allons, dites vos sentiments.

Mme ARGANTE.

Quoi donc! en nous voyant, nos bouches sont muettes?
Voulez-vous que nos yeux soient nos seuls interprètes?
Sortons de l'embarras où nous jettent nos feux :
Pourquoi nous en tenir aux regards amoureux?
(à Nérine.)
Parlez, mon cher enfant. Vois-tu comme il soupire?

DORANTE.

(bas à Frontin.)
Madame, vos bontés.... Je ne sais que lui dire.

FRONTIN.

Faites-vous un effort au moins dans ce moment
(à madame Argante.)
Mon maître, à ce qu'il dit, vous aime éperdûment

Mme ARGANTE.

Éperdûment, Nérine! Ah! quel comble de gloire!

NÉRINE.

Ma foi, je n'en crois rien.

Mme ARGANTE.

Pourquoi ne le pas croire,
Insolente?

FRONTIN.

Oui. Madame est-elle hors d'état
De captiver le cœur d'un homme délicat?
Apprenez que mon maître est, en fait de tendresse,
Plein de raffinement et de délicatesse,
Et trouve des appas, quand il a bien rêvé,
Où les autres, morbleu, n'en ont jamais trouvé.

NÉRINE.

En ce cas je me rends, et n'ai plus rien à dire;
Suivez les mouvements que le cœur vous inspire:
Si Madame a pour vous de si charmants appas,
Vous pouvez l'adorer, je ne l'empêche pas.
Madame se croit belle, elle se rend justice;
D'ailleurs, on voit souvent des amours de caprice.

Mme ARGANTE.

Des amours de caprice? Est-ce que pour m'aimer
Il faut....

NÉRINE.

Non. Je sais bien que vous savez charmer.

Mme ARGANTE.

Des amours de caprice! Écoutez, impudente,
Si vous vous avisez.... Oh! çà, mon cher Dorante,
Que dirons-nous?

DORANTE.

Et mais.... tout ce qu'il vous plaira.

Mme ARGANTE.

Qu'il est tendre et galant! Jamais on n'aimera
Comme nous nous aimons, n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Madame....

Mme ARGANTE.

J'aime son embarras: il exprime sa flamme
Mieux que tous les discours....

DORANTE.

Oui, Madame, il suffit....

Mme ARGANTE.

Que sa réponse est pleine et d'amour et d'esprit!

Vous savez bien pour vous tout ce que je veux faire?

DORANTE.

Ah! ce n'est point par là que je vous considère.

FRONTIN.

Non. Il admire en vous une mûre beauté,
Un charmant embonpoint rempli de majesté:
Car il ne peut souffrir les tailles délicates.

Mme ARGANTE, à Frontin.

Tu ne croirois jamais à quel point tu me flattes.
(à Dorante.)
Çà, faites-moi l'aveu de tous vos sentiments;
Secondez mes soupirs par des transports charmants:
Dites que ma beauté vous charme et vous enflamme;
Dites que mon portrait est gravé dans votre âme;
Et que si notre hymen ne se fait dans ce jour,
Vous allez expirer de tristesse et d'amour.

DORANTE.

(bas à Frontin.)
J'allois vous proposer.... Ah! Frontin, qu'elle est folle!

Mme ARGANTE.

Que dit-il?

FRONTIN.

Que l'amour lui coupe la parole.

Mme ARGANTE.

C'est l'ordinaire effet des grandes passions.
Mais vos tendres regards ont des expressions...
De grâce, finissez un si charmant langage,
Je n'y puis plus tenir. A quand le mariage?

DORANTE.

Eh mais!... Quand vous voudrez; dès demain; que sait-on?

NÉRINE.

Quoi, Monsieur, vous voulez l'épouser tout de bon?

FRONTIN.

C'est son dessein, Nérine, et l'affaire est conclue.

NÉRINE.

Puisque votre union est si bien résolue,
Souffrez que la première, en ce même moment,
Je vous fasse à tous deux mon humble compliment.
(à madame Argante.)
Je m'en vais informer Célimène et Julie,
Qu'à Monsieur, dès ce jour, un doux hymen vous lie.
Puissiez-vous vivre ensemble aussi tranquillement
Qu'on le doit espérer d'un tel assortiment;
Puissiez-vous à Dorante inspirer la tendresse;
Puisse Dorante en vous trouver de la jeunesse;
Et, pour rendre le trait encor plus singulier,
Puissiez-vous à Monsieur donner un héritier.
(Elle s'en va en riant.)

FRONTIN.

La friponne!

SCÈNE IV.

Mme ARGANTE, DORANTE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Bonjour, maman trop adorable:
On a beau vous chercher, vous êtes introuvable.

Mme ARGANTE.

Pourquoi me cherchez-vous?

LE CHEVALIER.

Pour vous parler d'amour.
Il faut nous marier avant la fin du jour.

DORANTE, à Frontin.

Qu'il arrive à propos!

LE CHEVALIER.

Ma flamme est violente,
Et je ne sais pourquoi je vous trouve charmante.
Je viens donc vous jurer que vous avez en moi
Un protestant tout prêt à vous donner sa foi.

Mme ARGANTE.

Laissez-nous.

LE CHEVALIER.

Refuser un homme de ma sorte,
Quand je suis tout en feu, quand l'amour me transporte!

Mme ARGANTE.

Fi donc, petit badin! vous vous passionnez.

LE CHEVALIER.

Et peut-on retenir l'amour que vous donnez?
Pour vous voir un moment, j'ai couru comme un lièvre.
Je sens des mouvements!... N'aurois-je point la fièvre?
Tâtez....

Mme ARGANTE.

Oh! je vous crois; car j'ai su de tout temps
Inspirer des transports si prompts, si violents....

LE CHEVALIER, se jetant à ses genoux.

Que je meure à vos pieds, si je ne vous adore.
Vous êtes ma beauté, mon soleil, mon aurore.
Belle maman, daignez m'honorer d'un regard.

Mme ARGANTE.

Mon pauvre Chevalier, vous arrivez trop tard.

LE CHEVALIER.

Est-il quelque rival dont la flamme insolente?....

Mme ARGANTE.

Oui, vous en avez un : le voilà; c'est Dorante.

DORANTE, bas au Chevalier.

N'en crois rien, Chevalier.

Mme ARGANTE.

Pour couronner nos feux,
Les doux nœuds de l'hymen vont nous unir tous deux.

LE CHEVALIER.

Bon! vous rêvez cela.

Mme ARGANTE.

Non : je vous dis qu'il m'aime.
Si vous ne m'en croyez, demande-le à lui-même.
Il borne tous ses vœux à se voir mon époux,
Me le dit, me le jure.

LE CHEVALIER.

Il se moque de vous.

Mme ARGANTE.

Allons, avouez donc ce que Monsieur ignore.

DORANTE.

Que faut-il avouer?

Mme ARGANTE.

Que votre cœur m'adore,
Et que vous me trouvez de si charmants appas,
Que Vénus, près de moi, ne vous toucheroit pas.
(au Chevalier.)
Vous allez voir, Monsieur.

DORANTE.

Madame, en conscience,
Rien n'est moins véritable.

FRONTIN, à part.

Oh! quelle impertinence!

Mme ARGANTE.

Quoi!

DORANTE.

Mon respect pour vous ne peut être égalé;
Mais pour vous aimer, non; qu'il n'en soit point parlé

LE CHEVALIER.

Il refuse une main trop vivement offerte;
Mais qui peut mieux que moi réparer cette perte?
Çà, je compte déjà notre hymen arrêté;
Ainsi je vais user de mon autorité.
J'entends, je veux, j'ordonne, en père de famille,
Que Dorante au plus tôt épouse notre fille.

Mme ARGANTE.

Notre fille?

LE CHEVALIER.

Oui, Julie; il l'aime à la fureur.
La friponne pour lui ressent la même ardeur.

Mme ARGANTE.

Vous ne répondez rien. Me dit-il vrai, Dorante?

FRONTIN.

Quelque chose approchant.

DORANTE.

Tout franc, madame Argante,
Monsieur le Chevalier vous convient mieux que moi;
Vous êtes nés tous deux l'un pour l'autre.

LE CHEVALIER.

Oui, ma foi.

Mme ARGANTE.

Quoi! par un feint amour vous m'auriez donc leurrée?

FRONTIN.

C'est qu'il s'étoit mépris. La chose est réparée.

Mme ARGANTE.

Répondez, répondez; comment justifier?....

DORANTE.

Je vous parle en ami, prenez le Chevalier.

Mme ARGANTE, à Dorante.

Ah! trève d'amitié.

LE CHEVALIER.

Souffrez que je vous prie,
Si c'est trop d'ordonner, qu'il épouse Julie.

Mme ARGANTE, à Dorante.

Comment! vous l'aimez donc?

DORANTE.

Cela n'est que trop vrai.

Mme ARGANTE.

Mais vous me recherchiez?

FRONTIN.

C'étoit un coup d'essai.

Mme ARGANTE.

Un coup d'essai?

FRONTIN.

Sans doute. Il craint d'aimer sa femme.

Mme ARGANTE.

Et vouloit m'épouser?

FRONTIN.

Oui. Vous saurez, Madame,
Que mon maître, tranquille et sans trouble, voudroit
Pouvoir être toujours un mari de sang-froid.

Mme ARGANTE.

De sang froid! Ah! fi donc.

FRONTIN.

En un mot, son système
Est que l'on ne doit point épouser ce qu'on aime;
Car en dépit des mœurs et du ton d'aujourd'hui,
Il veut, malgré sa femme, être maître chez lui.

Mme ARGANTE.

Eh bien! il le sera, je lui livre l'empire.

FRONTIN.

Il l'auroit avec vous, cela s'en va sans dire:
Mais....

Mme ARGANTE.

Il aime Julie?

DORANTE.

Il faut vous l'avouer.

Mme ARGANTE.

Et si cruellement vous osez me jouer?

DORANTE.

Ah! ne le croyez pas; du cœur le plus sincère
Je vous offrois la main; mais j'étois téméraire
D'espérer étouffer le feu que je ressens.
La raison est pour vous; ses vœux sont impuissants;
Ils combattent sans force un penchant indomptable:
L'amour ne peut souffrir que je sois raisonnable.

FRONTIN.

S'il l'étoit, comme il craint d'être un mari jaloux,
Pourroit-il faire mieux que d'être votre époux?

Mme ARGANTE.

Que dit cet insolent? Ai-je assez peu de charmes,
Pour ne pouvoir causer d'inquiètes alarmes?
Hélas! feu mon époux pensoit bien autrement,
Il ne me laissoit pas en repos un moment:
Avec lui ma vertu sembloit être inutile.

FRONTIN.

Oh! mon maître avec vous seroit bien plus tranquille.

DORANTE.

Oui, je vous en réponds.

Mme ARGANTE.

Tant de tranquillité
Seroit, à mon avis, une autre extrémité:
Je hais l'emportement; mais il n'est rien qui flatte
Comme une inquiétude et tendre et délicate.
C'est ainsi qu'avec moi vous vous comporteriez,
N'est-il pas vrai?

DORANTE.

Madame....

Mme ARGANTE.

Et bientôt vous verriez
Que mon austérité fut toujours invincible.
Mille gens pour la vaincre ont tenté l'impossible;
Autant de malheureux.

DORANTE.

Ah! je n'en doute pas.

Mme ARGANTE.

Qu'une austère pudeur relève les appas!
Tout vous parle pour moi; je suis riche, encor belle,
Comme vous le voyez; vive autant que fidèle :
Vous prévenant sur tout, je bornerai mes vœux
A vous rendre, à vous voir l'époux le plus heureux;
Et je ferois si bien, que j'éteindrois la flamme
Dont l'ardeur vous tourmente, en dépit....

DORANTE.

Ah! Madame,
Que ne puis-je goûter un bonheur si parfait!

Mme ARGANTE.

Il ne tiendroit qu'à vous.

DORANTE.

Inutile souhait!

Mme ARGANTE.

Non, non, j'espère encore.

DORANTE.

Et moi je désespère.

Mme ARGANTE.

Écoutez la raison.

DORANTE.

Que je suis en colère
Contre mon cœur!

Mme ARGANTE.

Allons, un généreux effort,
Et vous le dompterez.

DORANTE.

Je m'en flattois à tort.

Plus je combats l'amour, plus je sens qu'il redouble.
Mes soupirs, malgré moi, vous décèlent mon trouble.

Mme ARGANTE.

Soupirez, mon enfant, et puis regardez-moi;
C'est le plus sûr moyen de vous guérir.

LE CHEVALIER.

Ma foi,
Soit dit sans vous fâcher, je crois tout le contraire.
Vous avez, il est vrai, le secret de me plaire;
Mais son goût et le mien ne se ressemblent pas.

Mme ARGANTE.

Quoi donc! c'est pour vous seul que j'aurois des appas

LE CHEVALIER.

Oui, mon cœur, pour moi seul; et si vous êtes sage,
Vous devez pour moi seul songer au mariage.

Mme ARGANTE, à Dorante.

Qu'en dites-vous, Dorante?

DORANTE.

Il vous conseille bien.

Mme ARGANTE.

Vous le croyez?

DORANTE.

Sans doute.

Mme ARGANTE.

Et moi, je n'en crois rien.
Consultez-vous, mon cher.

DORANTE.

Ah! plus je me consulte,
Moins vous me saurez gré de ce qu'il en résulte.

Mme ARGANTE.

Vous m'impatientez. Conclurons-nous, ou non?

DORANTE.

Madame, en vérité.... j'ai perdu la raison.

FRONTIN.

Jamais il n'a mieux dit.

LE CHEVALIER.

Pour punir sa folie,
Il faut sans balancer le livrer à Julie.

Mme ARGANTE.

Ce seroit le traiter avec trop de rigueur :
Je l'aime trop encor pour faire son malheur.
Rassurez-vous, Monsieur, vous n'aurez point ma fille:
Et je vous dis adieu pour toute la famille.

DORANTE.

Ah! payez-moi du moins d'avoir tout essayé.
Pour....

Mme ARGANTE.

Vous êtes un sot.

FRONTIN.

Et vous voilà payé.

DORANTE.

Je croyois mériter....

Mme ARGANTE.

Pour toute récompense,
N'attendez de ma part que haine et que vengeance.
Adieu. Vous, suivez-moi, monsieur le Chevalier.

SCÈNE V.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Dans tous vos procédés, vous êtes singulier;
Vous méritez, Monsieur, cette belle avanie,
Et votre incertitude est dignement punie.

DORANTE.

J'avois mille raisons....

FRONTIN.

Oui, maintenant je vois
Que vous en trouveriez pour m'épouser, je crois.
Mais enfin, ces raisons que vous trouviez si belles,
Cèdent dans le moment à des raisons nouvelles;
Vous préfériez la mère à l'une et l'autre sœur,
Et, dès qu'elle paroît, son aspect vous fait peur.
Écouter votre amour, c'étoit une folie;
Et l'entretien finit en demandant Julie.

DORANTE.

Sa mère m'a paru si folle en ce moment,
Qu'elle m'a fait d'abord changer de sentiment;
Et Julie, avec elle à l'instant comparée,
M'a paru de tout point digne d'être adorée.
Oui, je lui vais offrir et mon cœur et ma main,
Et rien ne sauroit plus m'arracher ce dessein.

FRONTIN.

Sa mère voudra-t-elle?...

DORANTE.

On saura la réduire.

FRONTIN.

Chut. Voici les deux sœurs. Que vont-elles vous dire?

SCÈNE VI.

CÉLIMÈNE, JULIE, DORANTE, FRONTIN.

JULIE.

Avec empressement nous accourons vers vous;
Ma mère va bientôt vous avoir pour époux,
Et nous venons, Monsieur, par un respect sincère,
Saluer, reconnoître en vous notre beau-père.

(Elles lui font toutes deux la révérence.)

FRONTIN.

Ah! le trait est malin.

DORANTE.

Si j'ai pu concevoir....

CÉLIMÈNE.

Loin de nous écarter des règles du devoir,
Nous vous respecterons en père de famille,
Et chacune de nous se dira votre fille.

(Célimène fait la réverence.)

DORANTE.

J'avoue ingénûment que....

JULIE.

Pour moi, dès ce jour,
Je vais mettre mes soins à vous faire ma cour.
De vos bontés, Monsieur, j'espère être appuyée,
Et que de votre main je serai mariée

(Elle fait la révérence.)

FRONTIN.

Je parlerai pour vous; je suis son favori,
Allez, je vous promets à chacune un mari

DORANTE.

(à Julie.)

Te tairas-tu, maraud! Si vous vouliez m'entendre....

JULIE.

Non, vraiment; c'est un soin que je ne veux point pre
Je me croyois pour vous un vif attachement,
Je l'avoûrai sans fard : mais, en vous imitant,
Je sens que je pourrai me donner à quelque autre,
Et que mon inconstance est égale à la vôtre.
Je vais trouver ma mère, afin de la presser
De célébrer la noce, où je veux bien danser.

(Elle s'en va en dansant et en chantant, après avoir fait plusieurs révérences.)

FRONTIN, à Célimène.

Danserez-vous aussi? Mais vous rêvez, je pense.
Hom! celle-ci n'a pas tant de goût pour la danse.

CÉLIMÈNE, à Dorante.

J'en aurois pour un cœur qui seroit tout à moi,
Et je vous avoûrai de la meilleure foi....
Qu'allois-je dire? O ciel! vous épousez ma mère;
La honte et le respect me forcent à me taire.
Je vous quitte, Monsieur, pour ne vous plus revoir

DORANTE.

Madame.... Elle me fuit!

SCÈNE VII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Elle est au désespoir,
Je crois qu'elle pleuroit; sa douleur est touchante.
N'est-il pas vrai, Monsieur?

DORANTE.

Au fond, elle est charmante.

FRONTIN.

Qui l'emportera donc? la raison, ou le cœur?

DORANTE.

Ah! je suis pénétré de joie et de douleur.
Je suis désespéré du mépris de Julie.
Par les pleurs de sa sœur, mon âme est attendrie.
Je retombe par là dans ma perplexité,
Et mon trouble est plus grand qu'il n'a jamais été.
Mais le dépit enfin me domine, et je jure....
Je n'oserois, Frontin; je crains d'être parjure.
Si l'une par ses pleurs a su gagner mon cœur,
L'autre par ses mépris irrite mon ardeur.
Allons trouver Julie. Ah! je veux qu'elle apprenne....

FRONTIN.

Allons.

DORANTE.

Non; il vaut mieux parler à Célimène.

FRONTIN.

Et que lui direz-vous?

DORANTE.

Je ne sais : mais enfin....
Viens, suis-moi; je pourrai me résoudre en chemin.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Enfin donc, Célimène emporte la balance?

DORANTE.

Je me livre au transport d'une juste vengeance
Je veux braver Julie.

FRONTIN.

En conscience, là,
Combien de temps encor voudrez-vous bien cela?

DORANTE.

Combien je le voudrai?

FRONTIN.

Si pendant un quart d'heure
Vous suivez ce dessein, c'est beaucoup, ou je meure.

DORANTE.

Moi? je pourrois changer après tous les mépris?...
Ah! ne m'en parle point, le dessein en est pris.

FRONTIN.

Mais, Monsieur....

DORANTE.

Mais, Frontin, la chose est résolue.
Je suis de mon dépit la puissance absolue,

Et la réflexion, venant à son secours,
De mes feux, pour jamais, vient d'arrêter le cours.
J'ai fait mille serments de n'aimer plus Julie.

FRONTIN.

Mais cependant, Monsieur, vous la trouviez jolie.

DORANTE.

Jolie? ah! dis plutôt que c'est une beauté :
Qu'on ne sauroit la voir sans en être enchanté;
Qu'elle a l'esprit charmant, qu'elle a la voix divine.

FRONTIN.

Et vous ne l'aimez plus?

DORANTE.

Du moins je l'imagine.

FRONTIN.

Et j'imagine, moi, que vous en êtes fou.

DORANTE.

Va, je te prouverai le contraire.

FRONTIN.

Et par où?

DORANTE.

Par mes empressements auprès de Célimène.
Oui, la reconnoissance auprès d'elle m'entraîne.
Elle m'aime, et je vais lui jurer mille fois
Que ses divins appas m'ont rangé sous ses lois.
As-tu vu Nérine?

FRONTIN.

Oh! je l'ai désabusée.
La chose, à dire vrai, n'etoit pas malaisée;
Elle ne doutoit point que bientôt la maman
Ne vous dégoûtât d'elle; et, pour moi, votre plan
M'a paru....

DORANTE.

Laissons là ta pensée et la sienne.
A-t-elle su calmer Julie et Célimène ?
Et leur a-t-elle dit que je ne voulois plus....

FRONTIN.

Elles sont toutes deux instruites là-dessus.

DORANTE.

Allons donc au plus tôt....

FRONTIN.

Célimène s'avance.

DORANTE.

Tu vas voir si l'amour emporte la balance.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, DORANTE, FRONTIN.

CÉLIMÈNE entre en rêvant et sans les voir.

Il a beaucoup d'esprit, et beaucoup de raison.
Avoit-il pu former un pareil projet? Non.
Mais, sachant que ma mère est facile et crédule,
Il la vouloit, je crois, tourner en ridicule.

FRONTIN, à Dorante.

Elle donne un beau tour à votre beau projet.
Laissons-la dans l'erreur.

DORANTE.

C'est bien dit.

CÉLIMÈNE.

En effet,
Croiroit-on?... Le voici. Tâchons avec adresse
De savoir quel est donc l'objet de sa tendresse.

FRONTIN, à Dorante.

Elle approche.

DORANTE.

Ah, Frontin!

FRONTIN.

Quoi! qu'avez-vous, Monsieur

DORANTE, à Frontin.

Qu'elle est belle!

FRONTIN.

Charmante.

DORANTE.

Elle efface sa sœur.

FRONTIN.

Oui.

DORANTE.

Je crains qu'à la fin sa beauté ne m'enflamme

FRONTIN.

Diable! gardez-vous-en : ce sera votre femme.

DORANTE.

Madame, quel bonheur vous présente à mes yeux!
Mais, hélas! que je crains de vous être odieux!

CÉLIMÈNE.

Non. Il me siéroit mal d'affecter de la haine,
Et vous connoissez trop le cœur de Célimène.
Mes sentiments tantôt ont paru malgré moi.

FRONTIN, bas à Dorante.

Son cœur est bien malade.

DORANTE.

Oui, Frontin, je le voi.

CÉLIMÈNE.

Mais n'allez pas penser qu'écoutant ma foiblesse,
Je cherche en votre cœur une égale tendresse.
Quoique votre conquête eût de quoi me charmer,
Je vous ai toujours cru peu capable d'aimer;
Ainsi, je veux me vaincre, et le soin de ma gloire....

DORANTE.

Peu capable d'aimer! Avez-vous pu le croire?
Quoi donc! peut-on vous voir, et ne vous aimer pas?
Vous présumez trop peu de vos divins appas;
Rien ne peut résister à leur éclat suprême:
Ils sauroient attendrir l'indifférence même.

FRONTIN.

L'indifférence même! Ah, morbleu! le beau mot!
Vous mentez quelquefois joliment.

DORANTE.

Tais-toi, sot.

CÉLIMÈNE.

En vain vous me flattez d'un pareil avantage;
Ce n'est point votre cœur qui me tient ce langage

DORANTE.

Vous me faites injure et me connoissez peu.

FRONTIN.

Dès que vous paroissez, mon maître est tout en feu.
C'est ce qu'il me disoit tout à l'heure.

DORANTE.

Moi, feindre!
A cet indigne effort qui pourroit me contraindre?
D'ailleurs, quand je voudrois feindre de vous aimer,
Mon cœur, à votre aspect, se laisseroit charmer;

Et l'éclat de vos yeux que personne ne brave,
D'un amant supposé sauroit faire un esclave.

FRONTIN.

On ne badine point avec votre beauté.
La peste! il y fait chaud.

CÉLIMÈNE.

Dites la vérité.
Pourquoi donc osiez-vous proposer à ma mère
De l'épouser?

DORANTE.

De grâce, oublions cette affaire.
J'avois quelques raisons pour en user ainsi :
Mais....

FRONTIN.

Traitons le sujet qui nous assemble ici.

DORANTE.

Oui, Madame, songez que ma plus forte envie,
Est de m'unir à vous, et pour toute ma vie :
Trop heureux, si, daignant approuver mon dessein,
Vous consentez, Madame, à me donner la main.
Vous ne répondez rien! Ah! rompez ce silence,
Et permettez du moins qu'une douce espérance....

CÉLIMÈNE.

Une mère a sur nous un pouvoir absolu;
Obtenez son aveu, notre hymen est conclu.
Mais je crains que ma sœur....

DORANTE.

(Julie paroît, et écoute sans être vue.)

Non, belle Célimène:
Je veux jusqu'au trépas vivre dans votre chaîne :

Ce n'est que votre hymen qui peut combler mes vœux,
Et de tous les mortels je suis le plus heureux.
Que je vous trouve en tout préférable à Julie !
Madame, c'en est fait, pour jamais je l'oublie.
Puisque vous acceptez et ma main et mon cœur,
Je jure à vos genoux, que jamais votre sœur...

(Il aperçoit Julie.)

Juste ciel !

CÉLIMÈNE.

Qu'avez-vous ?

FRONTIN.

Achevez donc.

DORANTE.

Je jure....

(Il se lève.)

Je ne puis.

FRONTIN.

D'où vous vient ?... Ah ! voici l'enclouûre.

SCÈNE III.

JULIE, CÉLIMÈNE, DORANTE, FRONTIN.

JULIE, à Célimène.

Vous lui faites jurer de ne m'aimer jamais,
Ma sœur ! Craignez-vous tant l'effet de mes attraits ?
Monsieur, à vos genoux, vous livre la victoire ;
S'il ne fait des serments, vous n'osez pas le croire.
Ah ! vous ne rendez point justice à vos appas.
Qu'est-ce donc ! Vous voilà tous deux dans l'embarras !
Vous ne répondez rien ! Craignez-vous ma présence ?
Du moins honorez-moi de votre confidence.

Quoi! pas un mot, Frontin? Ils se taisent tous trois.

FRONTIN.

Les transports de l'amour nous étouffent la voix.

(Julie se met à rire.)

CÉLIMÈNE, à Julie.

Ce que vous avez vu vous en doit assez dire,
Pour n'avoir pas besoin de vous en faire instruire;
Mais, par votre discours, je connois aisément
Que l'aveu qu'on m'a fait vous blesse vivement:
Et par son embarras je remarque de même
Que votre aspect le jette en un désordre extrême.
Je m'inquiète peu d'où cela peut venir,
Et vous pouvez tous deux vous en entretenir.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

DORANTE, JULIE, FRONTIN.

JULIE, à Dorante.

Ce que je viens de voir a lieu de me surprendre,
Et dans vos procédés j'ai peine à vous comprendre.
Ma mère, ce matin, a reçu votre foi;
Tout prêt à l'épouser, vous la quittez pour moi:
Quand j'y pense le moins, j'apprends cette nouvelle.
Je vous dirai bien plus, car je suis naturelle,
J'espérois que bientôt je la saurois par vous,
Et dans le même instant je vous trouve aux genoux
De ma sœur, lui jurant....

DORANTE.

Oui, je suis trop sincère,
Madame, pour vouloir vous en faire un mystère.

J'estime votre sœur, je l'épouse demain,
Si votre mère veut approuver ce dessein.

JULIE.

Ma mère? vous venez de lui faire une offense
Qui mérite plutôt qu'elle en tire vengeance.

DORANTE.

Je ferai mes efforts pour fléchir son courroux.

JULIE.

Eh bien! je vous promets.... de lui parler pour vous.

DORANTE.

Vous parlerez pour moi, vous, Madame?

JULIE.

Moi-même.
D'où vous vient donc, Monsieur, cette surprise extrême?

DORANTE.

C'est que je m'attendois à vous voir tout tenter
Pour rompre mon projet.

JULIE.

Vous osiez vous flatter
Jusqu'à croire, Monsieur, que je serois jalouse
De cette préférence? Et....

FRONTIN.

Souvent il se blouse
Dans ses opinions.

JULIE.

Oh! la plaisante erreur!
Donnez-vous à ma mère, ou demandez ma sœur,
Tout cela m'est égal; et mon indifférence
Ira de pair, au moins, avec votre inconstance,

Qui me réjouit fort, au lieu de m'affliger.
C'est l'unique façon dont je veux me venger.
Aimer, ou n'aimer pas, rien ne m'est plus facile;
Et, si j'ai l'esprit vif, j'ai le cœur fort tranquille.

DORANTE.

Je vous sais très-bon gré de sa tranquillité.
Elle remet le mien en pleine liberté.

JULIE.

Il peut se promener sans le moindre scrupule;
Cela m'amusera : j'aime le ridicule,
Surtout quand il excelle; et le vôtre est parfait.
Nous préférer ma mère, est un excellent trait,
Comique, original.

(Elle rit de toute sa force).

FRONTIN, à Dorante.

Qu'en dites-vous?

DORANTE.

J'enrage.
Elle me pique au vif.

FRONTIN.

Quoi! pour un badinage,
Vous vous déconcertez?

DORANTE.

C'est du mépris.

FRONTIN.

D'accord.
Voulez-vous vous venger? riez encor plus fort.
Allons, gai....

DORANTE.

Sais-tu bien que ton impertinence....
Pourroit bien à la fin....

JULIE.

Vous me boudez, je pense :
On veut vous égayer, vous prenez l'air grondeur.
Est-ce que ma gaîté vous donne de l'humeur ?

FRONTIN, à Julie, d'un ton vif.

Vous avez tort aussi de n'être pas fâchée :
Il voit que tout à coup vous voilà détachée :
L'amour-propre en pâtit.

DORANTE.

Faquin, qui dit cela ?

FRONTIN.

Qui me le dit, Monsieur? L'état où vous voilà.
C'est assez, croyez-moi, jouer la comédie :
Malgré vous et vos dents, vous adorez Julie,
Et vous l'adorerez, j'ose vous en jurer.

JULIE.

Non ; il me haïra s'il ne me voit pleurer.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien.... Vous vous mettez à rire
Dans le moment qu'il croit que votre cœur soupire.
Je vous le dis tout net, cela n'est point plaisant :
Un tendre désespoir est bien plus amusant.

JULIE.

Puisqu'un air douloureux auroit pour lui des charmes,
Je veux bien, par bonté, verser deux ou trois larmes.
Mon cher Dorante, hélas ! me quitter pour ma sœur !
Quel triomphe pour elle, et pour moi quel malheur !
(Elle feint de pleurer.)
Cela vous plaît-il mieux ?

DORANTE.

Vous m'insultez, Madame,
Ce procédé cruel vient d'étouffer ma flamme.

JULIE.

Quoi! vous m'aimiez encore, et vous vouliez changer?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui, Madame, afin de se venger.

JULIE.

De qui?

FRONTIN.

De vous.

JULIE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Vous êtes trop charmante,
Voilà votre défaut, et cela le tourmente.

JULIE.

Et par quelle raison?

FRONTIN.

C'est qu'il veut commander :
Mais quand on aime trop, il faut toujours céder.

JULIE.

Monsieur aime l'empire?

FRONTIN.

Et l'empire suprême.

JULIE.

Comment nous accorder? Je l'aimerois de même.

DORANTE.

Vous l'aimeriez, Madame?

JULIE.

Autant que vous, du moins,
J'aime l'indépendance : on perdroit tous ses soins
A vouloir me gêner, et jamais de ma vie
Je ne prendrai la loi que de ma fantaisie.

FRONTIN.

C'est parler nettement à son futur époux.

JULIE.

Lui! nous avons rompu.

FRONTIN.

(à Dorante.)

Rompu! Le croyez-vous?

DORANTE.

Sans doute je le crois, si Madame est sincère.

JULIE.

Tout naturellement voilà mon caractère;
Soyez sûr que jamais je ne me contraindrai,
Que c'est ma volonté que je consulterai,
Et point celle d'autrui.

FRONTIN.

Si par hasard la vôtre....

JULIE.

Elle me conduira plus sûrement qu'une autre.
En prenant un époux j'engagerai ma foi,
Et, tant qu'il m'aimera, je lui réponds de moi.

FRONTIN.

S'il étoit libertin?

JULIE.

Oh! c'est une autre affaire.

FRONTIN.

Cela n'a pas besoin du moindre commentaire.

(à Dorante.)

Mais vous ne risquez rien; car vous êtes tout fait
Pour aimer votre femme.

DORANTE.

Oui, je sens en effet
Que je l'adorerai, quoi qu'on en puisse dire;
Et les mœurs d'aujourd'hui ne pourront me séduire

JULIE.

Ni moi non plus.

DORANTE.

Ni vous?

JULIE.

J'en ferois bien serment.
J'aimerois un mari qui seroit mon amant;
Pour l'en récompenser, je serois sa maîtresse.

DORANTE.

Et peut-être un peu trop.

JULIE.

Si ce terme vous blesse,
Je m'en vais m'expliquer. Quand on s'aime, je croi
Que le désir de plaire est la suprême loi:
Sur deux cœurs bien unis, l'amour seul a l'empire;
Mais rien n'est plus choquant que de s'entendre dire,
Je veux, je ne veux pas. Avec moi, ce ton-là
Réussiroit très-mal.

FRONTIN, à Dorante.

Retenez bien cela.

DORANTE, à Frontin.

Oui, Madame en effet aime l'indépendance

JULIE.

Il faut, de part et d'autre, égale complaisance :
L'obéissance aveugle est fort de votre goût :
Mais au mien ce seroit un très-mauvais ragoût :
Et, s'il faut achever de me faire connoître,
J'aimerois un mari, je haïrois un maître.
Je crois que vous voilà bien dûment averti :
Et, si mon tour revient, prenez votre parti

DORANTE.

Il est tout pris, Madame. Un pareil caractère,
Puisqu'il faut, à mon tour, vous parler sans mystère,
Me semble un peu scabreux, et ne me tente pas :
Celui de votre sœur a pour moi plus d'appas,
Je m'y tiens.

JULIE.

C'est bien fait : ma sœur est doucereuse ;
Mais une humeur pareille est bientôt ennuyeuse :
Rien n'est fastidieux comme l'égalité.
J'aime à voir, dans l'humeur, de la variété :
Un caractère vif, un peu d'étourderie,
Produisent à la fin quelque tracasserie ;
Cela réveille, on songe au raccommodement,
Un mari se ranime, et redevient amant :
Voilà ce que j'ai su d'une parente habile,
Dont la vie est heureuse, et n'est jamais tranquille.

DORANTE.

Pour moi, je n'aime point tant de variété.
Rien n'est plus de mon goût que l'uniformité.

JULIE.

Monsieur aime l'ennui.

DORANTE.

La paix en dédommage.

JULIE.

Ma sœur vous la promet, portez-lui votre hommage
Moi, je vais voir ma mère, adoucir son aigreur,
Pour vous faire jouir d'un tranquille bonheur.

DORANTE.

Parlez-vous tout de bon?

JULIE.

C'est ma plus forte envie
Dût-elle me coûter le repos de ma vie.

DORANTE.

De votre vie? O ciel!

FRONTIN.

Ah, sexe dangereux!
Vous voilà subjugué par trois mots doucereux.

DORANTE.

Eh! puis-je y résister?

FRONTIN, à part.

Quelle foible cervelle.

SCÈNE V.

DORANTE, JULIE, NÉRINE, FRONTIN.

NÉRINE.

Qu'on m'écoute; j'apporte une grande nouvelle.
Depuis une heure entière, en son particulier,
Madame tient conseil avec le Chevalier.
Voici le résultat de leur haute folie :
Pour vous punir, Monsieur, d'avoir aimé Julie,

Et d'avoir témoigné la vouloir épouser,
On a pris le parti de vous la refuser.

JULIE.

On a bien fait.

NÉRINE.

Comment !

JULIE.

Oui, j'en suis très-contente.

NÉRINE.

Vous m'étonnez ! De plus, comme on sait que Dorante
N'aime point Célimène, on consent de bon cœur
Qu'il l'épouse au plus tôt.

JULIE, à Dorante.

Courez vite à ma sœur;
Qu'elle apprenne par vous ces heureuses nouvelles.

FRONTIN.

Courons, volons; l'amour nous prêtera ses ailes.

NÉRINE.

Qu'est-ce donc que ceci? Depuis quelques moments.
Il s'est fait entre vous d'étranges changements!

FRONTIN.

Juges-en, nous allons épouser Célimène,
Et l'arrêt prononcé ne nous fait point de peine.

JULIE.

Oui, Nérine, le ciel vient d'exaucer ses vœux :
Il va trouver l'objet qui doit le rendre heureux.

SCÈNE VI.

JULIE, LE CHEVALIER, DORANTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER, à Dorante.

Je te cherchois.

DORANTE.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Pour te voir enrager.
Le parti qu'on a pris doit beaucoup t'affliger:
Tu filois le parfait avec cette charmante;
On te donne sa sœur, la chose est assommante,
D'autant plus que ce soir j'épouse cet enfant.

DORANTE.

Monsieur le Chevalier a l'air bien triomphant.

LE CHEVALIER.

Tu le vois. La maman est fort vindicative,
Et plus elle t'aimoit, plus sa colère est vive.
(à Julie.)
Ma belle, malgré vous, vous nous obéirez;
Mais consolez-vous-en, car vous m'adorerez.

DORANTE.

Chevalier!

LE CHEVALIER.

Quoi?

DORANTE.

Sais-tu que la plaisanterie
Commence à me lasser? Trève de raillerie.

NÉRINE, au Chevalier.

Madame, et vous, Monsieur, vous vous flattez en vain
De pouvoir l'engager à vous donner la main;
Elle n'en fera rien, c'est moi qui vous l'assure.

LE CHEVALIER.

Il faut donc réformer ce qu'on vient de conclure.

NÉRINE.

Oui; je vois que l'amour contre vous a conclu.

LE CHEVALIER.

As-tu pris ton parti, monsieur l'Irrésolu?

DORANTE.

Oh! très-absolument.

LE CHEVALIER.

Quel est-il, je te prie?

DORANTE.

C'est de ne point souffrir qu'on m'enlève Julie:
Quiconque y prétendra, pourra s'en repentir.

LE CHEVALIER.

Je veux la consulter, avant de repartir.
(à Julie.)
Lequel aimez-vous mieux? répondez, ma charmante.

JULIE.

Mon choix n'est pas douteux.

NÉRINE.

Et ce choix, c'est Dorante;
Me démentirez-vous?

JULIE.

Je ne te réponds rien.

NÉRINE.

L'entendez-vous, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Oh! oui, je l'entends bien;
Ce silence discret est un aveu sincère.
(à Julie.)
Si vous ne m'aimez point, je ne vous aime guère.
Dorante est mon ami, vous nous charmez tous deux.
Sans amour, j'aurois tort d'aller troubler vos feux;
Et d'ailleurs, votre sœur, vous, ou la bonne femme,
Tout m'est bon.

SCÈNE VII.

Mme ARGANTE, JULIE, NÉRINE, DORANTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à madame Argante.

Vous venez très à propos, Madame;
Nos projets....

Mme ARGANTE, à Dorante.

Vous savez ce que j'ai décidé.
Ma conduite répond à votre procédé.
Plus de prétention sur Julie; elle est vaine;
Je viens d'en disposer. Épousez Célimène,
J'y consens: mais, pour vous, c'est tout ce que je puis.

DORANTE.

J'estime Célimène, et, foible que je suis,
Voulant forcer mon cœur à lui rendre justice,
Je n'en puis obtenir un pareil sacrifice;
Il revient à Julie, il l'adore. Je sens,
Contre un penchant si doux, mes efforts impuissants.

L'adorable Julie a sur moi trop d'empire;
Je le dis devant elle, et j'ose vous le dire,
Dût un si tendre amour redoubler sa fierté,
Et blesser votre esprit dejà trop irrité.
Je vois mon ridicule, en me blâmant moi-même.
De retourner si tôt au seul objet que j'aime,
Après avoir osé, par un coupable eclat,
Tenter contre l'amour un indigne attentat.
Je vous ai fait outrage; excusez la foiblesse
Qui me fait, malgré moi, délibérer sans cesse,
Et qui, m'offrant toujours un nouveau sentiment,
Dès mes plus jeunes ans fut mon cruel tourment.
J'en triomphe à la fin : je la hais, la déteste.
Si vous me pardonnez, je promets, je proteste,
Je jure que jamais je ne balancerai;
Que par mon seul penchant je me gouvernerai,
Qu'un premier mouvement sera ma loi suprême,
Et que je m'y tiendrai contre la raison même.
Comptez donc pour toujours que Julie a mon cœur,
Qu'il borne tous ses vœux à s'en voir possesseur:
Je vous la redemande avec toute l'instance
Qui peut de mon amour prouver la violence.
Si je ne puis fléchir votre injuste courroux,
Il faut qu'en cet instant j'expire à vos genoux.

Mme ARGANTE, le relevant.

Le petit scélérat!

DORANTE.

Si l'on commet un crime
En ne sentant pour vous qu'une parfaite estime,
J'avoue, en rougissant, que je suis criminel.

NÉRINE.

L'aveu n'est pas flatteur, mais il est naturel.

Mme ARGANTE.

Tenez, quoiqu'il m'ait dit une sottise en face,
Il joint à ses discours tant de feu, tant de grâce,
Que le dépit ne peut contre lui m'animer.
(à Dorante.)
A la fin vous serez obligé de m'aimer;
Ne le sentez-vous pas?

DORANTE.

Cela m'est impossible.
Si, suivant ma raison, je devenois sensible,
J'ose vous assurer que vous seriez mon choix:
Mais cet objet charmant me retient sous ses lois.

Mme ARGANTE, à Julie.

Coquine!

DORANTE, lui baisant la main.

Il faut qu'enfin vous m'accordiez Julie,
Ou le moindre délai peut me coûter la vie.
Laissez-vous attendrir.

Mme ARGANTE, poussant un long soupir.

Ah, barbare! pourquoi
Tout ce que tu dis là n'est-il pas dit pour moi?

JULIE.

N'allez pas m'imputer....

Mme ARGANTE.

Taisez-vous, insolente!
Gardez vous pour jamais de penser à Dorante.

JULIE.

Eh! que ferai-je donc?

Mme ARGANTE.

Songez au Chevalier.

LE CHEVALIER, à Julie.

Non. Je vous le défends.

Mme ARGANTE.

Que vous êtes grossier!
Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez-vous plus d'elle?

LE CHEVALIER.

C'est que j'en veux à vous; je vous trouve plus belle.

Mme ARGANTE.

Monsieur le Chevalier, dans sa vivacité,
A quelquefois des traits dont on est enchanté.

LE CHEVALIER.

On me l'a toujours dit.

Mme ARGANTE.

Mais soyez le plus sage,
Je prétends vous donner Julie en mariage.
Nous allons terminer cette affaire aujourd'hui,
Et vous me vengerez de ma fille et de lui.

JULIE.

Si j'osois dire un mot....

Mme ARGANTE.

Vous avez l'impudence!....

DORANTE, à madame Argante.

Je vois que votre cœur se livre à la vengeance,
Et que tous mes efforts ne peuvent vous fléchir:
Mais de vos dures lois le mien va s'affranchir.
Je ne dis plus qu'un mot, songez-y bien, Madame
Vous espérez en vain triompher de ma flamme:

Elle est à toute épreuve, et votre autorité
Ne peut rien sur mon goût, ni sur ma volonté;
Je vous laisse un moment. Croyez, je vous supplie,
Que mes vœux pour jamais sont fixes à Julie;
Il faut me l'accorder, ou rompre absolument.

LE CHEVALIER.

Pour un irrésolu, c'est parler nettement.
Allons, belle maman, concluez; il me semble
Qu'il vous parle raison.

Mme ARGANTE.

Que l'on nous laisse ensemble.
Il faut que vous et moi nous discutions ceci.

LE CHEVALIER.

C'est fort bien avisé. Sortez.

SCÈNE VIII.

Mme ARGANTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

En raccourci,
Parlons, et terminons. Car je puis, à bon titre,
Entre Dorante et vous, me porter pour arbitre.
Voyez-vous cette tête? elle abonde en raison,
Et je vais vous fournir des conseils à foison.

Mme ARGANTE.

Cette tête est bien jeune.

LE CHEVALIER.

Et n'en est que plus forte.
Je suis un vrai Caton, ou le diable m'emporte.
Demandez-moi conseil, et vous l'éprouverez.

Mme ARGANTE.

Approuvez mes desseins, et vous m'en convaincrez

LE CHEVALIER.

Vos desseins sont très-bons, mais très-impraticables
Voulez-vous gouverner des cœurs ingouvernables?

Mme ARGANTE.

Mes filles sont à moi.

LE CHEVALIER.

Sans contestation;
Mais non jusqu'à régler leur inclination.
Comment voudriez-vous forcer celle d'un autre,
Quand vous ne pouvez pas triompher de la vôtre!

Mme ARGANTE.

Suis-je pas la maîtresse?

LE CHEVALIER.

Eh! oui, de vos ducats;
Mais maîtresse des cœurs? Ne le présumez pas.
Ce sont des libertins, ils suivent leur caprice.

Mme ARGANTE.

Et je veux m'en venger.

LE CHEVALIER.

Çà, rendons-nous justice.
Dorante, jeune, riche, aimable au par-dessus,
Vous épousera-t-il? Ne vous en flattez plus.

Mme ARGANTE.

Et pourquoi vient-il donc m'en donner l'assurance?
Me le proposer même?

LE CHEVALIER.

Oh! pourquoi?

Mme ARGANTE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Je pense
Qu'il vous l'a fait connoître amplement.

Mme ARGANTE.

Et par où?

LE CHEVALIER.

Par où? Voici le fait. Le pauvre diable est fou.

Mme ARGANTE.

Vous l'êtes donc aussi. Renoncer à Julie
Pour vouloir m'épouser, c'est la même folie.

LE CHEVALIER.

Distinguons, s'il vous plaît. Je suis gueux et cadet.
Une mère fort riche est justement mon fait.

Mme ARGANTE.

Oui, vous aimez mon bien, et non pas ma personne.

LE CHEVALIER.

J'adore l'un et l'autre, adorable pouponne.
Vos traits et votre argent, votre argent et vos traits,
Ont par leur union d'invincibles attraits.

Mme ARGANTE.

Mais Julie a du bien.

LE CHEVALIER.

Pas tant que vous, ma reine.
Vos billets au porteur sont d'un poids qui m'entraîne,
Et me fait succomber : mes belles qualités
Vous entraînent aussi : l'un par l'autre emportés,
Moi, tantôt le plus fort, vous, tantôt la plus forte,
Nous nous laissons aller au poids qui nous emporte;

Et par ce mutuel et doux emportement,
Nous nous trouvons liés indissolublement.

Mme ARGANTE.

Indissolublement! L'expression est belle.

LE CHEVALIER.

Oui.

Mme ARGANTE.

Mais à mon oreille elle est un peu nouvelle.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien, ma foi. Je viens de l'inventer
Exprès pour vous surprendre, et pour vous enchanter.

Mme ARGANTE.

Vous y réussissez.

LE CHEVALIER.

Tout de bon, ma princesse,
Je veux être pour vous un héros de tendresse.
Vous me rendrez plus fou qu'un vieillard amoureux,
Et nous nous piquerons d'extravaguer tous deux;
Nous nous aimerons même après le mariage.

Mme ARGANTE.

Vous promettez beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je tiendrai davantage.

Mme ARGANTE.

Qui m'en sera garant?

LE CHEVALIER.

Ma vive passion

Mme ARGANTE.

Nos âges ont un peu de disproportion.

LE CHEVALIER.

Bon ! trente ans plus ou moins, c'est une bagatell

Mme ARGANTE.

Mais enfin, je commence à n'être plus si belle,
Du moins, à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

Qui le dit a menti :
Vous avez mille appas; c'est un fait garanti
Par mes yeux, par mon cœur. Malheur au téméraire
Au fat qui m'osera soutenir le contraire !
(mettant la main sur la garde de son épée.)
Ceci vous défendra contre le monde entier,
Et de votre beauté je suis le chevalier.

Mme ARGANTE.

Je n'y puis plus tenir, vous m'allez rendre folle.

LE CHEVALIER.

Et vous, vous m'enchantez ; vous êtes mon idole.
Vous me verrez toujours.... Donnez-moi cette mai
(Il lui baise la main.)
Quand nous marîrons-nous ?

Mme ARGANTE.

Peut-être dès demain.

LE CHEVALIER.

Dorante en même temps épousera Julie.

Mme ARGANTE, vivement.

Ah ! ne m'en parlez point.

LE CHEVALIER.

Auriez-vous la folie
De balancer encore entre Dorante et moi ?

Mme ARGANTE.

Non pas. Mais le dépit....

LE CHEVALIER.

Mais le don de ma foi
N'est qu'à ce prix. Je veux vous avoir tout entière.
Et, pour m'en assurer, la plus sûre manière,
C'est que de votre amant vous fassiez un beau-fils.

Mme ARGANTE.

Vous êtes donc jaloux?

LE CHEVALIER.

Princesse, à votre avis,
Ai-je tort? Vous l'aimiez. Mais, s'il est votre gendre,
Vous n'aurez rien sur lui désormais à prétendre.

Mme ARGANTE.

Mais vous donnant parole....

LE CHEVALIER.

Oui, parole! non, non,
Cela ne suffit pas; l'amour est un fripon.

Mme ARGANTE.

Donnez-moi, tout au moins, le temps de me résoudre.

LE CHEVALIER.

Pas un instant.

Mme ARGANTE.

Bon Dieu, quel tyran!

LE CHEVALIER.

Que la foudre
M'écrase en ce moment, si je souffre un délai.
Décidez tout à l'heure, ou, parbleu, je romprai.

Mme ARGANTE, tristement.

Puisque vous le voulez, dites-lui qu'il espère.

LE CHEVALIER.

Je lui porte parole, et j'amène un notaire.
Sans adieu, mon amour.

SCÈNE IX.

Mme ARGANTE, seule.

Mon amour! Après tout
Ce garçon est aimable, et peut venir à bout
De bannir de mon cœur l'infidèle Dorante.
Qu'il y faudra d'efforts! Son image charmante,
Malgré moi, me surprend, m'agite : mais enfin....

SCÈNE X.

Mme ARGANTE, PYRANTE.

PYRANTE.

Je viens de voir mon fils dans un mortel chagrin.
Voulez-vous empêcher un hymen si sortable,
Et ne prendrez-vous point un parti raisonnable?
Son humeur et la vôtre ont si peu de rapport,
Que si vous l'épousiez, je plaindrois votre sort.
Songez-y bien, Madame, et souffrez qu'on vous dise....

Mme ARGANTE.

Doucement. Vous m'allez lâcher quelque sottise;
Car je vous vois venir : mais tous ces discours-là
Ne me conviennent plus.

PYRANTE.

Pour finir tout cela,

Consentez que mon fils épouse ce qu'il aime,
Et songez qu'à votre âge....

Mme ARGANTE.

A votre âge vous-même.
Ne le voilà-t-il pas sur mon âge aussitôt !
Je fais ce que je veux, je sais ce qu'il me faut :
J'ai fait réflexion sur ce que je dois faire,
Et j'ai plus de raison que vous, ni votre père,
Ni que tous vos aïeux.

PYRANTE.

Oh! je n'en doute point

Mme ARGANTE.

Et vous faites fort bien.

PYRANTE.

Mais revenons au point.
Qui m'amène vers vous.

Mme ARGANTE.

Donnez-vous patience ;
L'affaire, ce me semble, est assez d'importance,
Pour mériter, Monsieur, que j'y pense deux fois ;
Et l'on attendra bien ma réponse, je crois.

SCÈNE XI.

Mme ARGANTE, PYRANTE, LYSIMON

LYSIMON.

Ah ! vous voilà, Monsieur. Bonjour, madame Argante.
Vraiment, je viens d'apprendre une chose plaisante.
Vous mariez mon fils sans que j'en sache rien?
Je viens vous dire, moi, qu'il a trop peu de bien

Pour qu'il puisse épouser Julie ou Célimène,
Et que....

Mme ARGANTE.

Sur ce sujet ne soyez point en peine;
Si mes filles n'ont pas assez de bien pour lui,
Peut-être pourra-t-on se résoudre, aujourd'hui,
A faire en sa faveur un si bon mariage,
Que vous le trouverez fort à son avantage.

LYSIMON.

Et quelle est la personne à qui vous prétendez?...

Mme ARGANTE.

Faut-il vous le dire?

LYSIMON.

Oui.

Mme ARGANTE.

Mon Dieu! vous m'entendez.

LYSIMON.

Point.

Mme ARGANTE.

S'il n'épouse pas Celimène ou Julie,
Vous ne devinez pas à qui je le marie?

LYSIMON.

En aucune façon.

Mme ARGANTE.

Mais regardez-moi bien.

LYSIMON.

Eh bien! je vous regarde, et ne devine rien
Je suis las à la fin de tout ce badinage,
Et si....

Mme ARGANTE.

Vous n'en saurez pourtant pas davantage;

Et lorsque j'aurai pris mes résolutions,
Je vous informerai de mes intentions.
Adieu, mes chers Messieurs, je suis votre servante.

SCÈNE XII.

PYRANTE, LYSIMON.

LYSIMON.

Je ne comprends plus rien à cette extravagante.

PYRANTE.

Je m'en vais la rejoindre, et tâcher de savoir
Quels sont donc ses desseins. Je crois les entrevoir.
Mais si vous voulez croire un homme qui vous aime,
Tâchez en tout ceci de prendre sur vous-même,
Et suivez....

LYSIMON.

Oh! Monsieur, gouvernez votre fils.
Je sais que vous aimez à donner des avis;
Et moi, comme il me plaît, je prétends me conduire
C'est là ma folie.

PYRANTE.

Oui? je n'ai rien à vous dire:
Bientôt par les effets nous pourrons voir, je croi,
Qui se gouverne mieux, ou de vous ou de moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CÉLIMÈNE, NÉRINE.

NÉRINE.

Oui, j'ai si bien parlé, qu'enfin madame Argante
A quitté le dessein de s'unir à Dorante,
Et par un effort triste, et pour elle, et pous vous
Consent que de Julie il devienne l'époux;
Même elle a fait venir sur-le-champ son notaire,
Afin de terminer aujourd'hui cette affaire.

CÉLIMÈNE.

Il épouse ma sœur! Eh! qui l'eût cru, dis-moi,
Après qu'il m'a donné sa parole et sa foi?

NÉRINE.

L'aventure est cruelle, et franchement j'admire....

CÉLIMÈNE.

Plus cruelle cent fois que je ne le puis dire:
Car enfin (je te parle à présent sans détour)
L'amour-propre est blessé tout autant que l'amour;
Dorante m'étoit cher, sa perte m'est sensible.
Mais de m'en consoler il me seroit possible,
S'il ne me falloit point, pour surcroît de malheur
De mes foibles attraits voir triompher ma sœur:
C'est là ce qui me tue.

NÉRINE.

Ah! bon. Je suis ravie
Que vous soyez sensible une fois en la vie.

CÉLIMÈNE.

Je crève de dépit.

NÉRINE.

Et vous n'avez pas tort.
Jurez deux ou trois fois; cela soulage fort,
Dit-on.

CÉLIMÈNE.

Pour un moment, fais trève au badinage.
Dis-moi par où ma sœur emporte l'avantage.
Quoi donc! pour m'effacer a-t-elle tant d'appas?

NÉRINE.

Non. Elle a l'air coquet, et vous ne l'avez pas.
La beauté bien souvent plaît moins que les manières.
Les belles autrefois étoient prudes et fières,
Et ne pouvoient charmer nos sévères aïeux,
Qu'en affectant un air modeste et vertueux.
Mais dans ce siècle-ci, c'est une autre méthode;
Tout ce qui paroît libre est le plus à la mode.
Une belle à présent, par des regards flatteurs,
Tendres, insinuants, va relancer les cœurs;
Et moins elle paroît digne d'être estimée,
Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.
On veut se voir heureux, dès qu'on est engagé;
Et l'on traite à présent l'amour en abrégé;
Si bien qu'une beauté qui fuit cette méthode,
Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.

CÉLIMÈNE.

Tu me fais concevoir ce qui fait mon malheur.
Mais j'ai tout employé pour cacher ma douleur;
Et même, quand j'ai vu qu'on m'enlevoit Dorante,
J'ai su, sans balancer, paroître indifférente.
Cela ne suffit pas pour me venger de lui,
Et je veux hautement le braver aujourd'hui.

NÉRINE.

Comment?

CÉLIMÈNE.

Pour lui prouver que mon cœur le méprise,
Je viens de projeter une grande entreprise.

NÉRINE.

C'est?...

CÉLIMÈNE.

De me marier au plus tôt.

NÉRINE.

Par ma foi,
C'est comme je voudrois me venger aussi, moi.

CÉLIMÈNE.

Le plus tôt vaut le mieux. Je veux même qu'on croie
Que je cède Dorante avec bien de la joie.

NÉRINE.

Vous êtes glorieuse, et ce noble dépit
Vous donne une manière, un certain tour d'esprit,
Qui vous sied mieux vingt fois que l'air de pruderie.
La peste! que l'amour vous a bien dégourdie!
Et quel est, s'il vous plaît, le mortel fortuné
Que pour ce prompt hymen vous avez destiné?

CÉLIMÈNE.

Le Chevalier....

NÉRINE.

Il doit épouser votre mère.

CÉLIMÈNE.

J'empêcherai par là qu'il ne soit mon beau-père.

NÉRINE.

Et vous aimerez mieux en faire votre époux.
Le projet est sensé, je ferois comme vous.

CÉLIMÈNE.

D'une telle union je vois la conséquence.

NÉRINE.

Votre mère, en effet, plaindroit peu la dépense.
Toute vieille qui prend un mari de vingt ans,
N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers comptants.
Avide des plaisirs que le fripon ménage,
Pour lui plaire elle met tout son bien au pillage;
Le drôle fait sa bourse, et vend cher ses faveurs,
Tant qu'il ait ruiné la vieille et les mineurs.

CÉLIMÈNE.

Prévenons ce malheur, et....

NÉRINE.

J'ai fait votre affaire;
Car le Chevalier vient d'offenser votre mère :
Il vouloit, tout d'abord, qu'elle lui fît un don
De ses meilleurs effets; mais moi, j'ai tenu bon,
Et, selon mes avis, ma prudente maîtresse
S'est réservé le droit de lui faire largesse,
Selon qu'à son égard il se comporteroit,
Prévoyant sagement qu'il la mépriseroit.

Dès que du coffre-fort elle le rendroit maître :
Mais lui, sans en démordre, a si bien fait connoître
Qu'il n'en vouloit qu'aux biens de la bonne maman
Qu'à la fin rebutée elle a changé de plan :
Embrassant un parti plus conforme à son âge,
Elle veut se borner aux douceurs du veuvage.
Et moi, j'ai si bien su la tourner, la plier,
Qu'elle va vous donner enfin au Chevalier.

CÉLIMÈNE.

Je ferai mes efforts pour paroître contente,
Heureuse si je puis mortifier Dorante.

NÉRINE.

Le voici; laissez-moi lui parler un moment.

(Dorante fait une profonde révérence à Célimène, qui n'répond qu'en le regardant avec un air de mépris. Elle sort.)

SCÈNE II.

DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE, à Dorante, qui paroît rêveur.

On donne à votre choix un plein consentement.
Vos vœux sont accomplis; et, quoiqu'elle en soupire,
Madame m'a permis de venir vous le dire;
Julie en est instruite, et je vais à l'instant
Le dire à votre père, et le rendre content.

SCÈNE III.

DORANTE, seul.

Je puis donc me flatter que j'épouse Julie....
Mais l'épouser si tôt, c'est faire une folie.
Étant homme de guerre, et tout prêt à partir,
A m'engager ainsi, puis-je donc consentir?
A peine marié, si je quitte ma femme,
La longue liberté peut corrompre son âme.
L'absence d'un mari fait souvent son malheur,
Et trop de confiance expose au déshonneur.
Julie est sage : mais c'est être malhabile,
Que de trop présumer de son sexe fragile;
Et qui veut l'empêcher d'être foible et léger,
Doit de l'occasion lui sauver le danger.
Eh! quelle occasion plus belle que l'absence?
Je frémis d'y penser! Mais sans extravagance,
Pourrois-je différer ou changer mon dessein?
Non : mes justes frayeurs me retiennent en vain.
Que je suis malheureux! A quoi bon tant de plaintes?
J'imagine un moyen qui peut calmer mes craintes.
Embrassons un état qui, loin de m'éloigner,
Me fasse en ma maison toujours vivre et régner.
Je n'en connois aucun qui soit mieux mon affaire,
Que d'endosser la robe et d'être sédentaire.
Un grave magistrat est bien moins exposé
Qu'un guerrier par l'honneur toujours tyrannisé,
Et qui, cherchant au loin d'illustres aventures,
Souvent reçoit chez lui de fâcheuses blessures.

Oui, la robe convient à mon cœur délicat.
Faisons donc au plumet succéder le rabat.
J'en plairai moins, peut-être, à ma future épouse :
Mais je sens dans mon âme un fonds d'humeur jalou
Qui ne pourroit jamais souffrir l'eloignement,
Et qui de mon bonheur me feroit un tourment.
M'y voilà résolu, je vais quitter l'épée,
Et par là ma frayeur se trouve dissipée.

SCÈNE IV.

DORANTE, FRONTIN traverse le théâtre, portant l'équipage d'un homme de robe.

DORANTE.

Où vas-tu donc, Frontin?

FRONTIN.

Je reviens à l'instant.
Je m'en vais équiper notre vieux président.

DORANTE.

Mon oncle a, ce me semble, assez de domestiques.

FRONTIN.

Oui, mais qui ne sont pas assez bons politiques
Pour être sous sa main, quand il en a besoin.
Votre oncle est libéral, et sait payer le soin
Que je prends de lui plaire. En ce noir équipage,
Il s'en va visiter un grave personnage,
Chez qui cet attirail est décent et requis.
Ah! qu'il est différent de celui d'un marquis!

DORANTE.

Cela doit être. Attends.

FRONTIN.

Monsieur, qu'allez-vous faire?
Vous ôtez votre épée!

DORANTE.

Oui; tiens.

FRONTIN.

Sans vous déplaire,
Puis-je vous demander à quelle intention?

DORANTE.

Donne-moi cette robe, et point de question.
Le rabat.

FRONTIN, d'un air étonné.

Le rabat? Cette noire perruque,
La voulez-vous aussi pour vous couvrir la nuque?

DORANTE, mettant la perruque noire.

Assurément. Cela ne me siéra point mal.

FRONTIN.

Non, pour aller en masque et pour courir le bal.

DORANTE.

Va chercher un miroir.

FRONTIN.

Le bon homme Lycandre,
Si vous m'amusez trop, se lassera d'attendre.

DORANTE.

Eh bien! tu lui diras que je t'ai retardé.

(Frontin sort.)

SCÈNE V.

DORANTE, seul.

J'AURAI sous ce harnois l'air un peu trop guindé,
Ce me semble. N'importe : un extérieur sage
Donne du relief aux nœuds du mariage.
Ma femme, en me voyant et grave et sérieux,
Sera plus réservée, et tout en ira mieux.

SCÈNE VI.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN, apportant un miroir de toilette.

TENEZ, la glace est nette, et va, je vous assure,
Peindre fidèlement votre sombre figure.
Vous paroissez déjà triste, froid et rêveur ;
Et, par ma foi, j'en ris du meilleur de mon cœur.
(Il rit de toute sa force.)

DORANTE.

N'en ris point tant, Frontin, la robe a son mérite
Je m'y trouve à ravir, et sa grâce m'invite
A briller désormais sous ce grave ornement.

FRONTIN.

Bon ! vous voulez railler.

DORANTE.

Très-sérieusement,
Je veux changer d'état ; c'est chose résolue.
Cette robe me plaît.

FRONTIN.

Vous avez la berlue.

DORANTE.

Non : j'achète une charge, et me fais conseiller.

FRONTIN.

En voici bien d'une autre ! Il faut vous éveiller ;
Car vous rêvez, je crois.

DORANTE.

Crois plutôt que je veille.
Le parti que je prends n'est pas une merveille,
Bien d'autres, avant moi, d'aussi bonne maison,
M'en ont donné l'exemple.

FRONTIN.

Oui, pour bonne raison,
Votre oncle, je le sais, a fait la même chose ;
Mais quant à vous, Monsieur, je n'en vois pas la cause.
Vous êtes jeune, brave, et dans votre métier
Déjà fort avancé. Quoi ! pour se marier
Faut-il prendre une robe ?

DORANTE.

Oui : précaution sage.

FRONTIN.

Ma foi, mon cher patron, en fait de mariage,
Il faut s'attendre à tout. Vous aurez beau changer.
La robe et le plumet courent même danger.
Un mari doit glisser sur tout ce qu'il hasarde ;
La vertu d'une femme est sa plus sûre garde ;
Elle veille bien mieux que les yeux d'un époux,
Et dès qu'elle s'endort, on coiffe le jaloux.

DORANTE.

Tes sots raisonnements....

FRONTIN.

Voici votre future.

SCÈNE VII.

DORANTE, JULIE, FRONTIN.

JULIE, accourant.

Enfin vous triomphez.... Bon Dieu! quelle figure!
Que veut dire ceci? Vous voilà tout changé!
Avez-vous, dites-moi, le cerveau dérangé?

FRONTIN.

Vous avez deviné.

DORANTE.

Faquin, ce badinage
Pourroit, sur votre dos, attirer quelque orage.
Je suis déjà si las de vos mauvais discours....

JULIE.

De cette vespérie interrompez le cours,
Et dites-moi d'où vient votre métamorphose?...
Non; sans que vous parliez, j'en pénètre la cause.
L'espoir de m'épouser vous met en belle humeur;
Et pour me divertir.... Mais vous me faites peur,
Je vous en avertis. Quittez cet équipage,
Il a je ne sais quoi de triste et de sauvage.

DORANTE.

Si bien donc que la robe a pour vous peu d'appas?

JULIE.

Je la respecte fort, mais je ne l'aime pas.
C'est une vision qui me choque la vue;
J'aimerois cent fois mieux n'être jamais pourvue,

Que d'épouser un homme avec cet attirail.

FRONTIN, à Dorante.

C'est tout dire en trois mots pour sauver le détail.

DORANTE, à Julie.

Pour moi, je ne vois pas d'où vous vient cette haine.

JULIE.

Si la seule apparence et m'ennuie et me gêne,
Jugez ce que l'effet produiroit sur mon cœur.

FRONTIN, bas à Julie.

Poussez.

JULIE, à Dorante.

Qu'avez-vous donc? Vous voilà tout rêveur?
Voyez ce que la robe en un moment opère!
Ote-la-lui, Frontin, ou je m'enfuis.

DORANTE.

J'espère
Que ce faux préjugé....

JULIE.

Vous vous moquez, je croi,
Préjugé! Viens, Frontin.

FRONTIN.

Quoi, Madame?

JULIE lui ôte sa robe et son rabat.

Aide-moi.
Préjugé! Rendons-lui sa forme naturelle.

DORANTE, voulant empêcher Julie de lui ôter sa robe

Quoi donc! que faites-vous?

JULIE.

Comme épouse fidèle,
Et prompte à vous servir, souffrez qu'en ce moment
Je vous marque mon zèle et mon empressement.

DORANTE, à Julie.

Écoutez.

JULIE.

Pas un mot. Je suis trop occupée.

(Lui remettant l'épée au côté.)

Dépêchons-nous, Frontin. Je vous rends votre épée,
Et, de ma propre main, je vous fais chevalier.

FRONTIN, lui mettant son chapeau.

Et moi, par conséquent, je suis votre écuyer.

JULIE, le considérant.

Ah! je vous reconnois! Vous voilà sous les armes,
Et semblez, à mes yeux, avoir de nouveaux charmes.
Plus de robe, surtout, et vive le plumet!
Suivez-moi chez ma mère, elle vous le permet,
Et m'a même ordonné que je vinsse vous prendre
Pour vous mener chez elle, où je vais vous attendre.

DORANTE.

Mais....

JULIE.

Sans adieu.

SCÈNE VIII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

La robe a très-mal réussi :
Aussi vous aviez l'air d'un amoureux transi.

DORANTE.

Me voilà, pour toujours, dégoûté de Julie....

FRONTIN.

Bon! vous n'y pensez pas : l'affaire est accomplie,
Ou, du moins, autant vaut.

DORANTE.

Ah! je lis dans son cœur.
Un époux sérieux, assidu, lui fait peur.
Sa présence déjà la gêne et l'incommode,
Et, si l'on veut lui plaire, il faut être à la mode.
Non, il n'en sera rien ; Julie a mille attraits
Dont la force, il est vrai, m'enchaîne pour jamais;
Je ne puis aimer qu'elle, et c'est ma destinée;
Mais, moi l'épouser? Non. Puisqu'elle est obstinée
A mépriser l'état que je veux embrasser,
De tout engagement je dois me dispenser.
Je cède aux mouvements de mon âme alarmée.
Allons, partons, Frontin, et rejoignons l'armée;
Au milieu des périls j'éteindrai mon amour,
Ou vivrai libre, au moins, jusqu'à mon dernier jour.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, s'il vous plaît, songez....

DORANTE.

Point de langage,
Je pars dans quatre jours, songe à mon équipage.

SCÈNE IX.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Donnez-moi, s'il vous plaît, tout ceci.

FRONTIN.

De bon cœur.
Prends tout ton attirail, il nous porte malheur.

SCÈNE X.

FRONTIN, seul.

Mon maître est, sans mentir, un homme bien étrange!
A toute heure il balance, à tout moment il change:
Ma foi, je ne sais plus désormais qu'en penser.

SCÈNE XI.

NÉRINE, FRONTIN.

NÉRINE.

Deux noces à la fois! que nous allons danser!
Eh bien! voilà ton maître au comble de la joie;
Et lorsque pour quelqu'un mon adresse s'emploie,
Tout réussit.

FRONTIN.

Pas trop.

NÉRINE.

Pas trop! Mais, dès ce soir,
On signe le contrat.

FRONTIN.

Peut-être. A te revoir,
Mon enfant.

NÉRINE.

Où vas-tu?

FRONTIN.

Je vais graisser mes bottes;
Et bientôt, affrontant vent, neige, pluie et crottes,
Nous courons à la gloire en dépit de l'amour.

NÉRINE.

Comment! vous nous laissez?

FRONTIN.

Adieu, jusqu'au retour.
Que Julie, après tout, ne soit point inquiète :
Nous pourrons l'épouser quand la paix sera faite.

NÉRINE.

Quoi! dans le même instant qu'on vient de s'accorder!...

FRONTIN.

Quand nous nous marîrons, nous voulons résider,
Et pour cause. Épouser, partir dans la semaine,
C'est, pour peu de plaisir, prendre bien de la peine.

NÉRINE.

Pourquoi donc tant presser, tant prier?

FRONTIN.

En effet!
Mais, quand on aime trop, on ne sait ce qu'on fait;
On suit sa passion; la raison vient, tracasse,
Et d'un cœur tout en feu fait un cœur tout de glace.

NÉRINE.

C'est-à-dire, Frontin, que Dorante est jaloux,
Et n'ose, en s'éloignant, se confier à nous?

FRONTIN.

Oui. Tu te mets au fait. Julie est belle et vive,
On la laisse exposée à quelque tentative;

Et, comme sur l'honneur nous ne badinons point,
Nous craignons de nous voir quelque jour un adjoint.

NÉRINE.

Un adjoint! Qu'est cela?

FRONTIN.

Ce mot n'est pas moderne :
Un adjoint, c'est, ma chère, un mari subalterne;
C'est un vice-gérant, un blondin favori,
Qui prend, en tapinois, la place du mari.

NÉRINE.

Eh, fi! craint-on cela quand on aime une fille?

FRONTIN.

Peste! il dit que chez lui c'est un mal de famille.

NÉRINE.

Le bon homme, à coup sûr, sera bien affligé.
Ne sachant point encor que son fils a changé,
Plein de joie, il stipule avec notre notaire,
Lorsque Dorante songe à rompre cette affaire.
Je m'en lave les mains, et n'en veux plus parler.
Il brouille la fusée, il peut la démêler.
C'est un homme incertain, dont la tête est fêlée.
Allez tous deux au diable, et j'en suis consolée

SCÈNE XII.

FRONTIN, seul.

L'ADIEU me paroît tendre et touchant. Par ma foi,
J'en dirois tout autant à sa place. Mais, moi,
Dois-je souffrir, au fond, des écarts de mon maître?
Allons voir le bon homme, il fixera peut-être....
Mais il vient.

SCÈNE XIII.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

PYRANTE.

Écoutez.

LYSIMON.

Vous me parlez en vain.

PYRANTE.

Croyez-moi.

LYSIMON.

Rien ne peut empêcher mon dessein.
Toujours désobéir, toujours me contredire!
L'impudent! Il osoit, sans même m'en instruire,
Épouser une folle à cinquante ans passés!

PYRANTE.

Mais il n'y pense plus; et....

LYSIMON.

Ce n'est pas assez;
Je prétends le punir d'une telle insolence,
Et le faire enfermer.

PYRANTE.

Bon, bon! quelle apparence
Qu'après?....

LYSIMON.

J'ai sur cela voulu le quereller;
Savez-vous de quel ton il vient de me parler?

PYRANTE.

Son peu d'égard pour vous avec raison vous blesse;
Mais qui produit cela? C'est le peu de tendresse

Que vous lui témoignez en chaque occasion.
Vous ne lui faites voir que de la passion ;
A vos corrections l'emportement préside,
Et vous ne montrez point que la raison vous guide.
Or, c'est la raison seule, et non l'emportement,
Qui tire les enfants de leur égarement.

LYSIMON.

Pour les spéculatifs, ce discours fait merveilles;
Il enchante d'abord l'esprit et les oreilles.
Veut-on le pratiquer : on voit incontinent
Que ce discours si sage est fort impertinent.

PYRANTE.

Point du tout, et mon fils me prouve le contraire.

LYSIMON.

Eh! morbleu, vous cherchez en tout à lui complaire.
Mais s'il aimoit Julie, à présent, malgré vous;
Que, voulant l'épouser, il vous mît en courroux,
Pourriez-vous vous flatter, père prudent et sage,
De le forcer à rompre un pareil mariage?

PYRANTE.

Je n'ai qu'à dire un mot, il y renoncera.

LYSIMON.

Vous vous moquez de moi.

PYRANTE.

Non. Quand il vous plaira,
Je feindrai devant vous que je veux qu'il renonce
A l'hymen de Julie.

LYSIMON.

Eh bien! si sa réponse

Est qu'il obéira, j'ose vous protester
Que je veux désormais en tout vous imiter.
Aux désirs de mon fils je souscrirai sans peine.

PYRANTE.

Il faudra donc lui faire épouser Célimène.
Clitandre, votre aîné, n'a point encor d'enfants;
Il est toujours malade....

LYSIMON.

Il n'est pas encor temps....

PYRANTE.

Pour remettre un ami dans la meilleure voie,
Je veux bien de mon fils suspendre un peu la joie.
Il vient. Toi, ne dis mot.

FRONTIN, à part.

Plaisant événement!
Son fils n'obéira que trop facilement.

SCÈNE XIV.

PYRANTE, LYSIMON, DORANTE, FRONTIN.

DORANTE, à son père.

Je vous cherchois, Monsieur, pour vous prier d'entendre...

PYRANTE.

Écoutez-moi plutôt, je m'en vais vous surprendre.
Vous m'avez toujours vu, jusques à ce moment,
Donner à vos désirs un plein consentement;
Pourrez-vous me marquer votre reconnoissance
De toutes mes bontés et de ma complaisance?
Le prix que j'en demande est que, sans balancer,
A l'hymen projeté vous veuilliez renoncer.

Je viens de me brouiller avec madame Argante:
Ainsi, préparez-vous à remplir mon attente.

LYSIMON, à Pyrante.

Bon! il n'en fera rien.

PYRANTE.

Patience, attendez.

DORANTE.

Je dois exécuter ce que vous commandez;
Et j'ai de mon bonheur une marque certaine,
Pouvant sur ce sujet vous obéir sans peine.

PYRANTE.

Mais il faut, dès ce jour, quitter cette maison.

DORANTE.

Dès ce jour?

PYRANTE.

Oui, vraiment, et pour bonne raison.

DORANTE.

Vous pourriez différer.... Mais enfin, il n'importe,
Vous avez vos raisons pour presser de la sorte,
Et ce qui vous convient est ma suprême loi.

PYRANTE, à Lysimon.

Eh bien! qu'en dites-vous?

LYSIMON.

Je suis tout hors de moi.
Votre système est bon, j'en vois tout le mérite;
Et je veux désormais réformer ma conduite.
Je vais trouver mon fils: mais daignez, un moment,
M'aider de vos conseils dans ce commencement.
Venez.

PYRANTE.

(à Dorante.)

Très-volontiers.... Je reviens tout à l'heure.

LYSIMON.

Ne perdons point de temps.

PYRANTE.

(à Frontin.)

Je vous suis. Toi, demeure,
Pour le désabuser sur l'ordre....

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

(à part.)

Je veux, quelques instants, le laisser dans l'erreur.

SCÈNE XV.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Enfin, vous voilà libre, et, selon votre envie,
Votre père consent que vous quittiez Julie.
Vous allez vous en voir éloigné pour jamais.
Voyez quelle bonté! Prévenir vos souhaits!

DORANTE, se promenant à grands pas.

Tais-toi. Dès ce jour même il veut qu'on se sépare!
Cet empressement-là me semble assez bizarre.
Il m'a parlé, d'ailleurs, avec une hauteur....
Quoi! si de cet hymen je faisois mon bonheur,
Il exigeroit donc le plus prompt sacrifice
Des plus tendres désirs! Ah! c'est une injustice:

N'est-il pas vrai, Frontin? et j'attendois de lui....
A-t-il dit qu'il falloit la quitter aujourd'hui?
Réponds.

FRONTIN.

Vous m'avez dit de garder le silence;
Je suis dans le respect et dans l'obéissance.

DORANTE.

Oh! fais trève une fois à tes fades discours.

(Il s'arrête tout court.)

Ne pouvoit-il pas bien attendre quatre jours?
Parle donc?.... Non; tais-toi.

(Il se jette dans un fauteuil.)

Rappelons nos idées.
Cet ordre, dans le fond, s'accorde à mes pensées;
Je dois partir bientôt, et mon père a raison....

(En se levant brusquement.)

Mais quoi! dès aujourd'hui quitter cette maison,
Frontin?

FRONTIN.

Délibérez s'il faut que je réponde,
Car je suis discret, moi.

DORANTE.

Que le ciel te confonde!

(Il rêve.)

Va-t'en trouver Julie.

FRONTIN.

Oui.

DORANTE.

Non; reste en ce lieu.

FRONTIN.

Soit.

DORANTE.

Je m'en vais lui dire un éternel adieu....
Ah! jamais ma douleur ne pourra le permettre....
Approche cette table; il faut, par une lettre,
L'informer que mon père est cruel jusqu'au point
D'exiger....

FRONTIN.

Pour le coup, je ne me tairai point;
Car ne vouliez-vous pas rompre ce mariage?

DORANTE.

Il est vrai; mais enfin on auroit pu....
(Il écrit.)

FRONTIN.

Je gage
Que vous n'êtes pas sûr de ce que vous pensez:
Vous écrivez trois mots, puis vous les effacez.

DORANTE, après avoir écrit.

Porte-lui ce billet, et fais-lui bien entendre
Que mon père.... Attends donc. Avant que de le rendre,
Tu diras....
(Il reprend le billet; après l'avoir lu, il le déchire.)

FRONTIN.

Bon! voilà le billet déchiré.

DORANTE, avec transport.

On veut m'en séparer; mais je l'épouserai.
Éloignez-vous de moi, trop importuns scrupules,
Fades raisonnements et craintes ridicules.
Mon esprit suit mon cœur, l'amour est ma raison,
Et la raison pour moi n'est plus qu'un noir poison.

FRONTIN.

Oui, oui, défaites-vous de cette tracassière.

DORANTE.

Je m'en vais me jeter aux genoux de mon père
Et de madame Argante; et, si je n'obtiens rien,
Pour faire mon bonheur il est un sûr moyen.

FRONTIN.

Quel est-il, s'il vous plaît?

DORANTE.

J'enlèverai Julie.

FRONTIN.

Fort bien. J'ai souhaité, Monsieur, toute ma vie,
D'assister une fois à quelque enlèvement,
Et je m'en vais avoir ce divertissement.

SCÈNE XVI.

DORANTE, JULIE, CÉLIMÈNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

DORANTE court au-devant de Julie, et se jette à ses genoux.

Ah! prenez part, Madame, à l'excès de ma peine,
Si vous m'abandonnez, ma disgrâce est certaine;
Si vous m'aimez toujours, quoi qu'il puisse arriver....

JULIE.

Que faites-vous?

FRONTIN.

Madame, il va vous enlever.

JULIE.

M'enlever?

FRONTIN.

Oui, sans doute, et dès ce moment même.

JULIE.

Votre discours me cause une surprise extrême;
Tout conspire, Dorante, à contenter nos vœux,
Et l'hymen, dès ce jour, va nous unir tous deux.

DORANTE.

Dès ce jour?

JULIE.

Oui, sans doute, et j'ai vu votre père
Signer notre contrat, aussi-bien que ma mère.

DORANTE.

Ah, ciel! il m'avoit dit....

FRONTIN.

C'étoit pour faire voir
Combien sur votre esprit il avoit de pouvoir,
Afin que Lysimon reconnût, dans la suite,
Qu'il doit de votre père imiter la conduite.

LE CHEVALIER.

Je sens de cet exemple un effet assez doux:
Mon père me marie en même temps que vous.
Au lieu de la maman, on me donne Madame,
Et l'on traite la chose avec la bonne femme.

DORANTE, à Célimène.

Et vous y consentez?

CÉLIMÈNE.

Je fais tout mon bonheur
De lui donner bientôt et ma main et mon cœur.

SCÈNE XVII.

PYRANTE, JULIE, CÉLIMÈNE, DORANTE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

PYRANTE.

Enfin, grâces au ciel, j'ai fini mon ouvrage :
Nous venons de conclure un double mariage.
(à Dorante.)
J'ai, pendant quelque temps, troublé votre bonheur;
Mais vous allez sortir heureusement d'erreur.
Je n'ai jamais rien tant souhaité dans ma vie,
Que de pouvoir un jour vous unir à Julie.
J'ai signé : tout est prêt. Suivez-moi promptement,
Et mêlez votre joie à mon ravissement.

(Ils sortent tous, hors Dorante et Frontin.)

FRONTIN, à Dorante.

Julie est tout à vous : nous voilà hors de peine.

DORANTE, après avoir rêvé.

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

FIN DE L'IRRÉSOLU.

395

LE MÉDISANT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1715.

PERSONNAGES.

LE BARON.
LA BARONNE.
MARIANNE, fille du Baron.
VALÈRE, frère de Marianne.
DAMON, amant de Marianne.
LÉANDRE, amant de Marianne.
LE MARQUIS DE RICHESOURCE, autre amant de Marianne.
ISABELLE, sœur de Richesource.
LISETTE, suivante de Marianne.
JAVOTTE, suivante d'Isabelle.
LE MARQUIS, père de Léandre.
FRONTIN, valet de Léandre.
UN ÉCUYER.
SIX LAQUAIS.

La scène est à Paris, dans la maison du Baron.

LE MÉDISANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON.

Eh bien! sur ce sujet n'ayons point de querelle:
Oui, ma femme, autrefois vous fûtes jeune et belle,
Et, grâce à vos vertus, le lardon scandaleux
Ne m'a point mis au rang des époux malheureux;
Ou, si mon front par vous a reçu du dommage,
Je l'ignore, et pour moi c'est un grand avantage.

LA BARONNE.

Comment donc! vous doutez....

LE BARON.

Ah! point d'emportement;
Je m'en vais vous parler plus positivement,
Et je protesterai, s'il le faut, pour vous plaire,
Que je suis seul exempt du malheur ordinaire:
Mais par vous cet honneur est mis à trop haut prix,
Et je suis moins heureux que les autres maris.

LA BARONNE.

Quoi! le plaisir d'avoir la femme la plus sage....

LE BARON.

Il n'est plus question de sagesse à votre âge;
Ou celle dont il faut vous piquer à présent,
C'est d'avoir un esprit facile et complaisant,
Et d'adoucir par là le poids de ma vieillesse :
Mais vous contrariez et querellez sans cesse;
Jamais sur aucun fait nous ne sommes d'accord.

LA BARONNE.

Non : j'ai toujours raison; vous avez toujours tort.
Devant tout l'univers je le ferai connoître.

LE BARON.

En un mot comme en cent, je veux être le maître.

LA BARONNE.

Et moi, je veux qu'ici tout se fasse à mon gré.

LE BARON.

Le pouvoir d'un mari doit être révéré.

LA BARONNE.

Le pouvoir d'une femme est plus considérable,
Lorsque la femme, en tout, est la plus raisonnable.

LE BARON.

Et le prouvez-vous bien, en voulant que Damon
Épouse notre fille?

LA BARONNE.

Oui, Monsieur. Pourquoi non?

LE BARON.

Outre qu'il a besoin d'une riche alliance,
Le croyez-vous, au fond, digne de sa naissance?

Jamais homme ne fut plus dangereux que lui;
Il donne un mauvais tour aux actions d'autrui;
Tout le monde est en butte à ses traits satiriques,
Et l'on craint en tous lieux ses malignes critiques.
Ses amis, s'il en a, n'en peuvent être exempts;
D'autant plus dangereux dans ses traits médisants,
Qu'il cache son venin et sa langue traîtresse
Sous les dehors trompeurs d'une humble politesse.
Fi! vouloir que ma fille accepte un tel époux,
C'est prétendre introduire une peste chez nous.

LA BARONNE.

Eh! vous le haïssez faute de le connoître:
Mais, pour moi, qui sais mieux tout ce qu'il en peut être,
Je soutiens....

LE BARON.

Eh! morbleu, je le connois trop bien:
Depuis qu'il est chez nous, je n'y connois plus rien.
Contre moi ses discours vous aigrissent sans cesse,
Nos enfants n'ont pour nous ni respect ni tendresse;
Moi-même, il me prévient si souvent contre vous,
Que je ne puis vous voir sans me mettre en courroux,
Et qu'à tous les instants nous nous brouillons ensemble:
Des traits aussi marqués auroient dû, ce me semble,
Vous le faire haïr autant que je le hais,
Et remettre entre nous l'union et la paix;
Mais de votre amitié c'est en vain qu'il abuse,
Il a toujours raison, et c'est moi qu'on accuse.

LA BARONNE.

Donnez à mes desseins un plein consentement,
Et vous verrez bientôt qu'il n'est point....

LE BARON.

Non vraiment.
Je ne le donnerai sur aucun mariage,
Que lorsque de ma fille il aura le suffrage :
Il faut la consulter.

LA BARONNE.

La consulter? Pourquoi,
Monsieur ? Prit-on le soin de me consulter, moi,
Lorsqu'il fut question de nous unir ensemble?
Je veux que sur cela ma fille me ressemble;
Je ne vous aimois point, cependant j'obéis;
Et ma fille prendra celui que je choisis.

LE BARON.

Oui! puisque vous parlez avec cette insolence,
Je vais avec rigueur user de ma puissance.
Et, pour en revenir à mon premier dessein,
Marianne au couvent entrera dès demain.

LA BARONNE.

Au couvent? Nous verrons.

LE BARON.

Taisez-vous.

LA BARONNE.

Moi, me taire!
J'aimerois mieux mourir.

LE BARON.

Vous ne pourriez mieux faire.

LA BARONNE.

Quoi! vous avez le front de me traiter ainsi!

LE BARON.

Par la mort!...

SCÈNE II.

LE BARON, LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Eh, bon Dieu! quel désordre est ceci?
On vous entend crier du milieu de la rue :
Pour mettre le holà je suis vite accourue;
Ne finirez-vous point?

LE BARON.

Je changerai de ton,
Sitôt que j'aurai mis ma femme à la raison.

LISETTE, à part.

Bon! c'est lui déclarer une guerre éternelle.

LA BARONNE.

Je n'en démordrai point.

LE BARON.

La maudite femelle!

LA BARONNE.

Le vieux fou!

LE BARON.

C'est ainsi que je suis respecté?

LA BARONNE.

Je ne reconnois point ici d'autorité.

LE BARON.

Que maudit soit celui qui fit notre assemblage!

LISETTE.

Admirables effets des nœuds du mariage!
Quelle docilité! quel doux rapport d'humeurs!
Allons, dites-vous donc encor quelques douceurs.

LE BARON.

Ah! trève, s'il vous plaît, à la plaisanterie.
Je ne suis point d'humeur d'entendre raillerie.

LA BARONNE.

Ni moi. Quoi qu'il en soit, j'ai tort ou j'ai raison;
Mais je veux à mon gré gouverner ma maison.

LE BARON.

Oh, parbleu! nous verrons.

LISETTE.

D'où vient votre querelle?
N'est-ce pas au sujet de Marianne?

LE BARON.

Oui, d'elle.

LISETTE.

Eh bien?

LE BARON.

Nous avons mis en question, d'abord,
S'il falloit l'envoyer au couvent.

LISETTE.

C'est à tort
Que vous délibérez sur un sujet semblable.

LE BARON.

Et pourquoi, s'il vous plaît? Je vous trouve admirab

LISETTE.

Pour vingt raisons au moins.

LE BARON.

Vingt raisons?

LISETTE.

Tout autant.

LE BARON.

Sachons donc....

LISETTE.

Je m'en vais vous le dire à l'instant.
La première est, Monsieur, qu'elle n'en veut rien faire.

LE BARON.

Ma fille n'iroit pas au couvent pour me plaire?

LISETTE.

Oh! pour celui-là, non. Sur tout autre sujet,
Vos ordres, j'en suis sûre, auront un plein effet:
Elle agira toujours en fille obéissante;
A l'égard du couvent, elle est votre servante.

LE BARON.

Eh quoi! si j'en ai pris la résolution?...

LISETTE.

Il ne lui manquera que la vocation,
Et que la volonté; sans cela, je vous jure
Que la chose seroit fort aisée à conclure.

LE BARON.

Mais l'a-t-elle dit?

LISETTE.

Non; j'en juge par ses yeux.

LE BARON.

Par ses yeux?

LISETTE.

Oui, vraiment. Dame! ils parlent des mieux,
Et vous ont dit cent fois....

LE BARON.

Quoi?

LISETTE.

Qu'elle n'est point faite
Pour l'éternel ennui d'une austère retraite,

Et qu'elle incline fort à la société.

LA BARONNE.

Je le crois; et de plus, c'est là ma volonté.

LISETTE, à la Baronne.

Quoi! c'est vous qui voulez qu'elle soit mariée?

LA BARONNE.

Oui, moi.

LISETTE.

Sur ce pied-là, l'affaire est décidée.

LE BARON.

Comment donc, décidée?

LISETTE.

Oui, cela passera.
Un mari contredire une femme!

LE BARON.

On verra....

LISETTE.

Cela crîroit vengeance. Allons, Monsieur, courage;
Il faut que nous tâtions un peu du mariage.

LE BARON.

Eh bien! soit; sur ce point je veux bien vous céder.

LISETTE.

Ah! voilà le moyen de vous raccommoder.

LA BARONNE.

Point du tout.

LISETTE.

Point du tout?

LE BARON.

Non; car cela fait naître
Un autre différend.

LISETTE.

Dites-le-moi, peut-être
Pourrai-je....

LA BARONNE.

Deux partis s'offrent tout à la fois.

LE BARON.

Est-ce nous qui devons de l'un d'eux faire choix,
Ou faut-il qu'en ceci Marianne choisisse?

LISETTE.

Ceci mérite bien que l'on y réfléchisse.
Vous pensez sur cela tous deux différemment?

LE BARON.

Oui.

LISETTE.

Je le crois.

LA BARONNE.

Cela se peut-il autrement?

LISETTE.

Entre gens mariés, ce seroit conscience.

LE BARON.

Ça, nous avons en toi beaucoup de confiance :
(à la Baronne.)
Juge-nous, si tu peux. N'y consentez-vous pas?

LA BARONNE.

Volontiers. Mais prends garde à ce que tu diras.

LISETTE, au Baron.

Votre avis?

LE BARON.

Que le choix dépend de Marianne

LISETTE, à la Baronne.

Et le vôtre?

LA BARONNE.

Pour moi, c'est ce que je condamne.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit, morbleu ! je suis ferme en ce point.

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît; ne nous emportons point.
Qui sont les deux amants ?

LA BARONNE.

Damon et Richesource.

LE BARON.

L'un brille par son rang, et l'autre par sa bourse.

LISETTE.

Ah ! j'entends bien : Madame est pour le financier.

LA BARONNE.

Au contraire, vraiment, je suis pour le premier.

LISETTE.

Bon. Prenons ce fauteuil.

LE BARON.

Pourquoi ?

LISETTE.

Ne vous déplaise,
Il faut, pour bien juger, que l'on soit à son aise.
(Elle tousse, crache, et puis prononce gravement.)
Tout bien considéré, Monsieur, pour cette fois,
Faisant céder Madame, usera de ses droits;
Et Marianne ainsi doit avoir la licence
De choisir ou le bien, ou la haute naissance;
Mais pour dédommager Madame avec honneur,
Du chagrin d'obéir une fois à Monsieur,

Déclarons que Madame, en toute autre matière,
Pourra le contredire et lui rompre en visière,
Pour maintenir les droits des femmes de ce temps.
Le cas ainsi jugé, hors de cour sans dépens.

LA BARONNE.

Quoi! vous avez le front, Madame l'insolente!...

LISETTE.

Respect à la justice.

LA BARONNE.

Allons, impertinente,
Sortez.

LE BARON, ôtant son chapeau.

Non, s'il vous plaît, elle demeurera.

LA BARONNE, faisant la révérence.

Excusez-moi, mon fils, elle décampera.

LE BARON.

Je prétends qu'elle reste.

LA BARONNE.

Et je veux qu'elle sorte.

LE BARON.

Demeure ici, te dis-je.

LA BARONNE.

Allons, passe la porte.

LISETTE.

Je voudrois, de bon cœur, tous deux vous contenter,
Et pouvoir tout ensemble et sortir et rester;
Mais il faut que je suive ou son ordre, ou le vôtre:
Voyez qui de vous deux l'emportera sur l'autre.
Armez-vous, combattez tous deux en gens de cœur,
Et, le combat fini, j'obéis au vainqueur.

LA BARONNE.

Elle se rit de nous.

LE BARON.

Elle a raison, ma femme.

LISETTE.

Il est vrai. Mais, de grâce, écoutez-moi, Madame :
Peut-être Marianne aime-t-elle Damon ;
En ce cas, il n'est plus de contestation.
Laissez-moi lui parler, je vous ferai connoître
Dans un petit moment tout ce qu'il en peut être.
Cependant faites trève, et qu'il soit arrêté
Qu'on ne commettra plus d'acte d'hostilité :
Donnez-vous les doux noms de *mon cœur*, de *ma mie*,
Et laissez pour un temps votre haine endormie,
Sauf à la réveiller tantôt sur nouveaux frais,
Si l'on ne convient pas d'une solide paix.

LA BARONNE.

C'est bien dit. Apprends donc le secret de son âme.
Allons, mon cher époux.

LE BARON.

Venez, ma chère femme.

SCÈNE III.

LISETTE, seule.

Ceci finira mal, et je crains, tout de bon,
Que l'on ne nous oblige à l'hymen de Damon ;
Mais il m'a si bien fait sentir sa médisance,
Qu'en traversant ses vœux, j'en dois tirer vengeance ;
Et c'est à quoi mes soins vont tous être employés.

SCÈNE IV.

MARIANNE, LISETTE.

MARIANNE.

Je te cherchois, Lisette.

LISETTE.

Eh bien! vous me voyez.
Que voulez-vous?

MARIANNE.

Je viens, par ordre de mon père,
Qui veut que je te parle au sujet d'une affaire
Sur laquelle, dit-il, tu dois me consulter.
De quoi s'agit-il donc?

LISETTE.

C'est qu'on vient d'agiter
Lequel des deux partis vous convient davantage,
Ou d'aller au couvent, ou d'entrer en ménage.

MARIANNE.

Comment donc! on a mis la chose en question?

LISETTE.

Oui, vraiment. Qu'avez-vous?

MARIANNE.

Beaucoup d'émotion;
Je tremble.... Quel parti prétend-on que je prenne?

LISETTE.

La chose a demeuré fort long-temps incertaine:
Chacun sur ce sujet pensoit différemment,
Et tous deux disputoient avec emportement.

MARIANNE.

Juste ciel! Et, dis-moi, n'étoit-ce point ma mère
Qui parloit de couvent?

LISETTE.

Non; c'étoit votre père.

MARIANNE.

Je respire.

LISETTE.

J'ignore, à le voir si mutin,
Sur quelle herbe Monsieur a marché ce matin:
Mais il n'a point encor montré tant de courage.
Quand je suis arrivée, il avoit l'avantage;
Et, ce qu'on n'a jamais remarqué qu'aujourd'hui,
Je l'ai vu sur le point.... d'être maître chez lui.
Doit-on jurer de rien après cette aventure?

MARIANNE.

Non.

LISETTE.

Comme ils souhaitoient cependant de conclure,
On m'a prise pour juge, et moi j'ai prononcé.

MARIANNE.

Qu'as-tu dit?

LISETTE.

Que Monsieur avoit fort bien pensé,
Que le seul nom d'époux vous causoit mille alarmes,
Et qu'un couvent pour vous auroit bien plus de charm

MARIANNE.

Ah, ciel! tu m'as perdue!

LISETTE.

Eh quoi! que dites-vous?
Seriez-vous disposée à souffrir un époux?

La physionomie est, ma foi, bien trompeuse.
J'ai cru que vous brûliez d'être religieuse;
J'en aurois juré, même; et....

MARIANNE.

Que tu juges mal!

LISETTE.

Tout de bon?

MARIANNE.

Ton arrêt va m'être bien fatal!

LISETTE.

Qu'est devenu le temps où la seule retraite
Pouvoit, me disiez-vous, vous rendre satisfaite?

MARIANNE.

Ah! par le dépit seul ce dessein fut dicté.

LISETTE.

On vous avoit donc fait quelque infidélité?

MARIANNE.

Tu te souviens du temps où je fus en Bretagne?
Lorsque j'y demeurai six mois à la campagne,
Il venoit chez ma tante un jeune homme bien fait,
Riche, noble.

LISETTE.

Il vous plut?

MARIANNE.

Il me plut en effet.
Et bientôt il connut ma passion naissante.
Comme il m'aima de même, il le dit à ma tante,
Et la pressa si fort de nous unir tous deux,
Qu'elle fut disposée à seconder nos vœux.

On en parla d'abord au père de Léandre,
(C'est le nom du jeune homme); et, bien loin de se ren
Ayant d'autres desseins, il emmena son fils.

LISETTE.

Le brutal!

MARIANNE.

Et jamais je ne l'ai vu depuis.

LISETTE.

Vous vouliez au couvent pleurer votre disgrâce;
Mais comme avec le temps cette douleur se passe,
Pour mieux vous consoler d'un amant si chéri,
Vous croyez qu'il vous faut le secours d'un mari;
N'est-ce pas?

MARIANNE.

Je conviens de tout ce que tu penses.

LISETTE.

Oh! j'ai sur tout cela de grandes connoissances.

MARIANNE.

Et tu veux qu'un couvent?....

LISETTE.

Pour sonder votre cœur,
J'ai voulu tout du long vous en faire la peur;
Mais j'ai très-bien jugé, dès votre plus jeune âge,
Que vous aviez les yeux tournés au mariage:
Et je l'ai si bien dit, que, par cette raison,
On pense à vous donner Richesource ou Damon.

MARIANNE.

Ma mère est pour Damon, je n'en fais aucun doute.

LISETTE.

Il est vrai; mais, Madame, écoutez-moi.

MARIANNE.

J'écoute.

LISETTE.

Je pense que Damon....

MARIANNE.

Tu penses sagement ;
Lui seul peut réparer la perte d'un amant ;
Il a beaucoup d'esprit et beaucoup de mérite.

LISETTE.

Mais ce n'est point pour lui que je vous sollicite ;
Richesource vaut mieux, il faut dorénavant....

MARIANNE.

Ah ! ne m'en parle point.

LISETTE.

Vous irez au couvent.

MARIANNE.

Mais....

LISETTE.

Pour vous y forcer j'ai plus d'une ressource.

MARIANNE.

Comment ! j'épouserois monsieur de Richesource ?

LISETTE.

Pourquoi non, s'il vous plaît ?

MARIANNE.

Tu me conseilles mal.

LISETTE.

Je conviens qu'il n'est point d'homme plus animal.
Il a l'esprit borné : mais il est franc, sincère,
Bon ami, généreux, fait à ne point déplaire :
Il est puissamment riche, et s'est mis dans l'esprit
Que, pour égaler tout, ce mérite suffit.

Vingt flatteurs affamés, qu'il nourrit, qu'il habille,
Lui font croire qu'il sort d'une illustre famille :
Mais, au fond, ce défaut n'est point essentiel ;
Il est noble en idée, et son bien est réel.

MARIANNE.

Moi, femme d'un bourgeois ! La chose est odieuse.

LISETTE.

Ce bourgeois anobli vous rendra trop heureuse.
Les titres de Damon vous feroient plus d'honneur :
Mais j'aime mieux l'argent du moderne seigneur.
Chez l'un on sera fier d'une illustre naissance,
Chez l'autre on brillera par la magnificence ;
Grand train, riche équipage, habits toujours nouveau
Belles maisons, gros jeu, bonne chère, cadeaux ;
Et vous éprouverez, dans le siècle où nous sommes,
Que les riches bourgeois sont les bons gentilshommes

MARIANNE.

Non, je n'aurai jamais des sentiments si bas :
D'un seigneur indigent je fais bien plus de cas,
Que d'un gueux enrichi des misères publiques.

LISETTE.

Vous donnez donc aussi dans les traits satiriques ?
Je ne m'étonne pas si Damon vous plaît tant ;
Car jamais on n'a vu d'homme si médisant.
Tout le monde le fuit, le craint et le déteste,
Et son humeur pourra lui devenir funeste.
Avoir un tel mari, c'est un sort bien fatal.

MARIANNE.

Je vous défends tout net de m'en dire du mal.

Je l'estime : d'ailleurs il convient à ma mère,
Et cela lui suffit pour ne vous craindre guère.
Adieu.

SCÈNE V.

LISETTE, seule.

Quelle arrogance! Ah! c'est trop m'insulter;
Pour rompre leur projet je m'en vais tout tenter;
Et, joignant mes efforts aux ordres de son père,
Peut-être qu'à la fin....

SCÈNE VI.

LÉANDRE, sous le nom de LA FONTAINE, LISETTE.

LÉANDRE.

Peut-on, sans vous déplaire,
Vous prier de vouloir m'introduire céans?

LISETTE.

Eh! qui demandez-vous?

LÉANDRE.

J'ai des ordres pressants
D'y chercher au plus tôt une personne aimable,
Vive, pleine d'esprit, d'une humeur agréable,
Adroite, s'il en fut; et, sans vous offenser,
Je crois que c'est à vous que je dois m'adresser.

LISETTE.

Vous me connoissez mal; je m'appelle Lisette,
Et ne suis point du tout cette personne adroite

Dont on vous a vanté l'esprit et les appas;
Mais, pour la bonne humeur, je ne m'en défends pas

LÉANDRE.

Dans cette modestie, et rare, et surprenante,
Je pourrois méconnoître une fille suivante,
Si, dans le même instant, votre air et votre esprit
Ne me confirmoient tout ce que l'on m'en a dit.

LISETTE.

Vous aimez à railler.

LÉANDRE.

Si vous voulez, ma chère,
Deux baisers prouveront que je suis fort sincère

LISETTE.

J'aime mieux endurer votre éloge flatteur.
Mais de quoi s'agit-il?

LÉANDRE.

Je suis ambassadeur,
Et de plus confident d'un jeune gentilhomme
Qui voudroit être bien avec vous.

LISETTE.

Il se nomme?...

LÉANDRE.

Monsieur de Richesource, un marquis nouveau-né,
De votre Marianne amant passionné.

LISETTE.

Soyez le bien-venu.

LÉANDRE.

Pour abréger l'affaire,
Il croit votre secours tout-à-fait nécessaire

Je viens ici chargé de ses instructions,
Avec un plein pouvoir sur les conditions;
Et, comme il est plus riche en effets qu'en paroles,
Commençons le traité par ces trente pistoles;
C'est le préliminaire.

LISETTE.

Il me gagne le cœur.
Je ne puis refuser monsieur l'ambassadeur;
Et nous aurons bientôt conclu notre alliance,
S'il persiste à parler avec cette éloquence.

LÉANDRE.

J'entends, et parlerai toujours de mieux en mieux.
Mais revenons au fait.

LISETTE.

Le cas est sérieux.
Pour tracer, en deux mots, le plan de cette affaire,
Marianne dépend d'un père et d'une mère.
Le baron, notre maître, est plein d'humanité:
Mais Madame a céans toute l'autorité;
Elle est femme, et de là vous pouvez bien conclure
Que tout se fait ici sans raison ni mesure.

LÉANDRE.

Ainsi notre demande a réussi fort mal?

LISETTE.

Sans doute, et l'on appuie un dangereux rival.

LÉANDRE.

Quel est-il?

LISETTE.

C'est Damon, vous devez le connoître.

LÉANDRE.

Partout, avec fureur, il déchire mon maître:

Mais il faut l'en punir; et c'est bien commencer,
Si dans cette recherche on peut le traverser.
Marianne avec nous sera d'intelligence,
Je n'en saurois douter.

LISETTE.

Perdez cette espérance;
Car Damon a trouvé le chemin de son cœur.

LÉANDRE.

Juste ciel!

LISETTE.

Qu'avez-vous? Vous changez de couleur.

LÉANDRE.

J'apprends avec chagrin cette triste nouvelle.

LISETTE.

Monsieur l'ambassadeur, modérez votre zèle;
Nous ne devons encor désespérer de rien;
Et, pour tout rajuster, je sais un bon moyen.

LÉANDRE, l'embrassant.

Vous me rendez la vie, achevez de m'instruire.

LISETTE.

Un zèle si pressant mérite qu'on l'admire;
Votre maître, ma foi, sait bien choisir ses gens;
Et l'on rencontre peu de semblables agens.

LÉANDRE.

Vous ne croiriez jamais combien je m'intéresse....
Mais puisque la baronne est ici la maîtresse,
Il faudroit la gagner.

LISETTE.

C'est mon intention:
Comme elle aime Valère à l'adoration,

C'est ce fils, pour qui seul on la voit complaisante,
Qu'il faut intéresser dans l'affaire présente.

LÉANDRE.

Non, non; avec Damon Valère est trop lié....

LISETTE.

L'amour sait déranger la plus forte amitié.
Pour en venir à bout, employons Isabelle.

LÉANDRE.

Qui? la sœur de mon maître?

LISETTE.

Oui; l'on dit qu'elle est belle,
Bien faite, riche, jeune. A de si doux appas
Valère assurément ne résistera pas.
Qu'elle vienne chez nous pour rendre une visite
A Marianne; et moi, je saurai bien ensuite....

LÉANDRE.

Je crains....

LISETTE.

Dans un projet plein de difficultés,
Quand les plus sûrs moyens sont vainement tentés,
Faites intervenir une femme jolie,
Et voilà sur-le-champ votre affaire accomplie.

LÉANDRE, apercevant Frontin.

Que veut cet homme-ci? Le connoissez-vous?

LISETTE.

Non.

C'est l'ami du valet de monsieur le Baron.
Il rôde ici souvent. Il faut que je vous quitte:
Jusqu'au revoir: surtout, songez à la visite.

LÉANDRE.

C'est ce que je m'en vais presser avec ardeur.
Bonjour, la belle.

LISETTE.

Adieu, monsieur l'ambassadeur.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE.

Je ne me trompe point, c'est Frontin, c'est lui-même;
Comment est-il ici? Ma surprise est extrême.

FRONTIN.

Parbleu! plus je le vois, et plus je suis frappé.
Est-ce lui? Non. Si fait. Oh! je me suis trompé.
C'est pourtant là son air, sa taille, son visage :
Mais, où diable a-t-il pris ce grotesque équipage?

LÉANDRE.

Que cherches-tu céans?

FRONTIN.

Ah, ventrebleu! c'est lui.
J'ai bien peur que mon dos ne pâtisse aujourd'hui.

LÉANDRE.

Que cherches-tu? Réponds.

FRONTIN.

Moi? je cherche la porte.

LÉANDRE.

Demeure. Ah! c'est donc toi!

FRONTIN.

Non, le diable m'emporte.

LÉANDRE.

Allons, sortons d'ici; je prétends m'éclaircir....

FRONTIN.

A d'autres!

LÉANDRE.

Marche donc.

FRONTIN.

Je ne veux pas sortir.

LÉANDRE.

Tu ne veux pas?

FRONTIN.

Dehors, je crains la bastonnade :
Ici, vous n'oseriez me faire d'incartade,
Ou je m'en vais crier comme un diable. On viendra,
Et pour Léandre enfin on vous reconnoîtra :
C'est ce que vous craignez, je le vois bien.

LÉANDRE.

J'enrage.

FRONTIN.

Moi, je suis dans mon fort, et veux, en homme sage,
Capituler ici. Jurez-moi votre foi,
Que bâton, pieds, ni mains, n'agiront point sur moi.

LÉANDRE.

Oui, je te le promets.

FRONTIN.

Moi, je serai sincère.

LÉANDRE.

N'es-tu pas en ces lieux envoyé par mon père?
Parle.

FRONTIN.

Depuis le jour de votre évasion,
J'ai, pour vous retrouver, la charge d'espion.

LÉANDRE.

Fort bien.

FRONTIN.

Ayant jugé que vous fuyiez Lucrèce,
Pour venir à Paris chercher votre maîtresse,
Votre père m'envoie aussitôt sur vos pas.
J'arrive, je vous cherche, et ne vous trouve pas.
De Marianne enfin decouvrant la demeure,
J'ai cru que je devois y rôder à toute heure;
Et, pour m'y procurer un plus facile accès,
Je me suis avisé de loger tout auprès.
Je m'informe sous main si l'on connoît Léandre,
S'il vient ici souvent; je n'en puis rien apprendre.
Je ne savois que faire, ayant perdu mes soins;
Et je vous trouve enfin, quand j'y pense le moins.

LÉANDRE.

Tout ce que tu me dis me paroît si sincère....

FRONTIN.

Je veux vous en convaincre en trompant votre père,
Et je vous donne avis, pour prouver mon discours,
Que le bon homme doit arriver dans deux jours.

LÉANDRE.

Je l'ai prévu; voilà pourquoi je me déguise

FRONTIN.

Ne craignez, de ma part, trahison ni surprise.

LÉANDRE.

J'ai tout lieu de le croire après de tels avis.
Jugeant bien qu'on viendroit me chercher à Paris,
J'allai trouver Cléon, mon ami dès l'enfance;
Comme avec Richesource il a grande alliance,
Et qu'il le voit souvent, nous convînmes d'abord
Qu'il m'offriroit à lui pour valet. Je plus fort
A ce nouveau seigneur, qui bientôt me confie
Un fait que j'avois su; c'est qu'il avoit envie
D'épouser Marianne, et qu'il cherchoit aussi
Quelque agent fort adroit pour l'introduire ici.

FRONTIN.

Fort bien. Vous refusez une charge pareille?

LÉANDRE.

Moi? point; mais avant tout, Frontin, je lui conseille
De savoir si la belle a le cœur prévenu;
Et pour entrer céans sans être reconnu,
Je me charge du soin d'éclaircir le mystère.

FRONTIN.

Gagner la confidente est ce qu'il falloit faire.

LÉANDRE.

C'est à quoi j'ai pensé, me faisant un plaisir
De m'éclaircir moi-même, et de me découvrir,
Si je trouvois encor Marianne fidèle,
Pour chercher les moyens de m'unir avec elle.

FRONTIN.

Avez-vous réussi?

LÉANDRE.

Trop bien, pour mon malheur;
Et j'apprends qu'un rival m'a dérobé son cœur.

FRONTIN.

Que faire donc?

LÉANDRE.

Je crains que l'on ne nous entende:
Sortons; mais prends ceci.

(Il lui donne sa bourse.)

FRONTIN.

Que l'amour vous le rende!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISETTE, seule.

Nous aurons de la peine à parer ce dessein,
Si Valère, au plus tôt, ne nous prête la main.
Ah! le voici.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur!

VALÈRE.

Je vais chez la Comtesse,
Qui veut m'entretenir d'une affaire qui presse.

LISETTE.

Cette tante, Monsieur, vous aime tendrement.

VALÈRE.

Je n'en saurois douter. J'ai vu son testament,
Qui me fait légataire.

LISETTE.

Avec cet héritage
Vous pourrez contracter un riche mariage,
Et je sais un parti qui vous conviendroit fort.

VALÈRE.

Ce n'est pas l'intérêt qui réglera mon sort.
Je tiens qu'il faut aimer celle à qui l'on se donne.

LISETTE.

Connoissez-vous, Monsieur, une jeune personne
Que l'on nomme Isabelle?

VALÈRE.

En aucune façon.

LISETTE.

La sœur de Richesource, et....

VALÈRE.

Je connois ce nom.
Il n'est point dans Paris de plus riche famille :
Gens d'honneur.

LISETTE.

N'avez-vous jamais vu cette fille?

VALÈRE.

Non; elle est au couvent : mais bien des gens m'ont dit
Qu'elle avoit mille appas, et même de l'esprit.

LISETTE.

Depuis un mois elle est dans le monde, et je pense
Qu'il ne tiendra qu'à vous qu'une double alliance....

VALÈRE.

Non : l'amour a déjà disposé de mon cœur;
Et tu sais que Damon doit épouser ma sœur.

LISETTE.

Ma foi, m'en croirez-vous?

VALÈRE.

C'est une chose faite :
S'il vient, tu lui diras qu'il m'attende, Lisette;

Que j'ai parlé pour lui, que ma mère consent....

LISETTE.

Mais, songez-vous?...

VALÈRE.

Adieu, la Comtesse m'attend :
Et de plus, je lui veux conter une aventure
Que j'eus hier au bal.

LISETTE.

Monsieur, je vous conjure
De vouloir m'accorder audience au retour.

VALÈRE.

Oui, je te le promets.

SCÈNE III.

LISETTE, seule.

Je vois fort peu de jour
Au dessein que j'ai pris; mais par mes soins, peut-être....
Si notre ambassadeur, au moins, vouloit paroître,
Je pourrois avec lui, dans un autre entretien....
Oui, notre ambassadeur! Ah! je vous entends bien,
Il est jeune, bien fait, rempli de politesse;
Il ne ressemble point à ceux de son espèce :
Vous avez le goût fin.... Lisette, avouez-moi
Que ce jeune garçon vous plaît fort?... Oui, ma foi,
Je l'aime tout de bon.... La réponse est naïve,
Mais la raison voudroit.... Oh! pour moi je suis vive,
Dès que mon cœur dit oui, ma raison le veut fort,
Et je n'ai point de peine à les mettre d'accord.
Voici quelque fâcheuse, il faut faire retraite.

SCÈNE IV.

LISETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Bonjour, la belle enfant. N'êtes-vous pas Lisette?

LISETTE.

Pourquoi?

JAVOTTE.

Je vous cherchois.

LISETTE.

C'est moi-même, en effet

JAVOTTE.

Et moi, je suis Javotte.

LISETTE.

Ah! vraiment, c'est bien fait

Que me demandez-vous?

JAVOTTE.

J'avois impatience

De vous voir, et de faire avec vous connoissance.

LISETTE.

Eh bien! vous m'avez vue, et vous me connoissez

Bonjour, bonsoir, adieu.

JAVOTTE.

Comment! vous me laissez!

LISETTE.

Oui. Je cherche quelqu'un, et suis impatiente....

JAVOTTE.

Isabelle est céans, je suis sa confidente :

Je sais pour quel sujet vous l'attirez ici,
Et sans moi ce dessein n'auroit pas réussi.
Elle avoit, pour cela, beaucoup de répugnance;
La Fontaine employoit toute son éloquence
Pour la persuader, et pressoit vainement;
Et si, ce garçon-là persuade aisément.

LISETTE.

Quel est ce La Fontaine?

JAVOTTE.

Eh mais! c'est un jeune homme
Dont vous avez reçu tantôt certaine somme....

LISETTE.

La Fontaine est son nom?

JAVOTTE.

Ne vous l'a-t-il pas dit?

LISETTE.

Non, vraiment.

JAVOTTE.

Avouez qu'il est garçon d'esprit.

LISETTE.

Il n'a point d'un valet l'air grossier et rustique.

JAVOTTE.

Trouvez-vous pas en lui je ne sais quoi qui pique?

LISETTE.

Oui, j'ai trouvé cela tout aussi-bien que vous.

JAVOTTE.

Ah! si vous le voyiez aussi souvent que nous,
Vous sentiriez bien mieux jusqu'où va son mérite.

LISETTE.

A ce que je puis voir, vous en êtes instruite;

Et par l'air empressé dont vous me le vantez....

JAVOTTE.

Vous connoîtrez bientôt ses bonnes qualités.

LISETTE.

Et depuis quand est-il au frère d'Isabelle?

JAVOTTE.

Depuis près de huit jours. Il marque tant de zèle
Pour monsieur le Marquis, et le flatte si bien,
Que, sans le consulter, il n'exécute rien.

LISETTE.

Et vous avez déjà tous deux fait connoissance?

JAVOTTE.

Je pourrai quelque jour vous faire confidence....

LISETTE.

Croyez-moi, vous pouvez me parler librement;
Déjà vos intérêts me touchent vivement.

JAVOTTE.

Tout de bon?

LISETTE.

Oui, ma foi.

JAVOTTE.

Mais je serois honteuse..

LISETTE.

Et fi donc! ce n'est pas que je sois curieuse.

JAVOTTE.

Je vous crois.

LISETTE.

Mais je vois tout ce qui s'est passé.
Vous l'aimez?

JAVOTTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Bon, c'est bien commencé.
Achevez.

JAVOTTE.

Volontiers, car je suis fort sincère.

LISETTE.

Ah! je m'en aperçois. Poursuivez votre affaire.

JAVOTTE.

Tantôt nous étions seuls, j'ai voulu m'aviser....

LISETTE.

De quoi donc?

JAVOTTE.

De savoir s'il voudroit m'épouser.

LISETTE.

Vous êtes vive. Eh bien?

JAVOTTE.

Eh bien! sans me rien dire,
Il ne m'a répondu qu'en s'étouffant de rire:
Pour moi, je n'en saurois deviner la raison,
Car je ne riois point, et parlois tout de bon.

LISETTE.

C'est qu'il en aime une autre.

JAVOTTE.

Eh! vraiment, je m'avise....
N'est-ce point vous qu'il aime? et ma sotte franchise....

LISETTE.

Moi?

JAVOTTE.

Vous-même. Depuis qu'il est venu céans,
Il ne fait que parler de vous à tous moments.

LISETTE.

C'est pour se divertir.

JAVOTTE.

Vous voilà mon amie;
Ne me l'enlevez pas, au moins, je vous en prie.

LISETTE.

Allez; vos intérêts sont en fort bonnes mains;
Songez à seconder seulement nos desseins,
Et tâchez qu'Isabelle, en faveur de son frère,
Fasse tous ses efforts pour engager Valère.

JAVOTTE.

Je m'en vais les rejoindre, et parlerai des mieux
Pour que leur entrevue ait un succès heureux.

SCÈNE V.

LISETTE, seule.

Je n'ai vu de mes jours une fille si sotte,
Et La Fontaine, au fond, est trop bon pour Javotte;
Il m'aime assurément : elle aura beau crier,
Il me plaît, j'ai dessein de me l'approprier,
Et plus tôt que plus tard.... Mais le voici lui-même :
Parlons. Le cœur me bat. Qu'on est sot quand on aime!

SCÈNE VI.

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE, sans voir Lisette.

Je viens de la revoir, sans en être aperçu.
Qu'elle est belle!

LISETTE.

On lui plaît. Mais dès qu'il a paru,
Je m'en suis aperçue; et je ne puis comprendre....

LÉANDRE, sans la voir.

Mon cœur de tant d'appas ne sauroit se défendre:
Mais pour me taire encor j'ai de fortes raisons.

LISETTE, à part.

Entre gens comme nous, faut-il tant de façons?
Je ne dois pas pourtant m'expliquer la première;
Et, pour l'honneur du sexe, il faut faire la fière.

LÉANDRE, sans la voir.

Parlerai-je à Lisette?

LISETTE.

Oh! pour le coup, je voi
Que le pauvre garçon est amoureux de moi.

LÉANDRE.

Avant que lui parler, il faut la mieux connoître;
Je ne veux rien risquer.

LISETTE, se présentant à lui.

Je risquerois peut-être
Autant que vous.

LÉANDRE.

Que vois-je? On m'écoutoit.

LISETTE.

Fort bien.
Rassurez-vous, mon cher, et ne me cachez rien.
Quoi donc! vous hésitez! J'ai l'oreille assez fine,
Et, par votre embarras, aisément je devine
La moitié du secret. Achevez.

LÉANDRE.

Et comment
Savez-vous?...

LISETTE.

Vous parliez assez distinctement.

LÉANDRE, à part.

Je me serai trahi. Quelle est mon imprudence!
(à Lisette.)
Il faut vous prévenir sur mon extravagance;
Je rêve quelquefois en veillant.

LISETTE.

Croyez-moi,
J'entends à demi-mot.

LÉANDRE.

Non; c'est de bonne foi
Que je vous fais ici l'aveu de ma foiblesse.

LISETTE.

Vous avez dans le cœur un grand fonds de tendresse.

LÉANDRE.

Il est vrai. Bien souvent (admirez mon erreur)
Je me crois tout d'un coup le fils d'un grand seigneur,
Et me mets dans l'esprit que, pour voir ce que j'aime,
Il faut que je me cache avec un soin extrême;
Je me plains, je m'agite; et qui m'écouteroit,
Pour ce que je crois être à la fin me prendroit:
Si quelqu'un m'interrompt, je me connois sur l'heure,
Le grand seigneur s'éclipse, et le valet demeure.

LISETTE.

Vous me dépaysez avec beaucoup d'esprit,
Vous y tâchez, au moins; mais ce que l'on m'a dit,

Ce que j'ai su par vous, me fait croire sans peine....
Allons, expliquons-nous, monsieur de La Fontaine.

LÉANDRE, à part.

Frontin m'aura trahi!

LISETTE.

Pourquoi dissimuler?
Dans ces occasions, il n'est que de parler :
Et d'ailleurs, c'est en vain qu'avec moi l'on se cache :
Vous ne me direz rien que déjà je ne sache.

LÉANDRE.

Comment donc! vous savez?...

LISETTE.

Faut-il s'alarmer tant?
Vous avez la pudeur d'un jeune adolescent.

LÉANDRE.

Vous m'embarrassez fort, il faut que je le dise.

LISETTE.

Moi, de votre embarras je suis aussi surprise.

LÉANDRE.

A moins qu'on n'ait parlé, je ne vois pas pourquoi
Vous pouvez démêler mon secret malgré moi.

LISETTE, tendrement.

C'est que nous devinons ce qui nous intéresse.

LÉANDRE.

Vous m'obligez beaucoup. Votre belle maîtresse
En est donc informée?

LISETTE.

Il n'est pas encor temps,
Convenons de nos faits, et puis....

LÉANDRE.

Je vous entends.
Qu'exigez-vous de moi ?

LISETTE.

Que vous parliez sans feinte.

LÉANDRE.

Je vois bien qu'il le faut.

LISETTE.

Pour moi, je suis atteinte
Du même mal que vous, je balancerai peu
A vous en faire aussi le plus sincère aveu.

LÉANDRE.

Vous aimez donc, Lisette ?

LISETTE.

Autant qu'il est possible.

LÉANDRE.

Ah! puisque vous avez le cœur tendre et sensible,
Vous saurez compatir à mon sort rigoureux.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous ? Vous êtes trop heureux.

LÉANDRE.

Trop heureux ?

LISETTE.

Oui vraiment. Si l'amour vous transporte,
L'ardeur qu'on sent pour vous est du moins aussi forte :
Car pour moi, sans façon, je dis mes sentiments,
Et, par de vains discours, je ne perds point le temps.

LÉANDRE.

Mais Damon est aimé.

LISETTE.

Ah! quelle extravagance!
Moi, j'aimerois Damon?

LÉANDRE.

Qui vous dit que je pense
Que vous l'aimiez?

LISETTE.

C'est vous.

LÉANDRE.

En aucune façon.
Je dis que Marianne a du goût pour Damon,
Et c'est ce que tantôt vous m'assuriez vous-même.

LISETTE.

Devez-vous vous fâcher que Marianne l'aime?

LÉANDRE.

Juste ciel! vous pouvez m'outrager à ce point!
J'adore Marianne, et ne souffrirois point
De voir que dans son cœur un autre ait pris ma place?

LISETTE.

Pour le coup vous rêvez. Eh! dites-moi, de grâce,
Ces égarements-là vous prennent-ils souvent?

LÉANDRE.

Vous m'offensez. Au moins, songez dorénavant,
Puisque vous avez su, malgré moi, me connoître,
Que je puis quelque jour devenir votre maître.

LISETTE.

Mon maître?

LÉANDRE.

Marianne, à ma fidélité
Rendra peut-être un cœur que j'ai bien mérité.

LISETTE.

Vous fûtes autrefois aimé de ma maîtresse?

LÉANDRE.

Sans doute, et l'infidèle a trahi sa promesse;
Mais non, mon père seul m'a rendu malheureux;
Et son cruel pouvoir nous sépara tous deux.

LISETTE, à part.

De quel étonnement me trouvé-je frappée!
C'est l'amant de Bretagne, ou je suis fort trompée.
Éclaircissons le fait, puisque j'ai commencé:
Ce garçon-là, peut-être, a le cerveau blessé.

LÉANDRE.

Vous vous taisez.

LISETTE.

Tout franc, j'ai peine à vous entendre:
Ou vous extravaguez, ou vous êtes Léandre.

LÉANDRE.

Sans doute, je le suis, et vous le saviez bien.

LISETTE.

Je vous jure, ma foi, que je n'en savois rien.

LÉANDRE.

Vous aviez, disiez-vous, découvert le mystère,
Et j'ai cru que Frontin n'auroit pu vous le taire.

LISETTE.

C'est un malentendu. Je vous croyois valet.
J'enrage maintenant d'être si bien au fait.
Je vois que désormais il faut changer de note,
Et je suis attrapée, aussi-bien que Javotte.

LÉANDRE.

Je ne le suis pas moins, comme vous le voyez :
Le hasard a voulu que vous me connussiez ;
Mais cachez mon secret à Marianne même.

LISETTE.

Oui, je veux vous servir avec un zèle extrême,
Et du moins.... Damon vient, il est si médisant,
Que, s'il nous voit ensemble, il va dans le moment
Dire partout.... Sortez.

LÉANDRE.

Il m'a vu, comment faire?
D'ailleurs, je veux connoître à fond son caractère.

SCÈNE VII.

DAMON, LÉANDRE, LISETTE.

DAMON.

Je viens mal à propos.

LISETTE.

Pourquoi, Monsieur?

DAMON.

Pourquoi?
Ma foi, ma chère enfant, tu le sais mieux que moi.
Il te parloit de près. Je vois à votre mine
Que vous étiez d'accord. Là, n'en fais pas la fine.
Voilà certainement un garçon bien tourné.
Est-ce depuis long-temps que tu te l'es donné?

LISETTE.

Monsieur, ne poussons pas plus loin la raillerie.

DAMON.

Ah! tu dois la souffrir sur la galanterie :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois ton goût;
Et cet air de pudeur ne te sied point du tout.

LISETTE.

Il vous sied bien plus mal....

DAMON.

N'as-tu point vu Valère?
Je pense qu'il devient aussi sot que son père.

LISETTE.

Quoi! Valère, Monsieur, vous l'ajustez aussi?

DAMON.

Oh! c'est par amitié que je le traite ainsi.
Depuis qu'il me néglige, et que l'on s'en empare,
Il se rend d'une humeur difficile et bizarre;
Il veut être habile homme, il décide, il écrit,
Et devient ridicule avec beaucoup d'esprit.
Je suis sûr que déjà tu l'as senti toi-même;
J'en suis au désespoir, car tu sais que je l'aime :
Et le plus grand chagrin qu'il puisse me donner,
C'est qu'il prenne un travers à se faire berner.

LISETTE.

Il ne mérite pas cet excès de tendresse.

DAMON.

Je vais gager qu'il est chez la vieille comtesse.
Leur commerce, entre nous, fait beaucoup de fracas.

LISETTE.

C'est sa tante; pourquoi ne la verroit-il pas?
Il en doit recueillir un fort gros héritage.

DAMON.

C'est elle qui le rend d'une humeur si sauvage.
Le public en médit, et se trompe fort peu.

LISETTE.

Une tante, je crois, peut aimer son neveu.

DAMON.

Je n'en disconviens pas; mais on dit que Valère
A des conditions sera son légataire,
Et que la vieille prude, âpre à ses intérêts,
A mis dans le traité des articles secrets.

LISETTE.

A tourner tout en mal votre esprit se fatigue.

DAMON.

Point. On dit que c'est toi qui conduis cette intrigue;
Valère m'en a fait mystère jusqu'ici :
Mais par toi, mon enfant, je veux être éclairci.

LISETTE.

Pour qui me prenez-vous?

DAMON.

Pour une fille adroite
A mener prudemment une affaire secrète.

LISETTE.

Et que n'ajoutez-vous, pour orner ce discours,
Que Marianne, en moi, trouve de bons secours?
Qui médit d'un ami, peut dauber sa maîtresse.

DAMON.

Non : je me sens pour elle une vive tendresse;
Et sitôt qu'une belle est l'objet de nos vœux,
Tous les défauts qu'elle a ne blessent point nos yeux :

On les excuse, au moins; mais, Lisette, à vrai dire,
Si je puis l'épouser, comme je le désire,
Vous vous séparerez. Tu me rendrois jaloux.

LISETTE.

Vous qui me menacez, prenez bien garde à vous.

DAMON.

Ah! je ne te crains plus.

LISETTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire.

DAMON.

Va, j'ai dans mon parti Marianne et sa mère;
Valère me seconde : ainsi je ne crains point
Que tu puisses jamais me nuire sur ce point.

LISETTE, regardant Léandre.

Hom! je vois pour vos vœux un dangereux obstacle;
On peut vous supplanter sans faire un grand miracle.

LÉANDRE.

Marianne, il est vrai, vous a donné son cœur;
Mais un autre prétend à ce même bonheur :
Et quoiqu'il voie ici que le vôtre s'apprête,
Il vous disputera cette aimable conquête.

DAMON.

Comment, le beau garçon! vous m'en voulez aussi?
Est-ce pour un rival que vous êtes ici?

LÉANDRE.

Oui, c'est pour un rival, mais un rival à craindre.

LISETTE.

C'est de quoi nous parlions, puisqu'il ne faut plus feind
Nous allons, contre vous, faire un commun effort,
Et c'est sur ce sujet que nous sommes d'accord.

A rompre vos projets me voilà préparée;
Point de quartier, morbleu! la guerre est déclarée.

DAMON.

Que Lisette me plaît dans sa vivacité!
Ce petit air mutin augmente ta beauté;
Il donne un agrément aux discours que tu lâches,
Et tu n'as de l'esprit que lorsque tu te fâches.
Tu peux donc t'échapper autant que tu voudras;
Bien loin de m'offenser, tu me divertiras.

LÉANDRE.

Vous la poussez trop loin, et cette repartie
N'est pas....

DAMON.

Ah! tu te mets aussi de la partie?
Mais je veux faire grâce à ton zèle indiscret.
Çà, parlons de ton maître, et de votre projet;
Je me fais, je t'assure, un plaisir très-sensible
De parler tête à tête à ce rival terrible.

LÉANDRE.

Vous êtes gentilhomme, il l'est.

DAMON.

Cela suffit.
Est-il riche?

LÉANDRE.

Oui.

DAMON.

Bien fait?

LÉANDRE.

Vous verrez.

DAMON.

De l'esprit?

LÉANDRE.

Il est homme d'honneur, il a de la naissance;
Voilà sur quoi je puis le vanter par avance :
Peut-être son esprit y répond dignement;
Mais je dois sur cela parler modestement.

DAMON.

Ah! tu me mets au fait. C'est Damis. Dieu me damne!
Il fait le doucereux auprès de Marianne.
Voilà donc, mon enfant, ce dangereux rival?
Il est de mes parents, je n'en dis point de mal;
Mais, au fond, c'est un fou que tout le monde évite.
Un nom fort respectable est son plus grand mérite.
Insolent, indiscret, débauché, grand hâbleur,
Plus poltron qu'une femme, et toujours querelleur.

LISETTE.

Pour prendre un tel époux Marianne est trop sage,
Et j'empêcherois bien un pareil mariage.

LÉANDRE.

Damis n'est point celui dont il s'agit ici :
Mais ce mystère encor ne peut être éclairci.
Bientôt votre rival en ces lieux doit paroître;
Il se fait estimer, lorsqu'il se fait connoître :
Il n'est point insolent, indiscret, querelleur,
Et, de toutes façons, sait disputer un cœur.

SCÈNE VIII.

DAMON, LISETTE.

DAMON.

Ce valet me surprend, il faut que je l'avoue.

LISETTE.

Souvent on connoît peu ceux à qui l'on se joue.

DAMON.

Que je sache du moins le nom de mon rival.
Je suis impatient....

LISETTE.

D'en dire bien du mal.
Mais ce valet m'attend. Adieu, je me retire;
Car nous avons encor quelque chose à nous dire.

SCÈNE IX.

DAMON, MARIANNE.

DAMON.

Enfin, je dois cesser de vous offrir mes vœux:
On me menace ici d'un rival dangereux.

MARIANNE.

Sa sœur, qui me paroît avoir bien du mérite,
Est céans, et m'a fait une longue visite:
M'a parlé de son frère, et dit de bonne foi,
Qu'il feroit son bonheur de s'unir avec moi:
Mon père est survenu, tous deux traitent l'affaire,
Et cherchent les moyens d'y disposer ma mère.

DAMON.

Mais son nom, s'il vous plaît?

MARIANNE.

Richesource.

DAMON.

Comment!
Parlez-vous tout de bon?

MARIANNE.

Oui, sérieusement.

DAMON.

Quoi! c'est là ce rival duquel on me menace,
Et qui doit m'obliger à lui céder la place?

MARIANNE.

Oui. Le voici lui-même.

DAMON.

O le plaisant rival!
Je vous déferai, moi, de cet original.

SCÈNE X.

MARIANNE, DAMON, RICHESOURCE.

RICHESOURCE.

Madame.... me voici.

MARIANNE.

Vous ne pouviez mieux dire.

RICHESOURCE.

Ma sœur vous a parlé, cela doit vous suffire;
Et moi, j'ai dit deux mots à monsieur le Baron,
Qui veut que de mon cœur vous acceptiez le don

Par-devant son notaire, et.... par ainsi.... Madame....
Vous voyez que dans peu.... vous deviendrez ma femme.

DAMON.

Ce début est galant, il enchante, il ravit.

RICHESOURCE.

Oh! je sais bien mon monde.

DAMON.

Oui, c'est ce qu'on m'a dit.

RICHESOURCE.

Aussi j'ai tous les jours dix auteurs à ma table;
Ils disent tous que j'ai de l'esprit comme un diable.

DAMON.

Ah! vous pouvez compter sur leur sincérité.

MARIANNE.

Ces messieurs les auteurs ne vous ont point flatté.

RICHESOURCE.

Ils me trouvent surtout certain air de noblesse,
Qui frappe, qui saisit.

DAMON.

Oui, votre politesse,
Votre abord, vos discours, un esprit vif, orné,
Tout fait voir à l'instant ce que vous êtes né.

RICHESOURCE.

Vous ne vous trompez pas, je suis d'une naissance....
Mon écuyer?

SCÈNE XI.

MARIANNE, DAMON, RICHESOURCE, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

MONSIEUR?

RICHESOURCE.

Que tout mon train s'avance.

SCÈNE XII.

MARIANNE, DAMON, RICHESOURCE, L'ÉCUYER, SIX LAQUAIS.

L'ÉCUYER.

ENTREZ.

RICHESOURCE.

N'ai-je pas là six coquins bien bâtis?
Franchement, à ce train on connoît un marquis.
Mais à propos, Madame, avez-vous vu mon Suisse?
Quelle moustache! Mais j'ai pris à mon service
Certain valet de chambre, adroit, sobre, prudent,
Beau, bien fait, plein d'esprit; j'en fais mon confident.
Il doit avoir parlé de ma part à Lisette;
De mon amour pour vous il sera l'interprète;
Car, moi, je ne sais point parler sur ce ton-là.
Le connoissez-vous?

MARIANNE.

Non.

RICHESOURCE.

Je crois qu'il vous plaira.

DAMON.

Par un ambassadeur expliquer sa tendresse,
C'est s'introduire en prince auprès d'une maîtresse.
Monsieur de Richesource, il le faut avouer,
A de ces procedes qu'on ne peut trop louer;
Voilà, sur ma parole, un charmant gentilhomme.

RICHESOURCE.

Marquis, as-tu besoin de quelque grosse somme?

DAMON.

Très-obligé, Marquis.

RICHESOURCE.

Les gens de qualité
Sont souvent sans espèce; et moi, sans vanité,
J'en ai toujours beaucoup, et j'en puis faire preuve.

DAMON.

C'est que votre noblesse est encor toute neuve.

RICHESOURCE.

Et de très-bon aloi.

DAMON.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Combien, quand vous prêtez, prenez-vous d'intérêt?

RICHESOURCE.

Le plaisir d'obliger fait tous mes avantages.

DAMON.

Votre père, autrefois, a bien prêté sur gages;
Et je sais que du temps qu'il étoit sous-fermier,
Il passoit dans Paris pour un grand usurier.

MARIANNE.

Le père d'un marquis, sous-fermier!

RICHESOURCE.

Médisance.

Regardez, ai-je l'air d'un produit de finance?
Mon père, je le sais, ne pouvoit pas citer
Un grand nombre d'aïeux dont il pût se vanter;
Mais il m'a toujours dit qu'il étoit gentilhomme.

DAMON.

Il paya sa noblesse une assez bonne somme,
Pour dire que le titre en étoit bien acquis.

RICHESOURCE.

Enfin, quoi qu'il en soit, me voilà bien marquis;
Et j'en sais plus de vingt, qui font figure en France,
Qui doivent, comme moi, ce titre à la finance.
D'ailleurs, ma mère étoit de si bonne maison....

DAMON.

Par cet article-là vous avez bien raison;
Oubliez votre père, et vous renommez d'elle.

RICHESOURCE.

Soit : mon marquisat est un marquisat femelle;
La défunte m'a fait pour soutenir son rang.

DAMON.

Vous pouvez être, au fond, d'un très-illustre sang.
Beaucoup de grands seigneurs, en entrant dans le mond
Trouvoient de la maman la ressource féconde :
Elle étoit libérale, et si belle!... d'ailleurs....
Ne descendez-vous pas d'un de ces grands seigneurs?

RICHESOURCE.

Finissons ce discours, aussi-bien il m'ennuie :
Je suis noble de reste, en dépit de l'envie,

Pour pouvoir aspirer à me voir votre époux.
On va vous apporter étoffes et bijoux;
Et deux mille louis offerts dans cette bourse,
Vous diront que je sors d'une assez bonne source.

MARIANNE.

Ah, ciel! Que m'offrez-vous?

RICHESOURCE.

Et pourquoi donc ce cri?

DAMON.

Vous vivrez trop contente avec un tel mari.
Par les meubles, le train, les habits, les livrées,
Vous obscurcirez tout, jusqu'aux femmes titrées;
On les verra de vous médire chaque jour,
Et pourtant s'empresser à vous faire la cour.
Vous tiendrez table ouverte, et sa délicatesse
Attirera chez vous le marquis, la duchesse,
Le duc, le prince même; en un mot, tous les grands,
Des festins délicats convives très-friands.
Qu'un pied-plat, aujourd'hui, fasse de la dépense,
On oublie à l'instant son obscure naissance.

RICHESOURCE.

Morbleu! je puis lui faire un sort plus gracieux
Qu'un marquis qui ne peut compter que ses aïeux.
Votre père, d'ailleurs, m'a donné sa parole.

MARIANNE.

Je ne vous aime point.

RICHESOURSE.

Mais vous êtes donc folle?

DAMON.

Remportez vos présents, mon cher Marquis.

RICHESOURCE.

Pourquoi?

DAMON.

Madame est résolue à me donner sa foi;
Moi, je fais mon bonheur de m'unir avec elle :
Voilà tout le mystère.

RICHESOURCE.

Ah, ah! Mademoiselle,
Vous avec le cœur pris! N'importe, malgré vous....

DAMON.

Cessez votre poursuite, ou craignez mon courroux.

RICHESOURCE.

Moi?

DAMON.

Vous.

RICHESOURCE met la main sur la garde de son épée, et voyant que Damon va faire de même :

Holà, mes gens!

MARIANNE, voyant que Damon va pour attaquer Richesource.

Damon, qu'allez-vous faire?

RICHESOURCE.

Par la morbleu! je vais.... m'en plaindre à votre père.

SCÈNE XIII.

MARIANNE, DAMON.

DAMON.

S'IL n'a que ce secours, le danger n'est pas grand.

MARIANNE.

On me l'avoit bien dit, vous êtes médisant,

Et vous l'avez poussé d'une étrange manière.

DAMON.

Le dépit m'a contraint de lui rompre en visière :
Je ne saurois souffrir qu'on traverse mes vœux,
Et je craindrois bien moins, si j'étois plus heureux.
Vous ne répondez point à l'ardeur qui m'anime.

MARIANNE.

Je vous l'ai déjà dit, vous avez mon estime,
Soyez-en satisfait.

DAMON.

Je me flatte qu'un jour
Je pourrai mériter l'estime avec l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Oui, contre nos projets ma femme se soulève,
Elle veut disputer sans relâche ni trève;
Chaque instant en fournit un sujet tout nouveau.
Qu'une méchante femme est un pesant fardeau!

LISETTE.

En vérité, Monsieur, c'est votre pure faute:
Vous deviez lui tenir la bride un peu plus haute,
Et ne permettre pas que, bravant un époux,
Elle osât usurper un plein pouvoir sur vous.
Allons, Monsieur, il faut vaincre votre foiblesse.
Madame a trop long-temps été votre maîtresse:
Soyez homme une fois; et, pour vous seconder,
Quand je devrois sortir, je vais tout hasarder.

LE BARON.

J'ai commencé tantôt au sujet de ma fille.

LISETTE.

Oui, vous aviez tout l'air d'un père de famille.
Que cela vous sied bien! Vous marquiez dans vos yeux
Je ne sais quoi de mâle, un air impérieux....
A vous voir, on eût dit que vous étiez le maître.

LE BARON.

Oh, parbleu! désormais, j'ai résolu de l'être.
Ma foi, monsieur Damon, vous sortirez d'ici;
Et vous, monsieur mon fils, vous sortirez aussi,
Ou vous épouserez la sœur de Richesource.
Pour vous, ma chère fille....

LISETTE.

Arrêtez votre course;
Vous vous échauffez trop pour la première fois.

LE BARON.

Non, Lisette, j'étois un sot en bon françois.

LISETTE.

Vous vous reconnoissez, j'en tire bon augure.

LE BARON.

Ton projet est fort bon, et je prétends conclure.

LISETTE.

Fort bien.

LE BARON.

Malgré ma femme.

LISETTE.

Oui, monsieur le Baron.

LE BARON.

Ce double mariage enrichit ma maison.
Si mes enfants y font la moindre résistance,
Ils verront ce que c'est qu'un père qu'on offense.

LISETTE.

Bon, tant mieux.

LE BARON.

C'est à moi de commander céans.

LISETTE.

D'accord.

LE BARON, avec emportement.

Et la raison, c'est que je le prétends.

(en riant.)

Hem! n'est-ce pas parler comme il faut à ma femme?

LISETTE.

Oui; mais je suis Lisette, et ne suis point madame.

LE BARON.

Je lui dirai bien pis.

LISETTE.

Vous? Vous n'en ferez rien.

LE BARON.

Taisez-vous, insolente.

LISETTE.

Ah! voilà qui va bien.

Quand on soutient ses droits, vous voyez comme on brille

LE BARON.

Mais, Lisette, après tout, donnerai-je ma fille
A ce nouveau marquis? C'est un sot, franchement.

LISETTE.

Et qu'importe? Un mari l'est ordinairement.
Mais marions toujours Isabelle à Valère;
Ensuite.... Le voici, parlez-lui bien en père.

SCÈNE II.

LE BARON, VALÈRE, LISETTE.

LE BARON, gravement.

APPROCHEZ-VOUS, Monsieur.

LISETTE.

Bon, c'est bien débuter.

LE BARON.

Voyons si vous aurez le front de résister
Au dessein que j'ai pris touchant votre personne.

VALÈRE.

Je ne sais qu'obéir à ce qu'un père ordonne.

LISETTE, bas au Baron.

Allons, ferme, Monsieur, poussez-le comme il faut.

LE BARON, à Lisette.

Ai-je bien pris mon ton?

LISETTE.

Encore un peu plus haut.

LE BARON, encore plus gravement.

Pour votre sœur et vous j'ai des desseins en tête;
Il faut qu'à m'obéir l'un et l'autre s'apprête.
Je m'en vais m'expliquer. Surtout plus de Damon,
Ou bien préparez-vous à quitter la maison.

VALÈRE.

Mais contre mon ami quel sujet vous irrite?

LE BARON.

Son caractère.

VALÈRE.

Au reste, il a tant de mérite!...

LE BARON.

Médisant comme il est, pour trancher en deux mots,
Fût-il parfait d'ailleurs, il a mille défauts.

VALÈRE.

Ce penchant n'est, Monsieur, qu'un défaut de jeunesse.
Comme il m'écoute assez, je le reprends sans cesse;
Et j'espère....

LE BARON.

Espérez autant qu'il vous plaira;
Pour ma fille, jamais il ne l'épousera.

LISETTE, gravement.

Monsieur de Richesource est destiné pour elle,
Et nous vous marîrons à sa sœur Isabelle.

VALÈRE.

A sa sœur? Ah! Monsieur, ne me l'ordonnez pas.

LE BARON.

Comment donc! Elle est riche, elle a beaucoup d'appas.

VALÈRE.

Je le crois; mais enfin un obstacle invincible
Rend pour moi désormais cette affaire impossible.

LE BARON.

Impossible?

VALÈRE.

Sans doute.

LE BARON.

Et pourquoi?

VALÈRE.

J'aime ailleurs.

LISETTE.

Ah! si vous n'avez pas de prétextes meilleurs,

Vous prendrez, à coup sûr, la femme qu'on vous donne.

VALÈRE.

Non; je mourrai plutôt.

LE BARON.

Et quelle est la personne
Qui vous plaît?

VALÈRE.

Je ne sais.

LE BARON.

Vous moquez-vous de moi?

VALÈRE.

Non, mon père; je parle ici de bonne foi;
Celle qui m'a charmé m'est encore inconnue.

LISETTE.

Bon, bon! il extravague.

LE BARON.

Où l'avez-vous donc vue?

VALÈRE.

Je la vis hier au bal, où son déguisement
Me cacha quelque temps un objet si charmant;
Mais sa danse, son air, et sa taille parfaite,
Portèrent à mon cœur une atteinte secrète.
Je voulus lui parler, pour voir si son esprit
Répondoit dignement à tout ce que j'ai dit:
Sa conversation me toucha davantage,
Et je brûlois de voir les traits de son visage,
Lorsqu'un homme inconnu, tout rempli de fureur,
Par un trait singulier me causa ce bonheur.

LE BARON.

Vous nous contez, mon fils, de rares aventures.

VALÈRE.

Il s'emporte contre elle aux plus basses injures.
Que ne lui dit-il point? J'arrête ce brutal;
Et notre différend alloit troubler le bal :
L'inconnue aussitôt, pour finir la querelle,
Se démasque. A mes yeux elle paroît si belle,
Que ses charmants attraits s'emparent de mon cœur,
Et contre l'insolent redoublent ma fureur :
Mais sitôt qu'il la voit : excusez-moi, Madame,
Lui dit-il, je croyois que vous fussiez ma femme;
Je sais qu'elle est ici pour certain rendez-vous;
Et, sans rien ajouter, il s'éloigne de nous.

LISETTE.

Un mari pour si peu faire un vacarme horrible!

VALÈRE.

A mon empressement la belle fut sensible;
Mais, craignant quelque éclat, elle sortit d'abord.
Et pour la retrouver je fis un vain effort.
Cependant sa beauté, présente à ma pensée,
Par aucun autre objet n'en peut être effacée.

LE BARON.

Tout ceci n'est, mon fils, qu'un vrai galimatias,
Chimère de jeune homme, et je n'en fais nul cas.
Il n'y paroîtra plus dans deux jours; et ce terme....

VALÈRE.

Souffrez qu'à vos genoux....

LE BARON.

Lisette....

LISETTE.

Tenez ferme.

VALÈRE, lui baisant la main.

Mon père, révoquez une si dure loi.

LE BARON.

(à Lisette.)

Levez-vous. Le fripon m'attendrit malgré moi.

LISETTE.

Laissez-moi lui parler à l'écart.

LE BARON.

Soit. Valère,
Écoutez ses avis, vous ne sauriez mieux faire.

(Valère et Lisette vont au fond du théâtre; Valère tourné du côté de Lisette qui lui parle d'action.)

SCÈNE III.

ISABELLE, LE BARON, VALÈRE, LISETTE, JAVOTTE.

ISABELLE, à Javotte.

Pour me persuader tes soins sont superflus.

JAVOTTE.

Demeurons un moment.

ISABELLE.

Tu ne me retiens plus.

LE BARON, sans les voir.

S'entêter de la sorte!

JAVOTTE.

Écoutez donc, Madame.

ISABELLE.

Tout se résout céans par l'ordre d'une femme.

Et son peu de raison me fait voir aisément
Que mon frère s'attache ici très-vainement.
(au Baron.)
Vous me voyez, Monsieur, tout-à-fait rebutée :
Ma proposition vient d'être rejetée.
Madame la Baronne à votre volonté
Oppose un autre hymen par elle projeté ;
Mon frère lui déplaît, il seroit inutile....

LE BARON.

Non, jamais on n'a vu femme plus indocile ;
Mais c'est de mes bontés trop long-temps abuser ;
Je connois mon pouvoir, et je veux en user.
Monsieur de Richesource épousera ma fille.
Pour vous, si vous voulez entrer dans ma famille,
Je vous offre mon fils, qui sera trop heureux....

ISABELLE.

Tant de bontés, Monsieur, nous honorent tous deux ;
Daignez les conserver en faveur de mon frère :
Mais pour moi, je n'ai point de réponse à vous faire ;
Si ce n'est que mon cœur, libre jusqu'à présent,
Ne se sent pour l'hymen encore aucun penchant.

LISETTE, à Valère.

C'est elle, approchons-nous.

VALÈRE.

La chose est superflue.

LE BARON, à Isabelle.

Peut-être que mon fils....

ISABELLE.

Non, je suis résolue

A ne point m'engager sans inclination.

LISETTE, à Valère.

Mais voyez-la, du moins. Quelle obstination!

LE BARON.

Valère, ici.

ISABELLE, apercevant Valère.

Javotte.

JAVOTTE.

Eh bien?

ISABELLE.

Quelle aventure!

VALÈRE, reconnoissant Isabelle.

Que vois-je?

LISETTE.

Ils font tous deux une étrange figure!
Comment! se regarder sans se dire un seul mot!
(à Valère.)
Saluez donc Madame.

LE BARON.

Ah! mon fils n'est qu'un sot.

ISABELLE, au Baron.

Monsieur est votre fils?

VALÈRE, à Lisette.

Madame est Isabelle?

LE BARON, à Isabelle.

Vraiment oui, c'est lui-même.

LISETTE, à Valère.

Eh! oui, Monsieur, c'est elle.

ISABELLE, à Javotte.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis.

LISETTE.

Oh çà, sans compliment,
L'extase où je vous vois, qu'est-ce qu'il signifie?
Est-ce inclination, ou bien antipathie?

VALÈRE.

Mon cœur est maintenant d'accord avec mes yeux;
Et je serois, Madame, au comble de mes vœux,
Si l'hymen....

LISETTE.

Alte-là; votre réponse est claire.
Allons, Madame, à vous.

ISABELLE.

Je dépends de mon frère;
C'est à lui, non à moi, d'ordonner de mon sort.

LISETTE.

(au Baron.)

Ah! voilà qui va bien. Il faut faire un effort.
C'est à vous maintenant à vous rendre le maître.
Ces deux personnes-ci vous font assez connoître
Qu'elles ont dans le cœur des dispositions
A se rendre bientôt à vos intentions.

LE BARON, à Isabelle.

M'y voilà résolu, si vous voulez souscrire....

ISABELLE.

Je vous ai dit, Monsieur, ce que je pouvois dire:
Je n'ai plus que mon frère, il dispose de moi.

LISETTE, à Valère.

L'affaire est faite, allons, donnez-lui votre foi.

ISABELLE.

Remettons ce discours; je suis trop interdite.
Adieu.

JAVOTTE, à Lisette.

Jusqu'au revoir.

LISETTE.

Comme elle prend la fuite!

VALÈRE.

Je vous suivrai, du moins.

ISABELLE.

Non : je vous le défends;
Et je veux être à moi pendant quelques moments.

SCÈNE IV.

LE BARON, VALÈRE, LISETTE.

LE BARON.

Ce changement m'étonne, et votre complaisance....

LISETTE.

Ceci n'est point l'effet de son obéissance.

LE BARON.

Comment?

LISETTE.

Je m'y connois : ils s'en vouloient d'ailleurs.
L'Amour avoit pris soin de disposer leurs cœurs.
Monsieur tout interdit, la belle aussi frappée....
C'est la dame du bal, ou je suis fort trompée.

VALÈRE.

Elle-même, et voilà ce qui fait que tous deux....

LE BARON.

(La Baronne entre et écoute.)

L'aventure me charme et tient du merveilleux.
Ainsi vous n'aurez plus de peine à me complaire,
Et c'est vous qui devez disposer votre mère
A ne s'opposer point....

VALÈRE.

Je ferai mon devoir,
Et mon penchant s'accorde avec votre pouvoir.

SCÈNE V.

LE BARON, LA BARONNE, VALÈRE, LISETTE.

LA BARONNE.

Son pouvoir! Qu'est-ce donc que tout ceci veut dire?
Est-ce que contre moi tout le monde conspire?
Avez-vous si bien fait, Monsieur mon cher époux,
Que vous ayez ligué votre fils avec vous?

LISETTE, bas au Baron.

Courage: l'ennemi vient vous livrer bataille;
Defendez-vous; frappez et d'estoc et de taille.

LE BARON, à Lisette.

Ne me quitte pas.

LISETTE.

Non.

LA BARONNE.

Je vois d'où vient cela;
Vous consultez en tout cette coquine-là:
C'est elle qui vous gâte.

LISETTE, d'un air simple.

Ah! Madame, au contraire:
Monsieur vouloit, sans vous, terminer une affaire;
Et moi, je lui disois qu'avant de la finir,
Il falloit vous forcer au moins d'y consentir.

LA BARONNE.

Me forcer! moi?

LISETTE.

De plus, Monsieur m'a fait entendre
Qu'ayant cédé ses droits, il alloit les reprendre;
Que, honteux qu'une femme eût tout pouvoir céans,
Il vouloit à son gré marier ses enfants;
Qu'il donnoit Richesource à sa fille, et Valère
A sa sœur Isabelle. Et moi, tout en colère,
J'ai dit.... que ces projets étoient pleins de raison:
Mais que pour gendre, vous, vous choisissiez Damon;
Qu'en cela, comme en tout, vous seriez la maîtresse.

LA BARONNE.

Ah! je vous en réponds.

LISETTE.

Quoi! j'aurois la foiblesse,
Quand il faut établir et ma fille et mon fils,
De suivre son caprice, et non pas mon avis!
M'a répliqué Monsieur. J'y donnerai bon ordre,
Et je réglerai tout sans qu'elle y puisse mordre;
Ou, si son arrogance ose me traverser,
Je sais par quels moyens il faut la rabaisser.
(Elle regarde le Baron.)
Çà, voyons donc comment vous soutiendrez la chose?
Ai-je dit, mais toujours défendant votre cause.

Monsieur a persisté. Voilà le résultat,
Vous êtes en présence : entre vous le débat.

LA BARONNE.

Vraiment, je viens d'entendre un récit admirable.
(au Baron.)
Quoi! tout ce qu'elle a dit seroit-il véritable?

LE BARON, embarrassé.

A peu près.

LISETTE, vivement.

A peu près! Je ne ments pas d'un mot.
(au Baron.)
Allons donc.

LE BARON.

Eh bien, oui. J'ai long-temps fait le sot;
Mais je ne serai plus esclave de ma femme.
Songez à m'obéir.

LISETTE.

Vous l'entendez, Madame.

LA BARONNE.

Oui, je l'entends fort bien. Je sais, depuis long-temps,
Que le ciel m'a soumise à vos commandements;
Et contre mon avis, en père de famille,
Vous pouvez marier Valère et votre fille :
Je saurai respecter les décrets d'un époux.

LE BARON.

Voilà du fruit nouveau.

LISETTE.

La griffe est là-dessous.

LA BARONNE.

Mais vous trouverez bon qu'en vous laissant le maître,
A vos yeux désormais je cesse de paroître;

Et qu'avant d'accomplir la séparation,
Je donne à mes enfants ma malédiction.

LE BARON.

Oh! j'empêcherai bien....

LA BARONNE, avec emportement.

Vous? Moi, je vous déclare
Qu'il faut que vous cédiez, ou que l'on nous sépare.
Oui, merci de ma vie! ou l'on m'assommera,
Ou jamais un mari ne me commandera.

LE BARON.

J'aime mieux mon repos que mon fils ni ma fille,
Et vous laisse le soin de régler ma famille.

(Il sort.)

LA BARONNE, à Valère.

Mon fils, gardez-vous bien d'un hymen odieux,
Ou ne vous présentez jamais devant mes yeux.

SCÈNE VI.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Voila, je vous l'avoue, une maîtresse femme.

VALÈRE.

Je crains peu son courroux. Dans le fond de son âme
Elle est au désespoir d'empêcher mon projet,
Et tout mon embarras vient d'un autre sujet.

LISETTE.

Damon vient.

VALÈRE.

Laisse-nous.

SCÈNE VII.

DAMON, VALÈRE.

DAMON.

Par quelle humeur bizarre,
Depuis un temps, ami, nous deviens-tu si rare?
On a beau te chercher, on ne te trouve pas.
Quoi! la vieille comtesse a-t-elle tant d'appas,
Qu'il faille à tes amis te dérober pour elle?
Parbleu! j'irai tantôt lui faire une querelle.
Qu'elle permette au moins que nous t'ayons le jour.

VALÈRE.

Tu veux absolument donner un mauvais tour
Aux assiduités que j'ai pour la Comtesse.
Tu sais que ses bienfaits méritent ma tendresse.

DAMON.

Mais du moins instruis-moi de vos conventions.

VALÈRE.

Il n'est rien de plus pur que ses intentions.
Elle veut que je puisse avec magnificence,
Par le bien que j'aurai, soutenir ma naissance;
Et croit que me laisser à moi seul tout le sien,
C'en sera le plus noble et le plus sûr moyen.
Moi, pour la confirmer dans une telle idée,
Et bannir des parents dont elle est obsédée,
Je lui rends chaque jour mille soins assidus....

DAMON.

Et ne lui rends-tu point quelque chose de plus?

VALÈRE.

Tu crois?...

DAMON.

Nous sommes seuls; il faut ne me rien taire.
Parle.

VALÈRE.

Sur mon honneur, voilà tout le mystère.
Après un tel serment, tu me connois trop bien,
Pour croire qu'en ceci je te déguise rien.

DAMON.

Je me suis donc trompé d'une manière étrange!
Et....

VALÈRE.

Les mauvais esprits prennent toujours le change.

DAMON.

Oui, ta mère en ceci le prenoit comme moi.

VALÈRE.

Elle a pu soupçonner la comtesse?

DAMON.

Oui, ma foi;
Nous en avons raillé plus de vingt fois ensemble.
La Baronne, entre nous, n'est pas ce qu'il te semble;
Son maintien réservé n'est qu'affectation,
Et malgré tout l'éclat de sa dévotion,
Je n'ai jamais connu femme plus médisante.
Époux, enfants, amis, parents, surtout la tante.
Rien ne peut échapper à ses traits mordicants.
Quoique son bien-aimé, souvent à tes dépens
Elle se divertit, et se donne carrière.

VALÈRE.

Que dit-elle de moi?

DAMON.

Que tu tiens de ton père.
Elle est au désespoir, et se veut bien du mal
De t'avoir copié sur cet original.

VALÈRE.

Oh! laissons ce sujet, et parlons d'autre affaire.
Sur l'hymen de ma sœur j'ai pressenti ma mère :
Elle est très-favorable à notre intention,
Et voit avec plaisir ton inclination.

DAMON.

Point. Lorsque je lui dis du bien de Marianne,
Elle applaudit tout haut, mais son cœur me condamne;
Ses discours, ses regards, tout marque son dépit;
Et je ne puis jamais adoucir son esprit,
Qu'en avouant qu'elle a des restes de jeunesse,
Qu'elle mérite encor que pour elle on s'empresse :
Elle ajoute à cela que le Baron est vieux,
Qu'elle sait un parti qui me conviendroit mieux,
Que ta sœur.... En un mot, elle me fait entendre
Que son dessein n'est pas de me faire son gendre.

VALÈRE.

Mais quand d'autres que toi font demander ma sœur,
Elle refuse tout, et même avec aigreur.

DAMON.

C'est pour dépayser....

VALÈRE.

N'en dis pas davantage :
Je ne puis plus souffrir un discours qui l'outrage;

Et tout autre que toi, dans ce même moment,
Verroit à quel excès va mon ressentiment.

DAMON.

Tu prends le sérieux ?

VALÈRE.

Ai-je tort? Considère
Ce qu'un pareil discours dès l'instant même opère.
J'ai cru jusqu'à présent que ma mère m'aimoit;
Je croyois encor plus, c'est qu'elle m'estimoit;
Et tu me fais penser (juge de ma surprise!)
Qu'elle ne m'aime point, et qu'elle me méprise.

DAMON.

Oui; mais, par son portrait que je te fais ici,
En revanche tu peux la mépriser aussi.

VALÈRE.

La consolation est grande, je l'avoue!
C'est un trait merveilleux, et digne qu'on le loue!
Vois jusques à quel point t'aveugle ton penchant,
Et rougis avec moi d'un trait aussi méchant.
Nul ne peut t'effacer par le talent de plaire;
Mais tu fais éclater un maudit caractère.
Je ne m'étonne plus qu'on s'empresse à te fuir :
Tu crois te faire aimer, et tu te fais haïr;
Et de tous tes amis, par un sort trop funeste,
Je suis presque le seul à présent qui te reste.

DAMON.

Parbleu! tu le prends là sur un fort joli ton!
Qu'à ton âge il sied mal de faire le Caton!
C'est ce que je disois ce matin à Julie :
Valère a de l'esprit, mais son esprit ennuie.

VALÈRE.

Je te suis obligé de ta sincérité.

DAMON.

Tu devrois dès long-temps en avoir profité.
C'est pourtant ce qu'on ose appeler médisance,
Que dire sur chacun librement ce qu'on pense;
Chercher le ridicule, et lire au fond des cœurs;
Peindre ce qu'on y voit des plus vives couleurs;
Discerner les motifs, et peser le mérite;
Faire la guerre aux sots, démasquer l'hypocrite:
Voilà ce que je fais, je ne m'en défends point.
Plût au ciel que chacun m'imitât en ce point!
Oui, cette liberté, cette exacte justice
Corrigeroit les sots, et détruiroit le vice.

VALÈRE.

Il est beau de vouloir corriger son prochain;
Mais, pour y réussir, user d'un tour malin....

DAMON.

C'est par là qu'on corrige, autrement on ennuie.
Tel rit quand on le prêche, et craint la raillerie;
Sans moi, ce vieux abbé, parent de Lisidor,
Sous ses faux cheveux blonds se farderoit encor.
Ce petit magistrat, qui toujours pindarise,
Se croiroit adoré de la vieille Bélise,
Si je ne l'eusse pas averti plaisamment,
Qu'elle avoit de Damis payé le régiment.
Un couplet de chanson que j'ai dit dans le monde,
A fait voir de Licas la malice profonde,
Et que, depuis qu'il doit sa fortune à Cliton,
Il le fait, à la cour, passer pour un fripon.

J'ai mis ce plat auteur, qui loue à toute outrance,
Au point de n'imposer qu'aux benêts qu'il encense.
N'est-ce pas par mes traits que nos petits marquis
N'osent plus au théâtre étaler leurs habits?
Ce flandrin de Licandre, avec sa face étique,
Vouloit passer partout pour habile critique;
Il ne parloit jamais que d'actrices, d'acteurs,
Et, d'un ton décisif, il frondoit les auteurs;
Par caprice, il blâmoit, ou bien crioit miracle,
Et ridiculement se donnoit en spectacle;
Je l'ai si bien berné, plaisanté là-dessus,
Qu'il s'enivre à présent, et ne décide plus.
La prude Célimène, en public vertueuse,
Avec son intendant est très-peu scrupuleuse.
Le monde à qui la dame avoit trop imposé,
Par les soins que j'ai pris, en est désabusé.
C'est là rendre au public un utile service.

VALÈRE.

Non : dis plutôt que c'est lui prouver ta malice :
Je te le dis ici pour la dernière fois,
Toi-même tu te nuis bien plus que tu ne crois.

SCÈNE VIII.

MARIANNE, DAMON, VALÈRE.

MARIANNE.

Qu'avez-vous fait, Damon? Quelle est votre imprudence?
On se plaint en tous lieux de votre médisance;
Tous nos meilleurs amis, et les vôtres aussi,
Déchaînés contre vous, viennent en foule ici,

Et font tous leurs efforts pour vous en faire exclure.
Croyant que notre hymen est près de se conclure,
Richesource, offensé des discours d'aujourd'hui,
Fait agir ses parents offensés comme lui :
Ils sont puissants ; ma mère en est intimidée,
Et pourroit, à la fin, être persuadée.
Mon père, qui tantôt n'osoit lui résister,
Prétend de son dessein la faire désister ;
Et si vous n'obtenez au plus tôt son suffrage,
Il pourra mettre obstacle à notre mariage.

VALÈRE.

Voilà ce qu'ont produit tes bons mots et tes traits.

DAMON, après avoir rêvé.

Je veux être écrasé, si je médis jamais.

VALÈRE.

Ne fais point de serment, l'effort est trop pénible ;
Promets-nous seulement d'y faire ton possible.

DAMON.

Mon possible! Oh ! parbleu, je vous réponds de moi.
Je ferois encor plus pour vous donner ma foi,
Madame, et je connois par cette expérience,
Quels inconvénients produit la médisance :
Tout ce qu'on m'a prédit n'est que trop confirmé ;
Je suis las d'être craint, et je veux être aimé.

VALÈRE.

Il ne tiendra qu'à toi, si tu tiens ta promesse.

MARIANNE.

C'est le plus sûr moyen de gagner ma tendresse.

DAMON.

Et je pourrois encor médire après cela?

Que le ciel !....

VALÈRE.

Doucement.

DAMON.

Mais....

VALÈRE.

Demeurons-en là.

Je crains....

DAMON.

De mes serments Valère se défie?

VALÈRE.

Oui.

DAMON.

Si j'y manque, ami, que je perde la vie.
Oui, je vais travailler à réparer le mal
Que j'ai fait en suivant un penchant trop fatal.

MARIANNE.

Allez donc voir mon père, et lui faites connoître
Que de vous-même enfin vous vous rendez le maître:
A gagner son estime employez vos efforts,
Dites-lui le projet qu'en ce moment....

DAMON.

Je sors
Pour le chercher. Ami, si tes soins me secondent,
Doutes-tu qu'à mes vœux les effets ne répondent?
Tu connois bien ton père, et sa facilité
Pourroit même passer pour imbecillité.
Oui, par son peu d'esprit et sa foiblesse extrême,
Il ne sait jamais prendre un parti de lui-même;
Il veut être mené : pour en venir à bout,
Nous prendrons le parti de le flatter sur tout.

La louange est un mets qui le touche et l'enchante;
Pour lui la plus grossière est la plus excellente :
D'ailleurs, il hait ta mère; en dire un peu de mal,
C'est lui faire, à coup sûr, un plaisir sans égal.

VALÈRE.

Comment! Et j'irai, moi, médire de ma mère?

DAMON.

Non, je prendrai ce soin.

VALÈRE.

L'aimable caractère!
Puisque pour ton bonheur nos soins sont superflus,
Fais ce que tu voudras, je ne m'en mêle plus.

DAMON.

J'ai tort; mais prescris-moi ce qu'il faut que je fasse.
(à Marianne.)
Il fuit sans m'écouter. Ah! permettez, de grâce,
Que je suive ses pas pour calmer son courroux.

SCÈNE IX.

MARIANNE, seule.

Quel ami, juste ciel! quel amant! quel époux!
Je n'avois pu l'aimer; mais je croyois, sans crime,
Lui pouvoir accorder la plus parfaite estime :
Et je m'étois flattée au moins, en l'épousant,
De conserver mon rang, et de fuir le couvent;
Mais je ne vois que trop....

SCÈNE X.

MARIANNE, LISETTE.

LISETTE.

MADAME vous demande.

MARIANNE.

Quoi?

LISETTE.

Je parle assez haut, je crois, pour qu'on m'entende.
Je vous dis.... Vous rêvez?

MARIANNE.

Ah! j'en ai bien sujet.

LISETTE.

Vos vœux vont cependant avoir un plein effet:
Si vous avez Damon, n'êtes-vous pas contente?

MARIANNE.

Hélas!

LISETTE.

Vous soupirez! Je suis intelligente.
Ce soupir signifie un tendre souvenir.

MARIANNE.

Lisette, je voudrois un peu t'entretenir.

LISETTE.

Je le souhaite aussi. Courez chez votre mère;
Quand vous aurez fini, nous parlerons d'affaire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LÉANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, je l'ai vu tout comme je vous voi.

LÉANDRE.

Mon père?

FRONTIN.

Oui.

LÉANDRE.

Tu l'as vu?

FRONTIN.

Vous moquez-vous de moi,
De me faire vingt fois dire la même chose?

LÉANDRE.

Mon père est arrivé?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, si je l'ose,
Je vous dirai tout franc que vous extravaguez.
Pourquoi m'interroger sur ce que vous savez?

LÉANDRE.

Je suis au désespoir.

FRONTIN.

Je n'y saurois que faire;

Le cas est vrai, pourtant.

LÉANDRE.

Que t'a-t-il dit, mon père?

FRONTIN.

Bien des choses. D'abord il a voulu savoir,
Comme vous jugez bien, si j'avois pu vous voir;
J'ai dit que j'avois pris une peine inutile,
Et qu'on ne vous pouvoit trouver en cette ville.

LÉANDRE.

Qu'a-t-il répondu?

FRONTIN.

Rien. Il s'est mis à pleurer.

LÉANDRE.

A pleurer?

FRONTIN.

Des deux yeux. Je puis vous assurer
Qu'il se repent bien fort de la dure contrainte....

LÉANDRE.

Que dit-il de Lucrèce?

FRONTIN.

A vous parler sans feinte,
Je doute qu'il vous presse encor sur son sujet.

LÉANDRE.

Comment! tu crois cela?

FRONTIN.

Je le crois, en effet.

LÉANDRE.

En sais-tu la raison?

FRONTIN.

Il vient de me la dire.
Il vous souvient du jour qu'il voulut vous prescrire

Pour signer le contrat?

LÉANDRE.

Je dois m'en souvenir.

FRONTIN.

Vous lui promîtes tout pour ne lui rien tenir.
Ce jour étant venu, vous fîtes le malade;
On le crut : mais le soir on sut votre escapade.

LÉANDRE.

Qu'est-il besoin?...

FRONTIN.

Jugez de notre étonnement.
On vous attend un jour, deux jours, mais vainement.

LÉANDRE.

Eh! bourreau, viens au fait.

FRONTIN.

Donnez-vous patience.
Enfin, quand du retour on n'a plus d'espérance,
Lucrèce au désespoir verse un torrent de pleurs.

LÉANDRE.

Que m'importe!

FRONTIN.

On s'empresse à calmer ses douleurs;
La gloire l'aiguillonne; elle se tranquillise,
Puis chante, danse, rit, à la fin, vous méprise.

LÉANDRE.

Ah! tant mieux.

FRONTIN.

Mais l'amour rappelle son dépit,
Qui jusques à tel point la presse, la saisit,

Que par le prompt effet de sa noire furie....

LÉANDRE.

Comment donc! elle meurt?

FRONTIN.

Non, elle se marie.

Quel courage, Monsieur!

LÉANDRE.

Peste soit du faquin!

J'ai craint que ce récit n'eût une triste fin.

FRONTIN.

Vous perdre, et pour époux prendre un vieux asthmatique.

N'est-ce pas là pour elle une fin bien tragique?

LÉANDRE.

Mon père n'a plus lieu de traverser mes vœux.

FRONTIN.

Non : mais tout est céans fort contraire à vos feux;

Damon et la Baronne ont fait le diable à quatre,

Et le mari, dit-on, n'ose plus les combattre.

LÉANDRE.

Je le crois : mais j'espère au pouvoir de l'Amour.

Et Lisette me flatte encor d'un doux retour.

FRONTIN.

Montrez-vous.

LÉANDRE.

Attendons.

FRONTIN.

C'est un point nécessaire;

Car enfin, que sait-on? si monsieur votre père,

Voyant qu'il n'a de vous aucun avis par moi,

Alloit venir ici?

LÉANDRE.

Le crois-tu?

FRONTIN.

Je le croi.

Voulez-vous qu'il vous trouve en ce bel équipage?

LÉANDRE.

Je saurai l'éviter, et je serois peu sage,
Si je désabusois Richesource d'abord;
Sa poursuite céans m'est nécessaire encor.
Aux yeux de Marianne il faut enfin paroître,
Mais sans me découvrir à mon prétendu maître.
Il vient; as-tu porté chez toi tous mes habits?
Je te l'avois dit.

FRONTIN.

Oui.

LÉANDRE.

Vas-y donc, je te suis.

SCÈNE II.

LÉANDRE, RICHESOURCE.

RICHESOURCE.

Braver à tous moments un homme de ma trempe!
Quoi, morbleu! devant lui prétend-il que je rampe?
Et se croit-il en droit de me traiter en fat,
Et de m'exclure ainsi pour un vieux marquisat?

LÉANDRE.

Vous parlez de Damon?

RICHESOURCE.

Ah! c'est toi, La Fontaine.
Oui, je veux m'en venger, ou mourir à la peine.

Nous nous mesurerons. Il va voir aujourd'hui
Que je suis par le cœur aussi noble que lui.

LÉANDRE.

Quel est votre dessein?

RICHESOURCE.

Mon dessein? De me battre,
Un contre un, deux à deux, ou quatre contre quatre,
Comme il voudra. Je dois réparer mon honneur,
Et rabaisser l'orgueil de ce petit seigneur.
Vois-tu bien cette épée?

LÉANDRE.

Ah! quelle énorme brette!

RICHESOURCE.

Je l'atteindrai de loin, ce mignon de toilette:
Dès qu'il verra cette arme il parlera plus bas;
Je t'en réponds.

LÉANDRE.

Ma foi, ne vous y fiez pas.
Damon a du courage, et la plus longue épée
N'est rien, si par le cœur elle n'est secondée.

RICHESOURCE.

Du cœur! en manque-t-on lorsque l'on est marquis?

LÉANDRE.

Quelquefois.

RICHESOURCE.

Je suis donc un lâche, à ton avis?

LÉANDRE.

Non. Mais il faut un peu vous consulter vous-même.

RICHESOURCE.

Sur quoi?

LÉANDRE.

Vous sentez-vous une valeur extrême?
L'avez-vous éprouvée en quelque occasion?

RICHESOURCE.

Bon! je me suis battu vingt fois comme un lion.

LEANDRE.

Quoi! l'épée à la main?

RICHESOURCE.

Non; mais je te proteste....

LÉANDRE.

Ah! c'est au pistolet.

RICHESOURCE.

Au pistolet! la peste!
Je crains trop l'arme à feu. J'ai fait vingt fois assaut
Contre mon maître d'arme et contre son prevôt;
Je sais pousser de tierce, et de quarte, et de quinte.

LÉANDRE, mettant l'épée à la main.

Oui. Mais cet objet-ci donne bien plus de crainte.
Quand Damon en fureur s'avancera sur vous;
(Il lui allonge une botte, et Richesource fuit.)
Ha, ha!

RICHESOURCE.

Oh! j'ai déjà perdu tout mon courroux.
A te dire le vrai, cette pointe me choque;
Je sens, à son aspect, ma valeur équivoque:
Qui voudra se signale en ces nobles combats;
Mais quand la pointe en est je ne m'y frotte pas.

LÉANDRE.

N'allez donc point vous battre.

RICHESOURCE.

Ah! morbleu, c'est dommage,
Car, un fleuret en main, je me sens du courage.
Mais toi, tu me parois un fort brave garçon :
Tu pourrois me venger.

LÉANDRE.

Et de quelle façon,
Monsieur?

RICHESOURCE.

J'ai mon cousin, le comte de Bienville,
Qui, dans peu, de province arrive en cette ville :
Sa personne, à coup sûr, n'est point connue ici.
T'y connoît-on?

LÉANDRE.

Moi? point. Quel sujet?...

RICHESOURCE.

Le voici.
Si tu veux du cousin faire le personnage,
Et t'offrir, sous son nom, dans un riche équipage,
Tu pourras, à coup sûr, m'être d'un grand secours :
J'irai dire au Baron que, depuis quelques jours,
Mon cousin est ici; et qu'ayant vu sa fille,
Il brûle, autant que moi, d'entrer dans sa famille;
Que ma seule poursuite arrêtoit son dessein;
Mais que, comme je vois que je m'empresse en vain,
Que pour moi Marianne a de la répugnance,
Que d'ailleurs mon cousin est de haute naissance,
Riche, bien fait, j'ai pris la résolution
De lui céder ma place et ma prétention.

LÉANDRE.

Qu'en résultera-t-il?

RICHESOURCE.

Le Baron est facile;
Il appuîra d'abord le comte de Bienville.
Tu paroîtras. Damon, enragé contre toi,
Prétendra te traiter comme il m'a traité, moi:
C'est alors qu'il faudra signaler ta vaillance,
Le rosser comme un diable, et hâter ma vengeance.

LÉANDRE.

Ce projet me paroît assez bien inventé.

RICHESOURCE.

Il ne tiendra qu'à toi qu'il soit exécuté.

LÉANDRE.

J'y consens volontiers.

RICHESOURCE.

Que ma joie est extrême!

LÉANDRE.

Vous servir en ceci, c'est me servir moi-même.

RICHESOURCE.

Pourquoi?

LÉANDRE.

Vous en saurez quelque jour la raison.
Je vais me préparer. Allez voir le Baron;
Il faut, tout au plus tôt, entamer cette affaire.
Vantez bien le cousin.

RICHESOURCE.

C'est ce que je vais faire.

SCÈNE III.

LÉANDRE, VALÈRE.

VALÈRE entre en rêvant.

J'ai pu lui pardonner! Ah! je dois en rougir!

LÉANDRE, sans le voir.

A Marianne, enfin, je puis me découvrir
Sans que l'on me connoisse; et toute ma ressource....

VALÈRE aperçoit Léandre.

Que cherchez-vous ici?

LÉANDRE.

Monsieur de Richesource,
Mon maître.

VALÈRE.

Comment donc! vous êtes son valet?

LÉANDRE.

Oui, Monsieur.

VALÈRE.

Je vous plains.

LÉANDRE.

C'est sans aucun sujet.
Quoi que la servitude ait de désagréable,
Elle n'a rien chez lui qui ne soit supportable.

VALÈRE.

Rarement de son maître un valet parle ainsi;
Votre réponse veut que je m'explique ici.
Je ne vous ai pas plaint de servir un tel maître:
Mais je plains votre état; et, sans trop vous connoître,

Par votre air, vos discours, je juge tout d'abord
Que vous mériteriez, sans doute, un meilleur sort.

LÉANDRE.

Vous m'honorez beaucoup. En effet, je puis dire
Que je n'étois pas né pour servir; j'en soupire :
Mais peut-être qu'un jour je serai plus heureux,
Et que l'amour aussi comblera tous vos vœux;
Vous aimez Isabelle, Isabelle vous aime.

VALÈRE.

Comment le savez-vous ?

LÉANDRE.

Je le sais d'elle-même,
Ou du moins de son frère; et cette aimable sœur
Vient de lui confier le secret de son cœur.
Je vous dirai bien plus.

VALÈRE.

Quoi donc?

LÉANDRE.

C'est qu'Isabelle
Avoit cru qu'aujourd'hui vous viendriez chez elle.

VALÈRE.

Ah! faut-il qu'un ami!...

LÉANDRE.

Je vois votre embarras :
Vous ménagez Damon; il ne mérite pas
Que pour lui vous fuyiez une aimable maîtresse,
Digne objet de vos soins et de votre tendresse.

VALÈRE.

Je vais lui protester....

LÉANDRE.

Différez un moment.

VALÈRE.

Pourquoi?

LÉANDRE.

C'est que Clitandre est chez elle à présent.

VALÈRE.

Clitandre?

LÉANDRE.

Il est ami de Damon; je m'étonne....

VALÈRE.

Je connois fort son nom, mais non pas sa personne.

LÉANDRE.

C'est ce mari jaloux, qui, hier soir, au bal,
Crut qu'elle étoit sa femme, et la traita si mal.

VALÈRE.

Ah! qu'entends-je?

LÉANDRE.

Il a su que c'étoit Isabelle,
Et s'est venu d'abord excuser auprès d'elle.
Du fracas qu'il a fait il accuse Damon,
Dont un avis secret l'avoit mis en soupçon :
Il dit que c'est à tort qu'on accusoit sa femme,
Qui s'est justifiée; et cette jeune dame,
Sachant que c'est Damon qui vouloit l'outrager,
Veut le perdre céans, afin de se venger.

VALÈRE.

Quelque indigne qu'il soit de l'appui de ma mère,
Je m'en vais la presser d'apaiser cette affaire.

Adieu. Faites qu'ici je puisse vous revoir.

LÉANDRE, seul.

Tout semble concourir à me rendre l'espoir.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! vraiment, voici bien une autre comédie!
Il nous vient un mari de Basse-Normandie.
Qui diable est ce cousin qu'on veut nous présenter?
Ce comte de Bienville est propre à tout gâter.
Le Baron, qui connoît son bien et sa naissance,
Vient de faire serment d'user de sa puissance
Pour conclure avec lui, s'il le veut, dès ce jour;
Et ceci pourroit bien vous perdre sans retour.
Vous deviez l'empêcher.

LÉANDRE.

L'empêcher? Au contraire
Je serai le cousin.

LISETTE.

Vous?

LÉANDRE.

Moi.

LISETTE.

J'entends l'affaire.

LÉANDRE.

Je reviens à l'instant, gardez bien le secret,
Et surtout préparez le succès du projet:
Vous saurez les raisons....

LISETTE.

Je comprends votre adresse.
Allez, je vais sonder le cœur de ma maîtresse.

SCÈNE V.

LISETTE, seule.

On ne peut rien de mieux, et nous pourrons savoir....

SCÈNE VI.

MARIANNE, LISETTE.

MARIANNE.

Ah, Lisette!

LISETTE.

Quoi donc?

MARIANNE.

Je suis au désespoir.
Tu sais qu'on me propose un nouveau mariage?

LISETTE.

Vraiment, j'y vois pour vous un fort gros avantage.

MARIANNE.

Du jour au lendemain je me livrerai, moi,
Sans connoître celui qui recevra ma foi!

LISETTE.

Ne vous alarmez point; je vous réponds d'avance
Que vous aurez tous deux bientôt fait connoissance.

MARIANNE.

D'un grand nom, d'un grand bien, je fais fort peu de cas,
Si le cœur et l'esprit ne les relèvent pas.

LISETTE.

Trouvez-vous en Damon de quoi vous satisfaire?

MARIANNE.

Lisette, avec douleur j'y vois tout le contraire :
J'avois cru, tout au moins, le pouvoir estimer,
Ayant perdu celui qui m'avoit su charmer;
Mais je l'ai mal connu. Plus notre hymen s'apprête,
Et moins je m'applaudis d'une telle conquête.
Faut-il t'avouer tout? Je sens incessamment
Mon cœur s'intéresser pour mon premier amant.
Je voulois par l'oubli punir le sien, Lisette;
Mais plus il me néglige, et plus je le regrette.

LISETTE.

Ma foi, vous me charmez quand vous parlez ainsi.
Peut-être votre amant n'est-il pas loin d'ici;
J'ai des pressentiments dont je veux vous instruire,
Et j'avois négligé tantôt de vous les dire.

MARIANNE.

Non, j'ai lieu de penser que Léandre me fuit,
Lisette.

LISETTE.

Cependant je l'ai vu cette nuit.

MARIANNE.

Cette nuit?

LISETTE.

En dormant. Je fais de jolis songes
Quelquefois, et souvent ce ne sont point mensonges.
Je gage qu'à l'instant je vous fais son portrait.

MARIANNE.

Voyons.

LISETTE.

Il m'a paru fort grand et fort bien fait.

MARIANNE.

Bon. Ensuite.

LISETTE.

Il avoit une perruque blonde,
De grands yeux, et les dents les plus belles du monde,
Une bouche vermeille, un teint vif et charmant,
Les traits fort réguliers, un air tendre et touchant,
Un fort beau son de voix, une jambe très-fine,
Un air aisé, très-noble.

MARIANNE.

Ah, ciel! je m'imagine
Que je le vois encor; le voilà tel qu'il est.
Te parloit-il de moi?

LISETTE.

Croyez-vous, s'il vous plaît,
Qu'il me fût apparu, s'il n'eût eu rien à dire?
Il faut voir de quel air il contoit son martyre.

MARIANNE.

Pour qui?

LISETTE.

Pour vous, Madame.

MARIANNE.

Ah! douce illusion!
Mais Lucrèce?

LISETTE.

Est l'objet de son aversion.

MARIANNE.

Il l'a donc épousée?

LISETTE.

Il est vrai, par l'usage,
Que rarement l'amour survit au mariage :
Mais ce n'est point cela qui vous rend votre amant;
On l'a sur ce sujet pressé très-vainement;
La veille de la noce il s'est mis en campagne,
Pour venir à Paris du fond de la Bretagne.
J'ai rêvé tout cela.

MARIANNE.

Que n'en vois-je l'effet!

LISETTE.

Bon! j'ai songé, de plus, qu'il s'étoit mis valet,
Pour dépayser ceux qui le cherchent peut-être,
Et pour venir céans, sans se faire connoître.

MARIANNE.

Quelle fidélité! Mais pourquoi me flatter?
Tout ceci n'est qu'un songe.

LISETTE.

Il peut s'exécuter.

MARIANNE.

Et ce cousin, Lisette?

LISETTE.

Il faut vous en défaire,
A moins que, par hasard, il n'ait de quoi vous plaire.

MARIANNE.

Tu peux compter d'avance....

LISETTE.

Eh! ne jurons de rien.

MARIANNE.

Pourquoi?

LISETTE.

J'ai vu quelqu'un qui m'en a dit du bien.

MARIANNE.

Il n'importe.

LISETTE.

Et, selon ce que j'en viens d'apprendre,
Il peut fort bien tenir la place de Léandre.

MARIANNE.

Après ce que tu sais, c'est vouloir m'outrager,
Que de croire qu'un autre....

LISETTE.

Et moi, je vais gager
Que, vous applaudissant de vous en voir aimée,
Sitôt qu'il paroîtra, vous en serez charmée.

MARIANNE.

Ah! finissons, de grâce, un semblable discours.
J'attendois, de ta part, un utile secours;
Mais puisqu'à mon amour tu te montres contraire,
J'ai honte de l'aveu que je viens de te faire.
Pourquoi de mon amant viens-tu m'entretenir,
Si pour d'autres que lui tu veux me prévenir?

LISETTE.

C'est que ce cousin-là mérite bien qu'on l'aime.

MARIANNE.

Non, Lisette, fût-il plus beau que l'amour même,
Plus charmant que Léandre (et c'est dire encor plus),
Ses soins, pour l'effacer, seroient tous superflus.

LISETTE.

Ah! vraiment, s'il savoit ce que je viens d'entendre,
Il auroit bientôt pris le parti qu'il doit prendre.

MARIANNE.

Empêche, si tu peux, le cousin de me voir.

LISETTE.

Je n'en ai le dessein, ni même le pouvoir;
Mais je vous promets bien que je m'en vais l'instruire
De tout ce qu'à l'instant vous venez de me dire.

SCÈNE VII.

MARIANNE, seule.

C'EST beaucoup d'avoir pu la porter à ce point,
Et, s'il est galant homme, il n'insistera point.

SCÈNE VIII.

LE BARON, MARIANNE.

LE BARON.

MA fille, vous savez quel époux je vous donne.
On en dit mille biens; mais il doit en personne
Venir ici tantôt, à ce que l'on m'a dit :
Voyez s'il vous convient; vous avez de l'esprit,
Et vous en jugerez beaucoup mieux que tout autre;
Ma résolution suivra de près la vôtre :
Vous ne serez contrainte en rien sur son sujet;
Mais si vous le goûtez, je suivrai mon projet.
Hors Damon que j'exclus, et que je dois exclure,
Sans avoir votre aveu je ne veux rien conclure.

MARIANNE.

Et moi, loin d'abuser de toutes vos bontés,
Je ne me réglerai que sur vos volontés.

LE BARON.

C'est bien répondre. Adieu, je sors pour une affaire
Où Lysimon m'écrit que je suis nécessaire.
Un de ses bons amis est arrivé chez lui,
Et souhaiteroit fort me parler aujourd'hui.
Je vais voir ce que c'est, et reviens tout à l'heure.

SCÈNE IX.

MARIANNE, LISETTE.

LISETTE.

Place, place au cousin.

MARIANNE.

Il vient donc?

LISETTE.

Oui. Je meure
Si j'ai jamais vu rien de si charmant. Ma foi,
Si vous n'en voulez point, je le prendrai pour moi.

SCÈNE X.

MARIANNE, LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

Dois-je chercher, Madame, ou fuir votre présence?
Puis-je me présenter, après six mois d'absence?
M'avez-vous oublié? Me reconnoissez-vous?
M'est-il permis encor d'embrasser vos genoux?

MARIANNE.

Dans quel étonnement cet incident me plonge!
Je doute si je veille.

LISETTE.

Ai-je fait un bon songe?

MARIANNE.

Lisette, soutiens-moi.

LISETTE.

D'où vient cette vapeur?
Est-ce que le cousin vous fait si grande peur?

LÉANDRE.

Ouvrez les yeux, Madame, ou votre amant expire.

MARIANNE.

Ah! Léandre, est-ce vous?

LÉANDRE.

Je n'ose vous le dire.

MARIANNE.

C'est Léandre : mes yeux le retrouvent en vous,
Et mon cœur me le dit par des transports si doux....

LÉANDRE.

O ciel! en ma faveur vous parle-t-il encore?

MARIANNE.

Je vous aime toujours.

LÉANDRE.

Et moi, je vous adore.
Mais, puis-je me flatter d'être cher à vos yeux,
Lorsque vous écoutez un rival odieux?

MARIANNE.

Mais vous, qu'un père avoit destiné pour une autre,
En doutant de mon cœur, me gardez-vous le vôtre?
Êtes-vous libre encor?

LÉANDRE.

J'aurois péri cent fois,
Plutôt que d'obéir à de si dures lois:
Oui, je suis tout à vous.

MARIANNE.

Et moi, je vous déclare
Que je mourrai cent fois plutôt qu'on nous sépare:
Je vous vois, vous m'aimez; je vous donne ma foi
Que nul autre que vous ne m'obtiendra de moi.

LÉANDRE.

Des maux que j'ai soufferts trop douce récompense!
Vous me rendez le jour, me rendant l'espérance.

LISETTE.

Comment donc! ce cousin est Léandre en effet?

MARIANNE.

Tu le savois, Lisette.

LISETTE.

Oui, vous êtes au fait.
Mon songe, que tantôt vous aviez peine à croire,
Est une vérité; voilà toute l'histoire.
Par ce détour adroit, j'ai trouvé le moyen
De sonder votre cœur en vous ouvrant le sien.
Vous vous aimez toujours, la chose est très-certaine;
Songeons à vous unir par une étroite chaîne:
Mais pour venir à bout d'un si juste dessein,
Le mal est qu'il faut faire encor bien du chemin.

SCÈNE XI.

MARIANNE, LÉANDRE, RICHESOURCE, LISETTE.

RICHESOURCE, à Marianne.

Puisque je n'ai pas pu vous donner dans la vue,
Vous allez, de ma main, du moins être pourvue;
Mon cousin.... Le voici : Peste, qu'il est paré!
Comment le trouvez-vous?

MARIANNE.

Il est fort à mon gré.

RICHESOURCE.

Quoi! sérieusement?

LISETTE.

Oh! la chose est très-sûre;
Dès qu'on sera d'accord, ils sont prêts à conclure.

RICHESOURCE, à Marianne.

Tout de bon?

MARIANNE.

Oui, Monsieur.

RICHESOURCE.

Ventrebleu! le cousin,
En peu de temps, me semble, a bien fait du chemin.

MARIANNE.

Vous avez des parents d'un mérite suprême;
A peine les voit-on, qu'aussitôt on les aime.

LISETTE.

Oh! pour cela, Monsieur est bien apparenté :
Mais n'admirez-vous pas sa générosité?

Il vous offre sa main; ce don vous importune :
Il veut, bon gré, mal gré, faire votre fortune.
Que fait-il? Il vous donne un cousin, un époux,
Que l'amour, tout exprès, avoit formé pour vous.
En vérité, Monsieur, ce procédé m'enchante.

MARIANNE.

Vous verrez à quel point je suis reconnoissante,
Et combien vos présents me sont chers.

RICHESOURCE.

Cet aveu....

LISETTE.

N'auriez-vous point, pour moi, quelque arrière-neveu?
J'aime bien vos parents.

RICHESOURCE.

L'eau te vient à la bouche.
(à Marianne.)
Enfin, pour ce garçon, vous n'êtes point farouche?

MARIANNE.

Si je l'ai pour époux, vous comblerez mes vœux.

LÉANDRE, lui baisant la main.

Vous me charmez, Madame, et je suis trop heureux....

RICHESOURCE, le tirant.

Monsieur mon cher cousin, vous allez un peu vite.
Bride en main, s'il vous plaît, ou retournez au gîte.

LÉANDRE.

De quoi vous plaignez-vous? Vous l'avez souhaité.

RICHESOURCE.

Oui, mais je vois ici certaine privauté,
Dans un premier abord, que j'ai peine à comprendre;
Et....

LISETTE.

C'est la sympathie, on ne peut s'en défendre.
Il est des nœuds secrets, il est....

RICHESOURCE.

J'ai le chagrin
De voir que, de plein saut, on se livre au cousin;
Et moi, tout franc, je joue un fort sot personnage.

LÉANDRE, tirant Richesource à l'écart.

Je fais bannir Damon; que faut-il davantage?
Si vous parlez encore, adieu notre projet.

RICHESOURCE.

Mais, puis-je lui laisser épouser mon valet?
Car, au train qu'elle prend, elle est fille à le faire.

LÉANDRE.

Ne vous alarmez pas, je conduirai l'affaire
A son point, et bientôt....

SCÈNE XII.

MARIANNE, DAMON, LÉANDRE, RICHESOURCE, LISETTE.

DAMON, à Marianne.

Mes soins ont réussi.
Valère, en ma faveur, s'est enfin radouci,
Et j'ai si bien promis de ne jamais médire,
Qu'il n'empêchera point le bonheur où j'aspire.
Que vois-je! Richesource est encore en ces lieux?

RICHESOURCE.

Oh! je ne suis pas prêt à faire mes adieux,

Et voilà mon cousin, qui, charmé de Madame,
Vient aussi de lui faire un aveu de sa flamme.
Nous allons épouser, l'un ou l'autre, s'entend;
Et cela, sans délai : dès aujourd'hui.

DAMON.

Comment?
C'est là votre cousin?

RICHESOURCE.

Oui, mon cousin lui-même,
Beau, jeune, bien tourné, d'une valeur extrême;
Il vous en convaincra bientôt par les effets.

DAMON.

Ah, ah! de vos parents vous faites vos valets?
Mais je suis maintenant au fait de cette affaire:
Monsieur étoit neveu de défunt votre père;
Et, par cette raison, je ne m'étonne pas
Si vous l'avez tiré d'un étage si bas.
Heureusement pour vous, il est d'une figure
A cacher aisément une naissance obscure.
Des financiers marquis j'admire le bonheur,
Ils ont mille parents qui leur font peu d'honneur:
Mais pour les déguiser leur méthode est si fine,
Qu'on ignore bientôt quelle est leur origine.
Cependant je suis las de pareils concurrents;
Renvoyez ce marquis et ses nobles parents :
Ou, si vous refusez de punir leur audace,
Je saurai les contraindre à me quitter la place.

LÉANDRE, *fièrement.*

Doucement, s'il vous plaît. Vous me connoissez mal.
Je vous ai, ce matin, menacé d'un rival :

Vous le voyez en moi, prêt à vous satisfaire.

RICHESOURCE.

Sachez qu'il est neveu de madame ma mère,
Noble, par conséquent, tout aussi-bien que vous.

LÉANDRE.

Je me ferai bientôt connoître aux yeux de tous;
Et mon nom....

RICHESOURCE.

Pour trancher un discours inutile,
C'est monsieur mon cousin, le comte de Bienville.

DAMON.

Lui? Comment, vous osez vous donner un tel nom?
Vous voulez imposer à monsieur le Baron?
Certes, je suis surpris d'une telle impudence;
Le comte de Bienville est de ma connoissance,
Et nous avons servi tous deux en même temps.

RICHESOURCE.

Ce diable d'homme-là connoît tous mes parents.

DAMON.

Le comte de Bienville est un basset, fort mince,
Qui sent, de deux cents pas, le noble de province,
Homme de peu d'esprit, assez plein de valeur,
Fort grand fripon au jeu, du reste homme d'honneur:
Le voilà tel qu'il est, puisqu'il faut vous instruire.

MARIANNE.

Vous aviez tant promis de ne jamais médire!
Adieu, je ne puis plus vous voir à tous moments
Dechirer tout le monde, et fausser vos serments.

DAMON.

Madame, permettez que je me justifie.

MARIANNE.

Vous me parlez en vain.

DAMON.

Il y va de ma vie.
(à Léandre.)
Je ne vous quitte point. Nous nous verrons tantôt,
Et je saurai vous faire expliquer comme il faut.

LÉANDRE.

Loin de vous éviter, je m'en vais vous attendre.

SCÈNE XIII.

LÉANDRE, RICHESOURCE.

LÉANDRE.

Vous voyez que Damon n'a plus rien à prétendre;
Mais je crains la Baronne; et pour parer ses coups,
Il faut gagner Valère, et qu'il parle pour nous.

RICHESOURCE.

Comment faire?

LÉANDRE.

Allons voir un moment Isabelle,
Et tâchons de le faire expliquer avec elle.

RICHESOURCE.

C'est bien dit; jusqu'au bout je suivrai mon projet,
Et je suis trop heureux d'avoir un tel valet.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Quoique nous ne puissions encor bien nous connoître,
Et que notre amitié ne fasse que de naître,
Je vous dirai pourtant qu'en cette occasion
Vous marquez trop de crainte et trop d'affliction.

LE MARQUIS.

Puis-je trop m'affliger, lorsque je considère
Que ma dureté seule a causé ma misère,
Et le malheur d'un fils, qui méritoit d'avoir
Un père qui sût mieux user de son pouvoir?
Ah! j'ai trop mérité la douleur qui m'accable;
Il aimoit votre fille autant qu'elle est aimable;
Pour vaincre, pour forcer son inclination,
J'ai tout fait, tout tenté. Vaine précaution!
Il m'a trompé; mais loin de blâmer sa conduite,
Je conviens qu'il me rend les maux que je mérite.

LE BARON.

J'espère que bientôt vous en verrez la fin.

LE MARQUIS.

Puisqu'il n'est point céans, vous l'espérez en vain:
A d'éternels regrets sa fuite me condamne.

LE BARON.

Je vais sur ce sujet parler à Marianne;
Elle sait que ma femme a fait choix de Damon,
Et veut le soutenir contre droit et raison:
Ce motif a pu seul l'engager au silence;
Et Léandre, d'ailleurs, craignant votre vengeance,
A pu venir céans, et se cacher si bien,
Qu'ils se soient vus tous deux, sans qu'on en ait su rien.

LE MARQUIS.

Plût au ciel!

LE BARON.

Je m'en vais éclaircir ce mystère.
Pour en venir à bout, je sais ce qu'il faut faire.

LE MARQUIS.

Moi, je vais un moment rejoindre Lysimon,
Nous reviendrons ensemble.

LE BARON.

Allez.

SCÈNE II.

LE BARON, DAMON.

DAMON.

C'EST le Baron.
Je veux adroitement gagner sa confiance.
Puis-je vous demander un moment d'audience,
Monsieur?

LE BARON.

(à part.)

Très-volontiers. J'entrevois son dessein;
Il veut me régaler aux dépens du prochain.

DAMON.

J'ai toujours eu pour vous une estime sincère,
Et vous respecte encor, comme mon propre père.

LE BARON.

Très-obligé, Monsieur.

DAMON.

Vous le méritez bien.

LE BARON, à part.

Il a beau me flatter, il n'avancera rien.

DAMON.

En effet, qui pourroit n'en user pas de même?
On voit briller en vous un mérite suprême.
Tout ce que vos aïeux ont eu séparément,
L'honneur, la probité, l'esprit, l'entendement,
La droiture du cœur, la vertu, le courage;
Tout cela forme en vous un parfait assemblage,
Qui vous fait en tous lieux à tel point admirer,
Qu'un flatteur, sur cela, ne peut exagérer.

LE BARON, à part.

Ce discours, jusqu'ici, ne peut blesser personne.

DAMON.

Quoique vous rejetiez tout l'encens qu'on vous donne,
Que votre modestie, une fois seulement,
De ce que vous valez convienne franchement:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qu'on l'irrite,
Dès qu'on veut devant vous louer votre mérite:
Mais il faut, dût sur moi tomber votre courroux,
Que je vous dise ici ce que j'admire en vous.

LE BARON, à part.

Ce garçon-là, vraiment, a de la politesse.

(haut.)
Finissez votre éloge.

DAMON.

Oh! je ne puis sans cesse
Me priver du plaisir d'encenser vos vertus.

LE BARON.

Vous vous êtes bien tard avisé là-dessus.

DAMON.

C'est que....

LE BARON.

Je sais fort bien que vous aimez ma fille.
Vous avez, jusqu'ici, ménagé ma famille;
A ma femme, surtout, vous faites votre cour;
Vous ne m'avez pas dit un mot jusqu'à ce jour.

DAMON.

Je craignois d'offenser madame la Baronne.

LE BARON.

Comment donc! l'offenser?

DAMON.

O l'étrange personne!
Veut-on marquer pour vous quelque ménagement,
C'est vouloir s'exposer à son ressentiment;
Vous lui laissez ici l'autorite suprême,
On cherche son appui, blâmez-vous-en vous-même.

LE BARON.

Il a parbleu raison. Je suis un pauvre esprit.

DAMON.

C'est ce qu'à tout moment la Baronne me dit.

LE BARON.

L'insolente!

DAMON.

Après tout, est-il rien plus infâme
Que d'être absolument gouverné par sa femme?
C'est l'unique défaut que je voyois en vous.
J'en ai gémi cent fois. Il me sera plus doux
De tenir mon bonheur d'un homme respectable,
Monsieur, que d'une femme aussi déraisonnable.

LE BARON.

Vous la connoissez bien.

DAMON.

Si je la connois, moi!
Voulez-vous que je parle ici de bonne foi?

LE BARON.

Vous me ferez plaisir.

DAMON.

J'entrevois avec peine
Jusques où va pour vous son mépris et sa haine!
A toute heure du jour elle médit de vous.
Cela me met souvent dans un si grand courroux....

LE BARON.

C'est un diable.

DAMON.

Il est vrai. Je lui faisois entendre
Qu'il falloit votre aveu pour être votre gendre;
Son orgueil fut si bien piqué de ce discours,
Que nous fûmes brouillés pendant deux ou trois jours;
Et je ne pus jamais finir notre querelle,
Qu'en avouant tout net que vous dépendiez d'elle;
Bien résolu pourtant de ne conclure point,
Si je n'obtenois pas votre aveu sur ce point.

LE BARON.

C'est que vous sentez bien qu'au fond je suis le maître.

DAMON.

Non, vous ne l'êtes pas : mais vous devriez l'être.

LE BARON.

Me diriez-vous cela devant ma femme ?

DAMON.

Bon !
Je serois, dès l'instant, exclus de la maison.
Sur ses droits prétendus vous savez qu'elle est vive;
Et comme elle est dévote, elle est vindicative.
Quelle dévotion qui ne peut corriger
La colère, l'orgueil, l'ardeur de se venger;
Qui ne met dans l'esprit, égard, ni bienséance,
Foule aux pieds les devoirs, usurpe la puissance,
Et qui n'a d'autre effet qu'un grave extérieur,
Laissant les passions les maîtresses du cœur !

LE BARON.

La voilà trait pour trait.

DAMON.

Si cela vous irrite....

LE BARON.

Oh ! point : vous la louez comme elle le mérite.
Si je puis une fois faire un effort sur moi,
Je la rangerai bien.

DAMON.

Vous m'excusez, je croi,
De ce que je me prête à son humeur bizarre,
Puisque mes sentiments, qu'ici je vous déclare,

Sont tels que vous devez en être satisfait.

LE BARON.

Oui, Monsieur, j'en serois fort content, en effet;
Et je sens que bientôt vous m'auriez gagné l'âme,
Si vous ne médisiez jamais que de ma femme.

DAMON.

Oh! je ne médis plus, j'ai pris cela sur moi.

LE BARON.

Et que faites-vous donc? Parlons de bonne foi:
Jamais où vous serez on ne vivra tranquille;
Ma femme ne veut point du comte de Bienville,
Elle vient même encor de me jurer tout net
Qu'elle ne démordroit jamais de son projet:
Pour ne point m'emporter, j'ai gardé le silence:
Mais à la fin, parbleu! je perdrai patience.
Pour ne nous point forcer à quelque éclat fâcheux,
Daignez porter ailleurs et vos soins et vos vœux;
C'est moi qui vous en prie, et qui vous fais excuse
Si....

DAMON.

Mais puis-je souffrir qu'un fripon vous abuse?

LE BARON.

Comment donc! on m'abuse?

DAMON.

Oui, je puis le prouver,
Et je le prouverai, quoi qu'il puisse arriver.
Ce cousin prétendu qu'on vous offre pour gendre,
Sous un nom supposé cherchoit à vous surprendre:
Moi, qui connois le Comte, et qui l'ai vu cent fois,
J'ai confondu tantôt l'imposteur, et je vois....

LE BARON.

Oh, oh! quel homme donc est-ce que ce peut être?

DAMON.

Je ne sais : mais dans peu je prétends le connoître :
Cependant, ce qui doit vous surprendre aujourd'hui,
Marianne paroît avoir du goût pour lui :
L'intrigue, à démêler, est assez difficile,
Mais enfin ce n'est point le comte de Bienville.

LE BARON.

Certes, vous me donnez un avis important :
Adieu, Monsieur; j'en vais profiter à l'instant.
(à part.)
C'est notre jeune amant, je n'en fais aucun doute.

SCÈNE III.

DAMON, seul.

J'ai le plaisir, du moins, de les mettre en déroute.
Le bon homme a saisi l'avis avec ardeur.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, DAMON.

DAMON.

Madame, vous saurez....

LA BARONNE.

Écoutez-moi, Monsieur.
Ma fille.... Je n'ai pas la force de le dire....
(Ils s'asseyent.)
Asseyons-nous, de grâce; il faut que je respire.

DAMON.

Qu'a donc fait Marianne?

LA BARONNE.

Ah! j'en mourrai, je croi.

DAMON.

Vous m'effrayez beaucoup.

LA BARONNE.

Croiriez-vous, Monsieur?...

DAMON.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'elle vient de me dire, à moi qui suis sa mère....
Oh! je l'étranglerois, tant je suis en colère!

DAMON.

Qu'a-t-elle dit, enfin? ne puis-je le savoir?

LA BARONNE.

Que son père, céans, avoit un plein pouvoir.

DAMON.

Son père! Quel blasphème!

LA BARONNE.

Et qu'en fille bien sage
Elle avoit résolu, touchant son mariage,
De suivre ses avis et son intention.
Est-ce donc là le fruit de l'éducation
Que j'ai toujours pris soin de lui donner moi-même!

SCÈNE V.

VALÈRE, LA BARONNE, DAMON.

VALÈRE, à part.

Le voici justement, et ma joie est extrême
De les trouver ensemble : il faut les écouter.

DAMON.

Plus que jamais, Madame, il faut lui résister.

LA BARONNE.

De mon autorité je me verrois déchue !
Un mari m'ôteroit la puissance absolue !

DAMON.

Gardez-vous de souffrir un affront si sanglant.
Par bonheur le Baron est un homme indolent.

LA BARONNE.

Que trop !

DAMON.

Depuis dix ans il radote, et surpasse
Tous ceux....

LA BARONNE.

Depuis dix ans ? Ah ! vous lui faites grâce ;
Il radote, Monsieur, du moment qu'il est né.

DAMON.

Jusques à ce moment vous l'avez gouverné :
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il veut faire le maître ;
Quoiqu'il s'y prenne mal, en effet, il croit l'être.

LA BARONNE.

Il croit l'être ?

DAMON.

Il affecte un air de gravité,
Et vient de me parler d'un ton d'autorité....

LA BARONNE.

D'autorité !

DAMON.

Comment ! il faut l'entendre dire.

LA BARONNE.

Que dit-il, ce vieux fou ?

DAMON.

Bon ! il n'en faut que rire.

LA BARONNE.

Mais enfin ?

DAMON.

Qu'il prétend vous mater à tel point,
Que, même devant lui, vous ne parlerez point.

LA BARONNE.

Je ne parlerai point ! O le plaisant visage !

DAMON.

Prétendre faire taire une femme si sage !

LA BARONNE, se levant avec fureur.

Allons, Monsieur, allons.

DAMON.

Où voulez-vous aller ?

LA BARONNE.

Où ? Chercher mon époux, et ne point déparler.
(Elle retombe dans le fauteuil.)
Je vois trop d'où lui vient une telle insolence :
Mes enfants l'ont gâté par trop d'obéissance ;
C'est d'eux que vient l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

DAMON.

Ils n'ont aucun respect, ni pour vous, ni pour lui;
Et leur obéissance est une hypocrisie,
Pour mener leurs desseins selon leur fantaisie.
Valère vous méprise, et vous l'avez gâté :
Pour moi, d'un tel ami je suis fort dégoûté.
Il adore Isabelle.

LA BARONNE.

Ah, l'indigne!

DAMON.

Et je gage
Qu'il prétend, malgré vous, faire ce mariage :
Il me l'a dit.

LA BARONNE.

Aimer une fille sans nom!

DAMON.

Cette fille, de plus, est fort sotte, dit-on;
Mais sotte glorieuse, et qui, sous un air prude,
Cache une humeur fort libre, un esprit aigre et rude,
Qui vous contredira du matin jusqu'au soir,
Et qui, par ses grands biens, prétendra vous valoir.

LA BARONNE.

Ah! que l'humeur bourgeoise est ici bien dépeinte!

DAMON.

Pour Marianne, il faut que j'en porte ma plainte;
Je l'aime, et ses défauts n'ont point trompé mes yeux;
C'est un esprit changeant, léger, capricieux :
Elle a fait voir, tantôt, son âme toute nue.
Un valet déguisé lui donne dans la vue;

S'il s'offroit un parti d'un étage plus bas,
Je pense que pour elle il auroit plus d'appas.

LA BARONNE.

Mais n'est-ce point plutôt un gendre qu'on suppose
Pour nous dépayser? Examinons la chose.
Je soupçonne en ceci quelque dessein secret:
Lisette aura sans doute inventé ce projet,
Et mon mari n'osant aller à force ouverte,
Ils sont tous de concert....

DAMON.

L'intrigue est découverte;
C'est cela justement.

LA BARONNE.

Je vous rejoins dans peu,
Je vais pourvoir à tout, et nous verrons beau jeu.

SCÈNE VI.

DAMON, VALÈRE.

DAMON.

Te voilà! d'où viens-tu?

VALÈRE.

J'écoutois.

DAMON, à part.

Ah! qu'entends-je?

VALÈRE.

Vous nous avez à tous départi la louange.
Le portrait d'Isabelle est d'un beau coloris,
Et celui de ma sœur m'a frappé, m'a surpris:
Tous vos coups de pinceau sont autant de miracles.

DAMON.

Comme de tous côtés on me fait des obstacles....

VALÈRE.

De vos nouveaux serments voilà donc tout l'effet!
Pour le coup, nous romprons.

DAMON.

Comment donc!

VALÈRE.

C'en est fait,
Je vais offrir ma main à l'aimable Isabelle.

DAMON.

Tu cherchois un prétexte à me faire querelle;
Le voilà : je t'ai mis au comble de tes vœux.

VALÈRE.

C'est moi qu'il faut blâmer?

DAMON.

Le fait n'est point douteux.
Ton cœur me sacrifie à ce qu'il trouve aimable,
Et s'il n'aimoit pas tant je serois moins coupable.

VALÈRE.

Quoi! vous osez encor?...

DAMON.

Finissons; aussi-bien
J'appréhende l'effet d'un pareil entretien.
Contre moi vous formez une secrète ligue :
Mais nous aurons dans peu démêlé cette intrigue.
Malgré tous vos efforts, en dépit de ta sœur,
J'espère que bientôt j'en serai possesseur :
Puisque tout me trahit, mon ami, ma maîtresse,
Plus de ménagement, plus de délicatesse.

Adieu, Valère.

VALÈRE.

Adieu.

SCÈNE VII.

VALÈRE, seul.

Non, non, plus de retour :
Une telle amitié doit céder à l'amour.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Damon sort d'avec vous, il se plaint, il murmure :
Qu'est-ce qui s'est passé ?

VALÈRE.

Lisette, je te jure
Que de lui pour jamais me voilà dégagé.

LISETTE.

J'entends, ce galant homme a reçu son congé.

VALÈRE.

Tu l'as dit. J'abandonne un ami de la sorte.

LISETTE.

Il n'a donc qu'à chercher le chemin de la porte.
Tantôt, en bonne forme, et très-distinctement,
Nous l'avons régalé du même compliment.
Si Madame pouvoit....

VALÈRE.

J'ai du crédit sur elle,

Je la détromperai. Je cours chez Isabelle,
Et veux....

LISETTE.

Pour la trouver, vous n'irez pas bien loin;
Elle est chez votre sœur. Nous avons pris le soin
De lui rendre visite, et l'avons amenée
Pour venir avec nous passer l'après-dînée.

VALÈRE.

Je vois bien que le ciel la destine pour moi,
Et je lui vais offrir et mon cœur et ma foi.

SCÈNE IX.

LISETTE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Enfin me voilà seule avec vous, je respire.

LISETTE.

Comment donc! avez-vous quelque chose à me dire?

JAVOTTE.

Oui, je veux vous parler sur l'état où je suis :
L'amour me cause bien du trouble et des ennuis.

LISETTE.

Diantre!

JAVOTTE.

Vous me voyez dans une peine extrême;
Je suis jalouse.

LISETTE.

Oh, oh! de qui donc?

JAVOTTE.

De vous-même.

Tantôt, en me parlant, vous m'avez plu d'abord :
Mais je suis sur le point de vous haïr bien fort.

LISETTE.

L'aveu n'est point fardé. D'où viendroit cette haine ?

JAVOTTE.

Perfide ! vous m'avez enlevé La Fontaine.
Je le cherche partout, mais en vain ; et je voi....

LISETTE.

Quoi donc ! suis-je obligée à vous le trouver, moi ?

SCÈNE X.

MARIANNE, ISABELLE, VALÈRE, LISETTE, JAVOTTE.

ISABELLE.

De quoi s'agit-il donc ?

LISETTE.

D'une importante affaire,
Et je vais en deux mots découvrir le mystère.
Javotte vient ici de me faire un appel ;
Il ne tiendra qu'à moi de me battre en duel.

VALÈRE.

Tu railles ?

LISETTE.

Non, ma foi : la chose est sérieuse.
D'un jeune adolescent Javotte est amoureuse.
Elle croit que je veux lui dérober son cœur,
Et me le redemande avec beaucoup d'ardeur.

VALÈRE.

Laissons ce badinage, et parlons d'autre chose.

Madame accepte enfin l'hymen qu'on lui propose :
Je touche au doux instant qui doit combler mes vœux,
Lisette, si ma sœur veut bien me rendre heureux.

LISETTE.

Il s'agit d'épouser le frère de Madame?

VALÈRE.

C'est le prix qu'elle met au bonheur de ma flamme;
Mais ma sœur se refuse à nos communs souhaits.

LISETTE.

Dame! écoutez, chacun songe à ses intérêts.
Vous avez vos raisons, et nous avons les nôtres :
Mais il faut accorder les unes et les autres;
Et voici votre père, avec qui nous verrons
De quel biais en ceci nous nous ajusterons.

SCÈNE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, MARIANNE, ISABELLE, VALÈRE, LISETTE, JAVOTTE.

LE BARON, au Marquis.

Oui, tout ce qu'il m'a dit a beaucoup d'apparence,
Et l'on peut....

LE MARQUIS.

J'en conçois quelque foible espérance :
Mais ne nous flattons point, et tâchons de savoir....

MARIANNE, apercevant le Marquis.

Ah! Lisette.

LISETTE.

Quoi donc?

MARIANNE.

Je suis au désespoir.
Tout est perdu. Je vois le père de Léandre.

VALÈRE.

Que craignez-vous, ma sœur?

LISETTE.

Ah! vous allez l'apprendre.

LE BARON, au Marquis.

Voici ma fille.

LISETTE, à Marianne.

Il faut user d'adresse, ici.
Laissez-moi, s'il vous plaît, ménager tout ceci.

LE MARQUIS, au Baron.

Je n'ose l'aborder.

MARIANNE.

Que je crains sa présence!

ISABELLE, à Javotte.

Du trouble où je le vois que faut-il que je pense?

LE BARON.

Approchons.

LE MARQUIS, à Marianne.

Vous voyez un père malheureux,
Dont l'injuste caprice a traversé vos vœux;
Mais si le repentir peut adoucir la haine,
Vous devez m'excuser, et terminer ma peine.
Contre moi vos appas ont révolté mon fils.
Il me craint, il me fuit. Je n'en suis point surpris.
Qui vous aime une fois doit vous aimer sans cesse.
J'approuve que mon fils vous marque sa tendresse,

Qu'il abandonne tout pour vous chercher ici;
Mais de son sort au moins que je sois éclairci;
C'est de vous seulement que je pourrai l'apprendre.

LE BARON.

Çà, ma fille, parlez, avez-vous vu Léandre?

MARIANNE.

Je pourrois....

LISETTE.

Doucement. Qu'avez-vous résolu?
Nous avons vu Léandre, et ne l'avons pas vu.

LE BARON.

Que veut dire cela?

LISETTE.

La chose est toute claire.
Si Monsieur, avec nous, veut entrer en affaire,
Nous avons vu Leandre, et nous le ferons voir;
Mais s'il veut, contre nous, user de son pouvoir,
Nous ne l'avons pas vu; n'est-il pas vrai, Madame?

LE MARQUIS.

Vous me voyez tout prêt à couronner sa flamme,
Et je serai, Madame, au comble de mes vœux,
Si l'on veut consentir à vous unir tous deux.

LISETTE.

Point de surprise, au moins.

LE MARQUIS.

Vous verrez par l'issue....

LISETTE.

Il viendra donc bientôt s'offrir à votre vue,
Et, dès qu'il apprendra ce doux consentement,
Vos yeux seront témoins de son ravissement.

LE MARQUIS.

Qu'on le cherche, de grâce.

LISETTE.

Il n'est pas loin. Peut-être
Viendra-t-il de lui-même. Il est avec son maître.

LE MARQUIS.

Son maître?

LISETTE.

Oui, vraiment, c'est un fort bon valet :
Monsieur de Richesource en est très-satisfait.

ISABELLE.

Que dit-elle?

LISETTE, à Isabelle.

Sachez, pour vous tirer de peine,
Que le fils de Monsieur est votre La Fontaine.

ISABELLE.

Quoi! se faire valet!...

LISETTE.

Oui, valet pour l'amour :
Allons, vous l'allez voir plus beau que le beau jour.

JAVOTTE.

Vraiment, me voilà bien!

LISETTE, au Marquis.

Tenez, voici Javotte
Qui prétend l'épouser.

JAVOTTE.

Je ne suis pas trop sotte.

SCÈNE XII.

LE BARON, LE MARQUIS, MARIANNE, ISABELLE, VALÈRE, LISETTE, JAVOTTE, RICHESOURCE, LÉANDRE.

RICHESOURCE, au Baron.

SERVITEUR. Le cousin va paroître à vos yeux,
Et, si vous l'honorez d'un accueil gracieux,
Nous chasserons Damon, ou je me donne au diable.

LÉANDRE, au Baron.

Mon cousin m'a flatté d'un accueil favorable.
Et je viens vous marquer.... Ah ciel!

LE MARQUIS.

Me fuyez-vous,
Léandre, mon cher fils?

LÉANDRE.

Puisque d'un nom si doux
Vous m'honorez encore, il m'est permis, mon père,
D'espèrer de fléchir enfin votre colère;

(Il se jette à ses genoux.)

En faveur de l'amour, j'implore vos bontés.
Sans lui j'aurois toujours suivi vos volontés;
Mais, s'il a fait le crime, il vous demande grâce.

LE MARQUIS.

Le crime est pardonné, votre respect l'efface:
Embrassez-moi, mon fils.

RICHESOURCE.

Que veut dire ceci?

LE BARON.

On va vous expliquer tout ce mystère-ci.

Mais, monsieur le Marquis, puisque, sans répugnance,
Vous voulez avec nous conclure une alliance....

RICHESOURCE.

Son père est un marquis? Je n'y comprends plus rien.

LISETTE.

Jusques à ce moment l'affaire tourne bien.

LÉANDRE, à Richesource.

J'adorois Marianne, et j'avois su lui plaire;
Au bonheur de mes feux mon père étoit contraire:
Pour rompre un autre hymen qu'il m'avoit proposé,
Sous l'habit de valet je me suis déguisé.
Pardonnez-moi, Monsieur, cette feinte innocente,
Et daignez....

RICHESOURCE.

Par ma foi, la chose est trop plaisante,
Et me réjouit trop pour en être offensé.
D'ailleurs, je suis content si Damon est chassé.

LE BARON.

C'est ce que je voudrois du meilleur de mon âme;
Mais, pour y réussir, il faut gagner ma femme;
J'espère, avec le temps, que nous serons d'accord:
Du moins, j'y veux tâcher par un nouvel effort;
Mais si j'y réussis, Valère aime Isabelle,
Voudrez-vous consentir qu'il s'unisse avec elle?

RICHESOURCE.

C'est trop d'honneur pour nous, j'approuve ce dessein;
Si la Baronne y tope, on conclura demain.

SCÈNE XIII.

LE BARON, LA BARONNE, LE MARQUIS, MARIANNE, ISABELLE, VALÈRE, LISETTE, JAVOTTE, RICHESOURCE, LÉANDRE.

LA BARONNE.

Je me réjouis fort de vous voir tous ensemble,
Et je vois, à peu près, quel sujet vous assemble.

LE BARON.

Vous verrai-je toujours traverser mes desseins?

LA BARONNE.

Au contraire, je viens pour y donner les mains,
Et, pourvu que Damon ne soit pas notre gendre,
J'approuve tout le reste.

LE BARON.

Oh, oh! peut-on apprendre
Quel motif cause en vous un si prompt changement?

LA BARONNE.

Cette lettre en fait voir le premier fondement.
Elle va vous causer une juste tristesse :
Lisez, mon fils; elle est de ma sœur la Comtesse.

VALÈRE lit.

« Plusieurs personnes de mes amies viennent de « m'avertir, ma sœur, des bruits affreux que Damon « a répandus dans le monde, tant par ses discours « que par des vers qui me déshonorent, et que je « vous envoie, sur l'amitié que j'ai toujours eue pour « Valère, mon neveu, et sur les dispositions que j'ai

« faites en sa faveur. J'en suis tellement saisie, que « je n'ai pas la force d'aller chez vous; mais je vous « avertis d'avance, que, s'il épouse ma nièce, et que, « si Valère ne rompt pas avec lui pour toujours, j'ai « résolu de le priver de ma succession. »

LA BARONNE.

Juste ciel! se peut-il qu'il m'attaque aussi, moi?
Je ne puis vous cacher l'ennui que j'en reçoi.
Je viens de voir ici la femme de Clitandre,
Qui, par divers écrits qu'elle vient de me rendre,
Et par divers témoins, m'a prouvé clairement
Que Damon de nous tous médit également.
Il publie à la Cour aussi-bien qu'à la ville,
(au Baron.)
Que vous n'êtes qu'un sot, et qu'un vieux imbécille:
S'il n'eût fait que cela, le mal seroit petit;
Mais dire que je suis un dangereux esprit,
Que je l'aime, et qu'afin qu'il soit dans ma famille,
Et pour cacher mon jeu, je lui donne ma fille,
Ah! c'est un trait si noir, qu'il n'est point de danger
Où je ne m'exposasse, afin de m'en venger.

LE BARON.

Vous voyez, à présent, qu'une mauvaise langue....

LA BARONNE.

Vous allez commencer quelque sotte harangue.

SCÈNE XIV.

LE BARON, LA BARONNE, LE MARQUIS, MARIANNE, ISABELLE, VALÈRE, JAVOTTE, RICHESOURCE, LÉANDRE, DAMON.

LA BARONNE, à Damon.

Ah! vous voilà, Monsieur!

LE MARQUIS, la retenant.

Madame, croyez-moi,
Il sera trop puni de tout ce que je voi :
Et, pour votre vengeance, il suffit qu'il apprenne
Qu'il perd votre amitié, que vous fuyez la sienne;
Que Léandre, mon fils, qui paroît devant lui,
A su plaire à Madame, et l'épouse aujourd'hui.

LE BARON.

Point d'explication. Pour terminer l'affaire,
Suivez-moi, je vais faire avertir mon notaire,
Et, par un double hymen, que nous approuvons tous,
Nous comblerons les vœux de ces jeunes époux.

(Il sort avec le Marquis, Léandre et Marianne.)

DAMON, à la Baronne.

Quel est donc ce discours, et que veut-on m'apprendre?

LA BARONNE.

Allez le demander à votre ami Clitandre,
A sa femme, à ma sœur, enfin à tout Paris;
Et de ce changement vous serez peu surpris.

DAMON.

Je vous l'ai déjà dit, chacun ici conspire
Pour vous tromper, Madame, afin de me détruire.
Jamais....

LA BARONNE.

Il n'est plus temps de tenir ce propos :
Sors de ma maison, monstre, ennemi du repos.

(Elle sort.)

RICHESOURCE.

Adieu, noble Marquis

(Il s'enfuit.)

VALÈRE, emmenant Isabelle.

Je plains votre disgrâce;
Mais accusez-vous seul de tout ce qui se passe.
Heureux si ce revers, qui doit vous affliger,
D'un penchant odieux pouvoit vous corriger!

JAVOTTE.

Bonjour, monsieur Damon.

LISETTE, lui faisant une profonde révérence.

Je suis votre servante.

DAMON, la retenant.

Tu me crois affligé; mais, contre ton attente,
Apprends que tout ceci ne me fait nul dépit.
Valère n'est qu'un fat, je l'ai toujours bien dit.
Son père est moins que rien. Pour madame sa mère,
Je ne suis point surpris de la voir en colère,
J'ai su la démasquer, sous son air imposant :
Marianne a besoin d'un mari complaisant,
Je n'étois pas son homme : ainsi, loin qu'on m'outrage,
Mon front, quand je la perds, se sauve du naufrage.

LISETTE.

Si vous êtes content, nous le sommes donc tous :
Mais faites-nous l'honneur de n'entrer plus chez nous.

FIN DU MÉDISANT.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur la vie et les ouvrages de Destouches. Page j
Le Curieux impertinent, comédie en cinq actes.... 1
L'Ingrat, comédie en cinq actes..... 115
L'Irrésolu, comédie en cinq actes..... 249
Le Médisant, comédie en cinq actes..... 395

FIN DU TOME PREMIER.

BINDING SECT. FEB 13 1976

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1977
D7
1820
t.1

Destouches, Philippe Néricault
Oeuvres dramatiques

20